

L'Ile des morts

Phyllis Dorothy James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

P. D. James

L'île des morts



Tout le monde lit

Un château victorien bâti sur une île : c'est là qu'un riche excentrique a convié quelques amis pour le week-end. Au programme des réjouissances, une pièce de théâtre montée par une troupe d'amateurs.

Mais quelqu'un trouble la fête, se livrant à de macabres plaisanteries aux dépens des invités. La mort rôde autour de l'île. La terreur s'installe.

Cordélia Gray, la jeune détective de *La Proie pour l'ombre*, joue les gardes du corps et observe d'un œil acéré ces convives dont les bonnes manières dissimulent des vices inavouables. Énergique, intuitive, elle dénoue un à un les fils de cette toile d'araignée criminelle.

P. D. JAMES

L'Île des morts

*TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
LISA ROSENBAUM
MAZARINE*

PREMIÈRE PARTIE

Une petite île près de la côte

Cela ne faisait aucun doute : la nouvelle plaque apposée près de la porte était de guingois. Cordélia n'avait pas besoin, comme Bevis, de se faufiler entre les voitures qui encombraient Kingly Street au milieu de la matinée et de regarder, yeux mi-clos, à travers un flot éblouissant de fourgonnettes et de taxis, pour constater cette évidence strictement mathématique : ce parfait petit rectangle de bronze qui avait coûté si cher penchait d'un bon centimètre. Dans cette position, et malgré la simplicité de ce qui y était inscrit, il paraissait à la fois prétentieux et ridicule – une juste mise en garde contre de faux espoirs et une démarche inconsidérée.

AGENCE PRYDE – DÉTECTIVE Cordélia Gray (*3^e étage*)

Si elle avait été superstitieuse, elle aurait pu croire que c'était l'esprit tourmenté de Bernie qui se manifestait pour protester contre cette nouvelle plaque où son nom ne figurait plus. En effet, c'est elle qui avait tenu à effacer symboliquement le nom de son associé défunt. Par contre, elle n'avait jamais envisagé de changer celui de l'agence : tant qu'elle existerait, elle continuerait à s'appeler Pryde. Elle avait seulement trouvé de plus en plus irritant que ses clients s'étonnent de tomber sur une femme si jeune et lui disent inévitablement : « Mais je pensais que j'aurais affaire à Mr. Pryde. » Mieux valait les prévenir tout de suite qu'il n'y avait plus qu'un seul propriétaire et que c'était une femme.

Bevis la rejoignit à la porte en feignant la consternation.

« J'ai pourtant mesuré son emplacement à partir du sol, je vous assure, miss.

– Je sais. Le trottoir doit être irrégulier. C'est ma faute. J'aurais dû acheter un niveau à bulle. »

Mais elle n'avait pas voulu trop puiser dans la petite boîte à cigarettes cabossée héritée de Bernie qui lui servait de caisse et d'où les dix livres de menue monnaie qu'elle s'octroyait chaque semaine semblaient disparaître comme par enchantement et sans aucun rapport avec les dépenses réelles. Elle préféra croire Bevis – « l'as du tournevis », comme il disait lui-même – et oublier que le jeune homme aimait mieux faire n'importe quoi plutôt que le travail pour lequel elle l'avait engagé.

« En fermant l'œil gauche et en inclinant la tête, elle a l'air parfaitement droite.

– Voyons, Bevis, on ne peut pas compter uniquement sur une clientèle de borgnes au cou tordu ! »

À voir ce joli garçon, qui semblait maintenant plongé dans un profond désespoir, comme si on lui avait annoncé l'imminence d'une attaque atomique, Cordélia fut prise d'une vague envie de le consoler. Sa sensibilité aux réactions de son personnel, teintée d'une légère culpabilité, était bien l'un des aspects troublants de ce rôle d'employeur, pour lequel elle se sentait de moins en moins faite. C'était d'autant plus irrationnel que, strictement parlant, elle n'était pas la véritable patronne de Bevis ni de Miss Maudsley. L'agence de placement de Miss Feeley les lui envoyait tous deux en intérim quand elle avait trop de travail. On ne devait sûrement pas se les arracher : par un curieux et inquiétant hasard, ils étaient toujours libres quand elle avait besoin d'eux. Ils se montraient d'ailleurs parfaitement honnêtes, scrupuleusement exacts et d'une fidélité à toute épreuve. Cette situation commençait même à l'inquiéter : si jamais l'agence faisait faillite, ce serait presque aussi terrible pour eux que pour elle. Surtout pour Miss Maudsley. Cette femme très douce de soixante-deux ans, dont le frère était pasteur, vivait d'une maigre pension dans une chambre meublée de South Kensington. Sa gentillesse, son âge, son incompétence et sa virginité avaient fait d'elle un objet de risée dans les innombrables bureaux où elle n'avait fait que passer, depuis la mort de son frère. Charmeur et légèrement vénal, Bevis était mieux armé qu'elle pour survivre dans la jungle londonienne. À l'en croire, il était danseur et ne travaillait comme dactylo intérimaire que pendant ses périodes de repos forcé – euphémisme tout à fait inadéquat pour un garçon aussi agité qui n'arrêtait pas de se trémousser sur sa chaise ou de pirouetter sur la pointe des pieds. Un diplôme délivré par une obscure école de secrétariat, fermée depuis longtemps, attestait qu'il tapait trente mots à la minute ; mais Cordélia se rappela que même cet établissement n'avait pas garanti que le garçon était capable d'exécuter de petits travaux de bricolage.

Chose surprenante, Miss Maudsley et lui s'entendaient bien. Pendant les pauses où ils ne tapaient pas maladroitement à la machine, on les entendait bavarder dans le bureau de réception, avec beaucoup plus d'entrain que Cordélia ne s'y serait attendue de la part de personnalités aussi opposées, venant, lui semblait-il, de milieux aussi différents. Bevis déversait dans l'oreille de sa collègue le récit de ses tribulations domestiques et professionnelles, les agrémentant généreusement de potins inexacts et parfois calomnieux sur les gens du théâtre. Miss Maudsley l'écoutait parler de ce monde déroutant

avec un mélange d'innocence, de théologie *high anglican*, de morale de presbytère et de bon sens. Par moments, la vie du bureau de réception prenait un tour agréablement intime. Mais Miss Maudsley avait une conception démodée de la distinction à faire entre employeur et employés : elle considérait le bureau du fond où travaillait Cordélia comme un lieu sacro-saint.

Soudain, Bevis s'écria :

« Bon sang, mais c'est Tomkins ! »

Un chaton noir et blanc était apparu sur le seuil. Avec une fausse insouciance, il secoua une patte, comme pour explorer le terrain, dressa la queue, puis tremblant de peur et de délice, plongea sous une fourgonnette du service des postes. Bevis poussa un cri et s'élança à sa poursuite.

Tomkins était l'un des échecs de l'agence. Une vieille fille du même nom avait chargé Cordélia de retrouver son compagnon disparu : un chaton noir pourvu d'un couvre-œil blanc, de deux pattes blanches et d'une queue tigrée. Tomkins répondait exactement à ce signallement, mais sa maîtresse supposée avait vu aussitôt qu'il s'agissait d'un imposteur et elle l'avait rejeté. L'ayant trouvé à moitié mort de faim, sur un chantier derrière la gare Victoria, Cordélia et ses employés n'eurent pas le cœur de l'abandonner de nouveau. Il vivait donc à l'agence où il avait droit à un bac, à un panier garni d'un coussin et, pour ses promenades nocturnes, à l'accès au toit par une fenêtre entrouverte. Il épuisait les maigres ressources de l'agence, non que le prix de la nourriture pour chats ait beaucoup augmenté – encore que Miss Maudsley ait malheureusement eu la mauvaise idée d'encourager chez Tomkins le goût des conserves de luxe dès le premier jour – mais parce que Bevis passait beaucoup trop de temps à jouer avec lui. Il adorait lui lancer une balle de ping-pong ou traîner une patte de lapin au bout d'une ficelle, sur le plancher.

« Oh ! Regardez, Miss Gray, regardez comme il saute, le petit futé ! »

Après avoir perturbé la circulation dans Kingly Street, « le petit futé » s'engouffra dans l'arrière-boutique d'une pharmacie, talonné par un Bevis hurlant. Cordélia comprit qu'elle avait peu de chance de revoir le chat ou le garçon avant un bout de temps. Bevis adorait se faire de nouveaux amis et Tomkins serait un excellent prétexte pour engager la conversation. Découragée à l'idée que la matinée de Bevis risquait alors d'être presque totalement improductive, Cordélia se sentit elle-même saisie d'une certaine répugnance léthargique devant le travail qui l'attendait. Debout contre le montant de la porte, elle ferma les yeux et offrit son visage à la chaleur exceptionnelle du soleil de cette fin de septembre. S'isolant par un effort de volonté du

vacarme de la circulation, de l'odeur pénétrante des gaz d'échappement et du bruit des passants, elle caressa l'idée – tout en sachant qu'elle résisterait à la tentation – de tout laisser tomber et de ne plus toucher à cette plaque.

Elle aurait dû se réjouir de ce que l'agence commençât à se faire un nom, ne fût-ce qu'en réussissant à retrouver des animaux domestiques perdus. Il y avait indéniablement un « créneau » pour ce genre de service, et elle pensait d'ailleurs en avoir le monopole. En larmes, désespérés, indignés par ce qu'ils appelaient la cruelle indifférence de la police judiciaire, les clients ne discutaient jamais le montant des honoraires et réglaient leur note plus rapidement qu'ils ne l'auraient sans doute fait si on leur avait rendu un membre de leur famille, c'était du moins l'avis de Cordélia. Même quand les recherches de l'agence échouaient et que Cordélia devait leur présenter sa facture avec des excuses, ils payaient sans rechigner. Peut-être était-ce parce que, en cet instant de deuil, ils éprouvaient le besoin tout à fait humain de sentir qu'on avait tenté l'impossible. L'agence comptait tout de même de nombreux succès. Miss Maudsley, en particulier, grâce à ses infatigables enquêtes au porte-à-porte et à sa manière presque inquiétante de comprendre les félins, avait permis de restituer à leurs propriétaires ravis au moins une demi-douzaine de chats humides, à moitié morts de faim, et tellement épuisés qu'il leur restait à peine la force de miauler. De temps à autre, Miss Maudsley démasquait un spécimen particulièrement perfide, qui menait une double vie et finissait par s'installer en permanence dans son second foyer. Quand elle traquait des voleurs de chats, elle parvenait à surmonter sa timidité ; le samedi matin, elle affrontait la bruyante exubérance et les dangers pas toujours apparents des marchés en plein air avec le courage de quelqu'un qui se sent placé sous la protection divine. Mais Cordélia se demandait parfois ce que le pauvre, l'ambitieux Bernie aurait pensé d'un tel avilissement de son œuvre. Alors que la chaleur du soleil la remplissait d'une paix voisine de l'extase, Cordélia se rappela avec une surprenante netteté la voix assurée, quoique un peu trop forte, de son ancien associé : « Une vraie mine d'or, cette affaire ! Il suffit de s'y mettre. » Heureusement qu'il ne peut plus voir combien les pépites sont rares et comme le filon est maigre, se dit Cordélia.

Une voix masculine, calme et autoritaire, interrompit sa rêverie.

« Cette plaque est de travers.

– Je sais. »

Cordélia ouvrit les yeux. La voix était trompeuse : l'homme était plus vieux qu'elle ne l'aurait cru. Entre soixante et soixante-cinq ans sans doute. Malgré la chaleur, il portait une veste de tweed, bien

coupée mais déjà ancienne, avec des pièces de cuir aux coudes. De taille moyenne – un mètre soixante-quinze tout au plus -, l'inconnu se tenait très droit, avec un naturel et une assurance presque élégants. Cordélia crut sentir dans son attitude une sorte de circonspection, un peu comme s'il était sur le qui-vive, dans l'attente d'un ordre. Elle se demanda s'il avait été soldat. Il tenait la tête droite et immobile. Ses cheveux gris, un peu clairsemés, étaient brossés en arrière, au-dessus d'un large front ridé. Il avait un visage long et osseux aux joues rouges et couperosées, et une grande bouche bien dessinée. Ses yeux brillants, vifs et perçants la scrutaient (avec une certaine bienveillance, lui sembla-t-il) sous d'épais sourcils légèrement asymétriques. Cordélia remarqua qu'il les levait convulsivement et qu'il contractait en même temps les coins de sa bouche. Cette agitation du visage, qui contrastait étrangement avec la raideur du corps, avait quelque chose d'embarrassant.

« Vous devriez la faire poser correctement. »

Cordélia ne répondit pas. L'inconnu posa sa serviette, sortit d'une poche un stylo et son portefeuille. Il y trouva une carte de visite, au verso de laquelle il écrivit quelques mots d'une écriture droite et appliquée.

Sur le bristol, Cordélia vit un seul nom, Morgan, et un numéro de téléphone. Puis, elle lut au verso : Sir George Ralston, baronnet, croix de la valeur militaire, croix de guerre. Elle ne s'était donc pas trompée. C'était bien un ancien soldat.

« Prend-il cher, ce Mr. Morgan ? »

– Moins cher que ce que vous coûtera ce travail mal fait. Dites-lui que vous téléphonez de ma part. Il vous demandera le tarif normal, ni plus ni moins. »

Le moral de Cordélia remonta en flèche. La plaque de guingois que ce chevalier errant, inattendu et bizarre, examinait d'un œil sévère, lui parut soudain d'un drôlerie irrésistible, ce n'était plus une calamité, mais une farce. Même Kingly Street, sous l'effet de sa bonne humeur, se transforma en un bazar étincelant, ensoleillé, vibrant de vie et d'optimisme. Elle faillit éclater de rire. Maîtrisant sa bouche tremblante, elle dit d'un ton grave :

« C'est très aimable de votre part. Etes-vous un amateur de plaques ou simplement un bienfaiteur de l'humanité ? »

– Certains jugent que je suis un danger public. En fait, je suis un client, si toutefois vous êtes Cordélia Gray. Ne vous a-t-on jamais dit... »

Contre toute logique, Cordélia fut déçue. Qu'est-ce qui pouvait lui avoir fait croire qu'il était différent de ses autres clients masculins ?

Elle termina la phrase pour lui :

« Que ce n'est pas un métier pour une femme ? Oui, souvent. Mais les gens ont tort. » L'homme reprit doucement :

« Non, que votre bureau est difficile à trouver. Cette rue est impossible. La moitié des bâtiments ne sont pas numérotés. Je suppose qu'ils ont trop souvent changé d'affectation. Mais une fois posée correctement, cette plaque devrait résoudre le problème. Occupez-vous-en le plus vite possible. Telle qu'elle est, elle fait mauvais effet. »

À cet instant, Bevis arriva, hors d'haleine, ses boucles blondes humides de transpiration, le tournevis accusateur dépassant de la poche de sa chemise. Tenant un Tomkins ronronnant contre sa joue rougie par la course, il présenta sa charmante et coupable personne au nouveau venu. Celui-ci l'en remercia par un « Du travail bâclé » très sec et un regard qui ne lui laissait aucune chance comme aspirant officier, puis, se tournant vers Cordélia, il ajouta : « Nous pourrions peut-être monter ? » Cordélia évita les yeux de Bevis, certaine que le garçon les levait au ciel. Elle monta alors la première et ils gravirent l'étroit escalier recouvert de lino. Ils dépassèrent l'unique W. -C. qui servait à tous les locataires (elle espéra que Sir George n'aurait pas à l'utiliser) et entrèrent dans le bureau du troisième étage qui donnait sur la rue. Miss Maudsley les regarda anxieusement par-dessus sa machine. Bevis déposa Tomkins dans son panier puis, l'œil écarquillé, il lança à Miss Maudsley un regard d'avertissement et articula silencieusement le mot « client ». La secrétaire rougit, se leva à demi de sa chaise, se rassit et, d'une main tremblante, entreprit de passer du Corrector sur une faute de frappe. Passant devant lui, Cordélia introduisit Sir George dans le saint des saints. Quand ils furent assis, elle demanda :

« Voulez-vous un café ?

– Du vrai ou un ersatz ?

– Mon Dieu, je suppose que vous pourriez appeler ça un ersatz, mais c'est un ersatz de première qualité.

– Alors du thé, si vous en avez. Avec du lait, s'il vous plaît. Sans sucre. Et sans biscuits. »

En s'exprimant ainsi, le visiteur n'avait nullement l'intention d'être désobligeant. Simplement, il avait l'habitude d'établir les faits, puis de formuler ses demandes.

Cordélia passa la tête par la porte et dit à Miss Maudsley : « Du thé, s'il vous plaît. » Quand on l'apporterait, le thé serait servi dans les fines tasses de Rockingham que Miss Maudsley avait héritées de sa mère et prêtées à l'agence, à l'usage exclusif des clients spéciaux. Cordélia ne doutait pas une seconde que Sir George y aurait droit.

Ils étaient assis de part et d'autre du bureau de Bernie. L'homme la dévisageait de ses yeux gris et perçants comme s'il était un examinateur et elle, une candidate – ce qui, dans un certain sens, était vrai. Contrastant avec le tic spasmodique de sa bouche, son regard direct et étincelant avait quelque chose de déconcertant. Il demanda :

« Pourquoi vous appelez-vous Pryde ?

– Parce que l'agence a été créée par un ancien agent de la police métropolitaine, Bernie Pryde. Pendant un certain temps, j'ai travaillé pour lui comme assistante, puis il m'a associée à son affaire. À sa mort, il m'a légué l'agence.

– Comment est-il mort ? »

La question, aussi sévère qu'une accusation, lui parut étrange, mais elle y répondit calmement.

« Il s'est ouvert les veines. »

Sans avoir besoin de fermer les yeux, elle pouvait revoir la scène aussi nette et fortement contrastée qu'une photo de cinéma. Elle avait trouvé Bernie affalé sur la chaise qu'elle occupait maintenant. Sa main droite tenait encore un rasoir de coiffeur ouvert, et sa main gauche, au poignet entaillé et béant, baignait dans une cuvette, paume vers le haut, comme une anémone de mer dans une flaque à marée basse, enroulant dans la mort ses pâles tentacules ridés. Mais aucune flaque d'eau de mer n'avait jamais été aussi rouge. Cordélia sentit de nouveau l'odeur douceâtre et pénétrante du sang frais.

« Ah ! Un suicide ! »

Sir George avait pris un ton plus aimable, presque enjoué. On aurait dit un joueur de golf félicitant Bernie pour un bon putt tandis que le regard qu'il promenait autour de la pièce suggérait qu'il comprenait parfaitement la raison de cet acte de désespoir.

Cordélia n'avait pas besoin de voir ce bureau-ci, ni l'autre, par les yeux de son interlocuteur. Ce qu'elle voyait par les siens était déjà assez déprimant. Miss Maudsley et elle l'avaient repeint en jaune pâle pour donner une impression de clarté, elles avaient aussi nettoyé le tapis fané avec un détachant mais le produit avait séché par plaques, et l'effet final rappelait une maladie de peau. Avec ses rideaux fraîchement lavés, la pièce avait au moins l'air propre et bien rangée, trop bien rangée même, l'absence de tout désordre pouvant indiquer un manque de travail. Des plantes occupaient chaque centimètre carré de surface plane. Miss Maudsley avait « les doigts verts ». Les boutures qu'elle coupait de ses propres plantes et repiquait avec amour dans toutes sortes de récipients aux formes bizarres, ramassés lors de ses expéditions sur les marchés, prospéraient malgré le manque de lumière. Mais cette luxuriante végétation pouvait donner à penser

qu'elle avait été habilement déployée pour cacher quelque sinistre défaut de l'architecture ou du décor.

Cordélia continuait à se servir du vieux bureau en chêne de Bernie. Elle croyait encore pouvoir distinguer la marque du contour de la cuvette dans laquelle s'était écoulée la vie de son ami, ou une certaine tache de sang mêlé d'eau. Mais il y avait tant de marques, tant de taches sur le bois... Le chapeau de Bernie, avec son bord relevé et son ruban crasseux, pendait toujours au portemanteau. Aucune vente de charité ne l'accepterait et Cordélia se sentait incapable de le jeter. Deux fois, elle l'avait porté jusqu'à la poubelle, dans la cour, mais n'avait pu se résoudre à l'y laisser tomber : à ses yeux, ce geste aurait été un rejet définitif de Bernie encore plus intime et traumatisant que la suppression de son nom sur la plaque. Si l'agence finissait par faire faillite – elle ne savait pas encore à combien s'élèverait l'augmentation de son loyer, et n'osait y penser –, elle laisserait sans doute le chapeau à la même place, dans sa pitoyable décrépitude, pour que des mains étrangères l'expédient du bout des doigts dans la corbeille à papiers.

On apporta le thé. Sir George attendit que Miss Maudsley se fût retirée. Puis il versa méticuleusement le lait dans sa tasse et dit :

« Le travail que j'ai à vous offrir implique un certain nombre de fonctions. Vous seriez à la fois garde du corps, secrétaire personnelle, détective et... infirmière. Un peu tout. Pas le genre de chose qui plairait à tout le monde. Et aucun moyen de savoir comment tout cela finira.

– En principe, je suis détective privé.

– Certes, mais il ne faut pas se montrer trop difficile en ces temps de crise. Un travail est un travail. D'ailleurs, il n'est pas impossible que vous ayez à mener une enquête, et les risques de violence, bien que peu importants, ne sont pas exclus. Votre tâche serait sans doute plus désagréable que dangereuse. Si je pensais que ma femme, ou vous-même, courriez un risque réel, je n'engagerais pas un amateur.

– Pourriez-vous m'expliquer ce que vous attendez exactement de moi ? »

Comme s'il hésitait à commencer, Sir George contempla le fond de sa tasse. Mais, quand il parla, il le fit avec clarté, concision et fermeté :

« Je suis le mari de l'actrice Clarissa Lisle. Vous avez sans doute entendu parler d'elle. La plupart des gens semblent la connaître de nom, bien qu'elle n'ait pas beaucoup joué ces derniers temps. Je suis son troisième mari. Nous nous sommes mariés en juin 1978. En juillet 1980, elle a été engagée pour jouer Lady Macbeth au théâtre du Duke of Clarence. Le troisième soir – on avait prévu cent cinquante

représentations – elle a reçu ce qu'elle a considéré comme une menace de mort. Depuis ce jour-là, elle continue à en recevoir par intermittence. »

Sir George se mit à boire son thé à petites gorgées. Cordélia se surprit à le regarder avec l'anxiété d'une enfant qui espère qu'on acceptera son offrande. Au bout d'un silence qui lui parut très long, elle demanda :

« Vous dites que votre femme a considéré le premier message comme une menace. Cela signifie-t-il que le sens en était ambigu ? Quelle forme prennent ces menaces, exactement ?

– Ce sont de petits mots dactylographiés. Tapés sur diverses machines. Chacun d'eux est surmonté d'un dessin représentant un cercueil ou une tête de mort. Il s'agit toujours de citations de pièces dans lesquelles ma femme a joué. Et toutes concernent la mort : peur de la mort, damnation, caractère inéluctable de la mort. »

La répétition du mot « mort » avait quelque chose d'oppressant. Et Sir George le prononçait avec une mordante satisfaction, à moins que ce ne fût un effet de son imagination.

« Toutefois, ces messages ne la menacent pas directement ? demanda-t-elle.

– Ma femme voit une menace dans cette insistance à évoquer la mort. Elle est très sensible. Les actrices ne le sont-elles pas toutes ? Elles ont besoin d'être aimées. Or ces billets sont hostiles. Je les ai ici, du moins ceux que ma femme a gardés : elle a jeté les premiers. Vous en aurez besoin comme pièces à conviction. »

Sir George fit jouer la fermeture de sa serviette et sortit une grosse enveloppe. Il en déversa un tas de petits morceaux de papier qu'il se mit à étaler sur le bureau. Cordélia reconnut aussitôt le papier : blanc, de qualité moyenne, d'un type tout à fait courant, il se vendait en trois formats avec les enveloppes assorties dans des milliers de papeteries. Économe, l'expéditeur avait choisi le plus petit. Chaque feuillet portait une citation dactylographiée surmontée d'un dessin d'environ deux centimètres et demi de haut : soit un cercueil dressé avec les initiales R. I. P. inscrites sur le couvercle, soit une tête de mort agrémentée de deux tibias croisés. Ni l'un ni l'autre n'avaient nécessité un grand talent : c'étaient des emblèmes plutôt que des représentations fidèles. Par ailleurs, ils avaient été exécutés avec une certaine sûreté de trait, qui dénotait une facilité à manier la plume – ou, dans ce cas, un stylo à bille noir. Sous les doigts osseux de Sir George, les bouts de papier blanc ornés de leurs austères symboles noirs glissaient et se réarrangeaient comme les cartes d'un jeu sinistre : chasse à la citation ou rami de l'assassin.

Cordélia connaissait la plupart de ces extraits : c'étaient des mots qui devaient venir facilement à l'esprit de tout lecteur de Shakespeare et des auteurs du début du XVII^e siècle, ou de toute personne étudiant l'expression de la mort et de la peur de mourir dans le théâtre anglais. Même en les lisant maintenant, tronqués et puérilement illustrés, elle sentait la force de leur pouvoir évocateur. La plupart des citations étaient de Shakespeare. Aucune de celles qui s'imposaient ne manquait. La plus longue – comment l'expéditeur aurait-il pu y résister ? – était le cri d'angoisse que pousse Claudio dans *Mesure pour mesure* :

« Oui, mais mourir et aller on ne sait où ; être couché dans une froide immobilité et pourrir ; cette sensible et chaude palpitation devenir pesante glaise, et l'esprit voluptueux nager dans des flots de feu ou séjourner dans la zone frissonnante de l'épaisse glace ; être emprisonné dans les vents invisibles et emporté par leur turbulence infatigable tout autour de ce monde flottant !... »

Ce passage célèbre n'avait rien de particulièrement menaçant. Toutefois, dans la plupart des autres, il était possible de voir des intimidations plus directes, des allusions, pensa-t-elle, à un châtiment que mériterait la destinataire pour des torts réels ou imaginaires.

« Celui qui meurt paie toutes ses dettes. »

« Ô mauvaise herbe,

Toi si belle et parfumée

Qu'on en devient tout dolent,

Puisses-tu ne jamais être née ! »

L'auteur des billets avait mis quelque soin à choisir les illustrations. Une tête de mort ornait les vers de *Hamlet* :

« Va donc à présent retrouver ma dame dans son boudoir et dis-lui qu'elle aura beau s'appliquer un pouce de fard, voilà la figure qu'elle aura un jour » ainsi qu'un passage que Cordélia attribua à John Webster, bien qu'elle ne pût reconnaître la pièce dont il provenait :

« Plongé jusqu'à ce jour dans la sécurité,

Tu ne sais ni comment vivre, ni comment mourir ;

Mais j'ai ici quelque chose qui te secouera et te montrera où tu vas. »

Même en tenant compte de la sensibilité d'une actrice, il fallait une bonne dose d'égotisme pour détacher ces mots familiers de leur contexte et les rapporter à soi ; ou bien une peur de mourir quasi pathologique. Cordélia sortit un calepin neuf de son tiroir et demanda :

« Comment lui parviennent ces billets ?

– La plupart par la poste, dans des enveloppes du même type que le papier avec l'adresse tapée à la machine. Ma femme n'a pas pensé à garder ces enveloppes. Quelques-uns furent portés au théâtre ou à notre appartement de Londres. L'un d'eux fut glissé sous la porte de sa loge pendant la représentation de *Macbeth*. Les six premiers ont été détruits – ce serait d'ailleurs la meilleure chose à faire avec tous les autres, à mon avis. Ces vingt-trois-là sont tout ce que nous avons pour le moment. Je les ai numérotés au recto par ordre de réception – dans la mesure où ma femme s'en souvient -, et j'ai noté quand et comment chacun d'eux nous est parvenu.

– Merci. Cela ne sera sans doute pas utile. Votre femme a souvent joué Shakespeare, n'est-ce pas ?

– Oui. En sortant du conservatoire, elle est entrée dans la Malvern Repertory Compagny qui est spécialisée dans le répertoire élisabéthain. Elle y est restée trois ans. Elle en joue moins maintenant.

– Les premiers billets – ceux qu'elle a jetés – sont arrivés pendant qu'elle tenait le rôle de Lady Macbeth. Comment a-t-elle réagi ?

– Le tout premier l'a bouleversée, mais elle n'en a parlé à personne. Elle l'a pris pour un geste d'hostilité isolé. Elle dit avoir oublié son contenu. Tout ce qu'elle se rappelle, c'est qu'il comportait le dessin d'un cercueil. Puis il y en a eu un deuxième, un troisième et un quatrième. Durant la troisième semaine de la saison, ma femme avait sans cesse des crises de dépression et il fallait constamment lui souffler ses répliques. Le samedi, elle est sortie en courant de la scène pendant le deuxième acte et sa doublure a dû la remplacer. Tout cela est une question de confiance en soi. Si vous vous dites que vous allez avoir un trou, eh bien vous l'avez, c'est évident. Clarissa a été capable de reprendre le rôle au bout de quelques jours, mais elle a eu du mal à tenir six semaines. Ensuite, elle devait se produire à Brighton, dans une de ces pièces policières rétro des années 30 où l'ingénue s'appelle Bunty, le héros Clive et où les hommes, tous en costume de flanelle, ne cessent d'entrer et de sortir par des portes-fenêtres. Curieux. Et pas exactement le genre de rôle qu'interprète habituellement ma femme : Clarissa est une actrice classique. Mais les femmes d'âge mûr n'ont pas tellement le choix. Il y a plus de bonnes comédiennes que de rôles, paraît-il. La même chose est arrivée. Le premier billet est apparu le matin de la générale, d'autres ont suivi à intervalles réguliers. La pièce a été retirée de l'affiche au bout de quatre semaines. L'interprétation de ma femme y était peut-être pour quelque chose – c'est du moins ce que pense Clarissa. Moi, j'en suis moins sûr. L'intrigue était stupide, incompréhensible, même pour moi. Ensuite, Clarissa n'a plus joué jusqu'au jour où elle a accepté un rôle dans *Le Démon blanc* de Webster, à Nottingham. Victoria ou un nom comme ça...

– Vittoria Corombona.

– Peut-être bien. Comme j'étais à New York pendant dix jours, je n'ai pas vu la pièce... Mais le même incident s'est reproduit. Le premier billet est de nouveau arrivé le jour de la générale. Cette fois, ma femme a alerté la police. Sans grand résultat. Le commissaire a pris les messages, a longuement médité dessus, puis les lui a rendus. Il s'est montré compréhensif, mais absolument inefficace. Il nous a fait comprendre qu'il ne prenait pas la menace de mort au sérieux. Lorsque quelqu'un veut vous tuer, a-t-il fait remarquer, il passe à l'acte et ne se contente pas de vous menacer. Je dois dire que je suis plutôt de son avis. La police a tout de même découvert une chose : le billet qu'avait reçu ma femme pendant mon séjour à New York avait été tapé sur ma vieille Remington.

– Vous ne m'avez pas encore dit en quoi je pourrais vous être utile.

– J'y viens. Le week-end prochain, ma femme doit jouer le rôle principal dans *La Duchesse de Malfi* de Webster. Montée par des amateurs, cette pièce sera donnée en costumes victoriens dans l'île de Courcy, à trois kilomètres environ de la côte du Dorset. Ambrose Gorringer, le propriétaire de l'île, a restauré le petit théâtre de l'époque victorienne que son arrière-grand-père avait construit. Il paraît que le premier Gorringer, celui qui a rebâti le château médiéval en ruine, recevait souvent le prince de Galles et sa maîtresse, l'actrice Lillie Langtry. Les invités s'amusaient à faire du théâtre, en amateurs. Il y a un an environ, un journal du dimanche a publié un article sur l'île et sur la restauration du château et du théâtre. Vous l'avez peut-être lu ? »

Cordélia ne s'en souvenait pas.

« Vous voulez que je me rende dans l'île pour veiller sur Lady Ralston ? demanda-t-elle.

– Oui. J'espérais y être moi-même, mais cela me sera impossible. Je dois assister à une réunion qui a lieu dans le Sud-Ouest. Je pensais aller en voiture à Speymouth vendredi matin de bonne heure et laisser ma femme à l'embarcadère. Mais elle a besoin de quelqu'un pour lui tenir compagnie. Cette représentation est très importante pour elle. La pièce sera reprise à Chichester au printemps prochain. Si Clarissa retrouve sa confiance en elle, elle se sentira peut-être capable de la jouer là-bas. De plus, elle pense que les menaces vont peut-être se réaliser pendant ce week-end, que quelqu'un essaiera de la tuer, à Courcy.

– Elle doit bien avoir une raison pour croire cela.

– Non, rien qu'elle puisse expliquer. Rien qui convaincrerait la police en tous les cas. C'est sans doute irrationnel, mais c'est ce qu'elle

pressent. Elle m'a demandé de venir vous chercher. »

Et il était venu. Faisait-il toujours tout ce que sa femme désirait ?

« Pourriez-vous me préciser ce que j'aurai à faire ?

– Lui éviter des contrariétés. Prendre tous les appels téléphoniques pour elle. Ouvrir toutes ses lettres. Inspecter la scène avant la représentation, si c'est possible. Rester à proximité de ma femme la nuit : c'est surtout à ce moment-là qu'elle est anxieuse. Réfléchir à la question des messages et découvrir, si vous le pouvez en si peu de temps, qui en est l'auteur. »

Avant que Cordélia ait pu répondre à ces instructions concises, Sir George lui lança à nouveau un de ses regards fulgurants de dessous ses sourcils inégaux.

« Aimez-vous les oiseaux ? »

Pendant un instant, Cordélia ne sut que répondre. Peu de gens, sauf ceux qui souffrent d'une phobie, admettraient ne pas aimer les oiseaux. Mais Sir George devait lui demander d'une façon détournée si elle pouvait reconnaître un busard des marais à cinquante mètres. Elle dit avec prudence :

« J'ai du mal à identifier les espèces plus rares.

– Dommage. L'île est une des plus intéressantes réserves naturelles d'oiseaux de Grande-Bretagne. Probablement la plus remarquable parmi les réserves privées. Courcy abrite beaucoup d'espèces rares : des coucals ainsi que des bernacles du Canada, des barges noires et des huîtriers. Dommage que cela ne vous intéresse pas. Avez-vous d'autres questions – au sujet de notre affaire, je veux dire ?

– Si je dois passer trois jours avec votre femme, ne vaudrait-il pas mieux qu'elle me voie avant de prendre une décision ? suggéra Cordélia timidement. Elle ne me connaît pas. Nous ne nous sommes jamais rencontrées.

– Erreur. Elle vous a déjà vue. C'est pour cela qu'elle sait qu'elle peut avoir confiance en vous. Elle prenait le thé avec Mrs. Fortescue la semaine dernière quand vous êtes venue rapporter le chat de cette dame – il s'appelle Solomon, je crois. Il paraît que vous avez retrouvé l'animal trente minutes après avoir commencé les recherches et que vous avez demandé fort peu d'argent. Mrs. Fortescue est fort attachée à son chat. Vous auriez pu tripler vos honoraires. Elle aurait payé sans discuter. C'est cela qui a impressionné ma femme.

– Nous sommes assez chers. Nous ne pouvons faire autrement. Mais nous sommes honnêtes. »

Cordélia se rappela le salon d'Eaton Square. Une pièce très féminine, si ce qualificatif signifie luxe et douceur ; une accumulation

de photographies dans des cadres d'argent, un thé copieux servi sur une table basse devant la cheminée, une surabondance de fleurs arrangées d'une façon conventionnelle. Mrs. Fortescue, folle de joie et de soulagement au point d'en devenir presque incohérente, lui avait poliment présenté son invitée, mais sa voix, étouffée par la fourrure de Solomon, n'était plus qu'un murmure indistinct et Cordélia n'avait pas saisi le nom de la visiteuse. Celle-ci lui avait toutefois laissé un souvenir très précis. Elle la revoyait assise, immobile, dans un fauteuil près de la cheminée, les jambes croisées, ses doigts bagués posés sur les accoudoirs. Cordélia se rappelait aussi une torsade de cheveux blonds relevés en une coiffure compliquée, un front haut, une petite bouche charnue, des yeux immenses très enfoncés, surmontés de paupières lourdes, presque gonflées. Cette femme semblait ajouter une touche de grâce hiératique au luxe banal du salon. Elle avait quelque chose de particulier qui, malgré la simplicité de son ensemble classique en daim, laissait deviner une personnalité excentrique, capable de tous les excès. La tête gravement penchée, elle observait les effusions de son amie avec un sourire légèrement moqueur. En dépit de son immobilité, on ne pouvait pas dire que se dégageait d'elle une impression de paix.

« Je n'ai pas reconnu votre femme, mais je m'en souviens très bien.

– Acceptez-vous ce travail ?

– Oui.

– Ça va vous changer des chats perdus, fit remarquer

Sir George d'un ton neutre. Mrs. Fortescue a indiqué à ma femme votre tarif journalier. Sans doute l'augmenterez-vous pour cette affaire ?

– Le tarif journalier reste le même, quel que soit le travail. La note finale dépend du temps que je passe à résoudre un problème, de la nécessité de faire intervenir l'un de mes deux employés et du montant des frais. Ils peuvent être assez élevés. Mais comme, dans le cas présent, je serai invitée au château, il n'y aura pas de frais d'hôtel. Quand dois-je arriver là-bas ?

– Le canot automobile de Courcy – le *Shearwater* – sera à Speymouth pour emmener les voyageurs qui auront pris le train de neuf heures trente-trois à Waterloo. Votre billet se trouve dans cette enveloppe. Ma femme a téléphoné à Mr. Gorrington pour lui annoncer qu'elle venait avec une secrétaire pour la décharger de diverses petites tâches pendant le week-end. Vous êtes attendue. »

Clarissa Lisle était donc certaine qu'elle accepterait ce travail. Et, en effet, elle acceptait. L'actrice semblait avoir été tout aussi sûre d'obtenir le consentement d'Ambrose Gorrington. Elle n'avait pourtant

trouvé qu'un prétexte assez mince. Cordélia se demanda jusqu'à quel point Gorringer y avait cru. Arriver pour le week-end dans une maison de campagne, accompagné de son détective privé, était le privilège des membres d'une famille royale, mais pour tout invité d'un rang moins élevé, cela indiquait un manque de confiance manifeste en l'hôte. Quant à en emmener un, incognito, cela pouvait être considéré à juste titre comme un manquement aux convenances. Cordélia allait avoir du mal à protéger Miss Lisle sans trahir sa véritable profession ; si on la découvrait, ce ne pourrait être qu'une surprise désagréable pour le châtelain de Courcy et les autres invités.

« J'ai besoin de savoir qui d'autre sera dans l'île, et de tous les renseignements que vous pourrez me donner au sujet de ces personnes.

– Que vous dire ? Samedi après-midi, quand les acteurs et les spectateurs seront invités, il y aura environ une centaine de personnes. Mais les invités de la maison seront peu nombreux. Il y aura ma femme, évidemment, avec Tolly - Miss Tolgarth – son habilleuse. Puis le beau-fils de ma femme, Simon Lessing. C'est un collégien de dix-sept ans, le fils du second mari de Clarissa qui s'est noyé en août 1977. Comme il n'était pas heureux avec ses tuteurs, des membres de sa famille, ma femme a décidé de l'adopter. Je ne sais pas très bien pourquoi on l'a invité : il s'intéresse surtout à la musique. Clarissa a peut-être pensé qu'il était temps qu'il rencontre d'autres gens. C'est un garçon timide. Ensuite, il y aura sa cousine, Roma Lisle, un ancien professeur qui a maintenant une librairie quelque part dans le nord de Londres. Célibataire. Quarante-cinq ans environ. Je ne l'ai vue que deux fois. Elle viendra peut-être avec son associé, mais je suis incapable de vous dire quoi que ce soit sur lui. Vous ferez également la connaissance du critique d'art dramatique Ivo Whittingham. C'est un vieil ami de ma femme. Il doit écrire un article sur le théâtre et la représentation pour un hebdomadaire. Ambrose Gorringer sera là, bien sûr. Et il y a trois domestiques : Munter, le majordome, sa femme et Oldfield, qui fait office de passeur et d'homme à tout faire. Je crois que c'est tout.

– Parlez-moi de Mr. Gorringer.

– Gorringer connaît ma femme depuis son enfance. Leurs pères étaient diplomates. Il a hérité de l'île en 1977, alors qu'il passait une année à l'étranger, sûrement pour échapper au fisc. Il est revenu en Grande-Bretagne en 1978 et a passé ces trois dernières années à restaurer le château et à s'occuper de l'île. C'est un homme d'âge mûr, il est célibataire et a fait des études d'histoire à Cambridge, je crois. Il est très calé sur l'époque victorienne. En plus, il a excellente réputation.

– Une dernière question : votre femme paraît craindre pour sa vie au point de ne pas vouloir passer le week-end à Courcy sans protection. À-t-elle des raisons de redouter ou de soupçonner particulièrement quelqu'un parmi les invités ? »

Cordélia s'aperçut aussitôt que sa question contrariait son interlocuteur, peut-être parce qu'elle l'obligeait à admettre ce qu'il avait jusque-là laissé entendre sans jamais l'exprimer : la peur qu'avait sa femme d'être assassinée était hystérique, purement imaginaire. Elle avait demandé une protection, il la lui procurait. Mais il la jugeait inutile ; il ne croyait ni au danger ni aux moyens qu'il employait pour rassurer Clarissa. Et maintenant, une partie de son être détestait l'idée que l'hôte de son épouse et les autres invités allaient faire l'objet d'une surveillance secrète. Il avait donné satisfaction à sa femme, mais en même temps il s'en voulait de l'avoir fait. D'un ton sec, il répondit :

« Vous pouvez abandonner cette idée tout de suite : à Courcy ma femme n'a aucune raison de soupçonner qui que ce soit de lui vouloir du mal, absolument aucune. »

2

Ensuite, ils n'échangèrent plus que des paroles sans importance. Sir George consulta sa montre et se leva. Deux minutes plus tard, il prenait brièvement congé devant la porte de l'agence, sans plus mentionner ni regarder la plaque qui avait suscité ses critiques. Alors qu'elle remontait l'escalier, Cordélia se demanda si elle aurait pu tirer un meilleur parti de cet entretien. Dommage que la visite se fût terminée si abruptement. Elle regrettait de ne pas avoir pensé à poser certaines questions, surtout celle-ci : parmi les personnes qu'elle allait rejoindre à Courcy, y en avait-il qui connaissaient l'existence des lettres de menace ? Pour l'apprendre, il lui faudrait maintenant attendre de voir Miss Lisle.

Quand elle ouvrit la porte du bureau, Miss Maudsley et Bevis la regardèrent d'un œil avide par-dessus leurs machines à écrire. Il eût été cruel de refuser de les mettre au courant, du moins en partie. Sentant que Sir George n'était pas un client ordinaire, ils avaient été saisis d'une excitation quasi paralysante : un silence suspect, sans le moindre cliquetis, avait régné dans le bureau de réception pendant toute la durée de la visite. Cordélia leur en dit donc juste assez pour satisfaire leur curiosité, insistant sur le fait que Miss Lisle cherchait une secrétaire-dame de compagnie pour la protéger de lettres

anonymes irritantes, mais sans importance. Elle ne parla pas de la nature de ces billets ni de la conviction qu'avait l'actrice d'être sérieusement menacée. Elle rappela à ses employés que ce travail, comme tous les autres, même les plus insignifiants, devait rester confidentiel.

« Mais naturellement, Miss Gray ! dit Miss Maudsley. C'est une chose que Bevis comprend parfaitement. »

Le garçon assura avec fougue :

« Je suis beaucoup plus digne de confiance que j'en ai l'air. Je ne soufflerai mot de tout de cela, parole d'honneur. D'ailleurs, je ne parle jamais de l'agence. Mais il ne faudrait pas qu'on me torture : je ne résiste pas à la douleur !

– Personne ne vous torturera, Bevis », promit Cordélia.

D'un commun accord, ils déjeunèrent tôt. Bevis alla chercher des sandwiches à la charcuterie de Carnaby Street et Miss Maudsley prépara du café. Assis confortablement dans le bureau, ils se livrèrent à d'agréables conjectures quant à l'issue de cette nouvelle enquête. Et cette heure de détente ne fut pas perdue. À la surprise de Cordélia, Miss Maudsley et Bevis avaient tous deux des renseignements à lui fournir sur l'île de Courcy et sur son propriétaire. Ce n'était pas la première fois qu'une telle chose arrivait. Si leurs qualités professionnelles laissaient à désirer, ils pouvaient souvent lui offrir en prime des potins utiles.

« Si vous vous intéressez à l'architecture victorienne, le château vous plaira, Miss Gray. Un mois avant sa mort, mon frère avait emmené l'Association des mères de familles dans l'île, pour leur excursion annuelle. Bien entendu, étant célibataire, je n'en faisais pas officiellement partie, mais j'accompagnais presque toujours ces femmes et je garde un souvenir merveilleux de cette sortie-là. J'ai surtout aimé les tableaux et les porcelaines. Dans le château, il y a une ravissante chambre à coucher. On dirait presque un musée de métiers d'art victoriens : on y voit des carreaux de Morgan, des dessins de Ruskin et des meubles de Mackmurdo. Cette excursion nous a coûté assez cher. Le propriétaire, Mr. Gorringer, ne reçoit qu'une fois par semaine, en saison. Par petits groupes de douze personnes à la fois. Cela explique le prix élevé des billets d'entrée, je suppose. Il faut bien qu'il gagne un peu d'argent, cet homme ! Mais personne ne s'est plaint, pas même Mrs. Baggot qui a pourtant tendance à devenir grognon en fin de journée. Et l'île est si belle, les paysages si variés ! Des falaises, des bois, des champs et des marécages. Une Angleterre en miniature.

– Eh bien, figurez-vous que j'étais au théâtre le fameux soir où elle a

eu un trou, Clarissa Lisle. C'était affreux. Elle n'a pas simplement oublié une réplique – d'ailleurs je vois mal comment quelqu'un pourrait oublier Lady Macbeth, un rôle qui parle tout seul, pratiquement. Non, elle a complètement perdu pied. De nos places, mon ami Peter et moi, nous pouvions entendre la voix du souffleur. C'est tout juste s'il ne criait pas. Soudain, elle a poussé une sorte de gémissement, puis elle est sortie de scène en courant. »

La voix indignée de Bevis tira Miss Maudsley de ses agréables souvenirs de portraits d'Orpen et de tapisseries de William Morris.

« La pauvre ! s'exclama-t-elle. Comme cela a dû être pénible pour elle !

– Pénible pour le reste de la troupe. Pour nous aussi, d'ailleurs. Extrêmement gênant pour tous. Après tout, Clarissa Lisle est une actrice professionnelle qui jouit d'une certaine réputation. C'est tout de même surprenant de la voir réagir comme une collégienne hystérique qui perd la tête lors de sa première représentation en public. Je m'étonne qu'après ce fiasco Metzler lui ait offert le rôle de Vittoria. Au début, elle était bonne – les critiques lui étaient assez favorables – mais ensuite, les choses se sont, paraît-il, gâtées et la pièce a été retirée de l'affiche. »

On aurait dit que Bevis avait été mêlé de près à tous ces événements. Il avait souvent étonné Cordélia par l'air catégorique qu'il adoptait chaque fois qu'il parlait de théâtre, ce monde exotique plein de chimères et de désirs, sa terre promise, son élément. Il poursuivit :

« Comme j'aimerais le voir ce théâtre de Courcy ! Il est très petit, cent places seulement, mais parfait, à ce qu'on dit. Le premier propriétaire l'avait fait construire pour Lillie Langtry quand elle était la maîtresse du prince de Galles. Le prince se rendait souvent dans l'île et les invités du château s'amusaient à faire du théâtre.

– Comment savez-vous tout cela, Bevis ?

– À la fin des travaux de restauration, un journal a publié un article sur le château. Mon ami me l'a montré. Il sait que cela m'intéresse. Le théâtre a l'air charmant. Il comprend même une loge royale aux armes du prince de Galles. J'aurais bien aimé voir ça. Comme je vous envie, Miss Gray !

– Sir George m'a parlé du théâtre, dit Cordélia. Le propriétaire actuel doit être très riche. La réfection du château et l'achat des objets victoriens lui ont certainement coûté une fortune ! »

À sa grande surprise, ce fut Miss Maudsley qui répondit :

« Mais il l'est ! Il a gagné beaucoup d'argent avec son best-seller, *Autopsie*. A. K. Ambrose, c'est lui. Vous ne le saviez pas ? »

Cordélia l'ignorait. Elle avait acheté le livre comme des milliers d'autres personnes, à force de le voir dans les supermarchés et à la vitrine de toutes les librairies et par curiosité aussi, pour savoir à quoi ressemblait un premier roman qui, d'après les rumeurs, avait valu à son auteur une avance sur droits d'un demi-million de livres, avant même sa publication. Conformément au goût du jour, le livre était long et plein de scènes violentes. Elle se rappela qu'en effet, comme le promettait la prière d'insérer, elle avait eu du mal à interrompre sa lecture mais pourtant, à présent, elle se sentait incapable de se souvenir exactement de l'intrigue ou des personnages. L'idée était assez bonne : il s'agissait de l'autopsie d'une femme assassinée et l'écrivain avait raconté en détail l'histoire de toutes les personnes qui s'y trouvaient mêlées : le médecin légiste, l'agent de police, l'employé de la morgue, la famille de la victime, la victime et, finalement, le meurtrier. À la rigueur, on pouvait considérer ce livre comme un policier, à ceci près qu'il contenait plus de scènes érotiques – normales ou perverses – que d'enquêtes, et qu'il s'efforçait, avec un certain succès, de combiner saga familiale et suspense. C'était un livre écrit pour le grand public : pas assez bon pour décourager les masses, ni assez mauvais pour qu'on ait honte d'être vu en train de le lire. Elle l'avait terminé avec un sentiment de frustration, mais elle n'aurait pu dire si c'était parce qu'elle avait l'impression d'avoir été manipulée ou parce qu'elle était persuadée que À. K. Ambrose aurait pu écrire quelque chose de meilleur s'il l'avait voulu. Toutefois, la description détaillée de la dissection d'un corps de femme, les passages érotiques, habilement répartis, et écrits avec une ironie et un dégoût de soi sous-jacents, avaient un effet pornographique certain. Là, au moins, l'auteur avait été lui-même.

Miss Maudsley se hâta d'affirmer que sa question n'impliquait aucune critique :

« C'est normal que vous n'en sachiez rien. Moi-même, je ne l'ai appris que parce que l'une des femmes qui participait à l'excursion avait un mari libraire. C'est elle qui m'a donné ces renseignements. Mr. Ambrose ne tient pas du tout à ce que cela se sache. Je crois que c'est le seul livre qu'il ait écrit. »

Cordélia commença à se sentir extrêmement curieuse de voir ce phénomène d'Ambrose Gorrington et son île. Elle continua à réfléchir aux aspects étranges de cette nouvelle enquête pendant que Bevis ramassait les tasses à café : c'était à lui de faire la vaisselle. Les mains croisées sur les genoux, Miss Maudsley était tombée dans un mutisme songeur. Soudain, elle leva la tête et dit :

« J'espère que vous ne courez aucun danger, Miss Gray. Les lettres anonymes ont quelque chose de venimeux, on pourrait presque dire de

diabolique. Nous en avons reçu toute une flopée une fois, dans la paroisse, et cela s'est terminé tragiquement. Elles sont si malveillantes !

– Malveillantes, mais inoffensives. Cette enquête risque d'être plus ennuyeuse qu'effrayante. D'ailleurs, j'ai du mal à imaginer qu'un drame puisse se dérouler à Courcy. »

Bevis, qui avait atteint la porte, se retourna, les trois tasses en équilibre instable dans sa main :

« Et pourtant, il y en a eu des drames affreux, à Courcy ! Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. L'article ne le précisait pas. Le château actuel est bâti sur l'emplacement d'un vieux château médiéval qui surveillait cette partie de la Manche. Par conséquent, il a bien dû hériter de deux ou trois fantômes. En tout cas, le reporter parlait d'une histoire "pleine de violence et de sang".

– Un beau cliché journalistique. Le passé est toujours plein de violence et de sang. Cela ne veut pas dire que ses fantômes errent encore. »

Cordélia parlait sans le moindre pressentiment, heureuse d'avoir enfin un travail sérieux, heureuse à la pensée de sortir de Londres par ce beau temps automnal. Elle imaginait déjà les tours élancées, les marais résonnant du cri des mouettes, les hauteurs et les bois de cette Angleterre en miniature, si mystérieuse et si belle, qui l'attendait là-bas, au soleil.

3

Ambrose Gorringe allait si peu à Londres qu'il commençait à se demander si ses rares déplacements justifiaient un abonnement à son club. Certaines parties de la capitale lui étaient encore agréablement familières, d'autres, où il s'était autrefois promené avec plaisir, lui paraissaient à présent sales, abîmées, étrangères. Quand des affaires avec son agent de change, son agent littéraire ou son éditeur l'appelaient à Londres, il établissait ce qu'il nommait un « programme des réjouissances ». Il ne manquait jamais de faire un saut chez Saul Gaskin, qui tenait un petit magasin d'antiquités près de Notting Hill Gate. Il achetait la plupart de ses tableaux et de ses meubles victoriens dans les salles de ventes londoniennes, mais Gaskin connaissait et partageait un peu sa passion pour les objets de cette époque. Gorringe pouvait donc être certain que l'antiquaire lui avait gardé une petite collection de babioles souvent plus intéressantes que les acquisitions

qu'il pouvait faire par ailleurs.

Dans la chaleur inhabituelle de ce mois de septembre, le bureau de l'antiquaire, installé dans l'arrière-boutique, sentait un peu le fauve. Avec sa figure blanche et pincée, ses petites mains aux gestes précis, son gilet de moleskine graisseux, son pas trottinant, Gaskin ressemblait à une souris affairée. Il ouvrit le tiroir de son bureau et, respectueusement, posa devant ce client privilégié tout ce qu'il avait pu trouver au cours des quatre derniers mois. La carafe bleue gravée de grappes de raisin et de feuilles de vigne était jolie, mais il n'y avait que cinq verres assortis. Or Gorringer aimait les services complets. Et l'un des deux vases en Wedgwood conçus par Walter Crâne était ébréché. Cela le surprit. Sachant qu'il exigeait la perfection, pourquoi Gaskin avait-il pris la peine de les lui réserver ? Par contre, le menu aux marges illustrées, d'un banquet donné par la reine à Windsor le 10 octobre 1844 pour célébrer la remise de l'ordre de la Jarretièrre au roi Louis-Philippe, était une bonne trouvaille. Gorringer caressa l'idée amusante de servir le même repas à Courcy le jour anniversaire, mais il se rappela les limites des talents culinaires de Mrs. Munter, ainsi que celles de l'estomac de ses invités.

Gaskin avait gardé le meilleur pour la fin. Comme d'habitude, il sortit avec des mines d'ecclésiastique célébrant la messe deux lourdes broches de deuil magnifiquement ciselées, en émail noir et or, toutes deux ornées d'une mèche de cheveux savamment torsadée pour former des volutes et des pétales ; un bonnet de veuve, encore rangé dans le carton à chapeau dans lequel on l'avait livré, et un fragment de statue en marbre – un bras dodu de jeune enfant – reposant sur un coussin de velours pourpre. Gorringer prit le bonnet entre ses mains et caressa le satin gaufré, les rubans d'un deuil ostentatoire. Qu'était-il arrivé à sa propriétaire ? se demanda-t-il. Folle de chagrin, avait-elle suivi prématurément son mari dans la tombe ? Ou bien cette coiffure – sûrement très chère – lui avait-elle simplement déplu ? Ce chapeau et les broches enrichiraient sa collection d'objets victoriens exposés dans la chambre à coucher qu'il appelait *Memento Mori*. Il y avait là les masques funéraires de Carlyle, de Ruskin et de Matthew Arnold, des faire-part bordés de noir pleins d'anges en pleurs et de vers sentimentaux, des tasses et des médailles commémoratives, des vêtements de grand deuil, noirs, gris et mauves. Clarissa n'y était entrée qu'une seule fois, en frissonnant. À présent, elle faisait comme si cette pièce n'existait pas. Mais Gorringer avait remarqué avec plaisir que les couples illégitimes aimaient parfois y dormir – un peu comme ces prostituées du XVIII^e siècle, pensa-t-il, qui copulaient avec leurs clients sur les pierres tombales des cimetières de l'East End. Il considérait cette alliance d'érotisme et de morbidité d'un œil à la fois sardonique et légèrement méprisant, comme il le faisait pour toute

faiblesse humaine dont il était exempt.

« Je prends ces objets-là. Et peut-être le marbre aussi. Où l'avez-vous trouvé ?

– À une vente privée. Je ne pense pas que ce soit un morceau de monument funéraire. Le propriétaire a affirmé qu'il s'agissait de la copie d'une statue d'un des enfants royaux d'Osborne, réalisée pour la reine Victoria. C'est probablement le bras de la princesse.

– Pauvre Vicky ! Entre sa redoutable mère, son fils et Bismarck, elle n'a guère connu le bonheur. Ce marbre est vraiment irrésistible, mais pas à ce prix-là.

– Le coussin est d'origine. Et si c'est bien le bras de la princesse, nous sommes en présence d'une pièce unique. Pour autant que je le sache, il n'y a jamais eu de copies des statues d'Osborne. »

Comme d'habitude, les deux hommes se mirent à marchander d'un ton amical, mais Gorringe sentit que Gaskin ne le faisait que pour la forme. Le vieil homme était superstitieux. De toute évidence, ce marbre qu'il ne semblait toucher qu'avec la plus grande répugnance, le fascinait et le dégoûtait à la fois. Il voulait s'en débarrasser.

À peine le marché était-il conclu qu'on sonnait à la porte du magasin fermé. Alors que Gaskin allait ouvrir, Gorringe lui demanda la permission d'utiliser son téléphone. Il venait de se rendre compte que, en se dépêchant, il pourrait attraper un train qui partait un peu plus tôt que celui qu'il pensait prendre. Comme toujours, ce fut Munter qui répondit :

« Château de Courcy.

– Ici Gorringe. Je vous appelle de Londres. Je constate que je pourrai après tout rentrer avec le train de quatorze heures trente. Je serai sur le quai à seize heures quarante.

– Très bien, monsieur. Je préviendrai Oldfield.

– Tout va bien, Munter ?

– Assez bien, monsieur. On ne peut pas dire que la répétition générale de mardi ait été un grand succès, mais il paraît que c'est de bon augure pour la représentation.

– Et l'éclairage ?

– Parfait. La troupe a plus de chance avec ses électriciens amateurs qu'avec ses acteurs, si j'ose dire.

– Et Mrs. Munter, a-t-elle pu se procurer de l'aide pour samedi ?

– Pas tout à fait. Deux filles de la ville se sont récusées, mais Mrs. Chambers emmènera sa petite-fille. J'ai eu une entrevue avec cette jeune fille : elle n'a guère d'expérience, mais paraît remplie de bonne

volonté. Si le théâtre à Courcy devait devenir un événement annuel, monsieur, il vous faudrait peut-être reconsidérer notre besoin en personnel, du moins pour cette semaine-là.

– Je pense que Mrs. Munter et vous-même n’avez rien à craindre à ce sujet. S’il vous faut absolument planifier votre travail douze mois à l’avance, il serait plus sage de supposer que Lady Ralston donnera sa dernière représentation à Courcy.

– Merci, monsieur. À propos, Lady Ralston a appelé. Sir George doit se rendre à une réunion imprévue et ne viendra peut-être que samedi après-midi, peut-être même après la représentation. Pour se consoler de l’absence de son mari, Lady Ralston a l’intention de venir avec une secrétaire-dame de compagnie, une certaine Miss Cordélia Gray. Cette dame arrivera vendredi matin, en même temps que les autres invités. Lady Ralston avait l’air de penser qu’il n’était pas utile qu’elle vous en parle personnellement. »

À l’autre bout du fil, Gorringe perçut très nettement la désapprobation de son majordome ainsi que son ironie soigneusement contenue. Munter savait exactement jusqu’où il pouvait aller ; comme son insolence voilée n’était jamais dirigée contre son employeur, celui-ci se montrait indulgent. Un homme, surtout un domestique, avait droit à de petites rébellions pour préserver son amour-propre. Dès le début de leurs relations, Gorringe avait noté que le comportement de Munter, un curieux croisement de Jeeves [1] et de Bunter², son homonyme à une lettre près, devenait caricatural chaque fois qu’on dérangeait l’ordre minutieux de ses plans domestiques. Quand Clarissa venait au château, il devenait presque insupportablement « buntérien ». Appréciant beaucoup les excentricités de son domestique, le contraste entre son apparence bizarre et ses manières guindées, Gorringe ne s’interrogeait pas sur son passé, et ne se demandait presque plus jamais s’il existait un vrai Munter, ni quel genre d’homme cela pouvait être. Il l’entendit dire :

« Je pense que le mieux serait de loger Miss Gray dans la chambre de Morgan, juste à côté de Lady Ralston. Si toutefois vous n’y voyez pas d’inconvénient.

– Cela me paraît tout indiqué. Si Sir George arrivait tout de même pour la représentation, il pourrait occuper le Memento Mori. Un soldat devrait être habitué à la mort. Que savons-nous de Miss Gray ?

– C’est une jeune femme, à ce que j’ai cru comprendre. Elle prendra sûrement ses repas dans la salle à manger.

– Bien sûr. »

Quelles que fussent les intentions de Clarissa, son initiative avait au moins l’avantage de fournir à Gorringe un nombre pair d’invités à la

table du château. Mais qu'elle se fît accompagner d'une secrétaire – une femme ! – piquait sa curiosité. Il espéra que la venue de cette inconnue ne compliquerait pas davantage un week-end qui s'annonçait difficile.

« À tout à l'heure, Munter.

– À tout à l'heure, monsieur. »

Quand Gaskin revint dans son bureau, il trouva son client plongé dans la contemplation du bras de marbre qu'il tenait à la main. Il ne put s'empêcher de frissonner. Gorringer replaça l'objet sur le coussin et regarda Gaskin prendre un petit carton et le garnir de papier de soie.

« Ce bras de pierre vous déplaît, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

L'antiquaire pouvait se permettre d'être franc. L'objet était vendu et Mr. Gorringer n'avait encore jamais refusé un article après en avoir discuté le prix. Il posa le fragment de statue dans la boîte en prenant soin de ne toucher que le coussin.

« J'avoue que je ne regrette pas de m'en séparer. Pourtant, j'aime bien ces mains humaines en porcelaine si répandues sous la reine Victoria : les baguiers et autres bibelots. J'en avais une très jolie la semaine dernière, mais la dentelle du poignet était ébréchée. Cela ne vous aurait pas intéressé. Mais un bras d'enfant ! Et coupé ! Je trouve cela brutal, presque morbide. Dès que je le vois, je me sens mal à l'aise. Vous me connaissez. Il me fait penser à la mort. »

Gorringer jeta un dernier regard aux broches que Gaskin était sur le point d'emballer.

« Ces bijoux et ce chapeau de veuve devraient vous faire le même effet, ce serait d'ailleurs plus logique. Je suis de votre avis : je ne crois pas qu'il provienne d'un monument funéraire.

– Les monuments funéraires ne m'ont jamais dérangé, affirma Gaskin d'un ton ferme. Mais ce bras, c'est autre chose. À dire vrai, je l'ai pris en aversion dès l'instant où il est arrivé dans ma boutique. Chaque fois que je le regarde, j' imagine qu'il en suinte du sang. »

Gorringer sourit.

« Je vais le montrer à mes invités pour voir leurs réactions. Lors du week-end théâtral qui aura lieu chez moi, on jouera *La Duchesse de Malfi*. Si ce marbre avait représenté la main d'un homme adulte nous aurions pu l'utiliser comme accessoire. Mais, malgré son affliction extrême, la duchesse aurait du mal à prendre cet objet pour la main du cadavre d'Antonio. »

Pour Gaskin, qui n'avait jamais lu Webster, cette allusion n'avait aucun sens.

« En effet, monsieur », dit-il avec un de ses sourires serviles et rusés.

Cinq minutes plus tard, il accompagnait son client et ses paquets à la porte, tout en se réjouissant prématurément de ce que le bras de la princesse morte disparût à jamais de sa vie, mais il savait que la clairvoyance n'était pas son fort, même s'il cultivait soigneusement une sensibilité extrême.

4

À moins de trois kilomètres de là, dans un cabinet médical de Harley Street, Ivo Whittingham glissa ses jambes par-dessus le bord de la table d'examen et regarda le docteur Crantley-Mathers retourner à pas traînants vers son bureau. Comme d'habitude, le docteur portait son costume à fines rayures, d'une très bonne coupe bien qu'un peu râpé. Rien chez lui ne pouvait rappeler l'hôpital pas même une blouse blanche. La pièce ressemblait davantage à un bureau privé qu'à un cabinet de consultation avec son tapis Axminster, son bureau sculpté du début du siècle, où l'on pouvait voir dans des cadres en argent les photos des petits-enfants et des distingués patients de Sir James, ses gravures représentant des scènes de chasse et le portrait de quelque ancêtre prospère trônant au-dessus de la tablette de cheminée en marbre. On ne semblait avoir fait aucun effort pour tenir les microbes en échec ; mais les germes, se dit Whittingham, devaient avoir l'intelligence de ne pas se tapir dans les fauteuils bien rembourrés où les patients s'installaient pour écouter les conseils de Sir James. La table d'examen n'avait rien de médical non plus : elle était recouverte de cuir marron et l'on y montait à l'aide d'un élégant escabeau de bibliothèque datant du XVIII^e siècle. Tout le décor semblait indiquer que, même si des hôtes désiraient, par quelque caprice personnel, ôter leurs vêtements, cette excentricité ne pouvait avoir aucun rapport avec leur état de santé.

Levant les yeux de son bloc d'ordonnances, le médecin demanda : « Votre rate vous gêne-t-elle beaucoup ?

– Comme elle doit peser dix kilos et que j'ai l'air – et la sensation – d'une femme enceinte d'un côté, je dois dire que oui, elle me gêne.

– Le temps viendra peut-être où il vaudra mieux l'enlever. Mais rien ne presse. Nous reverrons la question dans un mois. »

Whittingham se retira derrière le paravent oriental où, pliés sur une chaise, se trouvaient ses vêtements, et il commença à se rhabiller. Il remonta son pantalon par-dessus son gros ventre. Il avait l'impression de porter sa propre mort. Il la sentait tirer sur ses muscles, une sorte

d'incube pareil à un fœtus qui ne bougerait jamais, lui rappelant par son poids mort, par la déformation qu'il voyait dans son miroir chaque fois qu'il prenait un bain, ce qu'il avait en lui. Regardant par-dessus le paravent, il dit, d'une voix étouffée par la chemise :

« Si j'ai bien compris vos explications, ma rate est hypertrophiée parce qu'elle s'est chargée de fabriquer des globules rouges que mon sang a cessé de produire. »

Sir James garda la tête baissée. Avec un calme étudié, il répondit :

« C'est plus ou moins ce qui se passe, en effet. Lorsqu'un organe cesse de fonctionner, un autre a tendance à se substituer à lui.

– Et serait-il indiscret de vous demander quel organe aura l'obligeance de se substituer à ma rate quand vous l'aurez enlevée ? »

Sir James se mit à rire.

« Nous verrons cela plus tard. Chaque chose en son temps, n'est-ce pas. »

Ce médecin n'a jamais brillé par l'originalité de ses propos, se dit Whittingham. Pour la première fois depuis le début de sa maladie, il aurait aimé lui demander franchement combien de temps il lui restait à vivre. Non qu'il eût à mettre ses affaires en ordre : divorcé de sa femme, séparé de ses enfants et vivant seul, ses affaires, comme son appartement d'une méticuleuse propreté, étaient désespérément en ordre depuis cinq ans. Son besoin de savoir la vérité ne correspondait qu'à une certaine curiosité. Il aurait aimé apprendre s'il éviterait un autre Noël, période de l'année qu'il détestait. Mais il comprit que cette question serait du plus mauvais goût. La pièce elle-même avait été conçue pour décourager ce genre de questions ; Sir James avait habilement appris à ses patients à ne pas l'interroger quand ils savaient pertinemment que le médecin répugnerait à leur répondre. À son avis – et Whittingham approuvait plutôt cette philosophie -, les malades se rendaient compte d'eux-mêmes, à un moment donné, qu'ils allaient mourir ; mais alors, leur faiblesse physique rendait cette découverte moins pénible qu'une condamnation prononcée au premier stade de la maladie. La perte de l'espoir n'avait jamais fait de bien à personne et, de plus, les médecins pouvaient se tromper. Cette dernière assertion ne manquait pas de fausse modestie. En son for intérieur, Sir James se croyait infailible, et il était, en effet, très bon diagnosticien. Ce n'était pas sa faute, se dit Whittingham, si l'art du diagnostic était tellement en avance sur l'art de guérir. Enfilant sa veste, il récita à haute voix les paroles de Brachiano dans *Le Démon blanc* :

« Sous peine de mort, que personne ne me parle de mort. C'est là un mot infiniment terrible. »

De toute évidence, Sir James partageait ce point de vue. Il était même surprenant, en supposant qu'il les connût, qu'il n'eût pas fait graver ces mots au-dessus de sa porte.

« Pardon ? dit-il. Qu'avez-vous dit ? »

– Rien, docteur. J'ai simplement cité deux vers de Webster. »

Accompagnant son patient à la porte du cabinet où l'attendait, pour le conduire à la sortie, une ravissante infirmière, le médecin demanda :

« Partez-vous en week-end cette semaine ? Ce serait dommage de ne pas profiter de ce beau temps.

– Oui, dans le Dorset. À l'île de Courcy, au large de Speymouth. Une troupe d'amateurs et quelques professionnels y donnent *La Duchesse de Malfi*. J'écrirai une critique pour un supplément en couleurs. Je parlerai surtout de la restauration et de l'histoire du théâtre victorien qui se trouve là-bas. »

Il se méprisa aussitôt d'avoir donné cette explication.

Qu'était-ce sinon une façon de dire que, même mourant, il n'en était pas encore réduit à faire des comptes rendus de spectacles d'amateurs ?

D'une voix tonitruante, Sir James exprima son approbation d'une manière qui aurait pu paraître excessive, même dans la bouche de Dieu, le septième jour de la Création.

« Bien. Très bien. »

Quand l'imposante porte d'entrée se referma derrière lui, Whittingham fut tenté de prendre le taxi qui venait de se ranger le long du trottoir, probablement pour y déposer un autre patient. Mais il se jugea capable de parcourir à pied le kilomètre et demi qui le séparait de son appartement de Russel Square. Un nouveau café s'était ouvert récemment dans Marylebone High Street. Les propriétaires – un jeune couple – faisaient leur café avec des grains fraîchement moulus et servaient des pâtisseries maison. De plus, les quelques chaises et parasols en terrasse donnaient aux autochtones l'illusion que l'été anglais les invitait à manger dehors. Il s'y reposerait une dizaine de minutes. Curieux comme ces menus plaisirs sont devenus importants, se dit-il. Alors qu'il se résignait à la mélancolie d'une maladie mortelle, il commençait à posséder quelques-unes des marottes de la vieillesse ; l'envie de petites douceurs, l'attachement à des habitudes, une répugnance à faire l'effort de voir ses amis, même les plus vieux et les plus intimes, une indolence qui transformait de simples gestes, comme s'habiller ou prendre un bain, en corvée, un souci constant de ses fonctions corporelles. Il méprisait l'homme diminué qu'il était devenu, mais même ce dégoût de soi avait quelque chose de la

rancune grincheuse des vieillards séniles. Sir James avait raison : on pouvait difficilement regretter de perdre une vie si amoindrie. Quand la maladie en aurait fini de lui, la mort ne serait que la désintégration finale d'un corps que l'esprit avait déjà lentement déserté, d'un corps miné par la douleur, la fatigue et un malaise bien plus profond que la faiblesse physique ; un corps félon qui trahissait le cœur sans avoir jamais essayé de lutter.

Comme il descendait Wimpole Street dans la douce lumière automnale, il pensa aux grandes pièces qu'il avait vues et commentées. Mentalement, comme s'il faisait l'appel, il récita : le Richard III d'Olivier, Wolfit dans le rôle de Malvolio, le Hamlet de Gielguld, le Falstaff de Richardson, la Portia de Peggy Ashcroft. Il se les rappelait très bien ainsi que les théâtres, les metteurs en scène et même quelques-uns des extraits les plus souvent cités de ses propres critiques. Il nota avec intérêt qu'après avoir fréquenté les théâtres pendant trente ans, il se souvenait surtout des classiques. Mais il savait que s'il devait, ce soir, s'installer à sa place habituelle, au troisième rang d'orchestre, en habit de soirée comme il l'était toujours lors d'une première, et écouter ce bruit unique au monde, le murmure du public avant le lever du rideau, rien de ce qui se produirait sur la scène après les trois coups ne le toucherait, ni ne pourrait éveiller en lui plus qu'un intérêt détaché. La magie d'autrefois avait disparu. Jamais plus il ne sentirait ce picotement entre les omoplates, ce bouillonnement presque physique par lesquels, pendant toute sa jeunesse, il avait réagi à une belle représentation. Il y avait une certaine ironie dans le fait que, maintenant, toute passion éteinte, il allait critiquer sa dernière pièce, et qu'il s'agissait d'un spectacle d'amateurs. Mais, d'une façon ou d'une autre, il trouverait l'énergie nécessaire pour accomplir la tâche qui l'attendait à Courcy.

D'après ce qu'il avait entendu dire, l'île était très belle et le château, un exemple intéressant du victorianisme triomphant. Sans doute cela valait-il le déplacement, se dit-il, ce qui, pour lui, désormais, équivalait presque à de l'enthousiasme. Par contre, ce qui l'inquiétait un peu, c'était les invités. Clarissa lui avait dit que sa cousine, Roma Lisle, y serait avec un ami. Whittingham ne connaissait pas Roma, mais il avait dû déjà trop souvent écouter Clarissa dénigrer cruellement sa parente pour se réjouir de loger sous le même toit que ces deux femmes. De plus, l'omission prudente du nom de l'ami n'était pas de nature à le rassurer. Et le garçon serait avec elles, semblait-il. En décidant d'adopter le fils de Martin Lessing, son deuxième mari qui s'était noyé, Clarissa avait obéi à l'une de ses impulsions les plus spectaculaires. Whittingham se demanda qui des deux le regrettait le plus maintenant : la bienfaitrice ou la victime. Les trois fois où il avait rencontré Simon Lessing – deux fois au théâtre et une fois à une *party*

que Clarissa donnait dans son appartement de Bayswater -, il avait été frappé par la gaucherie du garçon et par son extrême tristesse qui, à son avis, semblaient liées à Clarissa plus qu'à quelque état d'âme adolescente. La servilité de Simon lui avait rappelé celle d'un chien. On aurait dit que le garçon avait désespérément besoin d'obtenir l'approbation de sa mère adoptive sans avoir la moindre idée de ce qu'elle attendait de lui. Simon était, paraît-il, un pianiste de talent. Sans doute Clarissa s'était-elle imaginée installée dans l'une des magnifiques loges d'avant-scène du Royal Festival Hall pendant que, levant vers elle des yeux adoreurs, son petit prodige saluait un public en délire. Elle devait trouver assez déconcertant d'être, au lieu de cela, confrontée à l'humeur maussade et à la balourdise de l'adolescence. Whittingham se sentit vaguement curieux de voir comment évoluaient leurs rapports. Et il aurait entre autres petites satisfactions celle d'observer les progrès de la névrose de Clarissa. Si *La Duchesse de Malfi* allait être pour lui sa dernière représentation, il n'était pas mécontent de penser que cela pourrait bien être aussi la dernière pour elle aussi. Elle comprendrait qu'il mourrait. Elle n'était pas aveugle. Il lui accordait volontiers le plaisir de suivre sa lente désagrégation physique. Il en connaissait de plus subtils, comme celui de suivre la désagrégation *mentale* de quelqu'un, par exemple. Whittingham découvrait que même la haine s'éteignait un peu à la fin. Mais elle durait plus que le désir, voire l'amour. Alors qu'il marchait au soleil en pensant au prochain week-end, il sourit en se rendant compte que ce qu'il y avait de plus vivant en lui, maintenant, c'était la méchanceté.

5

Au sous-sol d'un petit magasin, dans une ruelle qui débouchait sur l'une des extrémités de Tottenham Court Road,

Roma Lisle, à genoux, triait des livres d'occasion qu'elle sortait d'une caisse. La pièce, à l'origine une cuisine, contenait encore un vieil évier en porcelaine, une rangée de placards et une cuisinière débranchée, si lourde que Colin et elle-même avaient été incapables de la déplacer. Malgré le sol carrelé, on y étouffait. Dehors, toute la chaleur accumulée de cette fin d'été semblait s'être concentrée dans l'espace situé au-dessous des barreaux de l'unique petite fenêtre, empêchant à la fois l'air et la lumière d'entrer. Au-dessus de Roma, une seule ampoule allumée pendait du plafond et projetait des ombres plutôt qu'elle n'éclairait. C'était absurde d'avoir à consommer de

l'électricité un jour comme celui-ci. Elle avait été folle de penser qu'on pourrait transformer ce trou en une librairie intime, douillette, un paradis pour lecteurs.

Ces livres, comme elle s'en rendait compte maintenant, n'étaient pas extraordinaires. Elle les avait achetés très bon marché lors de la vente aux enchères d'une maison de campagne. Lorsqu'elle les avait examinés vraiment, elle s'était aperçue qu'elle les avait payés trop cher. On avait mis les meilleurs sur le dessus. Le reste n'était qu'un tas hétéroclite de sermons victoriens, de souvenirs de généraux à la retraite, de biographies d'hommes politiques mineurs, aussi médiocres morts qu'ils l'avaient été vivants, de romans dont le seul intérêt était l'étonnement qu'ils provoquaient à l'idée qu'on avait pu les publier.

Roma avait les genoux engourdis, les narines pleines d'une odeur de poussière, de carton moisi et de papier pourri. Elle avait imaginé quelque chose de tellement différent ! Colin agenouillé près d'elle, tous deux en train de fouiller joyeusement dans les caisses, les exclamations de plaisir à chaque trésor mis au jour, les rires, les projets. Elle se rappela leur dernier jour au lycée polyvalent de Pottergate, la fête d'adieu avec son mauvais xérès, ses inévitables chips et biscuits au fromage, l'envie à peine dissimulée de leurs collègues parce que Colin et elle quittaient l'enseignement pour monter une affaire ensemble, disaient au revoir aux emplois du temps, aux bulletins scolaires, aux examens, à la décourageante lutte quotidienne pour imposer de l'ordre à une classe de quarante élèves, dans une école londonienne où l'enseignement était toujours subordonné au maintien d'un semblant de discipline.

Et il n'y avait que neuf mois de cela ! Neuf mois au cours desquels tout ce qu'ils avaient acheté, tout ce dont ils avaient encore besoin avait augmenté ; le magasin était resté aussi vide que s'il avait été sous scellés, en faillite. Neuf mois de surmenage et de rentrées de plus en plus maigres, d'espoirs fugitifs et d'une panique inavouable. Neuf mois – était-ce possible ? – d'une lente mort du désir. Elle faillit pousser un cri de révolte, ses grandes mains pressées contre la caisse comme si cette pensée, et la souffrance qu'elle provoquait, pouvaient être chassées physiquement de son esprit. À cet instant, elle entendit le pas de Colin sur l'escalier. Elle se tourna vers lui avec un sourire forcé. Il avait à peine ouvert la bouche pendant le déjeuner. Mais il y avait déjà trois heures de cela. Ses humeurs changeaient parfois assez vite. Ses premières paroles détruisirent cet espoir :

« Qu'est-ce que ça pue ici !

– Une fois que nous aurons nettoyé cet endroit, ça changera.

– Et combien de temps ça va nous prendre ? Il nous faudrait une armée de femmes de ménage et de peintres. Et ce ne serait même pas

suffisant pour que cette pièce devienne autre chose que ce qu'elle est : un sous-sol sordide. »

Il s'assit lourdement sur une caisse encore fermée et commença à retourner quelques-uns des livres que Roma avait déballés, les laissant retomber l'un après l'autre par terre, avec un dédain ostentatoire. Dans la pénombre, son beau visage renfrogné semblait se creuser sous l'effet de la fatigue. Pourquoi ? se demanda Roma. C'était elle qui avait fait tout le travail. Elle tendit la main. Au bout d'un instant, Colin la prit mollement dans la sienne.

« Oh ! Mon Dieu, mais je t'aime ! pensa Roma. Nous nous aimons. Ne m'enlève pas ça. »

Presque furtivement, il dégagea sa main et fit semblant de s'intéresser à l'un des livres. Quand il l'ouvrit, une petite feuille d'un épais papier jauni s'en échappa.

« Tiens, qu'est-ce que c'est ? fit-elle.

– On dirait une vieille gravure sur bois. Je ne crois pas qu'elle ait de la valeur.

– En arrivant à Courcy, nous pourrions la montrer à Ambrose Gorringe. C'est un amateur d'art. Il pourra peut-être nous renseigner, même si ce dessin n'est pas de la période qui l'intéresse. »

Ils examinèrent leur trouvaille ensemble. Elle était ancienne, quoique admirablement conservée : certainement du début du ^{XVIIe} siècle, déduisit Roma en remarquant l'orthographe archaïque. En haut, on apercevait une grossière gravure sur bois représentant un squelette qui tenait une flèche dans une main, un sablier dans l'autre. Audessous, le titre, « Le Messager de la mort », suivi d'un poème. Roma en lut les quatre premiers vers à haute voix :

« Belle dame rangez votre coûteuse robe

Vous ne jouirez plus de vos attraits

Dites adieu à tous vos vains plaisirs charnels

Car ce soir je vous emmènerai. »

Au bas de la page, l'imprimeur avait indiqué son nom : John Evans de Long Lane, Londres.

« Cela me fait penser à Clarissa, dit Roma.

– À Clarissa ? Pourquoi ?

– Je ne sais pas. »

Avec une insistance irritée, Colin la pria de s'expliquer. Comme si cela avait de l'importance, comme si elle avait eu une arrière-pensée.

« C'est simplement quelque chose qui m'est venu à l'esprit, répondit-elle. Cela n'a aucune signification. Pose cette gravure près de

l'évier, sur l'égouttoir. Nous la montrerons à Ambrose Gorringer. »

Colin fit ce qu'elle lui demandait, puis, l'air sombre, retourna à sa caisse.

« C'est stupide d'avoir acheté cette camelote, dit-il. Nous aurions dû nous en tenir à des livres neufs. Londres semble avoir une pléthore de librairies. Et Dieu sait pourquoi je me suis laissé persuader d'acheter tous ces livres progressistes, là-haut. Personne n'en veut. La gauche dispose déjà d'assez de lieux de rencontre dans le quartier. Ces brochures ne servent qu'à repousser les autres clients et à ramasser la poussière. Je ne devais pas avoir toute ma tête. »

Roma comprit qu'il ne parlait pas seulement des livres. Cette injustice la mit en colère. Dès qu'elle commença à lui répondre elle sut que c'était une erreur. Colin avait besoin d'être cajolé, flatté, réconforté. Les querelles qu'il semblait provoquer de plus en plus souvent ne faisaient que le rendre morose, boudeur. Quant à elle, elle en sortait épuisée. Elle était à bout de nerfs.

« Écoute, tu n'as pas ouvert cette librairie pour me faire plaisir. Tu avais tout aussi envie que moi de quitter Pottergate. Tu détestais l'enseignement, tu te souviens ? J'en avais assez, je l'admets, mais jamais je n'aurais démissionné si tu n'avais pas fait le premier pas.

– Tout est ma faute, donc.

– Tout ? De quoi parles-tu ? Ce n'est la faute de personne. Nous avons fait ce que nous voulions.

– De quoi te plains-tu alors ?

– J'en ai assez d'être traitée comme quelqu'un de gênant, pire qu'une épouse, comme si tu ne gardais cette boutique qu'à cause de moi.

– Je la garde – nous la gardons – parce que nous n'avons pas le choix. Pottergate ne nous reprendrait pas, même si nous le leur demandions. »

Et dans quel autre lycée trouveraient-ils du travail ? Colin n'avait pas besoin de lui parler du chômage des enseignants, des restrictions du budget, de la recherche désespérée d'emplois, même pour les plus qualifiés. Elle ajouta, tout en sachant que discuter ne servait à rien, sinon à irriter davantage son amant :

« Si tu laisses tomber le magasin, cela fera plaisir à Stella. Elle n'attend que ça. Elle pourra dire : "Je t'avais prévenu" et te présenter, comme un agneau du sacrifice, à son cher papa et à l'affaire de famille. Elle doit prier pour que nous fassions faillite ! Je ne serais pas étonnée si elle se cachait quelque part dehors pour compter nos clients. »

Colin protesta avec mauvaise humeur plutôt qu'avec véhémence. Ils avaient déjà eu cette discussion.

« Elle sait que je me fais du souci. Elle aussi s'en fait. Et elle a raison : la moitié de l'argent que j'ai mis dans cette affaire lui appartient. »

Comme s'il avait besoin de lui dire ! Comme si elle ne connaissait pas, à un shilling près, la somme que Stella avait prélevée sur la confortable allocation de papa pour la lui prêter ! Comme si elle ne savait pas que ç'avait été dangereux de sa part ; généreux ou stupide ou malin. Ou les trois. Car Stella savait bien que Colin s'était associé avec sa maîtresse ; elle n'était pas aveugle. Oh ! Elle s'en était sûrement rendu compte. Bien qu'elle ne comprît pas ce que son mari pouvait bien aimer en Roma – et elle n'était pas la seule à se poser la question – elle avait toujours su à quoi s'en tenir. Il fallait voir dans son geste généreux un plan de vengeance : elle avait prêté de l'argent pour une affaire vouée à l'échec à cause de leur manque d'expérience et de capital et de naïveté. Un échec qui ramènerait Colin, dûment assagi, à la place où il devait être et qu'en fait il n'avait jamais quittée. Que lui resterait-il alors si ce n'est l'affaire de papa, ce magasin de Kilburn qui vendait, à crédit, des meubles en contreplaqué à des clients trop ignorants pour s'apercevoir qu'on les roulait, ou trop fiers, dans leur pauvreté, pour fureter sur les marchés et s'acheter du chêne d'occasion bien solide ? Les articles qui les éblouissaient – bars, meubles de séparation, chambres à coucher lourdement ornées – tomberaient en morceaux bien avant qu'ils aient fini de les payer. Était-ce cela que Colin voulait faire de sa vie ? Était-ce pour en arriver là qu'il avait abandonné l'enseignement ? Stella avait-elle tout combiné seule, ou papa y était-il pour quelque chose ? L'argent qu'elle leur avait prêté n'avait-il pas été soigneusement compté ? Juste assez pour ouvrir le magasin, mais trop peu pour assurer son succès. Stella était intelligente. Elle avait un petit cerveau rusé assorti à ses ongles pointus et vernis, à ses enfantines petites dents blanches. Elle disposait d'autres armes encore : Justin et Joanna. Instinct de possession et âpreté au gain avaient été sanctifiés par la maternité. Elle avait les jumeaux. Et Dieu sait si elle savait s'en servir. À chaque maladie d'enfant, fête scolaire, rendez-vous chez le dentiste, à chaque réjouissance familiale – Noël ou anniversaire – qui exigeaient la présence de Colin à la maison, c'était comme si elle lui disait : « Il couche avec vous, joue au libraire, s' imagine qu'il est amoureux de vous, se confie à vous ; mais vous ne lui donnerez jamais d'enfant. Et il ne divorcera jamais pour vous épouser. »

Horriifiée par ses propres pensées, par ce qui arrivait à leur couple, elle s'écria :

« Cessons de nous quereller, mon chéri. Nous sommes crevés, il fait chaud et nous avons passé une sale journée. Vendredi nous fermons le magasin et nous partons pour Courcy. Trois jours de calme, de soleil, de bon vin, d'excellente nourriture ; et la mer. L'île ne mesure que cinq kilomètres sur quatre, m'a dit Clarissa, mais on peut y faire de merveilleuses promenades. Nous ne sommes pas obligés de rester avec les autres invités. Clarissa sera très occupée par sa représentation et Ambrose Gorringer ne s'intéressera sûrement pas à ce que nous faisons. Pas de créanciers, personne, rien que le calme. Dieu sait si j'en ai besoin ! »

Elle allait ajouter : « Et j'ai besoin de toi, mon amour. De plus en plus. Tout le temps. » Mais alors elle leva les yeux et aperçut le visage de Colin.

Ce n'était pas la première fois qu'elle lui voyait cette expression-là, ce mélange de honte et d'irritation. Les choses se passaient donc selon la formule habituelle : tous ces beaux projets qu'ils avaient faits ensemble avec confiance, Colin les annulait à la dernière minute. Mais jamais encore cela n'avait eu autant d'importance qu'aujourd'hui. Des larmes lui brûlèrent les yeux. Elle essaya de rester calme, de ne pas craquer, mais quand elle fut de nouveau capable de parler, sa voix prit un ton nettement récriminateur, même à ses propres oreilles, et elle vit l'expression de honte se durcir, se changer en défi.

« Tu ne peux pas me faire ça ! Tu m'avais promis ! J'ai déjà annoncé à Clarissa que j'emmenais mon associé. Tout est arrangé.

– Je sais. Je suis désolé, mais le père de Stella a téléphoné ce matin pour dire qu'il venait ce week-end. Il faut que je sois à la maison. Comme je te l'ai déjà expliqué, il a très mal pris mon départ du lycée. Nous ne nous sommes jamais entendus. Il trouve que je n'apprécie pas assez sa fille : elle est enfant unique, tu sais ce que c'est. Il va sûrement râler s'il découvre que je suis absent tout un week-end et que Stella doit se débrouiller seule avec les mômes. Et puis il ne croira jamais à mon histoire, que je suis à une vente de livres. Même Stella n'y croit pas. »

C'était donc ça. Papa débarquait. Papa qui payait l'école des jumeaux, la voiture, les vacances annuelles, le luxe devenu nécessité. Papa qui avait sa petite idée personnelle sur l'avenir de son gendre.

Elle dit d'une voix qui ressemblait à un gémissement :

« Que va penser Clarissa ?

– N'est-ce pas plutôt : que va-t-elle penser si je viens ? Elle sait que je suis marié. Tu le lui as sûrement dit. Cela ne paraîtrait-il pas assez étrange que nous arrivions ensemble ? Et puis, de toute façon, nous ne pourrions pas partager la même chambre...

– Tu veux dire que nous ne pourrions même pas faire l’amour ? Et pourquoi pas ? Clarissa n’est pas précisément un modèle de vertu et Ambrose Gorringer ne doit pas rôder la nuit dans les couloirs pour vérifier si ses invités dorment bien dans le lit qu’on leur a attribué.

– Ce n’est pas ça, marmonna Colin. Je te l’ai expliqué : c’est à cause du père de Stella.

– Mais ce week-end aurait justement pu te libérer d’elle, et de lui ! J’avais l’intention de parler du magasin à Clarissa, de lui demander si elle pouvait nous aider. C’est pour cela que je me suis arrangée pour nous faire inviter. Après tout, un tiers de sa fortune me reviendrait si jamais elle mourait sans enfant. C’est écrit dans le testament de mon oncle. Qu’est-ce que ça pourrait lui faire de me passer un peu d’argent maintenant, quand j’en ai le plus besoin ? Simplement à titre de prêt, bien entendu. »

Roma essaya de ne pas remarquer que le visage de son amant s’éclairait. Mais il s’assombrit de nouveau.

« Je ne pourrais jamais demander de l’argent à une femme, dit Colin d’un ton maussade.

– Tu n’aurais pas besoin de le faire. C’est moi qui m’en chargerais. Je me suis dit qu’elle ferait ta connaissance, te trouverait sympathique. Elle te verrait dans les meilleures conditions possibles. Alors je choisirais un moment opportun pour lui parler. Cela vaut la peine d’essayer, mon chéri. Déjà vingt mille livres nous tireraient d’affaire.

– Combien toucherais-tu si elle mourait ?

– Je ne sais pas. Quatre-vingt mille peut-être. Ou plus. »

Colin se détourna.

« C’est à peu près ce montant-là qu’il nous faudrait si je quittais Stella et demandais le divorce. Mais Clarissa ne va pas mourir pour nous faire plaisir. Vingt mille livres sauveraient peut-être la boutique, mais c’est tout. Et pourquoi te prêterait-elle cette somme ? N’importe qui ayant un peu le sens des affaires verrait que ce serait de l’argent perdu. N’insiste pas. Je ne peux pas venir ce week-end. »

Au-dessus d’eux, le plancher craqua. Quelqu’un était entré dans le magasin. Colin dit en hâte, soulagé :

« Ça doit être un client. Écoute, à cinq heures, s’il n’y a personne, je fermerai et je descendrai te donner un coup de main. On arrivera peut-être quand même à en faire quelque chose, de ce sous-sol. »

Après le départ de Colin, Roma, très raide, s’approcha de la fenêtre, regarda dehors et serra si fort le bord de l’évier que ses jointures en blanchirent. Les yeux vagues, elle contempla, au-delà de la grille, au-

delà du mur dont le plâtre s'écaillait, l'étal du marchand de légumes où se mêlaient et tremblaient les rouges, les verts et les jaunes sur le trottoir d'en face. De temps à autre, des pieds passaient, des voix criaient, la ruelle s'animait soudain. Mais elle, la silhouette silencieuse debout à la fenêtre, restait immobile. Enfin, elle poussa un soupir. Ses épaules tendues se relâchèrent, ses doigts desserrèrent leur étreinte. Roma prit la gravure posée sur l'égouttoir et l'examina comme si elle la voyait pour la première fois. Puis elle ouvrit son sac à main et l'y rangea soigneusement.

6

Debout à la fenêtre ouverte de sa chambre à Melhurst, Simon Lessing contemplait les vastes pelouses et, au-delà, la rivière paresseuse qui coulait entre les châtaigniers et les tilleuls. À la main, il tenait une lettre non décachetée de Clarissa. Elle était arrivée au courrier du matin, mais il avait eu une excuse pour ne pas l'ouvrir tout de suite : il avait dû s'entraîner au cricket et, ensuite, suivre une séance de travaux pratiques. Il avait décidé d'attendre jusqu'à la récréation. Mais la matinée avait passé et maintenant il était presque l'heure du déjeuner. La cloche sonnerait dans moins de cinq minutes. Il ne pouvait pas remettre la lecture de cette lettre indéfiniment. C'était ridicule, humiliant d'avoir si peur, d'être là comme un collégien de sixième en possession d'un bulletin scolaire redouté qui sait que, quoi qu'il fasse pour le différer, le moment de vérité finira tout de même par arriver.

Il attendrait la sonnerie, puis il lirait la lettre rapidement, avec indifférence, en pensant au déjeuner. Au moins pouvait-il le faire dans le calme. À partir de la sixième, tous les garçons de Melhurst avaient droit à une chambre individuelle. La nécessité d'avoir tous les jours un moment de silence et de solitude comptait parmi les meilleurs préceptes de l'homme pieux qui avait fondé l'école au XVII^e siècle ; cette coutume avait survécu à trois siècles de diverses modes pédagogiques, principalement parce que l'architecture presque monastique du bâtiment la favorisait. C'était là une des particularités de Melhurst que Simon appréciait le plus : un des privilèges que la protection et l'argent de Clarissa lui avaient procuré. Ni Clarissa ni Sir George n'avaient jamais envisagé de le mettre dans un autre collège et Melhurst n'avait fait aucune difficulté pour accueillir le beau-fils d'un de ses plus distingués anciens élèves. Sa devise, exprimée en grec plutôt qu'en banal latin, prônait les vertus de la modération. Et,

pendant trois siècles, conformément à la maxime de Theognis, l'école avait été modérément célèbre, modérément chère et modérément efficace.

Aucun autre établissement n'aurait mieux convenu à Simon. Le garçon comprenait que ses traditions et ses rituels parfois bizarres – qu'il ne tarda pas à apprendre et à observer scrupuleusement – servaient autant à décourager un attachement personnel à l'école qu'à promouvoir un esprit de corps. On le tolérait, mais on le laissait tranquille ; il n'en demandait pas plus. Même ses talents étaient compatibles avec le génie du collège : en raison, peut-être, d'une forte antipathie entre l'un de ses directeurs du *xix^e* siècle et le docteur Arnold de Rugby, on n'y encourageait ni la compétition sportive ni les manifestations de l'esprit d'équipe ; on y embrassait le *high anglicanisme* et le culte de l'originalité. Toutefois, on y enseignait fort bien la musique ; les deux orchestres de l'école avaient une réputation nationale. Et la natation, seule activité physique dans laquelle Simon excellât, comptait au nombre des sports acceptés. Comparé au lycée polyvalent de Norman Pagworth, Melhurst lui semblait un havre d'ordre et de civilisation. À Pagworth, il s'était senti pareil à un étranger débarqué sans dictionnaire ni lexique dans un pays inconnu, mal gouverné et dépourvu de lois, dont la langue et les coutumes, rudes et brutales comme la cour de récréation où elles étaient nées, lui paraissaient aussi incompréhensibles que terrifiantes. L'idée d'avoir à quitter Melhurst pour retourner à son ancienne école le tracassait souvent depuis qu'il commençait à sentir que les choses se gâtaient entre lui et Clarissa.

Comment la peur et la reconnaissance pouvaient-elles être si intimement mêlées ? Sa reconnaissance était d'ailleurs sincère. Il aurait simplement voulu l'éprouver comme il l'aurait sans doute dû : comme une grâce, un bienfait dépourvus de ce lourd fardeau d'obligation morale et de culpabilité. Le plus pénible, c'était cela, la culpabilité. Quand son poids devenait presque intolérable, il essayait de l'exorciser par le raisonnement. C'était ridicule de se sentir coupable, ridicule et inutile même, de se sentir aussi terriblement redevable. Après tout, Clarissa avait une dette envers lui. C'était elle qui avait détruit le ménage de ses parents, séduit son père, contribué à tuer sa mère de chagrin. Par sa faute, il était devenu orphelin, obligé de supporter l'inconfort, la vulgarité et l'ennui étouffant qui caractérisaient la maison de son oncle.

C'était Clarissa, et non pas lui, qui aurait dû se sentir coupable. Mais le seul fait de laisser cette idée s'insinuer dans son esprit alourdisait encore sa dette. Il lui devait tant, à Clarissa. L'ennui, c'était que tout le monde le savait. En particulier Sir George qui, les

rare fois où il était là, lui apparaissait comme une personnification silencieuse et accusatrice de toutes les qualités viriles qu'il ne possédait pas. Parfois, il devinait chez le mari de Clarissa une bienveillance muette qu'il aurait volontiers mise à l'épreuve, si seulement il en avait eu le courage. Mais, la plupart du temps, il imaginait que Sir George n'avait jamais vraiment approuvé la décision de Clarissa de le prendre chez eux, et que leurs conversations conjugales étaient ponctuées de phrases telles que : « Je te l'avais bien dit. Je t'avais prévenue ». Miss Tolgarth le savait, cette Tolly dont il n'osait rencontrer le regard de crainte d'y lire ce qu'il croyait être de l'antipathie, de la rancune et du mépris. Clarissa le savait aussi, et probablement au penny près. De plus en plus, il avait l'impression que Clarissa regrettait sa générosité. Elle avait d'abord goûté tout le charme de son geste magnifique et théâtral à souhait. Mais, à présent, elle se rendait compte qu'elle s'était mis sur les bras un adolescent boutonneux, incapable de s'exprimer et mal à l'aise avec ses amis à elle, des frais de scolarité, des dispositions à prendre pour les vacances, des rendez-vous chez le dentiste, bref, tous les petits ennuis de la maternité sans aucune de ses principales satisfactions. Simon sentait qu'elle attendait quelque chose de lui, quelque chose qu'il était aussi incapable de définir que de donner : quelque remboursement non spécifié, mais considérable, qu'on lui réclamerait un jour avec l'instance brutale d'un percepueur.

Elle lui écrivait rarement maintenant et, quand il apercevait dans son casier la grande écriture ronde – Clarissa jugeait impolies les lettres dactylographiées –, il devait s'armer de courage pour ouvrir l'enveloppe. Mais jamais encore il n'avait eu autant d'appréhension qu'aujourd'hui. La lettre, lourde de menaces, semblait lui coller aux doigts. La cloche annonça une heure. Avec une impétuosité soudaine, Simon déchira un coin de l'enveloppe. Le papier de lin bleu ciel qu'employait toujours Clarissa était rigide. Simon introduisit son pouce dans l'ouverture et déchira malproprement l'enveloppe, brutal comme un amant impatient de connaître son sort. Voyant que le message était court, il poussa un soupir de soulagement. Si Clarissa le mettait à la porte, s'il ne devait pas y avoir de dernier semestre à Melhurst, aucune possibilité d'entrer au Royal College of Music, plus de mensualités, elle aurait sûrement eu besoin de plus d'une demi-page pour expliquer et justifier sa décision. Dès la première phrase, il se sentit rassuré :

« Ce mot pour te mettre au courant de nos projets pour le prochain week-end. Vendredi, George nous conduira, Tolly et moi, à Speymouth avant le petit déjeuner, mais il vaudrait mieux que tu arrives avec le reste des invités, pour le déjeuner. Une vedette attendra les voyageurs du train qui part à neuf heures trente-trois de Waterloo. Sois au port

de Speymouth à onze heures quarante. Ivo Whittingham et ma cousine Roma seront dans ce train, ainsi qu'une jeune fille nommée Cordélia Gray. J'aurai besoin d'aide pendant le week-end et Cordélia me servira de secrétaire temporaire, en quelque sorte. Il y aura donc au château une personne jeune avec laquelle il ne devrait pas être trop difficile de bavarder. Tu devrais également pouvoir aller te baigner. Ainsi tu ne t'ennuieras pas trop. Emporte ton smoking. Mr. Gorringe aime que l'on s'habille pour dîner. Il est également amateur de musique. Choisis donc quelques-uns de tes meilleurs morceaux, ceux que tu connais bien, mais rien de trop difficile. J'ai écrit à ton surveillant pour lui demander un jour de congé supplémentaire. L'infirmière t'a-t-elle remis cette lotion contre l'acné que je t'ai envoyée le mois dernier ? J'espère que tu t'en sers.

Je t'embrasse.

Clarissa »

Curieux comme le soulagement pouvait se transformer très vite en une autre sorte d'anxiété, et même en ressentiment. En relisant la lettre, Simon se demanda pour quelle raison on l'avait invité sur cette île. C'était évidemment Clarissa qui avait tout manigancé. Ambrose Gorringe ne le connaissait pas et, dans le cas contraire, pourquoi l'eût-il convié ? Simon se rappelait vaguement avoir entendu parler du château, de la restauration du théâtre victorien et du projet de monter la pièce de Webster. Quoique donnée par des amateurs, cette représentation semblait être importante pour Clarissa. Mais lui, qu'avait-il à faire là-bas ? Clarissa lui demanderait de ne pas la déranger, de se conduire convenablement, c'était certain. Il pourrait se baigner dans la mer ou dans la piscine. Il y en avait sûrement une. Simon imagina Clarissa, pâle et dorée, couchée au soleil et, près d'elle, cette jeune fille, cette Cordélia Gray avec laquelle il était censé converser. Et à quoi d'autre encore était-il censé s'entraîner ? À se rendre agréable ? À tourner des compliments ? À lancer une plaisanterie au bon moment ? À flirter ? À montrer qu'il était un mâle attiré par le sexe opposé ? À cette pensée terrifiante, sa bouche se desséchait. La perspective de rencontrer une fille ne lui déplaisait pas. Il avait déjà imaginé celle qu'il aurait aimé emmener à Courcy, ou dans n'importe quelle île : elle était sensible, belle, intelligente, bonne et pourtant pleine de désir pour lui, prête à accepter qu'il lui fit des choses terriblement excitantes et honteuses, qui cesseraient d'être honteuses parce qu'ils s'aimaient, des actes qui réconcilieraient à jamais, dans les palpitations de son propre corps, cette dichotomie qui occupait tellement ses rêves éveillés : romantisme et désir. Il ne s'attendait pas à rencontrer une telle fille à Courcy ni ailleurs. Sa cousine Susie était la seule fille à laquelle il avait eu affaire jusque-là.

Et il la détestait. Il détestait ses yeux effrontés pleins de mépris, sa bouche toujours en train de mâcher, sa voix tantôt geignarde tantôt aigüe, ses cheveux teints, ses doigts sales couverts de bagues.

Mais, même si cette fille était différente, même si elle lui plaisait, comment pourrait-il apprendre à la connaître si Clarissa les observait, pour apprécier son aisance à s'exprimer, son charme, son esprit, ses aptitudes mondaines, comme elle allait juger, avec cet Ambrose Gorringe, ses dons de musicien ? La phrase de Clarissa à ce sujet le fit rougir. Il doutait déjà assez de son talent sans qu'on en parlât en termes de « tes morceaux », comme s'il était un enfant qui voulait épater les invités à une *tea-party* de banlieue. Les instructions, en tout cas, étaient parfaitement claires : il devait apporter un morceau de musique brillant ou populaire, ou les deux, qu'il pourrait jouer avec brio parce qu'il l'avait longuement travaillé, de sorte que Clarissa ne fût pas gênée par quelques fausses notes dues au trac. Puis Ambrose Gorringe et elle décideraient ensemble si son talent justifiait une dernière année à Melhurst, sa seule chance pour essayer d'obtenir une place au Royal College ou au conservatoire.

Et si le verdict lui était défavorable ? Il ne pouvait pas retourner à Mornington Avenue chez son oncle et sa tante. Clarissa ne pouvait pas lui faire ça. C'était elle, après tout, qui était venue le chercher. Elle était arrivée sans s'annoncer par un chaud après-midi d'été, pendant les vacances. Comme d'habitude, il était seul à la maison, en train de lire, assis à la table du salon. Il ne se rappelait plus comment elle s'était présentée ni si elle lui avait dit que l'homme silencieux et raide qui l'accompagnait était son nouveau mari. Mais il la revoyait telle qu'elle était ce jour-là : une apparition dorée, éclatante, fraîche et parfumée, qui s'était aussitôt emparée de son cœur et de sa vie comme un sauveteur qui arrache à la rivière un enfant en train de se noyer et le hisse sur un rocher ensoleillé de la berge. C'était trop beau pour durer. Mais le souvenir de cet après-midi d'été depuis longtemps disparu resplendissait encore dans sa mémoire.

« Es-tu heureux ici ?

– Non.

– Comment pourrais-tu l'être, en effet ? Cette pièce est horrible. J'ai lu quelque part que cette gravure avait été vendue à un million d'exemplaires, mais je ne m'étais pas rendu compte que les gens l'accrochaient vraiment au mur. Ton père m'a dit que tu étais bon musicien. Joues-tu encore ?

– Je ne peux pas. Il n'y pas de piano ici. Et, à l'école, on n'enseigne que la percussion. Nous avons un *steel-band* antillais. Les professeurs ne s'intéressent qu'à la musique accessible à tous.

– Ce qui est accessible à tous ne vaut pas grand-chose généralement. Ils n'auraient pas dû mettre deux papiers différents sur les murs. Trois ou quatre auraient pu produire un effet bizarre, mais amusant. Deux sont simplement vulgaires. Quel âge as-tu ? Quatorze ans, n'est-ce pas ? Cela te dirait de venir vivre chez-nous ?

– Pour toujours ?

– Rien n'est pour toujours. Mais oui, peut-être. En tout cas, jusqu'à ta majorité. »

Sans attendre sa réponse, sans même le regarder pour voir sa première réaction, Clarissa s'était tournée vers l'homme silencieux debout à ses côtés.

« Je pense que nous pouvons offrir quelque chose de mieux que ceci au fils de Martin.

– Si vous en êtes sûre, ma chère... Mais ce n'est pas une chose à décider à la hâte. Vous ne devriez pas vous charger d'un enfant sur un coup de tête.

– Mais, chéri, où seriez-vous si j'agissais toujours de manière réfléchie ? De plus, Simon risque d'être le seul fils que je vous donnerai jamais. »

Simon les avait dévisagés l'un après l'autre. Sir George avait pris une expression figée comme s'il contractait ses muscles pour éviter la souffrance ou la vulgarité, mais on devinait facilement qu'il était blessé. Puis il s'était détourné en silence.

Clarissa s'était de nouveau adressée à lui.

« Comment ton oncle et ta tante vont-ils réagir ? »

Alors son chagrin et sa rancune avaient débordé. Il avait dû se maîtriser pour ne pas s'agripper à sa robe.

« Cela leur sera complètement égal ! Ils seront contents d'être débarrassés de moi ! J'occupe leur seule chambre d'amis et je n'ai pas d'argent. Ils n'arrêtent pas de me dire que je leur coûte cher. Et ils ne m'aiment pas. Cela leur sera égal, je vous assure. »

Puis, sur une impulsion, il avait fait exactement le geste qu'il fallait pour gagner Clarissa. Un pot de géranium rose ornait le rebord de la fenêtre. Passionné de jardinage, l'oncle de Simon faisait pousser des boutures dans une serre en appentis, à côté de la cuisine. Une des fleurs était petite et délicate comme une rose. Il l'avait cueillie et tendue à Clarissa en la regardant dans les yeux. Elle avait éclaté de rire, pris la fleur, et l'avait mise à sa ceinture. Puis, se tournant vers son mari, elle avait ri de nouveau, d'un rire joyeux et triomphant :

« Eh bien, j'ai l'impression que c'est décidé. Nous ferions bien de rester ici jusqu'à leur retour. J'ai hâte de voir les gens qui vivent dans

un tel décor. Nous irons ensuite t'acheter quelques vêtements. »

C'était ainsi, avec un tel espoir, dans une telle allégresse inattendue que tout avait commencé. Il essaya de se rappeler à quel moment les choses s'étaient gâtées. Mais, si ce n'est lors de cette première rencontre, leurs rapports avaient-ils jamais été bons ? Il sentait que, pour Clarissa, il était pire qu'un échec, puisqu'il était le dernier échec d'une série et que des déceptions antérieures avaient renforcé son mécontentement présent. Il commençait à craindre les vacances. Pourtant il voyait aussi peu Clarissa que Sir George. Leur vie conjugale se déroulait officiellement dans un appartement londonien donnant sur Hyde Park. Mais ils se trouvaient rarement ensemble. Clarissa possédait un appartement à Brighton ; son mari, un cottage isolé dans les marais de la côte est. C'était là qu'ils vivaient leur vraie vie, elle à s'amuser avec ses amis acteurs, lui à observer les oiseaux et, d'après certaines rumeurs, à comploter avec des extrémistes de droite. Simon n'avait jamais été invité chez l'un ni chez l'autre, mais il les imaginait souvent dans ces deux mondes secrets : Clarissa dans un joyeux tourbillon mondain, Sir George en train de discuter avec ses mystérieux complices aux visages durs. Pour une raison inexplicable, ces rêveries éveillées, qui occupaient la plus grande partie de ses loisirs, lui venaient sous la forme de vieux films : Clarissa et ses amies vêtues de robes sac des années 20, les cheveux coupés à la garçonne, munies de longs fume-cigarette sophistiqués dansaient un charleston endiablé tandis que les amis de Sir George arrivaient à leur rendez-vous en voitures d'époque, vêtus d'imperméables et de feutres à large bord rabattus sur les yeux. Exclu de ces deux univers, Simon passait ses vacances dans l'appartement de Bayswater, servi de temps à autre par une Tolly presque muette, ou bien il se débrouillait seul et dînait chaque soir dans un restaurant du quartier avec lequel Clarissa avait passé un accord. Depuis quelque temps, les repas étaient moins bons ; chaque fois qu'il choisissait un plat sur la carte, c'était soi-disant terminé bien qu'on le servît à d'autres clients ; on le plaçait à la plus mauvaise table et on le faisait attendre. Certains garçons se montraient presque franchement désagréables envers lui. Simon comprenait que Clarissa n'en avait plus pour son argent, mais il n'osait pas se plaindre. Comment pouvait-il parler d'« en avoir pour son argent », lui qui avait été acheté si cher et qu'on entretenait à si grands frais ?

S'il voulait déjeuner, il était temps de descendre. Il froissa la lettre et la fourra dans sa poche. Fermant les yeux pour ne plus voir l'éclat de l'herbe, des arbres et de l'eau miroitante, il se surprit en train de prier, suppliant un Dieu, auquel il ne croyait plus avec l'insistance importune et naïve d'un enfant :

« Faites que tout marche bien pendant ce week-end. Faites que je ne me rende pas ridicule. Faites que cette fille ne me méprise pas. Je vous en prie, faites que Clarissa soit de bonne humeur. Qu'elle ne me renvoie pas. Oh ! Mon Dieu ! Faites qu'il ne se passe rien de terrible à Courcy. »

7

Le jeudi, à dix heures du soir, dans son appartement du dernier étage situé près de Thames Street, dans la City, Cordélia terminait ses préparatifs pour le week-end. Les longues fenêtres sans rideaux étaient pourvues de stores en bois. Ils n'étaient pas encore tirés et tandis qu'elle circulait entre son grand séjour et sa chambre à coucher, la jeune femme regardait au-dessous d'elle les rues pleines de lumière, les ruelles obscures, les tours et les flèches de la ville et, au-delà, le collier lumineux qui entourait l'Embankment et la courbe miroitante du fleuve. De jour et de nuit, cette vue l'émerveillait. L'appartement lui-même lui procurait autant d'étonnement que de plaisir.

Ce n'était qu'après la mort de Bernie et à la fin de sa première enquête qu'elle avait appris qu'on avait enfin retrouvé le petit héritage de son père. Elle ne s'attendait qu'à des dettes. À sa grande surprise, elle découvrit qu'il avait été propriétaire d'une modeste maison à Paris. Sans doute Pavait-il achetée bien des années plus tôt, quand il était encore relativement aisé, pour fournir un abri sûr, voire parfois un refuge, aux « camarades » et à lui-même. Sinon, un révolutionnaire aussi convaincu que lui aurait sûrement méprisé l'acquisition d'une propriété, même délabrée ou insalubre. Mais le quartier avait été déclaré zone à urbaniser et la maison s'était étonnamment bien vendue. Une fois les dettes payées, il était resté suffisamment d'argent à Cordélia pour financer l'agence pendant six autres mois et pour chercher à Londres un appartement bon marché. Aucune société de crédit immobilier ne s'était intéressée à un appartement dépourvu de tout confort, situé au sixième étage d'un entrepôt victorien sans ascenseur, ni à une acheteuse aux revenus aussi incertains qu'irréguliers. Mais le directeur de sa banque avait fait preuve de compréhension et lui avait octroyé un prêt sur cinq ans.

Elle avait payé l'installation d'une douche et celle d'une minuscule cuisine. Elle avait fait le reste des travaux elle-même et installé l'appartement avec des meubles achetés chez des brocanteurs ou à des ventes aux enchères de banlieue. L'immense séjour était peint en blanc ; une bibliothèque faite de planches peintes reposant sur des

colonnes de briques couvrait l'un des murs. La table sur laquelle elle mangeait et travaillait était en chêne ; un poêle en fer forgé orné assurait le chauffage. Par contre, le luxe de la chambre à coucher tranchait sur la nudité Spartiate du séjour. Comme elle ne mesurait que deux mètres quarante sur un mètre cinquante, Cordélia s'était permis une petite folie : elle avait choisi un papier peint exotique très coûteux et en avait couvert le plafond, la porte du placard et les murs. La nuit, avec la fenêtre qui occupait presque tout un mur, grande ouverte sur le ciel, elle reposait là avec l'impression de flotter sous les étoiles.

Elle préservait farouchement son intimité. Personne, ni amis ni employés de l'agence, n'avait jamais mis les pieds dans son appartement. Les aventures, elle les avait ailleurs. Elle savait que si un homme partageait son lit étroit, elle se sentirait liée. Il n'y avait qu'un seul homme qu'elle eût jamais imaginé chez elle : un certain commandant de New Scotland Yard. Elle savait qu'il habitait également dans la City ; ils partageaient le même fleuve. Mais, elle était guérie de cette passade ; elle n'avait fait que chercher l'image du père perdu, dans un moment de grande tension où elle avait éprouvé une terrifiante insécurité. Quelques notions de psychologie étaient parfois bien utiles : elles permettaient d'exorciser des souvenirs qui sinon auraient pu être gênants.

Un étroit rebord muni d'une balustrade courait à l'extérieur de toutes les fenêtres. Il était juste assez large pour qu'on pût y placer quelques pots d'herbes aromatiques et de géranium, et une unique chaise longue en été. Au-dessous, il y avait des entrepôts et des bureaux, de mystérieuses entreprises signalées plutôt qu'identifiées par une double rangée de vieilles plaques près de l'entrée. De jour, le bâtiment vibrait d'une vie secrète, bavarde, parfois même brailarde. Mais, vers cinq heures, celle-ci disparaissait graduellement, remplacée, la nuit, par un profond silence que presque rien ne venait troubler. L'une des sociétés locataires importait des épices. Quand, en fin de journée, Cordélia grimpait ses six étages, cette étrange odeur piquante qui imprégnait la cage d'escalier lui apportait une sensation de sécurité et de confort ; pour la première fois, elle se sentait enfin chez elle.

La partie la plus difficile de ses préparatifs pour la nouvelle enquête consistait à choisir les vêtements à emporter. Dans ses crises de puritanisme, Cordélia méprisait les femmes qui consacraient trop de temps et d'argent à leur toilette. Un tel souci de leur apparence, se disait-elle, ne pouvait que témoigner d'un besoin de dissimuler une faille dans leur personnalité. Mais elle reconnaissait volontiers qu'il y avait des moments où elle s'intéressait beaucoup à son habillement et

à son maquillage et qu'elle n'avait jamais connu de situation dans laquelle elle n'aurait attaché aucune importance à son aspect extérieur. Dans ce domaine, comme dans les autres d'ailleurs, elle détestait s'encombrer : toute sa garde-robe tenait largement dans le placard et les trois tiroirs encastrés dans le mur de sa chambre à coucher. Elle les ouvrit et réfléchit. De quels vêtements allait-elle avoir besoin pour un week-end qui, à part le travail d'enquête, pouvait comprendre n'importe quelles activités : faire de la voile, de l'escalade, assister à une représentation théâtrale. Sa jupe plissée en fin lainage beige, le pull et le gilet assorti en cachemire achetés pendant les soldes d'été chez Harrods convenaient à toutes les circonstances ; avec un peu de chance, se dit-elle, le luxe discret du cachemire témoignerait du sérieux et de la prospérité de l'agence. Si le temps chaud persistait, ses knickers en velours côtelé seraient peut-être trop lourds pour enquêter ou se promener, mais ils étaient solides et puis, elle aimait le blouson ou la veste qui les complétaient aussi agréablement l'un que l'autre. De toute évidence, il fallait prendre un jean, deux tee-shirts ainsi que son gros pull bleu marine. Pour le soir, cela devenait un peu plus compliqué. De nos jours, on se changeait rarement pour dîner, mais Courcy était un château et Ambrose Gorrington peut-être un excentrique : on pouvait donc s'attendre à tout. Par conséquent, elle avait besoin d'un vêtement léger et assez habillé. Elle finit par mettre dans la valise sa seule robe longue, en coton indien, dans des roses, rouges et bruns subtils, et une jupe plissée en coton avec un haut assorti.

Avec soulagement, elle passa à une tâche plus facile : vérifier sa trousse de détective. C'était Bernie qui l'avait composée pour elle sur le modèle de celle qu'on fournissait aux membres de la brigade criminelle de New Scotland Yard. Bien qu'un peu moins complète, la sienne comprenait néanmoins l'essentiel : des enveloppes et des pinces pour rassembler des échantillons, de la poudre pour prendre les empreintes, un Polaroid, une lampe de poche, des gants de caoutchouc très fins, une loupe, des ciseaux, un solide canif, une boîte de pâte à modeler pour relever la forme des clefs, des éprouvettes munies de bouchons pour recueillir les prélèvements de sang. Bernie lui avait fait remarquer qu'en principe ces éprouvettes devaient contenir un conservateur et un anticoagulant. Jusqu'à présent, elle n'avait eu besoin ni de l'un ni de l'autre. Sauver des chats perdus, filer des maris volages, retrouver des adolescents fugueurs avaient surtout nécessité de la persévérance, des chaussures confortables et énormément de tact, les connaissances ésotériques que

Bernie avait pris tant de plaisir à lui enseigner lui avaient peu servi pour ce genre de travail. Lors de longues sessions d'été dans la forêt d'Epping, il lui avait pourtant appris l'art de la filature, du combat

physique et même du tir au pistolet, il compensait ainsi son propre échec professionnel et essayait de recréer, grâce à l'agence Pryde, le monde perdu, hiérarchique et fascinant, de la police judiciaire de Londres.

Depuis la mort de Bernie, Cordélia n'avait apporté que quelques modifications à la trousse. Elle avait jeté la boîte d'origine et l'avait remplacée par un sac à bandoulière en toile avec des poches intérieures, acheté dans un magasin de surplus militaires. Et, depuis sa première enquête, elle y avait ajouté un objet : une longue ceinture de cuir munie d'une boucle – la ceinture avec laquelle l'assassin avait pendu la victime. Elle répugnait à penser à cette affaire [2] si prometteuse au départ, et qui, en fin de compte, s'était terminée d'une façon si tragique, en lui laissant une bonne part de remords. Mais la ceinture lui avait un jour sauvé la vie. Elle admettait y tenir par une sorte de superstition et, pour justifier cet ajout à la panoplie, elle se disait qu'un bout de bonne lanière pouvait toujours servir.

Enfin, elle prit une chemise en carton beige et, traçant les lettres avec le plus grand soin, inscrivit « CLARISSA LISLE » sur le recto. Elle avait souvent pensé que c'était là la partie la plus satisfaisante d'une nouvelle enquête : un moment d'espoir pimenté d'excitation, le dossier vierge et les caractères bien nets symbolisant en eux-mêmes un nouveau commencement. Elle feuilleta son carnet avant de l'ajouter à la chemise. À part Sir George et son épouse brièvement entrevue, ses futurs compagnons dans l'île n'étaient encore que des noms, une liste de suspects possibles : Simon Lessing, Roma Lisle, Rose Tolgarth, Ambrose Gorringe, Ivo Whittingham – de simples sons transcrits sur du papier, qui contenaient une promesse de mystère, de défi, étant donné la fascinante variété de la personnalité humaine. Et tous, le beau-fils, la cousine, l'habilleuse, l'hôte et l'ami, évoluaient comme des planètes autour d'un astre : la figure centrale de Clarissa Lisle.

Cordélia étala les trente-trois billets sur la table. Elle voulait les examiner avant de les classer dans l'ordre où Miss Lisle les avait reçus. Puis elle prit sur l'étagère deux recueils de citations : le *Penguin Dictionary*, en collection de poche, et la deuxième édition de l'*Oxford Dictionary*. Comme prévu, elle trouva tous les passages dans l'un ou dans l'autre. Il ne faisait presque aucun doute que c'était du livre de poche dont on s'était servi : on pouvait l'acheter dans pratiquement n'importe quelle librairie, il était léger et facile à emporter avec soi. Y choisir les citations ne demandait ni grand effort ni beaucoup de temps ; il suffisait de chercher les mots « mort » ou « mourir » à l'index, ou de parcourir rapidement les quarante-cinq pages consacrées aux œuvres de Shakespeare et les deux réservées à Marlowe et à Webster. Cordélia découvrirait sans trop de peine quelles

étaient les pièces dans lesquelles Clarissa Lisle avait joué. Pendant trois ans, elle avait fait partie de la Malvern Repertory Compagny. Or cette troupe se spécialisait dans Shakespeare et les dramaturges de la première partie du XVII^e siècle. N'importe quel programme résumant la carrière de l'actrice, à cette époque ou plus tard, mentionnerait les principaux rôles qu'elle avait interprétés. Mais vraisemblablement, vu les exigences d'une mise en scène shakespearienne disposant d'une troupe de répertoire assez réduite, elle avait dû jouer, ne serait-ce qu'un rôle de figurante, dans toutes les pièces.

Seules deux des citations, qu'elle avait attribuées à Webster, ne figuraient pas dans le *Penguin Dictionary*, mais elle pourrait les trouver en étudiant les textes. Tous ces extraits lui étaient familiers ; elle n'avait eu aucun mal à reconnaître la plupart d'entre eux, même si elle hésitait parfois sur le nom de la pièce. Les taper correctement de mémoire était une autre affaire. Dans chaque passage, les vers étaient disposés correctement et la ponctuation s'avérait irréprochable. Raison de plus pour conclure que la, ou le, dactylo avait travaillé avec le *Penguin Dictionary* à côté d'elle ou de lui.

Puis elle les regarda à la loupe, se demandant jusqu'à quel point la police judiciaire les avait estimés dignes d'un examen scientifique. Pour autant qu'elle pouvait en juger, seuls trois des messages avaient été tapés sur la même machine. La forme ainsi que la taille des caractères variaient ; certains étaient irréguliers, d'autres pâles ou partiellement cassés. Ce n'était pas du très bon travail : la personne qui l'avait exécuté utilisait peut-être une machine pour sa correspondance personnelle, mais n'était pas un ou une dactylo professionnel. À son avis, aucun des textes n'avait été tapé sur une machine électrique. Et qui pouvait bien avoir accès à vingt machines à écrire différentes ? De toute évidence, quelqu'un qui vendait du matériel d'occasion, ou qui travaillait dans une école de secrétariat. Il ne pouvait guère s'agir d'une agence de secrétaires : la qualité des machines était trop mauvaise. Et cela n'était pas nécessairement une école de secrétariat : dans la plupart des collèges modernes d'enseignement général, on devait enseigner la dactylographie et la sténographie ; par conséquent, qu'est-ce qui empêchait un professeur, quelle que fût sa discipline, de rester à l'école après les cours et de se servir des machines à écrire pour son usage personnel ?

Mais ces messages pouvaient encore avoir été écrits d'une autre façon – et c'était sans doute là l'hypothèse la plus vraisemblable. Elle-même avait acheté des machines d'occasion bon marché pour l'agence. Pour cela, elle s'était rendue dans des magasins ou des salles d'exposition où les machines étaient présentées enchaînées. Elle les avait essayées, passant librement, et sans que personne ne fît attention

à elle, d'un article à l'autre. N'importe qui, muni d'un bloc de papier et du dictionnaire des citations, pouvait avoir tapé un stock suffisant de lettres de menace en faisant de courtes visites à différents magasins, dans des quartiers où il ne risquait guère d'être reconnu. Pour trouver ces boutiques, il lui suffisait de consulter les pages jaunes de l'annuaire.

Avant de ranger les billets dans la chemise, Cordélia examina attentivement celui qui, selon les dires de Sir George, avait été tapé sur sa propre machine. L'imaginait-elle ou la tête de mort avait-elle vraiment été dessinée ici par une main différente, plus lente et moins assurée ? Les extrémités des deux os avaient indéniablement une autre forme et le crâne était plus large. Bien que légères, ces dissemblances lui parurent importantes. Les dessins des autres têtes de mort et des cercueils étaient pratiquement identiques. Et la citation elle-même, dactylographiée avec un espacement fantaisiste entre les lettres, manquait, en tant qu'avertissement, de venin :

« Sous peine de mort que personne ne me parle de mort. C'est là un mot infiniment terrible. »

Elle ne connaissait pas ce texte et ne le trouva pas dans le *Penguin*. Du Webster, se dit-elle, plutôt que du Shakespeare ; *Le Démon blanc* peut-être, ou *Le Procès du diable*. La ponctuation semblait plus ou moins correcte, personnellement, elle aurait mis une virgule après le premier « mort ». C'était peut-être une citation faite de mémoire : elle avait sûrement été tapée par une main différente, moins habile. Et Cordélia crut deviner laquelle.

La menace contenue dans les autres messages variait d'intensité. Le sombre désespoir de Christopher Marlowe :

« L'enfer est sans limites ni lieu précis,

Car l'enfer est là où nous sommes,

Et là où est l'enfer, nous devons toujours être »

pouvait difficilement être interprété comme une menace de mort, bien que son nihilisme tout à fait contemporain eût pu troubler un destinataire nerveux. La seule autre citation de Marlowe reçue six semaines plus tôt :

« Maintenant il ne te reste plus qu'une heure à vivre

Puis tu seras damnée pour l'éternité ! »

semblait, elle, assez directe, mais la menace ne s'était pas réalisée : Clarissa avait survécu. Cordélia avait toutefois l'impression que les

extraits étaient devenus graduellement plus violents et avaient été choisis pour augmenter de plus en plus la tension, depuis le sinistre souhait tapé sous un cercueil :

« Je vous souhaite bien du plaisir avec le ver » jusqu'aux lignes brutalement explicites de *Henri VI* :

« Descendez en enfer ; et dites que c'est moi qui vous y envoie. »

Vues toutes ensemble, ces litanies de mort et de haine devenaient oppressantes, et les stupides dessins puérils lourds de menace. Cordélia commençait à comprendre comment ce programme d'intimidation soigneusement organisé pouvait bouleverser une femme sensible et vulnérable, n'importe quelle femme en fait, et transformer en quelque chose de terrible un événement aussi banal que l'arrivée du courrier, une lettre sur le plateau, dans l'entrée, une enveloppe glissée sous la porte. Rien de plus facile que de conseiller à une victime de lettres anonymes de jeter celles-ci dans la cuvette des W. - C. comme de vulgaires ordures – ce qu'elles sont. Mais, dans toutes les sociétés, il existe une peur atavique du pouvoir malveillant d'un adversaire secret travaillant à votre malheur, souhaitant votre échec, peut-être votre mort. Un cerveau horrible était à l'œuvre ici. Cordélia trouva désagréable la pensée que le, ou la, coupable ferait peut-être partie du petit groupe qu'elle rencontrerait à Courcy, que les yeux qui croiseraient les siens au-dessus de la table recèleraient peut-être une telle méchanceté. Pour la première fois, elle se demanda si Clarissa pouvait avoir raison : la vie de l'actrice était-elle réellement menacée ? Puis elle repoussa cette idée ; les lettres anonymes commençaient à exercer leur effet néfaste sur elle-même. Un assassin ne proclamerait pas ses intentions des mois à l'avance. Mais était-ce toujours vrai ? Pour un esprit consumé par la haine, l'acte de tuer n'apportait-il pas une satisfaction trop rapide, trop passagère ? Clarissa Lisle pouvait-elle avoir un ennemi si acharné qu'il avait besoin de la regarder souffrir, de la détruire lentement par la terreur et l'échec avant de commettre son meurtre ?

Cordélia frissonna. La chaleur du jour se dissipait déjà. L'air nocturne qui entrait par la fenêtre ouverte avait l'odeur et la saveur de l'automne, même ici, en haut, dans son repaire citadin. Elle rangea la dernière lettre et ferma le dossier. Elle avait reçu des instructions très claires : préserver Clarissa Lisle de tout souci ou de toute angoisse avant la représentation de *La Duchesse de Malfi* qui devait avoir lieu le samedi et, si possible, découvrir qui était l'auteur de ces messages. Dans la mesure de ses moyens, c'était ce qu'elle ferait.

DEUXIÈME PARTIE

La générale

Le Speymouth de l'époque victorienne qui, à la surprise de ses habitants, avait converti ses réverbères au gaz sans explosion ni autre désastre n'avait vu aucune raison de refuser le chemin de fer. Mais, une fois accepté comme une fatalité, on l'avait relégué d'une façon peu pratique – comme à Cambridge – en dehors de la ville. Ici, la charmante petite gare n'était qu'à quatre cents mètres de la statue de la reine Victoria qui marque le milieu de la promenade. Quand Cordélia sortit au soleil, son sac de voyage dans une main, sa machine à écrire portative dans l'autre, elle aperçut au-dessous d'elle un fouillis de maisons peintes qui dévalaient vers un port entouré de murs de pierre, aussi petit qu'un étang avec, au-delà, une courte jetée et la mer étincelante. Elle regretta presque d'avoir à quitter la gare d'un blanc lumineux. Celle-ci, avec sa coupole en fer forgé, délicate comme de la dentelle, lui rappelait les numéros estivaux des illustrés de son enfance dans lesquels la mer était toujours bleue, le sable, d'un jaune vif, le soleil, une boule dorée, et la gare toute pimpante, l'accès à ces joies imaginaires. Mrs. Wilkes, la plus pauvre de toutes ses mères nourricières, avait été la seule à lui acheter des illustrés. C'était une femme dont Cordélia se souvenait avec affection. Qu'elle pensât à elle maintenant était peut-être de bon augure.

Une petite queue s'était déjà formée à la station de taxis, mais Cordélia ne s'en approcha pas : la rue était en pente et l'on voyait nettement les quais, en bas. Elle se mit en route. Le plaisir que lui procurait cette journée lui fit presque oublier le poids de ses bagages. Baignée de lumière, la ville avec ses rangées de maisons du XVIII^e siècle simples et dignes, aux élégantes façades et balcons en fer forgé, avait le charme artificiel et l'aspect brillamment éclairé d'un décor de théâtre. Dans la baie, la forme grise d'un petit navire de guerre reposait, immobile comme un jouet d'enfant découpé dans du carton. Elle pouvait s'imaginer qu'elle pourrait le tirer de l'eau, juste en tendant la main. Alors qu'elle descendait la pente abrupte d'une rue pavée, les rangées de maisons beiges, roses et bleues s'incurvèrent pour monter à l'assaut des collines, tandis qu'en bas la statue de la reine Victoria, peinte de couleurs vives et majestueusement drapée, pointait un sceptre impérieux en direction des toilettes publiques.

Il y avait du monde partout. La foule se bousculait sur le trottoir, se déversait de l'esplanade sur la plage, se bronzait en alignements écarlates sur le sable, s'agglutinait dans des transats affaissés, faisait la queue devant le marchand de glaces, regardait par les portières de voiture, à la recherche d'un endroit pour se garer. Cordélia se

demanda d'où sortaient tous ces gens, un jour de semaine, en plein mois de septembre, alors que les vacances annuelles étaient sûrement terminées, et les enfants rentrés en classe. Faisaient-ils tous l'école buissonnière, tirés de leur hibernation automnale par cette résurgence de l'été ? Leurs visages rouges au-dessus de cous blancs, leurs poitrines et leurs bras luisants révélaient de nouveau la trace inesthétique de soleils plus brûlants. Cette journée sentait le plein été, les algues, la transpiration et la peinture qui se boursoufle.

Très animé, le port offrait le spectacle d'une confusion de youyous dansant sur l'eau et de voiles serrées, mais Cordélia ne tarda pas à repérer la vedette dont le nom, *Shearwater*, était peint à l'avant. D'une dizaine de mètres de long, l'embarcation était pourvue d'une cabine centrale au toit bas et d'un banc à lamelles de bois à l'arrière. Un vieux marin tout ratatiné semblait en avoir la responsabilité. Il était assis sur un bollard, ses maigres jambes serrées l'une contre l'autre. Avec ses bottes et son chandail bleu orné du blason de Courcy sur la poitrine, il ressemblait tellement à Popeye que Cordélia le soupçonna de suçoter sa pipe plus pour la galerie que par réel besoin. Il l'ôta d'ailleurs de sa bouche édentée à son approche et quand elle se présenta, il porta la main à son chapeau, sourit, mais sans prononcer un mot. Il la débarrassa de la machine à écrire et du sac de voyage qu'il rangea dans la cabine, puis se tourna vers elle et lui offrit sa main. Mais Cordélia avait déjà sauté à bord et s'était installée à l'arrière. Le marin se rassit et, ensemble, ils attendirent.

Trois minutes plus tard, un taxi s'arrêta à l'entrée du quai ; un jeune homme et une femme en descendirent. La femme paya la course, non sans en discuter le prix. Gêné, le garçon se tint un instant à ses côtés, puis s'avança au bord de l'embarcadère et contempla l'eau. La femme le rejoignit et tous deux se dirigèrent vers la vedette, lui légèrement en retrait, comme un enfant récalcitrant. Il devait s'agir de Roma Lisle traînant Simon Lessing derrière elle. Ni l'un ni l'autre ne semblaient ravis de s'être rencontrés et d'avoir eu à partager un taxi. Cordélia observa la femme tandis que celle-ci acceptait l'aide du marin pour monter à bord. À première vue, Roma ne semblait avoir aucun trait commun avec sa cousine hormis la forme de sa lèvre supérieure. Elle aussi était blonde, mais d'une de ces blondeurs anglo-saxonnes ordinaires dans laquelle l'éclatant soleil révélait déjà des reflets gris. Ses cheveux courts avaient sûrement été coupés par un bon coiffeur. Elle était plus grande que Clarissa et se mouvait avec une certaine assurance. Mais son visage, avec des rides sur le front et des sillons descendant du nez à la bouche, exprimait l'insatisfaction, et ses yeux, l'inquiétude. Elle portait un ensemble pantalon beige très bien coupé, agrémenté d'un galon bleu au col, et un pull à rayures beige et bleu pâle. Cordélia pensa que cette tenue faussement décontractée et trop

élégante, était bien peu appropriée à un week-end hors de la ville. C'était peut-être à cause des chaussures à talons hauts qui rendaient sa démarche rien moins que gracieuse. La couleur non plus ne l'avantageait pas. De toute évidence, cette femme aimait les vêtements sans avoir une idée bien nette de ce qui lui allait, ou de ce qu'il fallait mettre en telle ou telle occasion. Quant au jeune homme, il était plus difficile de s'en faire une opinion, que ce fût du point de vue vestimentaire ou de tout autre. Il aperçut Cordélia à l'arrière, rougit et se précipita dans la cabine : ce n'était certainement pas lui qui allait apporter un peu d'entrain à ce week-end ! Miss Lisle s'installa à l'avant et le batelier, à nouveau, sur le bollard. Ils attendirent en silence. La vedette se balançait doucement contre les vieux pneus de protection accrochés aux pierres du quai, et de petits bateaux passaient à côté d'eux, en route pour le large. Au bout de quelques minutes, Miss Lisle demanda au marin :

« N'est-il pas temps de partir ? On nous attend pour déjeuner.

– Y a un passager de plus : Mr. Whittingham.

– Il ne peut pas avoir pris le train de neuf heures trente-trois. Il serait ici à présent. Et je ne l'ai pas reconnu à la gare. Il vient peut-être en voiture et a été retardé.

– Mr. Ambrose a dit qu'il arrivait par le train. Il m'a donné l'ordre de l'attendre. »

Miss Lisle fronça le sourcil et regarda fixement la mer. Deux autres minutes s'écoulèrent. Puis le marin s'écria :

« Le voilà ! Il arrive ! Ça doit être Mr. Whittingham. »

Et, sur cette triple affirmation, il commença à préparer le départ. Levant les yeux, Cordélia vit s'avancer d'un pas saccadé un étrange personnage dont les doigts de squelette serraient un fourre-tout en toile. Avec l'effet éblouissant de la lumière, elle pensa d'abord à une tête de mort montée sur des échasses. Elle cligna les paupières ; l'image s'ordonna, devint nette, humaine. Le crâne se recouvrit de chair, une chair grise qui se tendait sur la fine ossature, mais néanmoins de la chair humaine. Les orbites se remplirent d'yeux humides, perçants et légèrement amusés. La forme n'en resta pas moins celle de l'homme le plus maigre et le plus gravement malade qu'elle eût jamais vu se déplacer sur ses deux jambes, mais sa voix était ferme, et son élocution, aisée.

« Excusez-moi de vous avoir fait attendre. Je suis Ivo Whittingham. L'embarcadère avait l'air beaucoup plus près qu'il ne l'est en réalité. Et après avoir commencé à marcher, je n'ai plus trouvé de taxi, évidemment. »

Il repoussa le bras que lui offrait Oldfield, mais sans irritation, et

s'assit à l'avant, son sac calé entre les jambes. Personne ne parla. Le dernier bout d'amarre glissa du bollard et fut enroulé à bord. Le moteur se mit à trépider. Presque imperceptiblement, la vedette quitta le quai et gagna la sortie du port.

Dix minutes plus tard, les passagers ne semblaient pas s'être approchés de l'île vers laquelle ils avançaient à la manière d'un crabe ; la côte, pourtant, s'éloignait visiblement. Les pêcheurs au bout de la jetée rapetissèrent, ressemblèrent à des allumettes munies de baguettes magiques, le bruit de la ville fut couvert par celui du moteur, puis disparut, la statue royale devint une tache de couleur. Des nuages bas, rassemblés à l'horizon d'un pourpre pâle, se détachaient de grandes îles d'un blanc crémeux qui s'élevaient et flottaient, presque immobiles, dans un ciel d'azur. Cordélia pensa que la mer et le rivage lointain ressemblaient à un tableau de Monet : des bandes de couleur vive posée sur de la couleur vive, la lumière elle-même rendue visible. Elle se pencha par-dessus le bord du bateau et plongea la main dans la trace bouillonnante. Le froid lui coupa presque le souffle, mais elle maintint son bras sous l'eau, écartant les doigts pour faire jaillir trois petits sillages au soleil, et regarda le duvet de ses bras accrocher et retenir les gouttes étincelantes. Une voix de femme interrompit soudain sa contemplation. Roma Lisle avait contourné la cabine et s'était approchée d'elle.

« Ah ! Cet Ambrose Gorringe ! C'est bien de lui de n'envoyer que son employé et de laisser à ses invités le soin de faire connaissance. Je m'appelle Roma Lisle. Je suis la cousine de Clarissa. »

Les deux femmes se serrèrent la main. Celle de Roma Lisle était ferme et d'une agréable fraîcheur. Cordélia se présenta.

« Moi, je ne suis pas une invitée. Je vais dans l'île pour travailler. »

Miss Lisle jeta un coup d'œil à la machine à écrire.

« Oh ! Mon Dieu ! Ne me dites pas qu'Ambrose est en train d'écrire un autre pavé !

– Pas que je sache. J'ai été engagée par Lady Ralston. »

Il aurait été plus exact, songea Cordélia, de dire qu'elle avait été engagée par Sir George, mais elle avait l'intuition que cela aurait compliqué les choses. Cependant, tôt ou tard, elle aurait à expliquer sa présence. Autant le faire tout de suite. Elle se prépara pour les inévitables questions.

« Par Clarissa ! Pour quoi faire, grand Dieu ?

– Pour m'occuper de sa correspondance. Donner des coups de téléphone. Bref, pour la décharger de ce genre d'obligations afin qu'elle puisse se concentrer sur la pièce.

– Mais elle a déjà Tolly pour ça ! Qu'en pense-t-elle – Tolly, je veux dire ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai pas encore fait sa connaissance.

– Je vous parie que cela ne lui plaira pas. »

Roma Lisle lança à Cordélia un regard à la fois méfiant et perplexe.

« D'après ce que j'ai lu, il existe des mordues du théâtre, mais sans le moindre talent, qui essaient de s'introduire dans le monde du spectacle en se mettant au service d'une de leurs idoles. Elles leur font la cuisine, les courses et leur servent de caniche, en quelque sorte. Elles meurent d'épuisement ou finissent par avoir une dépression nerveuse. Vous n'êtes pas une de ces malheureuses, j'espère ? Non, je vois que c'est impossible. Mais ne trouvez-vous pas votre travail un peu... bizarre ?

– Je ne sais pas ce que vous faites dans la vie, mais le vôtre le serait-il moins ?

– Excusez-moi. J'ai été désagréable. Attribuez-le au fait que je suis un professeur raté. Maintenant, je travaille dans une librairie. Une occupation bien tranquille à première vue, mais avec des moments difficiles, croyez-moi. À présent, laissez-moi vous présenter Simon Lessing, le beau-fils de Clarissa. Il est probablement plus de votre âge que n'importe lequel des autres invités à ce fichu week-end. »

Entendant son nom, le garçon sortit de la cabine et cligna les paupières au soleil. Peut-être préférerait-il venir de lui-même qu'être traîné dehors par Miss Lisle, se dit Cordélia. Il lui serra la main avec une fermeté qui la surprit. Tous deux murmurèrent la formule consacrée. L'adolescent était plus beau qu'elle ne l'avait vu, au premier coup d'œil : il avait un visage allongé, plein de sensibilité et des yeux gris écartés. Mais sa peau était grêlée de cicatrices d'acné et de nouveaux boutons poussaient sur son front. De plus, sa bouche avait quelque chose de mou. Cordélia savait qu'avec son large front, ses pommettes saillantes et son visage de chat elle paraissait plus jeune que son âge ; toutefois, elle ne pouvait imaginer une seule occasion où elle ne se serait pas sentie l'aînée de ce garçon timide.

Puis on entendit une nouvelle voix. Le dernier passager arrivait à l'arrière et se joignait à eux.

« Quand, dans les années 1890, le prince de Galles se rendait à Courcy en bateau à vapeur, le vieux Gorringer le recevait sur le quai au son de sa fanfare personnelle. Pour une raison maintenant oubliée, les musiciens étaient habillés en Tyroliens. Croyez-vous que, poussé par son amour du passé, Ambrose aille jusqu'à nous accueillir de la même façon ? »

Mais avant que quelqu'un ait pu lui répondre, la vedette contourna la pointe orientale de l'île et le château apparut soudain devant eux.

9

Cordélia, sans s'en rendre compte, s'était fait une idée de l'architecture du château de Courcy ; elle avait imaginé une lourde bâtisse pourvue de créneaux moyenâgeux et surchargée d'ornements, le tout en pierre grise et d'une solidité très victorienne en somme, un mauvais compromis entre l'habitation familiale et la fastueuse demeure seigneuriale. Le château réel, qui lui apparut soudain dans la claire lumière du matin, lui coupa le souffle de surprise. Se dressant au bord de la mer comme s'il venait d'en surgir, il était construit en brique d'un rouge rose. N'étaient en pierre que le soubassement et les hautes fenêtres cintrées qui maintenant étincelaient au soleil. À l'ouest s'élevait une étroite tour ronde surmontée d'une coupole, solide bien que haute. Chaque détail des murs mats et des contreforts était net, simple, imposant. L'ensemble se dressait, compact et même massif ; pourtant, les hauts toits en pente et la tour élancée lui conféraient un air de légèreté et de calme que Cordélia n'aurait pas supposé compatible avec l'architecture de l'époque. La façade sud surplombait une vaste terrasse, sûrement immergée en hiver, d'où deux escaliers descendaient vers une étroite plage de sable et de galets. Cordélia jugea que les proportions du château convenaient parfaitement au site. Plus grand, il aurait eu l'air prétentieux, plus petit, il aurait présenté un charme un peu mièvre. Elle rit presque tout haut de plaisir.

Elle ne se rendit compte de la présence d'Ivo Whittingham à ses côtés que lorsqu'il commença à parler :

« Vous venez ici pour la première fois, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous ?

– C'est remarquable. Et tout à fait inattendu.

– Vous intéressez-vous à l'architecture victorienne ?

– Oui, mais je n'y connais rien.

– Surtout, ne le dites pas à Ambrose : il consacrerait tout son week-end à essayer de vous faire partager sa passion et ses goûts. Mais comme j'ai bien appris ma leçon, je vais lui couper l'herbe sous le pied en vous disant que l'architecte s'appelait E. W. Godwin, qu'il a travaillé pour Whistler et pour Oscar Wilde et qu'il était lié aux Esthètes. Son but, d'après ce qu'il a écrit, c'était de marier artistement

vides et volumes. Ici, il y est parvenu. Il a pourtant construit quelques hôtels de ville affreux, notamment celui de Northampton. Ambrose n'admettrait pas mes critiques, mais lui et moi sommes au moins d'accord sur cette réussite. Participez-vous à la représentation ?

– Non, je suis ici pour travailler. Je suis la secrétaire de Miss Lisle, à titre temporaire. »

Whittingham lui lança un regard surpris. Puis ses lèvres esquissèrent un sourire.

« Je m'en doute. Le plus souvent, Clarissa n'a avec les autres que des rapports temporaires.

– Que savez-vous de la pièce ? se hâta de demander Cordélia. Je veux dire, quelle troupe va la jouer ?

– Clarissa ne vous en a-t-elle pas parlé ? Les Cottringham Players. Il paraît que c'est la meilleure troupe d'amateurs d'Angleterre. Elle a été formée en 1834 par Sir Charles Cottringham, puis sa famille l'a plus ou moins perpétuée jusqu'à maintenant. Cela fait plus de trois générations que les Cottringham sont fous de théâtre. Leur enthousiasme est toujours inversement proportionnel à leur talent. L'actuel Charles Cottringham joue le rôle d'Antonio. Son arrière-grand-père prenait part aux fêtes qui se déroulaient ici jusqu'au jour où il a commis l'imprudence de poser un regard concupiscent sur Lillie Langtry. Le prince de Galles a exprimé son mécontentement et plus un seul Cottringham n'a passé la nuit au château depuis lors – une tradition qui arrange fort bien Ambrose : ainsi il ne se sent obligé de recevoir que l'actrice qui interprète le premier rôle et quelques invités privés. Judith Cottringham donne une réception chez elle pour le metteur en scène et le reste de la troupe. Ils viendront demain, tous par la vedette.

– Où jouaient-ils avant que Mr. Gorringer ne leur propose le théâtre du château ?

– À mon avis, c'est plutôt Clarissa qui le leur a proposé. Ils donnaient une représentation annuelle dans la vieille salle des fêtes de Speymouth – un événement plus mondain que culturel. Mais le spectacle de demain ne devrait pas être trop mauvais. Un boucher de Speymouth – c'est assez approprié – joue le rôle de Bosola, et il est assez bon, paraît-il. L'agent de Cottringham joue celui de Ferdinand. Ce n'est pas Gielgud, mais Clarissa m'a assuré qu'il savait parler en vers. »

Les trépidations du moteur s'affaiblirent ; la vedette s'approcha lentement du débarcadère. Depuis la terrasse, le quai s'incurvait, prolongé par deux digues qui formaient un port miniature. Par intervalles, des marches abruptes festonnées d'algues descendaient

vers l'eau. Au bout de la digue de gauche, la plus longue, se dressait un charmant kiosque à musique circulaire en fer forgé, peint en blanc et bleu pâle, dont les minces piliers soutenaient une coupole. Au-dessous se tenait le groupe venu les accueillir : deux hommes et deux femmes aussi immobiles et soigneusement placés que s'ils devaient composer un tableau vivant. Clarissa légèrement à l'avant, son hôte-chevalier servant à sa gauche. Derrière eux, attendant avec l'impassibilité, le détachement étudié des domestiques, un couple vêtu de noir, l'homme dominant les autres de sa haute taille.

Mais la figure la plus frappante, c'était celle de Clarissa Lisle. Par hasard – ou par calcul ? – elle évoquait aussitôt une déesse de l'Antiquité entourée de ses suivants. Quand le bateau accosta, Cordélia vit que l'actrice portait une sorte de short avec un haut sans manches en mousseline beige finement plissée et, par-dessus, une tunique presque transparente de même tissu, à manches très larges, serrée à la taille par une cordelière. À côté de cette élégance fluide d'une fausse simplicité, Roma Lisle, dans son ensemble-pantalon, semblait dégager un malaise moite et tape-à-l'œil. Comme s'il obéissait à un ordre, le groupe garda la pose jusqu'à ce que la vedette vienne heurter doucement les marches du débarcadère. Alors Clarissa poussa un petit cri de bienvenue, étendit ses ailes de chauve-souris et s'élança en avant. La composition du tableau était rompue.

Pendant les papotages qui suivirent les présentations, et tandis qu'Ambrose Gorringe surveillait le déchargement des bagages et celui des caisses de vivres rangées dans un coffre à l'arrière, Cordélia examina son hôte. De taille moyenne, celui-ci avait des cheveux noirs et lisses, des mains et des pieds délicats. Il donnait l'impression d'être un de ces gros pleins d'entrain, non pas parce qu'il avait de l'embonpoint, mais à cause de la douceur et de la rondeur de ses bras et de son visage. Il avait le teint blanc et rose ; et la tache rouge qui s'étalait sur chacune de ses pommettes paraissait presque artificielle. Ses yeux, grands et brillants comme des galets noirs lavés par la mer, sur un fond clair et translucide, étaient ce qu'il avait de plus frappant. Au-dessus s'arquaient des sourcils si réguliers qu'on les aurait dits épilés. Les coins de la bouche relevés en un constant sourire conféraient à l'ensemble de la figure une expression animée et pleine d'humour, comme celle d'un homme perpétuellement amusé par une plaisanterie connue de lui seul. Il portait un pantalon de coton marron et un tee-shirt noir à manches courtes. Bien que parfaitement adaptée au temps et à la circonstance, cette tenue étonna Cordélia. Des vêtements plus habillés semblaient nécessaires pour délimiter et contenir la force latente de cette personnalité que la jeune femme devinait complexe, voire redoutable.

À sa manière, le domestique qui maintenant surveillait le chargement de la cargaison sur un petit chariot automoteur était tout aussi remarquable. Il devait bien mesurer près d'un mètre quatre-vingt-dix, pensa Cordélia. Avec son habit sombre, sa blanche et lugubre figure, il avait tout d'un croque-mort. Sa longue tête assez pointue, au front haut et luisant, était couronnée d'une perruque d'épais cheveux noirs qui ne prétendaient aucunement au réalisme. Séparés par une raie au milieu, ils étaient grossièrement coupés par une main inexperte. Une allure aussi bizarre pouvait difficilement être fortuite, se dit Cordélia, et elle se demanda quelle perversité, ou quelle nécessité, poussait cet individu à présenter au monde une image de soi aussi résolument excentrique. Était-ce par révolte contre l'ennui, le conformisme, la déférence qu'impliquait sa fonction ? C'était peu probable. De nos jours, les domestiques qui trouvaient leur travail frustrant avaient toujours la ressource d'en changer.

Intriguée par cet homme, Cordélia remarqua à peine son épouse, une femme boulotte qui, pendant toute la durée du débarquement, resta plantée à côté de son mari, sans rien dire.

Clarissa Lisle n'avait encore accordé aucune attention à Cordélia, mais Ambrose s'approcha d'elle en souriant :

« Vous devez être Miss Gray. Soyez la bienvenue à Courcy. Mrs. Munter s'occupera de vous. Nous vous avons donné la chambre contiguë à celle de Miss Lisle. »

Cordélia attendit que les Munter finissent de décharger la vedette. Alors qu'elle marchait avec eux derrière le groupe principal, le majordome tendit à sa femme un petit sac de toile :

« Il y a peu de courrier ce matin. Le paquet de la London Library n'est pas arrivé. Mr. Gorringer risque donc de ne pas recevoir ses livres avant lundi. »

Mrs. Munter ouvrit la bouche pour la première fois :

« De toute façon, il n'aura guère le temps de lire pendant le week-end. »

À cet instant, Ambrose Gorringer se retourna et appela Munter. Le domestique avança, d'abord d'un pas pressé puis à une allure lente et digne. Cela doit faire partie de son numéro, se dit Cordélia. Dès que l'homme se fut éloigné, elle déclara :

« S'il y a du courrier pour Miss Lisle, c'est à moi qu'on doit le remettre. Je suis sa nouvelle secrétaire. Et je prendrai aussi tous les appels téléphoniques qui lui sont destinés. Je ferais peut-être bien de regarder le courrier tout de suite. Nous attendons une lettre. »

À sa grande surprise, Mrs. Munter lui tendit le sac sans hésiter. Il ne contenait que huit enveloppes attachées par un élastique. Deux d'entre

elles étaient pour Clarissa Lisle. L'une, très épaisse, contenait manifestement une invitation à une présentation de mode. Le nom, mais non l'adresse, d'un couturier célèbre était gravé sur le rabat. L'autre, une enveloppe blanche ordinaire, portait cette adresse dactylographiée :

Madame la duchesse de Malfi c/o Miss Clarissa Lisle

Île de Courcy Speymouth, Dorset

Cordélia devança Mrs. Munter de quelques pas. Elle savait qu'il serait plus sage d'attendre qu'elle fût dans l'intimité de sa chambre, mais elle ne put se retenir. En essayant de réprimer son excitation et sa curiosité, elle glissa son doigt sous le rabat. Il était mal collé et se détacha sans difficulté. Cordélia devina que le message serait bref. En effet, à l'intérieur, sur une petite feuille du même papier, elle aperçut une tête de mort soigneusement dessinée et, au-dessous, seulement deux lignes. Sans vraiment la reconnaître, elle sut instinctivement que c'était une réplique de la pièce :

« Allez de ce pas appeler Madame, et priez-la de passer son linceul ! »

Cordélia remit le billet dans l'enveloppe qu'elle glissa rapidement dans la poche de sa veste, puis elle attendit que Mrs. Munter la rejoignît.

Elle remarqua que les chambres principales donnaient sur la terrasse et la mer, mais que l'entrée du château se trouvait à l'est, du côté abrité du vent. Accompagnée de la domestique, elle passa sous une voûte de pierre qui menait à un jardin clos à la française, puis descendit un large sentier bordé de pelouses et, finalement, pénétra par une haute porte cintrée dans un vaste hall. S'arrêtant un instant sur le seuil, Cordélia imagina les premiers invités venus ici au XIX^e siècle : les femmes en crinoline avec leurs ombrelles repliées, suivies de leurs femmes de chambre, les malles en cuir à couvercle bombé, les cartons à chapeau et les étuis à fusil, le son lointain de la fanfare d'accueil tandis que le lourd prince germanique franchissait les portails de Mr. Gorringer, poussant son gros ventre devant lui. L'entrée devait alors regorger de meubles ostentatoires : sofas, fauteuils, tables, riches tapis et palmiers dans d'énormes pots. Là, les invités se réunissaient en fin de journée avant de passer deux par deux, dans un ordre strictement hiérarchique, dans la salle à manger. À présent, cette pièce ne contenait qu'une longue table et deux fauteuils placés de part et d'autre de la cheminée de pierre. Sur le mur opposé était accrochée une grande tapisserie que Cordélia attribua à William Morris : une Flore couronnée de roses entourée de ses suivantes, dont les pieds

luisaient parmi des lis et des roses trémières. Un large escalier en fer à cheval montait, à droite et à gauche, vers une galerie qui courait le long de trois côtés de la salle. Le quatrième mur était presque entièrement occupé par un vitrail représentant les voyages d’Ulysse. Des points de lumière colorée dansaient dans l’air, conférant au vestibule un peu de la solennité silencieuse des églises. Cordélia gravit les marches derrière Mrs. Munter.

Les chambres à coucher ouvraient sur la galerie. Celle de Cordélia était charmante, d’une légèreté et d’une délicatesse qui la surprisent. Les deux hautes fenêtres cintrées étaient pourvues de rideaux en chintz imprimés de lis. Le même tissu recouvrait le lit et le coussin placé sur la chaise de chevet en acajou à dos canné. Une frise de petits carreaux ornait la simple cheminée de pierre. Leur motif, des feuilles et des fleurs, était repris dans les carreaux plus grands qui entouraient le foyer. Une série de délicates aquarelles – un lis, une fraise sauvage, une tulipe et un iris – étaient suspendues au-dessus du lit. Cela devait être la « chambre de Morgan » dont lui avait parlé Miss Maudsley, se dit Cordélia. Elle promena autour d’elle un regard ravi. Remarquant sa curiosité, Mrs. Munter se chargea de jouer au guide. Mais elle récita ses renseignements sans enthousiasme, comme si elle les avait appris par cœur, à la manière d’un perroquet.

« Le mobilier de cette pièce n’est pas aussi ancien que le château, miss. Le lit et la chaise ont été fabriqués en 1883 par A. H. Mackmurdo. Les carreaux, ici et dans la salle de bain, sont de William de Morgan. La plupart des carreaux dans ce château sont d’ailleurs de lui. Le premier Mr. Gorringer, Herbert Gorringer, qui a restauré le château dans les années 1860, avait vu à Kensington une maison décorée par Morgan. Il a fait arracher tous les carreaux d’origine et les a remplacés par ceux de Morgan. Ce cabinet en pin et acajou a été peint par William Morris. Les tableaux sont de John Ruskin. À quelle heure désirez-vous votre première tasse de thé, miss ?

– À sept heures et demie, s’il vous plaît. »

Après le départ de Mrs. Munter, Cordélia se rendit dans la salle de bain. Comme la chambre, celle-ci donnait à l’ouest. Symbole phallique perçant le bleu du ciel, la tour en brique qui se dressait tout près, à droite, bouchait une partie du panorama. En levant les yeux vers cette forme lisse et ronde, Cordélia sentit la tête lui tourner et la tour elle-même parut vaciller au soleil. À sa gauche, elle pouvait tout juste entrevoir le bout de la terrasse sud et, au-delà, une vaste étendue de mer. Au-dessous de la fenêtre de la salle de bain, une échelle d’incendie en fer forgé descendait vers les rochers, de là on devait pouvoir atteindre la terrasse. Cette issue semblait néanmoins assez précaire. En cas d’incendie, par gros temps, on était sûrement pris

entre le feu et les vagues.

Cordélia avait commencé à défaire sa valise quand la porte de communication entre sa chambre et la pièce voisine s'ouvrit. Clarissa Lisle apparut sur le seuil :

« Ah ! Vous voilà. Venez un instant chez moi, voulez-vous. Tolly se chargera de ranger vos affaires.

– Non, merci, je préfère les ranger moi-même. »

Pendre ses vêtements ne lui prendrait que quelques minutes, et elle pouvait accomplir cette tâche elle-même ; mais, surtout, Cordélia voulait à tout prix éviter que quelqu'un aperçoive sa trousse de détective. Elle avait déjà constaté avec soulagement que le tiroir inférieur du meuble peint était pourvu d'une clef.

Elle suivit Clarissa dans sa chambre. Celle-ci était deux fois plus grande que la sienne et d'un style différent : ici, ni légèreté ni simplicité, mais une impression de luxe et d'opulence. Un lit à baldaquin en acajou, aux rideaux et couvre-lit en damas cramoisi, occupait une grande partie de la pièce. La tête et le pied du lit étaient ornés de sculptures compliquées – des chérubins et des fleurs -, le tout surmonté d'une couronne de comtesse. Cordélia se demanda si le premier propriétaire du château restauré, en pleine ascension sociale, avait commandé ce meuble en l'honneur d'une invitée particulièrement importante. Deux petites commodes ventrues flanquaient le lit, ainsi qu'un sofa. La coiffeuse était placée entre les deux hautes fenêtres par lesquelles, entre les rideaux retenus par des embrasses, Cordélia n'aperçut qu'une étendue de mer calme et bleue. Deux lourdes armoires couvraient le mur opposé. Devant la cheminée de marbre déjà garnie d'un tas de petit bois, on voyait des fauteuils bas et un écran en tapisserie. L'invitée d'honneur d'Ambrose Gorringe aurait donc droit à un vrai feu, songea Cordélia. Une domestique se glisserait-elle dans la chambre, à l'aube, pour allumer les bûchettes, comme l'avait fait son homologue victorienne, il y avait bien longtemps, quand la comtesse occupait encore son lit ?

La pièce était en désordre. Des vêtements, des papiers de soie et des sacs de plastique traînaient sur le sofa et sur le lit ; un fouillis de bouteilles et de pots encombra la coiffeuse. Dans la chambre, d'un air calme et serein, une femme ramassait les habits pour les pendre au fur et à mesure sur son bras.

« Voici mon habilleuse, Miss Tolgarth. Tolly, je te présente Miss Cordélia Gray. Elle est venue m'aider à mettre ma correspondance à jour. On verra si ça marche. Elle ne gênera personne. Veux-tu veiller à ce qu'elle ne manque de rien, s'il te plaît ? »

Ce n'était pas, se dit Cordélia, une présentation de très bon augure.

La femme garda le silence, sans un sourire, mais le regard qu'elle posa sur Cordélia n'exprimait aucune rancune, pas même de la curiosité. Miss Tolgarth était une femme robuste à grosse poitrine ; son visage paraissait vieux, bien plus que le reste de son corps. Des bas très fins et des escarpins à talons hauts soulignaient le galbe de ses jolies jambes, une coquetterie inattendue qui accentuait la simplicité de la robe noire à col montant portée sans autre ornement qu'une croix d'or au bout d'une chaîne. Ses cheveux noirs partagés par une raie et ramassés en un chignon sur la nuque grisonnaient ; des rides profondes creusaient son front et les commissures de sa bouche. C'était une figure forte, secrète, et non pas, se dit Cordélia, celle d'un être servile. Quand l'habilleuse eut disparu dans la salle de bain, Clarissa dit :

« Nous avons à parler, mais c'est impossible maintenant. Munter a mis la table dans la salle à manger. C'est absurde par un temps pareil ! Nous devrions être au soleil ! Je lui ai dit que nous déjeunerions sur la terrasse. Il s'arrangera sûrement pour que le repas ne soit pas prêt avant une heure et demie. Autant en profiter pour visiter rapidement le château. Votre chambre vous convient-elle ?

– Tout à fait, merci.

– Je devrais sans doute vous donner quelques lettres à taper, ne serait-ce que pour ne pas éveiller les soupçons. De plus, j'ai réellement de la correspondance en retard. Autant travailler un peu puisque vous êtes là. Vous savez taper à la machine, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je ne suis pas ici pour ça.

– Je sais parfaitement pourquoi vous êtes ici ! C'est moi qui vous ai fait venir. Mais nous en parlerons ce soir. Cela nous sera impossible avant. Charles Cottringham et les autres grands rôles arrivent après le déjeuner pour répéter une ou deux scènes et ils ne repartiront qu'après le thé. Avez-vous déjà fait la connaissance de mon beau-fils, Simon Lessing ?

– Oui, nous avons été présentés l'un à l'autre sur le bateau.

– Alors trouvez-le et dites-lui qu'il a le temps d'aller se baigner avant le déjeuner. Il doit se cacher dans sa chambre, deux portes après la vôtre. »

Pourquoi Clarissa ne le lui disait-elle pas elle-même ? se demanda Cordélia. Puis elle se rappela qu'elle était censée être sa secrétaire-dame de compagnie. Ce genre de courses devait faire partie de ses fonctions. Elle frappa à la porte de Simon. Il ne cria pas : « Entrez ! » Au bout d'un moment anormalement long, le battant s'ouvrit lentement et la figure craintive du garçon apparut. Reconnaisant la visiteuse, il rougit. Cordélia lui transmet le message de Clarissa

quelque peu modifié. Le garçon réussit à sourire et à murmurer « merci », puis il se hâta de refermer la porte. Cordélia le plaignit un peu. Clarissa ne devait pas être une belle-mère commode. Elle ne devait d'ailleurs guère être plus facile comme cliente. Pour la première fois, Cordélia perdit un peu de son bel optimisme. Le château et l'île se révélaient encore plus beaux qu'elle ne les avait imaginés. Le temps était superbe et aucun changement ne menaçait cette douce résurgence de l'été. Le week-end s'annonçait confortable, voire luxueux. Et, surtout, l'enveloppe dans sa poche confirmait qu'on l'avait chargée d'un travail réel, qu'elle aurait enfin à se mesurer à un adversaire humain. Pourquoi alors devait-elle soudain lutter contre la conviction intime que sa tâche était vouée à l'échec ?

10

« Et maintenant, annonça Clarissa en guidant les invités au bas de l'escalier, puis à travers le vestibule, nous terminerons par "le cabinet des horreurs". »

La visite du château avait été rapide et sommaire. Cordélia sentait que les membres de leur petit groupe pensaient davantage à la terrasse ensoleillée et à leur apéritif qu'aux trésors d'Ambrose. Pourtant, c'étaient de vrais trésors, et Cordélia se promit de revisiter à loisir, dès qu'elle le pourrait, ce musée miniature, mais complet, des œuvres et de l'esprit du long règne de la reine Victoria. Elle avait regardé trop vite. Des formes et des couleurs se mélangeaient dans sa tête ; de la vaisselle, des tableaux, de la verrerie et de l'argenterie s'y bousculaient : poteries de la Grande Exposition de 1851, jaspes, terres cuites et majoliques ; vitrines remplies de plats de Wedgwood et délicats « pâte-sur-pâte » exécutés par M. L. Solon pour Minton et aussi une partie du service de Coalport que la reine Victoria avait offert au tsar, et dont le motif représentait des décorations russes et anglaises entourant la couronne impériale et les aigles russes.

Clarissa avait marché en tête, l'air dégagé, agitant les bras et débitant des renseignements d'une exactitude douteuse. Ivo s'était arrêté chaque fois qu'il en avait eu l'occasion et n'avait presque pas ouvert la bouche. Roma les avait suivis avec une expression ostentatoire d'ennui non sans lâcher de temps à autre un commentaire acide sur la misère et l'exploitation des pauvres qui se cachaient derrière ces éblouissantes manifestations de richesse. Cordélia ne lui donnait pas tout à fait tort. Sœur Magdalen, qui lui avait enseigné l'histoire du ^{xix}^e siècle au couvent, ne partageait pas la conviction de

la plupart des autres religieuses, à savoir que, puisque l'on devait rejeter les plaisirs de ce monde, on pouvait en oublier également les peines ; elle avait donc essayé d'inculquer un sentiment de justice sociale à ses élèves privilégiés. Chaque fois que Cordélia voyait un portrait de la royale matriarche entourée de ses rejetons laids et maussades, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer en même temps les couturières blafardes aux yeux rougis qui travaillaient dix-huit heures par jour, les enfants qui trimaient dans les usines, morts de fatigue devant leurs métiers à tisser, les dentellières courbées sur leurs coussins et les taudis fumants de l'East End.

Dans la collection de tableaux d'Ambrose, Cordélia avait trouvé plus de choses intéressantes qu'admirables. Tout ce qu'elle détestait dans l'art victorien y était réuni : l'érotisme affecté, le naturalisme laborieux sans le moindre rapport avec la nature, les insipides tableaux anecdotiques et la religiosité trivialisée. Mais Ambrose possédait aussi un Sickert et un Whistler. Alors qu'ils longeaient la galerie, Roma dit à Cordélia :

« Dans ma chambre, il y a un William Dyce intitulé *Les Ramasseuses de coquillages*. Ça représente des dames en crinoline qui examinent leurs trouvailles sur une plage du Kent. C'est assez bien peint, en fait. Mais de quoi s'agit-il en réalité ? D'un groupe d'aristocrates suralimentées, trop élégantes et sensuellement frustrées, qui n'ont rien d'autre à faire de toute la sainte journée que de ramasser des coquillages pour fabriquer leurs boîtes inutiles, de peindre des aquarelles fadasses et distraire les hommes après le dîner en jouant du piano et d'attendre un mari. »

Comme Roma et Cordélia se tenaient devant un Holman Hunt et ne trouvaient rien à dire, Ambrose s'était approché d'elles :

« Je ne pense pas que ce soit là sa meilleure œuvre. Les victoriens se sont peut-être enrichis grâce à leurs diaboliques filatures, mais avant tout, c'était la beauté qui les passionnait. Malheureusement, pour eux, à la différence de nos contemporains, ils ne comprenaient que trop bien combien il est difficile de l'atteindre. »

La visite touchait à sa fin. Le long d'un couloir carrelé, Clarissa les conduisit au bureau d'Ambrose. C'était là, apparemment, que se trouvait le fameux « cabinet des horreurs ».

Cette pièce était plus petite que la plupart de celles qu'ils avaient traversées et donnait sur une pelouse, face à l'entrée est. Un des murs était tapissé d'une collection d'écrits victoriens encadrés, il s'agissait des placards grossièrement imprimés et illustrés qu'on vendait à la foule après un procès ou une exécution retentissants. Ils parurent fasciner Roma. On y voyait des assassins en culotte, remarquablement sveltes et élégants, en train d'écrire leurs dernières confessions sous la

fenêtre à barreaux de la cellule des condamnés ou d'écouter, dans la chapelle de Newgate, leur dernier sermon avec leur cercueil placé à côté d'eux. Certains même pendaient au bout d'une corde, au-dessus d'un aumônier en soutane muni d'un livre de prières. Détestant les images de pendus, Cordélia s'éloigna pour rejoindre Ambrose et Ivo qui examinaient une étagère pleine de figurines du Staffordshire. Ambrose présenta ses préférées :

« Voici mes assassins célèbres. Ce couple-là, ce sont les infâmes Maria et Frederick Manning, pendus en novembre 1847 devant une foule houleuse de cinquante mille personnes. Charles Dickens a assisté à l'exécution. Il a écrit ensuite que la populace s'était conduite d'une façon si indigne qu'il s'était demandé s'il vivait dans une ville de démons. Pour jouer son rôle, Maria avait mis une robe de satin noir. Son choix n'a nullement contribué à lancer la mode de ce tissu. Cet homme, vêtu très à propos d'une veste de chasse, c'est William Corder. Il est en train de tirer sur la malheureuse Maria Marten. Vous remarquerez la grange rouge au second plan. Corder ne se serait peut-être pas fait pincer si la mère de la victime n'avait pas rêvé à plusieurs reprises que sa fille était enterrée à cet endroit. Il a été pendu à Bury St. Edmunds en 1828, également devant une nombreuse assistance. La dame chapeautée à côté de lui, c'est Kate Webster. Le sac noir qu'elle porte contient la tête de sa maîtresse qu'elle a battue à mort, coupée en morceaux et bouillie dans une lessiveuse. On raconte qu'elle a fait ensuite le tour des magasins d'alimentation du quartier pour proposer de la graisse bon marché. Elle a été exécutée en juillet 1879. »

Avant de quitter le bureau, ils s'arrêtèrent devant deux élégantes vitrines de chaque côté de la porte. Celle de gauche contenait un fouillis de petits objets tous soigneusement étiquetés : une poupée et un jeu de solitaire à petites billes de couleur ayant tous deux appartenu à la reine enfant ; un éventail, des cartes de Noël, des flacons de parfum en cristal, argentés ou émaillés, et une collection de babioles en argent : boucle de ceinture, châtelaine, livre de prières et broche. Mais ce fut celle de droite qui attira leur attention. Là se trouvaient des souvenirs moins agréables, un complément au musée du crime d'Ambrose. Celui-ci expliqua :

« Ce bout de corde provient de celle qui a servi à pendre le docteur Thomas Neill Cream, l'empoisonneur de Lambeth, en novembre 1892. Cette chemise de nuit à volants, en broderie anglaise tachée, appartenait à Constance Kent. Bien que ce ne soit pas celle qu'elle portait quand elle a égorgé son demi-frère, elle présente néanmoins un certain intérêt. Ces menottes avec leur clef ont entouré les poignets du jeune Courvoisier qui a assassiné son maître, Lord William Russell, en 1840. Ces lunettes-là sont celles du docteur Crippen. Il a été pendu en

novembre 1910, donc neuf ans après la fin de la période qui m'intéresse, mais je n'ai pas pu résister à la tentation de les acheter.

– Et qu'est-ce que c'est que ce bras d'enfant en marbre ? demanda Ivo.

– Pour autant que je le sache, cet objet ne présente aucun intérêt du point de vue de l'histoire du crime. J'aurais dû le placer dans la chambre que j'appelle *Memento Mori* ou dans l'autre vitrine, mais je n'ai pas eu le temps de redisposer les pièces. De toute façon, il s'incorpore assez bien à cet ensemble d'accessoires du meurtre. L'antiquaire qui me l'a vendu me donnerait raison : en imagination, il voyait ce membre dégoulinant de sang. »

Clarissa n'avait pas dit un mot. En la regardant, Cordélia s'aperçut qu'elle contemplait le marbre avec une expression à la fois craintive et dégoûtée. Aucune des autres pièces n'avait provoqué chez elle ce genre de réaction. Le bras reposait sur un coussin pourpre bordé d'un cordon. Cordélia elle-même le trouvait désagréable : un objet sentimental, inutile et laid. Dans une certaine mesure, donc, assez caractéristique de l'art mineur de son époque.

« Mais il est affreux ! Où diable as-tu déniché cette horreur, Ambrose ?

– À Londres. C'est peut-être la seule copie existante de l'un des enfants royaux sculptés pour la reine Victoria à Osborne House et attribués à Mary Thornycroft. Ce bras-ci pourrait appartenir à la princesse Vicky. À moins que ce ne soit un morceau de monument funéraire. S'il te déplaît, Clarissa, tu devrais voir la collection d'Osborne. On dirait les restes d'un holocauste, comme si le prince consort était entré dans la chambre d'enfants avec une machette – ce qu'il a peut-être bien été tenté de faire, le pauvre homme.

– C'est répugnant ! Qu'est-ce qui t'a pris, Ambrose ? Débarrasse-t'en.

– Pas question. C'est peut-être une pièce unique. Je trouve qu'il enrichit ma collection.

– J'ai vu les sculptures d'Osborne, dit Roma. Moi aussi, je les trouve dégoûtantes. Mais elles jettent une lumière intéressante sur l'esprit victorien, surtout sur celui de la reine.

– Eh bien, disons que ce bras jette une lumière intéressante sur l'esprit d'Ambrose.

– Comme marbre, c'est assez bien fait, intervint calmement Ivo. C'est sans doute l'association qui vous est désagréable, Clarissa. La mort et la mutilation d'un enfant sont toujours bouleversantes, n'est-ce pas ? »

Mais Clarissa n'eut pas l'air d'avoir entendu. Elle se détourna et dit :

« Pour l'amour du Ciel, ne parlons plus de ce bras. Jette-le, Ambrose. Et maintenant, j'ai besoin de boire un verre et de déjeuner. »

11

À huit cents mètres de la côte, Simon Lessing arrêta son crawl lent et régulier, se coucha sur le dos et posa les yeux sur l'horizon. La mer était vide. Face à cette étendue d'eau frémissante, il pouvait imaginer que le vide existait également derrière lui, que l'île et son château avaient silencieusement sombré et qu'il flottait, seul, dans un infini bleu. Ce sentiment de solitude l'excitait sans l'effrayer. Dès qu'il s'agissait de la mer, rien ne l'effrayait. C'était là son élément, là qu'il se sentait le plus serein, lavé de toute angoisse, de tout sentiment de culpabilité ou d'échec, par un baptême rédempteur sans cesse renouvelé.

Heureusement que Clarissa n'avait pas voulu le traîner derrière elle pendant la visite du château. Il aurait aimé voir certaines des chambres, mais il aurait bien le temps de les visiter seul. Cela lui donnerait d'ailleurs une excuse supplémentaire pour éviter sa belle-mère. Il ne pouvait pas aller se baigner plus de deux fois par jour sans paraître bizarre et délibérément asocial, mais on trouverait tout à fait normal qu'il demandât la permission de partir explorer le château. Après tout, le week-end serait peut-être moins pénible qu'il ne l'avait imaginé.

Dès qu'il se redressait, un courant froid lui mordait les jambes. Mais, pour l'instant, il flottait, les bras en croix sous le soleil, la mer lui recouvrant la poitrine comme un bain tiède. De temps en temps, il laissait l'eau submerger son visage. Il ouvrait les yeux sous la mince pellicule verte, et il la sentait lui caresser doucement les prunelles. Tout au fond de lui, il savait – et, au lieu de l'effrayer, cette idée le réconfortait plutôt – qu'il lui suffirait de s'abandonner aux puissantes vagues pour supprimer à jamais tout sentiment désagréable. Mais il savait aussi qu'il ne le ferait pas. Cette pensée, qui lui procurait une certaine satisfaction, était aussi peu dangereuse qu'une drogue prise à petites doses, sans perdre le contrôle de soi. Or Simon se contrôlait parfaitement. Dans quelques minutes, il serait temps de regagner le rivage, de penser au déjeuner, à Clarissa et au moyen de passer les deux jours suivants sans commettre d'impair. Mais, pour l'instant, il n'y avait que paix, vide, plénitude.

Ce n'était qu'à des moments pareils qu'il pouvait penser à son père

sans souffrir. C'était ainsi qu'il avait dû mourir, alors qu'il nageait seul dans la mer Egée, un matin d'été. Vaincu par la marée, il avait fini par se laisser aller, sans lutte, sans peur, s'abandonnant à cette mer qu'il aimait, embrassant sa majesté, sa paix. Simon avait si souvent imaginé cette mort au cours de ses baignades solitaires que les vieux cauchemars en étaient presque exorcisés. Il ne se réveillait plus en pleine nuit, comme il l'avait fait les premiers mois après la mort de son père, couvert de sueur, agrippé aux couvertures qui l'entraînaient vers le fond, vivant chaque seconde de ces dernières terribles minutes : les yeux qui brûlent, l'angoisse grandissante en voyant, à travers les vagues, la côte s'éloigner et devenir hors d'atteinte. Mais cela ne s'était pas passé ainsi. Cela ne pouvait pas s'être passé ainsi. Son père était mort confiant dans son grand amour, consentant, serein.

Il était temps de rentrer. Il fit une culbute sous l'eau et reprit son crawl puissant et régulier. Puis ses pieds rencontrèrent les galets et il se hissa sur le rivage, plus glacé et fatigué qu'il ne l'aurait cru. Levant les yeux, il constata avec surprise que quelqu'un l'attendait : une silhouette immobile, vêtue de noir, se tenait comme une gardienne près de ses habits. Après avoir secoué la tête pour chasser l'eau de ses yeux, Simon reconnut Tolly.

Il s'avança vers elle. D'abord, elle se pencha sans un mot, prit sa serviette de bain et la lui tendit. Haletant et frissonnant, le garçon se tamponna les bras et le cou, gêné par le regard insistant que la femme posait sur lui, se demandant pour quelle raison elle était là.

« Qu'est-ce que tu attends pour t'en aller ? » demanda-t-elle soudain.

Elle dut voir à son visage qu'il ne comprenait pas. Elle répéta :

« Qu'est-ce que tu attends pour t'en aller d'ici, pour la quitter ? »

Comme d'habitude, elle parlait d'une voix basse mais rude, presque dépourvue d'expression. Simon la regarda, les yeux écarquillés sous ses cheveux mouillés.

« Quitter Clarissa ! Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

– Elle ne veut pas de toi. Ne l'as-tu pas remarqué ? Tu n'es pas heureux. Pourquoi continuer à feindre ?

– Mais si, je suis parfaitement heureux ! Et où pourrais-je aller ? Ma tante ne me reprendrait pas. Je n'ai pas le sou.

– J'ai une chambre libre dans mon appartement. Tu pourrais y habiter pour commencer. C'est peu de chose, juste une chambre d'enfant. Mais tu pourrais y rester jusqu'à ce que tu trouves mieux. »

Une chambre d'enfant ? Simon se rappela avoir entendu dire que Tolly avait eu un enfant, une petite fille qui était morte. Plus personne

n'en parlait maintenant. Il ne voulait pas y penser. Il avait assez pensé à la mort.

« Comment pourrais-je trouver mieux ? Et de quoi vivrais-je ?

– Tu as dix-sept ans, non ? Tu n'es plus un enfant. Tu as ton brevet ? Tu pourrais trouver du travail. J'ai travaillé à quinze ans, moi. La plupart des enfants du monde commencent plus tôt.

– Mais quel genre de travail ? Je veux devenir pianiste. J'ai besoin de l'argent de Clarissa.

– Ah ! Oui, bien sûr, fit Tolly, tu as besoin de son argent. »

Toi aussi, pensa Simon. Voilà de quoi il s'agissait. Soudain il se sentit plein d'assurance et de ruse, comme un adulte. Il n'était pas un gosse facile à duper. N'avait-il pas toujours su qu'elle ne l'aimait pas ? Combien de fois n'avait-il pas surpris son regard méprisant quand elle posait son petit déjeuner sur la table, les jours où ils étaient tous les deux seuls dans l'appartement, et noté son expression de rancœur quand elle ramassait son linge sale, nettoyait sa chambre. S'il n'existait pas, elle n'aurait besoin de venir que deux fois par semaine pour voir si tout était en ordre. Elle voulait se débarrasser de lui, naturellement. Elle attendait sans doute que Clarissa la couchât sur son testament ; elle devait bien avoir dix ans de moins que sa patronne, bien qu'elle n'en eût pas l'air. Et elle n'était qu'une domestique, après tout, et elle n'avait pas à critiquer Clarissa. De quel droit lui disait-elle des choses désagréables ? De quel droit le traitait-elle avec condescendance, lui offrant sa sordide petite chambre comme si elle lui faisait une faveur ? Habiter chez elle serait aussi pénible qu'habiter Mornington Avenue ; pis. Dans sa tête, un petit démon séducteur lui souffla : même si les choses ne sont pas toujours faciles, il serait fou de renoncer à la protection de Clarissa, qui est riche, pour te mettre à la merci de Tolly, qui est pauvre.

La femme parut deviner une partie de ses pensées. Elle dit presque humblement mais sans avoir l'air de le supplier :

« Tu n'aurais aucune obligation envers moi. Ce n'est qu'une chambre. »

Simon aurait bien voulu qu'elle parte. Mais il ne pouvait pas simplement s'en aller, ni même commencer à s'habiller tant que cette sombre silhouette se dressait là, oppressante, semblant bloquer toute la plage. Il se redressa et dit aussi sèchement que le lui permettait son corps tremblant de froid :

« Merci, mais je suis très content comme ça.

– Et si elle se lassait de toi comme elle s'est lassée de ton père ? »

Simon la regarda, bouche bée, tout en serrant sa serviette contre lui.

Au-dessus d'eux, une mouette poussa un cri aigu, comme celui d'un enfant qu'on frappe.

« Que voulez-vous dire ? Elle aimait mon père ! Ils étaient amoureux l'un de l'autre. C'est ce que mon père m'a expliqué avant de nous quitter, ma mère et moi. Pour lui ç'a été la chose la plus merveilleuse qui lui soit jamais arrivée. Il n'avait pas le choix.

– On a toujours le choix.

– Mais ils s'adoraient ! Papa était si heureux.

– Pourquoi s'est-il noyé alors ?

– Ce n'est pas vrai ! protesta Simon. Je ne vous crois pas !

– Rien ne t'y oblige. Mais quand ton tour viendra, souviens-toi de ce que je t'ai dit.

– Pourquoi se serait-il suicidé ? Pourquoi ?

– Pour donner des regrets à Clarissa, je suppose. N'est-ce pas pour cela que les gens se suppriment d'habitude ? Mais il aurait dû savoir que cette femme ne se sent jamais coupable.

– Mais il y a eu une enquête. On a conclu à une mort accidentelle. D'ailleurs papa n'a laissé aucun message.

– S'il l'a fait, la police n'en a rien su. C'est Clarissa qui a trouvé ses vêtements sur la plage. »

Les yeux de Simon se posèrent sur le pantalon et la veste qu'il avait fourrés sous une pierre. Aussi nette qu'un souvenir, une image s'imposa à son esprit : du sable, chaud comme des cendres, une mer inconnue striée de mauve et de bleu jusqu'à l'horizon, Clarissa, ses manches gonflées par le vent, tenant un billet à la main. Puis des morceaux de papier blanc tombant à terre comme des pétales, couvrant un instant la surface de l'eau avant de disparaître. Le corps de son père, ou plutôt ce qu'il en restait, n'avait été rejeté par la mer que trois semaines plus tard. Mais les os et la chair, même après que les poissons eurent fait leur œuvre, duraient plus longtemps qu'un bout de papier. Ce n'était pas vrai. Rien de tout cela n'était vrai. Comme Tolly l'avait dit, on avait toujours le choix. Et il choisissait de ne pas y croire.

Il baissa les yeux pour ne pas avoir à rencontrer son regard intense plus convaincant que tout ce qu'elle aurait pu dire. Une algue entourait son mollet, brune comme une entaille sur laquelle le sang a séché. Il se pencha et tira dessus. Elle se resserra telle une ligature poisseuse. Il savait que Tolly le regardait.

« Et si Clarissa mourait ? demanda-t-elle. Que ferais-tu alors ?

– Pourquoi mourrait-elle ? Est-elle malade ? Elle ne m'en a jamais parlé. Qu'est-ce qu'elle a ?

- Rien. Elle n’a rien.
- Alors pourquoi dites-vous qu’elle pourrait mourir ?
- Elle croit qu’elle va mourir. Quand on en est tellement persuadé, cela peut vraiment arriver. »

Simon éprouva un immense soulagement. C’était ridicule. Tolly essayait de lui faire peur. Tout était clair à présent. L’habilleuse avait toujours été jalouse de lui, comme elle l’avait été de son père à lui. Il ramassa sa veste et, bien que claquant des dents, il s’efforça de prendre un ton digne :

« Si jamais Clarissa meurt, elle vous laissera quelque chose. À votre place, je ne me ferais aucun souci à ce sujet. Et maintenant, je vous prie de me laisser. Je dois m’habiller. J’ai froid et il est l’heure d’aller déjeuner. »

À peine eut-il prononcé ces paroles qu’il les regretta. Tolly partit sans dire un mot. Puis elle se retourna et leurs yeux se rencontrèrent une dernière fois. Simon savait ce qu’elle devait lire dans les siens : de la honte et de la peur. Lui s’attendait à voir de la colère, du ressentiment. Surpris, il découvrit de la pitié.

12

Le long d’une pièce d’eau bordée d’une roseraie, une arcade en brique pourvue de colonnes et d’arcs en pierre menait de la partie ouest du château au théâtre. En s’y rendant, seul et assez tard, pour assister à la dernière répétition, Ivo imagina le lent cortège d’invités victoriens allant au spectacle après le dîner, leurs bras et leur cou pâles surmontant de riches satins et velours, les bijoux scintillant sur les poitrines et dans les hautes coiffures des femmes, les plastrons blancs des hommes luisant au clair de lune. Le théâtre en lui-même le surprit, moins par la perfection de ses proportions que par le contraste qu’il présentait avec le reste du château. Il se demanda s’il était l’œuvre d’un autre architecte ; il faudrait poser la question à Ambrose. Mais, si c’était Godwin qui l’avait conçu, c’était de toute évidence le désir d’opulence et d’ostentation de son client qui avait prévalu sur tout autre penchant. Même maintenant, à demi éclairé, le théâtre rayonnait. Quoiqu’un peu fané, le velours rouge du rideau et des sièges était remarquablement bien conservé. L’éclairage aux chandelles avait été remplacé par l’électricité – une transformation qui avait dû rendre Ambrose malade – mais l’on avait gardé les délicats abat-jour en forme de volubilis, et les lustres en cristal d’origine

brillaient encore sous la coupole. Il y avait des ornements partout. Somptueux, tarabiscotés, parfois charmants, mais tous d'une exécution parfaite. Sur le devant des loges, des chérubins dorés aux fesses rondes tenaient des rameaux de fleurs ou levaient des trompettes à leurs lèvres boudeuses. Et la loge princière richement sculptée, avec son siège double aussi royal que deux trônes, devait avoir satisfait les exigences du plus ardent des monarchistes. On ne pouvait imaginer mieux, pour honorer un héritier de la couronne. Ivo s'était installé au bout de la quatrième rangée de l'orchestre, bien décidé à ne rester qu'une heure tout au plus. Il désirait ôter à la troupe toute velléité de croire qu'il était à Courcy pour écrire un papier sur eux. Le fait qu'il apparût brièvement à la dernière répétition leur rappellerait qu'il s'intéressait moins à ce qu'ils réussissent à faire de la tragédie de Webster qu'à la gloire, aux scandales et aux légendes liés au théâtre. Heureusement, se dit-il, que les fauteuils, conçus pour de gros postérieurs victoriens, étaient si luxueusement confortables. Le moment de la journée qu'il redoutait le plus, c'était toujours l'après-midi, quand son déjeuner, aussi frugal fût-il, alourdissait son estomac déformé, et que sa rate semblait grossir et durcir sous la pression de ses doigts. En se tortillant, il se cala encore mieux dans le velours rouge. Il nota que Cordélia était assise, droite et silencieuse, à quelques sièges de lui, puis il essaya de fixer son attention sur la scène.

De Ville, un metteur en scène plus à l'aise avec les auteurs modernes, avait manifestement demandé aux acteurs de se concentrer davantage sur le sens que sur la musique du vers, une technique qui aurait ruiné une pièce de Shakespeare, mais qui, appliquée au mètre plus rude de Webster, réussissait assez bien. Cela présentait au moins l'avantage d'accélérer le rythme. Ivo avait toujours pensé qu'il n'y avait qu'une façon de monter du Webster : comme un drame de mœurs hautement stylisé dans lequel les personnages, simples allégories représentant la volupté, la décadence et la rapacité sexuelle, avançaient en une lente et majestueuse pavane vers l'inévitable et orgiaque triomphe de la folie et de la mort. Comme l'obligation de diriger des amateurs ne l'avait guère exalté, De Ville n'avait apparemment recherché qu'un semblant de réalisme. Ivo était curieux de voir comment le metteur en scène allait traiter les scènes d'horreur plus gratuites. De Ville aurait de la chance si l'apparition des fous et de la main coupée ne déclenchait pas un ou deux rires étouffés. Une tragédie de la vengeance n'était guère un genre qui convenait à des comédiens inexpérimentés ; mais quel classique l'était ? Ce poète du charnier qui accumulait les atrocités jusqu'à la nausée, puis vous transperçait soudain le cœur avec quelques vers sublimes qui rachetaient tous les défauts, exigeait davantage d'un acteur que

l'enthousiasme dont faisait preuve cette bande d'amateurs. De Ville, toutefois, ne leur demandait qu'une seule et unique représentation. Ce n'étaient pas les performances d'un soir, mais les progrès réalisés, jour après jour, pendant trois mois ou plus, qui distinguaient le professionnel de l'amateur. On avait dit à Ivo que la pièce allait être jouée en costumes d'époque. L'idée lui avait d'abord paru bizarre et d'une prétention ridicule. Mais maintenant il pouvait en voir l'intérêt : la scène et la petite salle fusionnaient pour former une arène étouffante, maléfique ; les robes à col montant et les tournures suggéraient une sexualité d'autant plus lascive qu'elle était cachée, recouverte de respectabilité victorienne.

Les quatre acteurs principaux répétaient déjà depuis environ cinquante-cinq minutes. De Ville les avait laissés se débrouiller plus ou moins seuls et sa grosse figure figée en une expression de mécontentement évoquait celle d'une grenouille. Sans doute était-il furieux d'avoir été privé de sieste pour venir jusqu'ici, simplement parce que Clarissa avait exprimé le désir de répéter une dernière fois, en costumes, ses scènes les plus importantes. Ivo consulta sa montre. Comme il l'avait prévu, il commençait à s'ennuyer, mais bouger exigeait un trop grand effort. Tournant les yeux vers le bas de la rangée, il regarda le visage de Cordélia levé vers la scène, son menton ferme bien que délicat, la douce courbe de sa gorge. Il y a deux ans, pensa-t-il, j'en aurais pincé pour elle, je me serais demandé comment faire pour réussir à la fourrer dans mon lit avant la fin du week-end, et me serais tourmenté à l'idée d'un échec possible. Il se rappela ses exploits passés, moins avec dégoût qu'avec une surprise détachée : comment avait-il pu gaspiller autant de temps et d'énergie pour ces dérisoires remèdes à l'ennui ? L'effort qu'ils lui avaient coûté avait été infiniment plus grand que le plaisir obtenu, le désir moins pressant que le besoin de se prouver à lui-même qu'il était toujours désirable. Coucher avec elle aurait simplement flatté son amour-propre et aurait à peine compté davantage, pour la réussite de ce week-end, que la qualité de la nourriture ou du vin, et l'esprit des conversations d'après-dîner. Il avait toujours essayé de donner à ses liaisons le caractère civilisé d'un échange de plaisir dénué d'obligations. Pourtant, elles s'étaient invariablement terminées par des disputes et des récriminations, avec un sentiment de gâchis et de dégoût. Il en était allé de même avec Clarissa, à ceci près que les disputes avaient été plus violentes et le dégoût plus tenace. Il était vrai qu'avec elle, il avait fait l'erreur de s'engager. Grâce à Clarissa, du moins pendant ces premiers six mois où il avait cocufié le père de Simon, il avait de nouveau connu les affres, les extases, les incertitudes de l'amour.

Il se força à regarder de nouveau la scène. On jouait la scène 2 de l'acte III. Vêtue d'une volumineuse robe de chambre bordée de

dentelle, Clarissa était assise devant son miroir. Derrière elle, une brosse à cheveux à la main, se tenait Cariola. La coiffeuse, comme tous les autres accessoires, était authentique, empruntée, supposait-il, au château. Avoir situé l'action dans les années 1890 présentait plus d'un avantage. Les deux femmes jouaient cette scène au son grêle d'une boîte à musique qui égrenait les notes d'un pot-pourri de chansons écossaises. Là encore, il devait s'agir d'une pièce du musée d'Ambrose, mais Ivo soupçonna que l'idée de l'utiliser venait de Clarissa. La scène commençait assez bien. Il avait oublié la beauté presque lumineuse que pouvait revêtir Clarissa, le pouvoir de sa voix haute, légèrement fêlée, la grâce avec laquelle elle mouvait ses bras, son corps. Ce n'était ni une Suzman ni une Mirren, mais elle parvenait à rendre assez bien l'excitation érotique, la vulnérabilité, la témérité d'une femme profondément amoureuse. Cela n'avait rien de surprenant : c'était là un rôle qu'elle avait bien souvent joué dans la vie. Mais parvenir à être aussi convaincante, face à un premier rôle masculin qui ne voyait visiblement en Antonio qu'un gentilhomme campagnard anglais péchant au-dessus de sa condition, tenait de l'exploit. Cariola, elle, était désastreuse : nerveuse, coquette, elle trottnait sur la scène avec son bonnet gaufré comme une soubrette dans un vaudeville français. Quand, pour la troisième fois, elle trébucha sur sa réplique, De Ville lui cria, irrité :

« Vous n'avez que trois malheurs vers à retenir, bonté divine ! Et laissez donc tomber ces airs effarouchés. Vous n'êtes pas en train de jouer *No, No, Nanette*. Bon, reprenons depuis le début de la scène. »

Clarissa protesta :

« Mais il faut jouer ça avec du rythme, de la légèreté. Si je dois sans cesse revenir en arrière, je perds mon élan.

– Reprenons depuis le début », répéta De Ville.

Clarissa hésita, haussa les épaules, puis resta assise en silence. Les autres acteurs échangèrent des regards furtifs, bougèrent les pieds, attendirent. L'intérêt d'Ivo se ranima.

« Elle est en train de se fâcher, pensa-t-il. Avec quelqu'un comme Clarissa, on n'est pas loin de la crise de nerfs. »

Soudain l'actrice saisit la boîte à musique et en rabattit brusquement le couvercle. Celui-ci claqua comme un coup de fusil. La petite mélodie s'interrompit. Suivit un silence pendant lequel les comédiens parurent retenir leur souffle. Puis Clarissa s'approcha de la rampe.

« Cette foutue boîte me tape sur le système. S'il nous faut absolument de la musique pour cette scène, Ambrose doit pouvoir nous trouver quelque chose de plus approprié. Ces ritournelles

écossaises me rendent folle. Dieu sait l'effet qu'elles auront sur le public ! »

La voix calme d'Ambrose s'éleva au fond de la salle. Ivo fut surpris de l'entendre. Il se demanda depuis combien de temps leur hôte était assis là.

« Si mes souvenirs sont exacts, c'est toi qui en as eu l'idée.

– Je voulais une boîte à musique mais pas ces foutues chansons écossaises. Et faut-il vraiment que nous ayons des spectateurs ? Cordélia, ne pouvez-vous pas trouver une occupation plus utile ? Après tout, vous n'êtes pas payée pour ne rien faire. Tolly a certainement besoin d'aide pour repasser les costumes. Avez-vous l'intention de vous prélasser dans un fauteuil tout l'après-midi ? »

Cordélia se leva. Même dans la pénombre, Ivo décela la rougeur qui lui montait au visage, il put voir sa bouche s'entrouvrir pour protester, puis se fermer avec résolution. Malgré son regard sincère, presque sévère, sa déconcertante franchise, son air posé et compétent, elle n'était au fond qu'une jeune fille vulnérable. Ivo se sentit envahi d'une forte et saine colère. Il se réjouit de pouvoir l'éprouver. Il se leva péniblement. Conscient des yeux maintenant braqués sur lui, il déclara d'un ton calme :

« Miss Gray et moi irons faire une petite promenade. Jusqu'ici la représentation n'a pas été bien passionnante et l'atmosphère sera certainement moins lourde dehors. »

Ils quittèrent la salle, suivis du regard par les acteurs silencieux. Une fois dehors, Cordélia dit : « Merci, Mr. Knightley. »

Ivo sourit. Soudain, il se sentit bien, extraordinairement bien. Tout son corps lui parut mystérieusement plus léger.

« Dans mon état actuel, je ferais un bien piètre danseur et si je devais vous attribuer un rôle dans *Emma*, ce ne serait sûrement pas celui de la pauvre Harriet. Excusez Clarissa. L'anxiété la rend parfois grossière.

– Je trouve cela regrettable pour elle, mais difficile à excuser. »

Ivo ajouta :

« Et la grossièreté en public provoque chez moi ce genre de répliques puériles qui ne sont satisfaisantes que pour une ou deux secondes. La prochaine fois qu'elle sera seule avec vous, Clarissa s'excusera très gentiment.

– Je n'en doute pas », dit Cordélia.

Soudain elle se tourna vers lui et sourit :

« En fait, j'aimerais bien me promener un peu si cela ne vous fatigue pas trop. »

Elle était, songea-t-il, la seule personne dans l'île qui pouvait lui dire une chose pareille sans l'irriter ou l'embarrasser.

« Si nous faisons un tour sur la plage ? proposa-t-il.

– Parfait.

– Je marcherai très lentement.

– Ne vous inquiétez pas. »

Qu'elle était donc charmante avec sa douce réserve et sa dignité ! Il lui tendit la main en souriant.

« Sur de tels sacrifices, chère Cordélia, les dieux eux-mêmes jettent de l'encens. On y va ? »

13

Côte à côte, ils avancèrent lentement au bord de l'eau, là où le sable plus ferme facilitait la marche. L'étroite plage était coupée de brise-lames pourrissants et bordée d'un muret de pierre derrière lequel s'élevaient des falaises friables couvertes d'arbres. Une grande partie du rivage devait avoir été plantée autrefois. Entre les hêtres et les chênes, on apercevait des bouquets de lauriers, des vieux rosiers enfouis dans le feuillage plus épais des rhododendrons, des géraniums ligneux déformés par le vent, des hortensias dont les teintes automnales, bronze, vert-jaune et pourpre, étaient tellement plus subtiles et intéressantes, pensa Cordélia, que leurs couleurs criardes de l'été. Elle se sentait très à l'aise avec son compagnon et, pendant un instant, elle regretta de ne pas pouvoir se confier à lui, que son travail exigeât une si grande dissimulation. Ils marchèrent, silencieux et détendus, pendant dix minutes, puis Ivo dit :

« Ma question vous paraîtra peut-être stupide. Gray est un nom très répandu. Mais Redvers Gray ne serait-il pas quelqu'un de votre famille, par hasard ?

– C'était mon père.

– Vos yeux ressemblent un peu aux siens. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, mais il avait un visage qu'on n'oublie pas. Il a beaucoup influencé ma génération, à Cambridge. Il savait donner à la rhétorique un ton de sincérité. Maintenant, que rhétorique et rêve sont non seulement discrédités, ce qui est décourageant, mais aussi démodés, ce qui est fatal, il doit être à peu près oublié. Mais j'aurais aimé le connaître.

– Moi aussi. »

Ivo la regarda.

« Ah ! Bon ? Ainsi le révolutionnaire idéaliste qui se dévouait pour l'humanité, tout du moins en théorie, négligeait sa propre enfant ? Je suis mal placé pour le critiquer. Je n'ai pas été un très bon père, moi non plus. Les gosses ont besoin qu'on leur parle, qu'on joue avec eux, qu'on leur consacre du temps. Si on n'en a pas envie, il ne faut pas s'étonner ensuite, quand ils sont adolescents, de ne pas découvrir d'atomes crochus entre vous et eux. Mais, au moment de l'adolescence de mes enfants, je n'aimais plus leur mère non plus.

– Je crois que j'aurais aimé le mien si nous avions eu plus de temps. J'ai passé six mois avec lui et ses camarades en Allemagne et en Italie. Ensuite, il est mort.

– À vous entendre, on dirait qu'il vous a trahie. Ce qui est vrai dans un sens : la mort est une trahison. »

Cordélia repensa à ces six mois. Une demi-année pendant laquelle elle avait fait la cuisine, les courses et cousu pour les camarades, une demi-année pendant laquelle ils lui avaient demandé de servir de messagère, de chercher des chambres à louer, d'amadouer propriétaires et commerçants. Son père et eux croyaient implicitement à l'égalité de la femme, mais sans se donner la peine d'acquérir les indispensables talents domestiques qui l'auraient rendue possible. Et c'était pour cette précaire existence nomade qu'il avait enlevée du couvent, lui ôtant ainsi toute chance d'aller faire ses études à Cambridge. Elle ne lui en voulait plus. Cette période-là de sa vie était passée, terminée. Elle espérait que son père et elle s'étaient tout de même donné quelque chose, ne fût-ce que de la confiance. Elle avait abandonné la partie Redvers de son nom, se disant qu'il s'agissait là d'un bagage inutile. Elle lisait Browning à cette époque. Maintenant, elle se demandait si cela n'avait pas été un rejet plus significatif, voire une petite vengeance. Elle entendit Ivo demander :

« Et votre éducation, alors ? On voyait tout le temps des photos de votre père emmené par la police. Tout cela est très joli quand on est jeune. Mais, avec l'âge mûr, cela devient embarrassant et ridicule. Je ne me souviens pas avoir entendu dire qu'il avait une fille, ni une femme, d'ailleurs.

– Ma mère est morte à ma naissance.

– Qui s'est occupé de vous alors ?

– On m'avait placée chez des parents nourriciers. Puis, à onze ans, j'ai gagné une bourse pour le couvent de l'Enfant-Jésus. C'était une erreur, non pas la bourse, mais le choix du collège. On m'avait confondue avec une autre C. Gray, catholique, celle-là. Je crois que mon père n'était pas trop content, mais quand il s'est donné la peine

de répondre à la lettre de l'Éducation nationale, je m'étais habituée au couvent et on n'a pas voulu me changer d'école. D'ailleurs, je voulais rester. »

Ivo se mit à rire :

« Redvers Gray avec une fille couventine ! Les bonnes sœurs n'ont-elles pas réussi à vous convertir ? Cela aurait appris à votre athée de père à répondre plus vite à son courrier.

– Non, les bonnes sœurs ne m'ont pas convertie. Elles n'ont d'ailleurs jamais essayé de le faire. Je n'avais pas la foi, mais j'étais très heureuse dans mon ignorance. C'est un état assez enviable. Et j'aimais le couvent. Pour la première fois, je me sentais en sécurité. La vie n'était plus un chaos total. »

Jamais encore elle n'avait parlé aussi librement de la période qu'elle avait passée au couvent, elle qui avait tant de mal à se confier. Elle se demanda si cette franchise inhabituelle n'était possible que parce qu'elle savait que son interlocuteur allait bientôt mourir. Cette pensée lui parut ignoble et elle essaya de la chasser. Ivo reprit :

« Vous êtes donc d'accord avec Yeats : "Innocence et beauté ne peuvent naître que dans la coutume et la cérémonie" ? Je vois très bien ce que tout cela pouvait avoir de rassurant. Chez les catholiques, même les péchés sont soigneusement classés : il y a les mortels et les véniels. Un péché mortel. J'aime l'expression, même si je rejette le dogme. Cela contient quelque chose de superbement définitif, d'irrévocable. Cela donne de la dignité aux mauvaises actions, leur confère presque forme et substance. On pourrait s'imaginer en train de dire : "Qu'ai-je donc fait de mon péché mortel ? J'ai dû le poser quelque part. " On pourrait le porter sur soi, bien emballé. »

Soudain, il trébucha. Cordélia tendit la main pour l'empêcher de tomber. Sa main à lui était froide, avec une peau sèche qui glissait sur les os. Il avait l'air très fatigué. Finalement, cette marche sur les galets avait été pénible pour lui.

« Asseyons-nous un instant. »

Au-dessus d'eux une sorte de grotte avait été creusée dans la falaise. Devant s'étendait, presque enfouie sous la végétation, une terrasse de mosaïque en très mauvais état avec un banc arrondi en marbre. Cordélia aida Ivo à gravir la pente, regarda ses pieds trouver les prises qu'offraient les touffes d'herbe et des marches de pierre à moitié cachées. Bien que tiédi par le soleil, le dos du siège lui parut glacial à travers son fin chemisier. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre sans se toucher et levèrent leur visage vers le soleil. Un hêtre se dressait au-dessus d'eux. Son tronc et ses branches avaient la tendre luminosité d'un bras de jeune fille ; ses feuilles, déjà flamboyantes d'un or

automne, étaient des bijoux veinés de lumière. Il n'y avait pas de vent. Un cri de mouette déchirait parfois le silence tandis que la mer, en bas, déferlait et se retirait en un incessant va-et-vient.

Au bout de quelques minutes, les yeux toujours clos, Ivo déclara :

« Un péché mortel doit être quelque chose de spécial, je suppose, quelque chose de plus original et de plus important que les compromis, les mesquineries, les petits écarts qui, pour la plupart d'entre nous, forment la trame de l'existence.

– C'est une grave offense faite à Dieu. Elle met l'âme en danger d'être damnée pour l'éternité. Il faut qu'elle soit commise consciemment et délibérément. Tout cela est formulé d'une manière très précise. N'importe quel catholique peut vous l'expliquer.

– Le mal, en somme, si ce mot a la moindre signification pour vous, si vous croyez à son existence. »

Cordélia pensa à la chapelle du couvent, aux flammes dansantes des cierges sur l'autel, à sa tête couverte de dentelle qu'elle penchait en même temps que les autres tout en marmonnant : « Et délivrez-nous du mal. » Pendant six ans, elle avait répété ces mots au moins deux fois par jour avant de se demander de quoi elle voulait être délivrée. Il lui avait fallu attendre sa première enquête, après la mort de Bernie, pour l'apprendre. Dans son sommeil et ses rêves éveillés, elle pouvait encore se souvenir de l'horrible scène qu'elle n'avait en fait jamais vue : un cou blanc distendu, le visage défiguré d'un jeune homme pendant au bout d'une corde, des pieds tordus pointés vers le plancher. C'est lorsqu'elle avait fini par se retrouver face à l'assassin de cette victime qu'elle avait compris ce qu'était le mal.

« Oui, j'y crois.

– Alors Clarissa a fait un jour quelque chose qui y ressemble. Je ne sais pas si les bonnes sœurs appelleraient cela un péché mortel. Mais Clarissa était certainement consciente et consentante. Et j'ai l'impression que, pour elle, ce péché pourrait s'avérer mortel. »

Cordélia garda le silence. Elle ne voulait pas lui faciliter la tâche. Mais elle savait qu'il poursuivrait.

« Cela s'est passé pendant les représentations de *Macbeth*, en juillet 1980. Tolly – Miss Tolgarth – avait eu une fille illégitime quatre ans plus tôt. Elle ne s'en cachait pas et presque tous les amis de Clarissa connaissaient l'existence de Vicky. C'était une enfant adorable. Grave, plutôt silencieuse, intelligente, je crois : c'est assez difficile à dire à cet âge. Parfois, Tolly l'emmenait avec elle au théâtre, mais, la plupart du temps, elle séparait sa vie professionnelle et sa vie privée. Elle payait une baby-sitter pour s'occuper de Vicky pendant qu'elle travaillait. Finalement, ça devait être assez pratique pour elle d'être prise

essentiellement le soir. Elle ne voulait pas accepter d'argent du père de l'enfant. Je crois qu'elle était tellement possessive qu'elle ne supportait même pas de partager avec quelqu'un les dépenses pour la nourriture. Le malheur est arrivé deux jours avant la première de *Macbeth*. Tolly était au théâtre – pour une première répétition – et l'enfant, chez la baby-sitter. La petite s'est glissée dehors, dans la rue, et s'est mise à jouer avec quelque chose dans le caniveau, derrière un camion garé là. C'a été le drame habituel : le conducteur n'a pas vu la fillette et a engagé la marche arrière. Vicky a été affreusement blessée. Emmenée d'urgence à l'hôpital, elle a subi une opération, qu'elle a bien supportée. Nous pensions qu'elle était sauvée. Mais le soir de la première, l'hôpital a téléphoné à neuf heures quarante-cinq pour annoncer que l'enfant avait fait une rechute et demander à Tolly de venir immédiatement. C'est Clarissa qui a pris la communication. Elle venait de sortir de scène pour changer de costume avant le troisième acte. L'idée de perdre son habilleuse juste à ce moment l'a horrifiée. Elle a écouté le message et reposé le combiné. Puis elle a dit à Tolly que l'hôpital lui demandait de venir voir sa fille, mais que cela ne pressait pas : cela pouvait attendre la fin de la pièce. Quand Tolly a voulu rappeler l'hôpital, Clarissa l'en a empêchée. Peu après la fin de la représentation, l'hôpital a appelé de nouveau pour annoncer que l'enfant était morte.

– Comment savez-vous tout cela ?

– Parce que j'ai pris la peine de contacter l'hôpital et de demander à l'infirmière en chef du service la teneur du premier message. Et parce que je me trouvais dans la loge de Clarissa au moment où on le lui a communiqué. À cette époque, j'étais très intime avec Clarissa. Je n'étais pas présent quand elle a finalement défendu à Tolly de partir. Sinon j'aurais protesté – du moins, je l'espère. Mais j'étais là au moment du premier appel téléphonique. Ensuite, je suis allé me rasseoir à ma place, dans la salle. À la fin de la représentation, quand je suis retourné dans les coulisses pour emmener Clarissa dîner, Tolly était encore là. Et, quinze minutes plus tard, l'hôpital a retéléphoné pour dire que l'enfant était morte.

– Est-ce quand vous avez appris ce qui s'était passé que vous avez cessé d'être l'un de ses intimes ?

– J'aimerais pouvoir vous répondre par l'affirmative. La vérité est moins flatteuse. Clarissa est devenue ma maîtresse pour deux raisons : d'abord parce que je m'étais fait une certaine réputation et, pour Clarissa, le pouvoir a toujours été un aphrodisiaque, ensuite, parce qu'elle s'imaginait qu'une séance de baise par semaine lui assurerait de bonnes critiques. Quand elle a compris son erreur – comme la plupart des hommes je suis capable de certaines trahisons, mais pas de

celle-là -, les faveurs ont cessé. Il est des services qu'il est imprudent de payer à l'avance.

– Pourquoi me racontez-vous tout cela ?

– Parce que vous m'êtes sympathique. Et parce que je ne veux pas que mon week-end soit gâché – il le serait si je voyais une autre personne que je respecte succomber au charme de Clarissa. Parce qu'elle en a, même si elle n'a pas encore essayé de l'exercer sur vous. Je ne veux pas vous voir réagir comme tous les autres. Je vous crois dotée de ce divin bon sens imperméable aux flatteries d'amour-propre, qu'elles soient de nature sexuelle ou autre, mais qui sait ? Je commets donc une autre petite trahison pour que vous résistiez mieux à la tentation.

– Qui était le père de l'enfant ?

– Personne ne le sait, dit Ivo, à part Tolly, je présume, et elle reste muette là-dessus. Moi, ce que je voudrais savoir, c'est si Clarissa soupçonne quelqu'un. »

Cordélia lui lança un bref regard.

« Pas son mari tout de même ?

– Ce pauvre imbécile de Lessing ? C'est sans doute possible, mais fort improbable. D'accord, elle lui menait déjà une vie d'enfer, mais je doute qu'il eût choisi ce genre de vengeance. À mon avis, ce serait plutôt De Ville. Tout ce qu'il demande à une femme, c'est d'être belle et consentante et de n'avoir rien à voir avec le monde du spectacle. Il paraît qu'il est impuissant avec les actrices, mais il pourrait s'agir d'un stratagème pour garder sa vie professionnelle et sa vie privée bien séparées.

– Le metteur en scène de la pièce de Webster ? L'homme qui est là aujourd'hui ? Pensez-vous que Clarissa ait été amoureuse de lui ?

– J'ignore ce que Clarissa entend par ce mot. Elle l'a peut-être voulu comme amant, ne fût-ce que pour prouver qu'elle pouvait l'avoir. Une chose est certaine : s'il avait refusé, elle lui aurait difficilement pardonné une liaison avec sa propre habilleuse.

– Que vient-il faire ici, à votre avis ? Il est célèbre. Il n'a nullement besoin de monter une pièce avec des amateurs, surtout en dehors de Londres.

– Et nous autres, que faisons-nous ici ? Peut-être De Ville voit-il l'île comme un futur Glyndebourne de l'art dramatique, un centre de théâtre expérimental célèbre dans le monde entier. Sa présence ici peut-être une façon pour lui d'avoir un pied dans la place. Il n'est plus tellement demandé de nos jours. Ses "trucs" étaient très admirés en leur temps, mais d'autres metteurs en scène sont en train de monter. Si

Ambrose voulait y mettre de l'argent, il pourrait en faire quelque chose, de son festival de Courcy. Pas sur un plan commercial, bien sûr : un théâtre qui ne peut accueillir qu'une centaine de spectateurs ne le permettrait pas, surtout s'il risque d'être coupé du monde par une tempête le soir de la première. Mais cela pourrait être très amusant pour Ambrose dès qu'il se sera débarrassé de Clarissa.

– Cherche-t-il à le faire ?

– Et comment ! dit Ivo tranquillement. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Elle essaie de se l'approprier, lui, son théâtre et son île. Or Ambrose y tient, à son petit royaume privé. Clarissa est une envahisseuse particulièrement tenace. »

Cordélia pensa à la petite fille couchée seule dans son lit d'hôpital aseptisé, derrière les rideaux tirés. Avait-elle été consciente ? Avait-elle su qu'elle mourait ? Avait-elle appelé sa mère ? Avait-elle sombré dans le dernier sommeil, seule et terrifiée ?

« Je ne comprends pas comment Clarissa peut vivre avec un souvenir pareil, dit-elle.

– Je ne suis pas certain qu'elle le puisse. Quand on a aussi peur de mourir qu'elle, c'est parce qu'on croit, dans une certaine mesure, qu'on l'a mérité.

– Comment savez-vous qu'elle a peur ?

– Parce qu'il y a des émotions qu'il est impossible de cacher complètement, même lorsqu'on est une actrice aussi douée que Clarissa. »

Ivo se tourna vers elle pour regarder l'expression de son visage levé vers l'éclat frissonnant des feuilles vert et or.

« Elle avait peut-être une excuse, dit-il doucement. Du moins, peut-on expliquer sa conduite : elle était sur le point de changer de costume. Elle n'aurait pas pu le faire seule et n'avait pas d'autre habilleuse sous la main.

– S'est-elle donné la peine d'en chercher une ?

– Je ne crois pas. De son point de vue, voyez-vous, elle n'était pas dans un monde d'hôpitaux et d'enfants malades. Elle était Lady Macbeth. Elle se trouvait au château de Dunsinane. Je doute qu'elle eût quitté le théâtre pour se rendre au chevet de son propre enfant, pas à ce moment-là, en tout cas. Il ne lui est pas venu à l'esprit que quelqu'un d'autre pouvait vouloir le faire.

– Mais vous ne pouvez pas excuser cela ! Ni l'expliquer ! Vous ne pouvez pas penser sérieusement qu'une pièce, n'importe laquelle, n'importe quelle représentation, soit plus importante qu'une enfant en train de mourir !

– Elle n’a pas dû croire un seul instant que Vicky allait vraiment mourir, en supposant qu’elle ait réfléchi à la question.

– Mais vous, est-ce que vous pensez qu’une représentation peut avoir plus d’importance ? »

Ivo sourit.

« Là, nous abordons un problème philosophique très ancien et très dangereux. Quand une maison brûle et qu’on ne peut sauver qu’un vieux clochard syphilitique ou un Vélasquez, lequel des deux décide-t-on d’abandonner aux flammes ?

– Pas du tout : nous parlons d’un enfant mourant qui réclame sa mère, de l’importance de ce fait comparé à celle d’une représentation de *Macbeth*. D’ailleurs, j’en ai assez de cette vieille comparaison de la maison qui brûle. Je jetterais le Vélasquez par la fenêtre et je traînerais le clochard dehors. Il n’y aurait pas de conscience que si je m’apercevais que le bonhomme est trop lourd. Dois-je sauver ma propre vie ou continuer à essayer de sauver celle de l’autre au risque de périr avec lui ? C’est comme cela qu’on devrait poser la question.

– Oh ! La réponse est évidente : vous sauvez la vôtre et sans trop attendre pour prendre cette décision ! Pour ce qui est de l’enfant, non, je ne pense pas qu’une représentation, quelle qu’elle soit, puisse être plus importante, à plus forte raison, celle de Clarissa. Êtes-vous satisfaite maintenant ?

– Je ne comprends pas que Miss Tolgarth puisse continuer à travailler pour elle. Cela me serait impossible.

– Pourtant vous le ferez. J’avoue que votre fonction ici m’intrigue assez. Vous n’allez pas démissionner, n’est-ce pas ?

– Pour moi, c’est différent – j’essaie du moins de m’en persuader. Je ne suis qu’une employée temporaire. Mais Tolly a cru Clarissa quand elle lui a assuré qu’il n’y avait pas de danger immédiat pour l’enfant ; elle lui a fait confiance. Comment peut-elle rester avec elle maintenant ?

– Elles ont passé presque toute leur vie ensemble. La mère de Tolly était la nurse de Clarissa. La famille Tolgarth, avec un « f » minuscule, a servi la Famille Lisle avec un « F » majuscule pendant trois générations. Clarissa est née pour être servie, Tolly, pour servir. Et peut-être que lorsqu’on a pris une mentalité de domestique, un enfant mort par-ci par-là n’a plus tellement d’importance.

– Mais c’est horrible ! C’est ridicule et dégradant. C’est victorien !

– Détrompez-vous : le besoin d’adorer reste remarquablement vivace. Qu’est-ce que la foi religieuse sinon cela ? Tolly a la chance d’avoir son Dieu sur terre, un dieu dont il faut cirer les chaussures,

plier les vêtements, broser les cheveux.

– Mais elle ne peut pas vouloir continuer à servir ! Elle ne peut pas aimer Clarissa.

– L'amour n'a rien à voir là-dedans. "Me tuerait-elle que j'aurais encore confiance en elle. " C'est un phénomène très courant. J'avoue que parfois je me demande ce qui se passerait si Tolly prenait conscience de ses vrais sentiments. Si n'importe lequel d'entre nous le faisait, d'ailleurs. L'air fraîchit, vous ne trouvez pas ? Il est peut-être temps de rentrer. »

14

Sur le chemin du retour, ils parlèrent à peine. Pour Cordélia, la journée avait perdu sa luminosité. Son cœur attristé s'était fermé à la beauté du rivage et de la mer. Ils atteignirent la terrasse. Ivo avait l'air épuisé. Il déclara qu'il allait se reposer dans sa chambre et ne descendrait pas pour le thé. Cordélia se dit qu'elle avait pour tâche de rester auprès de Clarissa, même si cela n'était pas fait pour leur plaisir, à l'une comme à l'autre. Elle dut faire un effort pour reprendre le chemin du théâtre. Là, elle découvrit avec soulagement que la répétition n'était pas encore terminée. Elle demeura un instant au fond de la salle, puis monta dans sa chambre. Par la porte de communication ouverte, elle vit Tolly aller et venir dans l'autre pièce. Ne pouvant supporter l'idée d'avoir à lui parler, elle s'enfuit.

Sans réfléchir, elle ouvrit la porte qui se trouvait juste à côté de la sienne ; l'accès à la tour. Un escalier en fer forgé surchargé d'ornements montait en colimaçon dans une semi-obscurité entrecoupée çà et là par la faible lumière qui venait des meurtrières. Elle vit l'interrupteur, mais préféra grimper dans la pénombre, le long de ce qui semblait être une spirale sans fin. Quand elle parvint en haut, elle découvrit une petite pièce ronde pourvue de hautes fenêtres. À part un fauteuil en osier à dossier arrondi, il n'y avait pas un seul meuble. De toute évidence, cet endroit servait de réserve. Ambrose semblait y ranger les acquisitions pour lesquelles il n'avait pas encore trouvé de place ou celles qu'il avait héritées du précédent propriétaire, principalement une collection de jouets victoriens. Cordélia aperçut un cheval de bois à roulettes, une arche de Noé avec des animaux sculptés, trois poupées de porcelaine aux visages inexpressifs et aux membres rembourrés, une table couverte de jouets mécaniques dont un joueur d'orgue de Barbarie avec son singe, un groupe de chats

musiciens sur une estrade tournante, habillés de satin brillant, chacun avec son instrument, un grenadier de la garde avec son tambour, une boîte à musique en bois.

Le panorama était spectaculaire. Comme vue d'avion, toute l'île se présentait comme une carte géographique posée sur la surface irrégulière de la mer avec des éléments colorés nettement délimités. À l'est, une tache : sans doute l'île de Wight. Au nord, la côte du Dorset paraissait étrangement proche ; Cordélia en distinguait presque la jetée et les maisons peintes. Elle promena son regard sur l'île, sur les marais, au nord, frangés de mouettes blanches, les hautes terres, au centre, les champs, petits carrés verts parmi les bouquets d'arbres aux teintes automnales ; les falaises brunes glissant vers la grève ; enfin, sur la flèche de l'église surgissant d'entre les hêtres et le toit de la galerie marchande menant au théâtre miniature. Des communs sortit Oldfield, tout petit vu d'en haut, un seau au bout de chaque bras ; un instant plus tard, Roma émergea d'un bosquet de hêtres qui bordait la pelouse et, les mains dans les poches, elle se dirigea vers le château. Un paon traversa le gazon, traînant derrière lui sa queue tout abîmée.

. Ici, suspendu entre ciel et terre dans une aire entourée de briques, on n'entendait que faiblement le bruit de la mer : pareil à une plainte sourde, on le distinguait à peine du gémissement du vent. Soudain, Cordélia se sentit terriblement seule. Ce travail dans lequel elle avait placé tant d'espoir lui paraissait à présent une humiliante perte de temps et d'énergie. Cela ne l'intéressait plus de savoir qui envoyait les lettres de menace ni pourquoi. Elle sentait qu'il lui était presque indifférent que Clarissa vive ou meure. Elle se demanda ce qui se passait à Kingly Street, comment Miss Maudsley se débrouillait toute seule, si Mr. Morgan était venu voir la plaque à l'entrée. Cet homme lui rappela Sir George. Il l'avait payée pour faire un travail déterminé. Elle était ici pour protéger Clarissa, non pas pour la juger. Et il n'y avait plus que deux jours à passer. Dimanche, tout serait terminé. Elle pourrait rentrer à Londres et n'entendrait peut-être plus jamais parler de Clarissa. Elle se rappela les paroles de Bernie, un jour où il la réprimandait pour sa délicatesse exagérée :

« Dans ce boulot, ma petite, il est interdit de porter des jugements moraux sur ses clients. Si vous commencez à vous amuser à ça, vous n'aurez plus qu'à fermer boutique. »

. Cordélia se détourna de la fenêtre et, machinalement, ouvrit la boîte à musique. Le cylindre se mit à tourner lentement et les minces filaments métalliques égrenèrent la musique de *Greensleeves*. Un à un, Cordélia fit marcher tous les autres jouets. Le grenadier frappa son tambour ; les chats tournèrent, souriant, bougeant par saccades leurs bras satinés ; des cymbales résonnèrent ; l'air plaintif de la boîte à

musique se perdit dans le vacarme. Tous ces sons enfantins la détendirent un peu, sans parvenir toutefois à lui faire oublier la petite fille mourante. C'est ainsi, dans cette cacophonie, que Cordélia contempla, en bas, le royaume coloré d'Ambrose.

15

Ivo s'était trompé : Clarissa ne s'excusa pas pour sa conduite lors de la répétition. À l'heure du thé, elle s'efforça toutefois de se montrer particulièrement aimable envers Cordélia. Le goûter, où l'on servit quantité de sandwiches et de gâteaux trop riches, fut long et bruyant ; il était plus de six heures quand la vedette qui ramenait les acteurs à Speymouth s'éloigna enfin du quai. Clarissa passa l'heure qui restait avant le moment d'aller se changer pour le dîner à jouer au Scrabble, dans la bibliothèque, avec Ambrose. Affreusement bruyante, elle joua mal et fit sans arrêt appel à Cordélia pour lui demander de vérifier dans le dictionnaire des mots contestés, ou de la soutenir contre Ambrose quand il l'accusait de tricher. Absorbée dans les aventures de Sherlock Holmes, dont elle venait de trouver le feuillet original dans de vieux magazines, Cordélia aurait bien voulu qu'on la laissât tranquille. Il semblait que Simon allait leur jouer quelque chose après dîner. Les notes d'un *Nocturne* de Chopin s'échappaient du salon où le garçon s'exerçait au piano, cela était agréablement reposant et lui rappelait ses années d'études au couvent. Ivo n'était pas descendu de sa chambre et Roma parcourait les journaux de la semaine et *Private Eye*. Avec son plafond voûté, ses étagères sculptées bordées de cuivre et ses quatre hautes fenêtres, la bibliothèque était l'une des pièces les mieux proportionnées du château. Une grande baie vitrée ornée de petits carreaux circulaires en verre teinté occupait tout le mur sud. Durant la journée, elle n'offrait qu'une vue de la mer et du ciel. Mais, à présent, dans cette salle obscure où ne brillaient que les trois ronds de lumière projetés par les lampes de bureau, elle se dressait, bleu-noir, telle une plaque de marbre mouillée de pluie, tachetée de quelques étoiles. Quel dommage, se dit Cordélia, que, même ici, Clarissa fût incapable de se distraire paisiblement et en silence !

Quand arriva l'heure de se changer, elles montèrent ensemble. Cordélia ouvrit les deux portes et inspecta la chambre de Clarissa avant que celle-ci n'y entrât. Tout était en ordre. Cordélia s'habilla rapidement, éteignit la lumière, puis s'assit près de la fenêtre et regarda les arbres au loin, noirs contre le ciel nocturne, et le faible miroitement de la mer. Soudain, au sud, une lumière s'alluma et

s'éteignit. Cordélia attendit. Trois secondes plus tard, la lumière clignota de nouveau, puis une troisième et dernière fois. Ce devait être une sorte de signal, une réponse, peut-être, à une lumière dans l'île. Mais qui pouvait bien faire une chose pareille et pourquoi ? Non, c'était là une idée puérile, mélodramatique. Il s'agissait probablement d'un marin solitaire qui, de retour à Speymouth, avait par hasard balayé le quai de son projecteur. Mais ce triple clignotement avait quelque chose de troublant, de presque sinistre, comme si un inconnu annonçait que la troupe était au complet, que l'on pouvait lever le pont-levis et commencer la représentation. Mais ce château ne possédait pas de pont-levis, seulement un fossé, la mer. Pour la première fois depuis son arrivée, Cordélia se sentit envahie d'une légère claustrophobie. Ici, les seuls moyens de communication avec l'extérieur, c'étaient le téléphone et la vedette. Or l'un comme l'autre pouvait facilement tomber en panne. Elle avait été attirée par le mystère et la solitude de cette île ; maintenant elle regrettait la rassurante solidité du continent, le sentiment d'avoir des villes, des champs, des collines derrière soi. À ce moment, elle entendit la porte voisine se fermer et le pas de Tolly s'éloigner. Clarissa devait être prête. Cordélia franchit la porte commune, et les deux femmes descendirent ensemble.

Le dîner fut excellent : des artichauts suivis d'une fricassée de poulet et d'épinards au gratin. Orientée au sud, la pièce gardait la chaleur du jour et l'on avait fait du feu dans la cheminée, plus pour sa bonne odeur et son éclat réconfortant que par nécessité. Les trois grands chandeliers jetaient une lumière stable sur un ornement de table en verre coloré et fine porcelaine, sur les ors, verts et roses du service de Davenport et sur les verres gravés. Un portrait des deux filles d'Herbert Gorringer était accroché au-dessus de la cheminée. Leur pose avait quelque chose de maladroit, presque d'anguleux ; leurs yeux brillants et exorbités, sous les sourcils touffus hérités des Gorringer, donnaient un air fiévreux à leurs visages et leurs robes du soir luisaient comme si la peinture n'était pas encore tout à fait sèche. Cordélia avait du mal à détacher ses yeux de ce tableau : loin d'être calme et familial, il semblait empreint d'une énergie sexuelle fébrile. Surprenant son regard, Ambrose expliqua :

« C'est une œuvre de Millais. Un de ses rares portraits. Les assiettes dans lesquelles nous mangeons ont été offertes à la fille aînée d'Herbert Gorringer par le prince et la princesse de Galles. Clarissa a insisté pour que je sorte ce service ce soir. »

Cordélia se dit que Clarissa insistait vraiment sur beaucoup de choses à Courcy. L'actrice avait-elle également l'intention de surveiller le lavage de la vaisselle après le dîner ?

Le repas aurait dû être une fête, mais le plaisir éprouvé n'égalait pas l'excellente qualité de la nourriture et des vins. Sous la surface brillante et le bavardage mondain perçait un courant de gêne qui, de temps en temps, produisait des étincelles d'agressivité. À part Simon et elle-même, dotés d'un appétit juvénile, personne ne faisait vraiment honneur au repas. Le garçon dévorait, mais d'une manière furtive, l'œil fixé sur Clarissa comme un enfant admis pour la première fois à un dîner d'adultes, qui s'attendrait à être renvoyé dans sa chambre d'un instant à l'autre. Très élégante dans sa robe de mousseline bleu-vert à col montant, Clarissa commença par taquiner sa cousine au sujet de l'absence de son associé – apparemment celui-ci aurait dû venir à Courcy – en insistant lourdement.

« Mais cela lui ressemble si peu, ma chérie. Ne me dis pas que nous lui faisons peur ! Je croyais que tu voulais l'exhiber. N'est-ce pas pour cela que tu t'es donné tant de mal pour obtenir une invitation ? De qui as-tu honte, de lui ou de nous ? »

Roma semblait sur le point d'étouffer. Au-dessus du bleu dur de sa robe de taffetas, son visage avait pris une teinte rose désagréable.

« Un client américain devait passer au magasin aujourd'hui. Et Colin a pris du retard pour la comptabilité. Il espère avoir terminé avant lundi.

– Il travaille le week-end ? Quelle conscience professionnelle ! Enfin, je suis bien aise d'apprendre que vous avez une comptabilité à tenir. Félicitations. »

Comme elle n'arrivait pas à rompre la glace avec Simon qui paraissait avoir peur de parler, Cordélia se désintéressa aussi des autres convives et se concentra sur la nourriture. Quand elle reporta son attention sur ce qui l'entourait, elle entendit la voix belliqueuse de Roma. Serrant sa fourchette comme une arme, elle criait à Ambrose, assis de l'autre côté de la table :

« Mais vous ne pouvez pas rejeter toute responsabilité dans ce domaine ! Vous ne pouvez pas dire que ce qui se passe dans votre pays ne vous regarde pas, que vous vous en foutez !

– Et pourquoi pas ? Je n'ai pas contribué à déprécier sa monnaie, à abîmer sa campagne, à défigurer ses villes, ni même à mutiler la liturgie de son Église. De quoi devrais-je me sentir personnellement responsable ?

– Je pensais à des aspects que certains jugent plus importants : la montée du fascisme et de la violence par exemple, ou le fait que notre société devienne plus égoïste et plus injuste qu'elle ne l'a jamais été depuis le XIX^e siècle. Et puis, il y a le Front national. Impossible de ne pas en tenir compte !

– Oh ! Que si ! Et je pourrais en dire autant pour les militants de toute sorte, les trotskistes et compagnie. Si vous saviez à quel point je suis capable de ne pas tenir compte de ce qui ne m'intéresse pas !...

– Mais vous ne pouvez tout de même pas décider de vivre à une autre époque !

– Vous vous trompez. Je peux vivre au siècle qui me plaît. Rien ne m'oblige à choisir un âge de ténèbres, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui.

– Dieu merci, vous ne rejetez pas les commodités ou la technologie modernes ! intervint tranquillement Ivo. S'il m'arrivait d'entrer dans la phase finale de ma maladie au cours des jours qui viennent, et d'avoir besoin d'un peu d'aide médicale pour faciliter mon départ dans l'autre monde, je suppose que vous ne refuserez pas d'utiliser le téléphone ? »

Ambrose regarda ses invités en souriant. Il leva son verre :

« Si quelqu'un parmi vous décidait de mourir pendant ce week-end, tout serait fait pour lui faciliter le voyage. »

Il y eut un moment de silence gêné. Cordélia jeta un coup d'œil à Clarissa, mais l'actrice baissait la tête vers son assiette. Pendant une seconde, ses longs doigts tremblèrent, puis s'immobilisèrent. Roma demanda :

« Et qu'advient-il de ce paradis quand Adam, privé d'Eve, retournera en poussière ?

– Ce serait agréable d'avoir un fils pour me succéder ici, je l'admets. Cela vaudrait presque la peine de se marier et de procréer. Mais même en supposant que l'on puisse avoir des fils à la commande et que la procréation, si simple sur le plan physiologique, ne pose plus autant de problèmes pratiques et affectifs, tout le monde sait qu'on ne peut pas compter sur eux. Qu'en penses-tu, Ivo ? Tu es le seul ici à avoir des enfants.

– Il est en effet très imprudent de s'en remettre à eux pour espérer une immortalité indirecte.

– Ou pour quoi que ce soit d'autre, tu ne crois pas ? Mon fils pourrait très bien transformer le château en casino, faire installer un golf, polluer l'air et la mer avec des canots automobiles et du ski nautique et, le samedi soir, organiser de prétentieuses sauteries pour les autochtones, à huit livres cinquante par personne avec dîner inclus et habit de soirée de rigueur. »

Clarissa regarda Ivo, assis de l'autre côté de la table.

« À propos d'enfants, comment vont les deux tiens, Ivo ? Mathew occupe-t-il toujours ce squat, à Kensington ? »

Cordélia nota qu'Ivo avait poussé son poulet presque intact sur le

bord de son assiette et que, bien qu'il coupât soigneusement ses épinards avec sa fourchette, peu de nourriture atteignait sa bouche. En revanche, il n'avait cessé de boire. La carafe se trouvait à sa droite. Il s'en saisit et versa du vin dans son verre sans paraître se rendre compte qu'il était encore aux trois quarts plein. Ses yeux, brillant à la lueur des bougies, il regarda Clarissa :

« Mathew ? Il doit encore être avec les Enfants du Soleil ou je ne sais quelle secte. Comme nous n'avons plus aucun contact, je ne pourrais pas vous le dire exactement. Angela, par contre, m'envoie une interminable lettre filiale tous les mois. Il paraît que j'ai deux petites-filles. Mais comme Angela et son mari refusent de venir dans un pays où l'on risque d'avoir à s'asseoir à la même table qu'un Noir, et que moi je répugne à m'asseoir à la même table que mon gendre, je ne ferai probablement jamais leur connaissance. Mon ex-femme, pour le cas où cela vous intéresserait, vit avec eux, à Johannesburg, qu'elle appelle Jo'burg. Il paraît qu'elle adore ce pays, son climat, le milieu et la piscine en forme de haricot. »

Clarissa fit entendre un rire clair et triomphant : « Je ne vous demande pas de me raconter vos histoires de famille, mon cher !

– Ah ! Non ? répondit calmement Ivo. Je croyais. » Il y eut un silence qui, au soulagement de Cordélia, se prolongea avec quelques interruptions, jusqu'à la fin du dîner. Puis Munter ouvrit la porte pour permettre aux femmes de suivre Clarissa au salon.

16

Ivo refusa café et liqueur, mais emporta la carafe de vin avec lui au salon. Là, il s'installa dans un fauteuil placé entre la cheminée et la porte-fenêtre ouverte. Il ne se sentait aucune obligation mondaine pour le reste de la soirée. Le dîner avait déjà été assez sinistre. Il avait la ferme intention de s'enivrer, calmement mais complètement. Il avait trop écouté ses médecins. De toute évidence, il avait besoin de boire plus, et non pas moins. Et tant mieux s'il pouvait le faire avec du vin de cette qualité et aux frais d'Ambrose. Poussé par Clarissa, il s'était laissé aller à des révélations amères, et le dégoût de lui-même qu'il en éprouvait s'atténuait déjà sous l'influence de l'alcool. À sa place s'installait une douce euphorie. Son esprit devint d'une clarté divine ; les visages et les paroles des autres entrèrent dans une autre dimension ; d'un œil sardonique, il regarda ses compagnons s'agiter comme il aurait regardé des acteurs sur une scène.

Simon s'apprêtait à jouer pour eux. Avec des gestes maladroits, il plaça ses partitions sur le pupitre. Ivo se dit : « Pitié ! Du Chopin et du Rachmaninov, tout, mais pas ça ! »

Et pourquoi, se demanda-t-il, Clarissa se penchait-elle ainsi au-dessus du garçon, pour lui tourner les pages ? Comme si elle savait lire les notes ! Si c'était là son nouveau système – alterner gentillesse et brutalité -, elle finirait par rendre ce garçon fou, comme elle l'avait fait pour son père. Dans sa robe de taffetas qui aurait paru trop juvénile sur une ingénue de dix-huit ans, Roma était assise, très raide, sur le bord de sa chaise. On aurait dit une mère assistant à un concert donné, pour elle, par les élèves d'une école. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire que le garçon jouât bien ou mal ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire à n'importe lequel des invités présents ? Déjà la nervosité de Simon se communiquait à son auditoire. Mais le jeune homme joua mieux qu'Ivo ne l'avait prévu ; une ou deux fois seulement il essaya de cacher des erreurs en accélérant le rythme et en abusant de la pédale de droite. Toutefois, le concert ressemblait trop à une audition publique pour être agréable ; les morceaux choisis étaient destinés à montrer la technique de l'exécutant. Et cela dura trop longtemps. Quand ce fut fini, Ambrose dit :

« Merci, Simon. Qu'importent quelques fausses notes quand on est entre amis ? Et maintenant, où sont les chansons d'antan ? »

La carafe n'était plus qu'à un quart pleine. S'étirant, Ivo s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et les voix lui parurent soudain venir de très loin. Ils étaient tous autour du piano maintenant, à hurler des ballades victoriennes sentimentales. Il entendait le contralto de Roma, invariablement en retard et légèrement faux, le soprano de Cordélia, une voix de couventine. Un peu hésitante, mais douce et claire. Il regarda Simon et vit que son visage écarlate, penché au-dessus du clavier, exprimait une profonde et joyeuse concentration. À présent, le garçon jouait avec plus d'assurance et de sensibilité que pendant son récital. Pour une fois, il s'amusait.

Au bout d'une demi-heure environ, Roma s'éloigna du piano et alla contempler deux tableaux de Frith : des peintures très anecdotiques où l'on voyait des voyageurs partir en train pour le Derby, les uns en première, les autres en troisième classe. Roma les examina minutieusement l'une après l'autre comme pour vérifier si l'artiste avait bien rendu les différences sociales ou vestimentaires. Puis Clarissa lâcha soudain l'épaule de Simon, passa à côté d'Ivo, lui frôlant le genou de sa robe de mousseline, et sortit sur la terrasse. Cordélia et Ambrose continuèrent à chanter. Tout à leur plaisir, ils semblaient avoir oublié leur auditoire. Avec Simon, ils transposaient, se consultaient, choisissaient, comparaient, éclataient de rire quand un

morceau se révélait au-delà de leur registre ou de leurs possibilités. Ivo ne reconnut que quelques chansons. Maintenant, il les écoutait, étonné de se sentir proche du bonheur, une sensation qu'il avait presque oubliée depuis qu'on avait diagnostiqué sa maladie. Nietzsche se trompait : ce n'était pas l'action mais le plaisir qui nous rattachait à l'existence. Et lui, il avait peur du plaisir à présent ; admettre que ses sens atrophiés pouvaient connaître ne fût-ce qu'un semblant de joie, c'était ouvrir la porte à l'angoisse et au regret. Mais maintenant, écoutant cette douce voix qui se mêlait au baryton d'Ambrose avant de se perdre au-dessus de la mer, il reposait, léger, dans un contentement rêveur dénué d'amertume et de douleur. Graduellement, ses sens se réveillèrent. Il prit conscience de l'air frais qui entraît par la fenêtre, effleurait son visage. Rien de plus désagréable qu'un courant d'air : une sensation à peine perceptible, comme un doigt caressant. Il apprécia l'éclat rouge vif du vin dans la carafe et son goût moelleux, ainsi que l'odeur du feu de bois, évocateur des lointains automnes de son enfance.

Puis le charme fut rompu. Venant de la terrasse, Clarissa rentra brusquement dans la pièce. Quand il l'entendit, Simon s'arrêta de jouer au beau milieu d'une mesure. Les deux voix chantèrent encore quelques notes, puis s'interrompirent.

« Vous ne croyez pas que j'aurai déjà assez d'amateurs à supporter pendant ce week-end ? Il ne manquait plus que vous trois pour rendre ces deux jours encore plus ennuyeux ! Moi je vais me coucher. Simon, il est temps pour toi d'aller au lit. Montons ensemble ; je veux voir ta chambre. Cordélia, sonnez Tolly s'il vous plaît, et dites-lui que je l'attends. Puis venez me voir dans quinze minutes : je voudrais vous parler de mon programme pour demain. Ivo, vous êtes ivre. »

Frémissant d'impatience, elle attendit qu'Ambrose lui ouvrît la porte. Puis elle sortit impétueusement, ne s'arrêtant qu'un bref instant pour tendre la joue à son hôte. Ambrose se pencha, mais trop lentement : ses lèvres qui avançaient pour un baiser ne rencontrèrent que du vide. D'une main tremblante, Simon rassembla ses partitions, regarda autour de lui comme s'il appelait au secours, puis courut après Clarissa. Cordélia s'approcha du cordon qui pendait près de la cheminée.

« Une distribution de mauvais points, commenta Roma. Nous aurions dû savoir que nous sommes ici pour applaudir le talent de Clarissa et non pas pour montrer le nôtre. Si vous voulez faire une carrière de secrétaire-dame de compagnie, Cordélia, je vous conseille d'apprendre à avoir plus de tact. »

Ivo se rendit compte qu'Ambrose se penchait au-dessus de lui, et aperçut sa figure rouge, ses yeux noirs malicieux qui brillaient sous les

demi-cercles de ses épais sourcils.

« Êtes-vous ivre, Ivo ? On ne vous entend pas.

– Je croyais l'être, mais je me suis trompé. La lucidité est en train de reprendre le dessus. Si vous aviez l'amabilité d'ouvrir une autre bouteille, je pourrais à nouveau essayer d'atteindre cet agréable état. Bien utilisé, le bon vin est un ami.

– Ne devriez-vous pas garder les idées claires pour la tâche qui vous attend demain ? »

Ivo tendit la carafe vide. Il fut surpris de constater qu'il ne tremblait pas.

« Ne vous tracassez pas, dit-il. Mes idées seront bien assez claires pour ce que j'aurai à faire. »

17

Cordélia attendit exactement quinze minutes, refusa de boire un dernier verre avec Ambrose, puis monta au premier. La porte de communication entre sa chambre et celle de Clarissa était entrebâillée. Elle la franchit sans frapper. Vêtue d'une robe de chambre de satin crème, Clarissa était assise à sa coiffeuse. Elle avait les cheveux tirés en arrière et attachés sur la nuque avec un ruban ; un bandeau de crêpe ceignait le haut de son front. Elle s'examinait dans le miroir et ne se retourna pas.

La pièce n'était éclairée que par une lampe assez forte fixée sur la coiffeuse et une autre, plus douce, posée sur la table de chevet. Un petit feu de bois pétillait dans la cheminée et jetait des ombres dansantes sur le damas et l'acajou. L'air sentait le bois brûlé et le parfum ; obscure et mystérieuse, la pièce parut à Cordélia plus petite et plus luxueuse qu'à la lumière du jour. Mais le lit était plus imposant que jamais. Il luisait sous le dais rouge, aussi sinistre qu'un catafalque. Tolly devait être passée avant elle, se dit Cordélia : sur les draps retournés, pincée à la taille, reposait la chemise de nuit de Clarissa. On aurait dit un linceul. Dans la pénombre, Cordélia n'avait aucun mal à imaginer qu'elle se tenait sur le seuil d'une chambre à coucher, à Amalfi ; le cheveu brillant, la duchesse condamnée de Webster faisait sa toilette, tandis que l'horreur et la corruption rampaient dans les recoins sombres et qu'au-delà de la fenêtre entrouverte, une Méditerranée sans marée s'étendait sous la lune.

La voix de Clarissa interrompit sa rêverie :

« Ah ! Vous voilà. J'ai renvoyé Tolly pour que nous puissions parler tranquillement. Ne restez donc pas debout. Trouvez-vous une chaise. »

Deux fauteuils bas, au dossier arrondi, aux accoudoirs et aux pieds sculptés, flanquaient la cheminée. Cordélia en avança un, en le faisant glisser sur ses roulettes, et s'assit à gauche de la coiffeuse. Clarissa se regarda dans la glace, puis elle ouvrit une boîte de disques démaquillants et se mit à enlever son fard à paupières et son mascara. L'acajou ciré se couvrit bientôt de compresses noircies. L'œil gauche, nettoyé, parut soudain plus petit, presque éteint. Clarissa semblait porter un masque de clown, asymétrique. Elle examina la paupière dénudée, fronça le sourcil et dit :

« J'ai l'impression que vous vous êtes bien amusée ce soir. Peut-être devrais-je vous rappeler que vous avez été engagée comme détective, et non pour distraire les invités après le dîner. »

La journée avait été longue. Cordélia n'eut pas la force de se fâcher.

« Si vous aviez la franchise de leur dire pourquoi je suis ici, ils ne me traiteraient sans doute pas comme une des leurs. Les détectives privés ne sont pas censés chanter, pour autant que je le sache. Vos amis ne voudraient probablement même pas manger avec moi. Un privé n'est pas un convive très apprécié.

– Ce serait absurde. Comment pourriez-vous les surveiller sans vous mêler à eux ? De plus, vous plaisez aux hommes. Ivo et Simon n'ont pas cessé de vous reluquer. Ne faites pas semblant de ne pas le savoir. J'ai horreur des saintes nitouches.

– Je n'avais pas l'intention de faire semblant de quoi que ce soit. »

Clarissa venait d'ouvrir un énorme pot de crème à démaquiller et continuait de s'affairer. Elle étalait généreusement la substance sur sa figure et son cou, puis, à grands gestes ascendants, l'essuyait avec du coton. Les tampons grasseyant vinrent s'ajouter aux saletés qui jonchaient déjà le meuble. Cordélia se surprit à examiner le visage de Clarissa, avec autant d'attention que le faisait sa propriétaire. Les yeux étaient un peu trop écartés, la peau était épaisse, terne, mais très peu ridée, la bouche à la lèvre inférieure boudeuse, trop petite. Mais cette figure pouvait devenir charmante à volonté et même maintenant, bandée, sans fards et au repos, elle laissait entrevoir son originale et latente beauté.

Clarissa demanda soudain :

« À votre avis, il joue bien, Simon ? »

– Je n'ai pas vraiment qualité pour en juger. Mais, de toute évidence, ce garçon a du talent. »

Cordélia fut sur le point d'ajouter qu'elle l'imaginait plutôt

accompagnateur que soliste, puis elle se ravisa. C'était parfaitement vrai : elle n'avait pas qualité pour en juger. Et elle avait l'intuition que, malgré son ignorance en la matière, elle risquait d'influencer une décision.

« Oh ! Du talent ! On en trouve à la pelle. On n'investit pas six mille livres dans un simple talent. La question est de savoir s'il est assez costaud pour réussir. George pense que non, mais il voudrait qu'on lui donne quand même sa chance.

– Sir George le connaît mieux que moi.

– Mais ce n'est pas son argent, n'est-ce pas ? fit Clarissa d'un ton sec. Je demanderai à Ambrose ce qu'il en pense. Après la représentation. Je ne peux pas m'en occuper avant. Il va probablement le critiquer, ce pauvre garçon. Ambrose est un tel perfectionniste ! Mais il s'y connaît en musique. Il sera meilleur juge que George. Dommage que Simon n'ait pas choisi un instrument à corde. Il aurait pu essayer de jouer dans un orchestre. Mais le piano ! Enfin, je suppose qu'il pourra toujours devenir accompagnateur. »

Cordélia se demanda si elle devait faire remarquer que la profession d'accompagnateur, loin d'être une solution facile, exigeait à la fois une technique très poussée et un sens aigu de la musique, mais elle se rappela qu'elle n'avait pas été engagée pour donner des conseils sur la carrière de Simon. Cette conversation ne menait à rien. Elle changea de sujet :

« Nous devrions parler des messages et de notre programme pour le week-end, surtout pour demain. Nous aurions dû le faire depuis longtemps.

– Je sais, mais entre Ambrose qui voulait montrer son château et la répétition, je n'en ai vraiment pas eu le temps. De toute façon, vous savez pourquoi vous êtes ici. Si jamais il arrivait d'autres messages, je ne veux pas les recevoir. Je ne veux pas qu'on me les montre. Je ne veux même pas qu'on m'en parle. Il faut que tout se passe bien, demain. C'est essentiel pour moi. Si je réussis à reprendre confiance en moi en tant qu'actrice, je pourrai faire face à n'importe quelle situation.

– Même à la révélation de l'identité de l'auteur des lettres anonymes ?

– Oui, même à cela.

– Parmi les personnes présentes au château, quelles sont celles qui connaissent vos ennuis ? »

Clarissa avait terminé son démaquillage. Elle se mit à ôter son vernis à ongles. Une odeur d'acétone s'ajouta à celle du parfum et des fards.

« Tolly. Je n'ai pas de secrets pour Tolly. D'ailleurs, elle était avec moi dans ma loge quand le portier m'a apporté certaines de ces lettres, celles qui avaient été envoyées au théâtre par la poste. Ivo aussi doit être au courant : rien de ce qui se passe dans le West End ne lui échappe. Et Ambrose. Il se trouvait au Duke of Clarence, quand un des billets a été glissé sous la porte de ma loge. Le temps qu'il le ramasse et que je l'ouvre, le porteur du message avait disparu. Le couloir était vide. Mais n'importe qui aurait pu entrer. Les coulisses du Clarence sont un véritable labyrinthe. De plus, Albert Betts buvait comme un trou et n'était pas toujours à l'entrée quand il aurait dû l'être. Il a été renvoyé depuis, mais il travaillait encore quand ce message m'est parvenu. Et mon mari, bien entendu. Simon ne sait rien, à moins que Tolly le lui ait dit. Je ne vois pas pourquoi elle l'aurait fait.

– Et votre cousine ?

– Roma n'est pas au courant et, même si elle l'était, ce serait le cadet de ses soucis.

– Parlez-moi de Miss Lisle.

– Le peu de chose qu'il y a à en dire est ennuyeux comme tout. Nous sommes cousines germaines, mais George a déjà dû vous expliquer cela. C'est une histoire banale. Mon père fit un mariage respectable ; son frère cadet s'enfuit avec une serveuse, quitta l'armée et se mit à boire. Il gâcha complètement sa vie, puis il demanda à mon père de l'aider. Papa accepta, du moins en ce qui concernait Roma. Elle vivait pratiquement chez-nous quand j'étais enfant, surtout après la mort de mon oncle. La vraie petite orpheline. Morne, mal fagotée et toujours malheureuse. Même papa ne la supportait pas très longtemps. C'était un être merveilleux, mon père. Je l'adorais. Mais Roma était si terne, si laide, encore pire que maintenant. Et papa était l'un de ces hommes qui détestent la laideur, surtout chez les femmes. Il aimait la gaieté, l'esprit, la beauté. Il lui était impossible de regarder un visage ingrat. »

Papa, qui semblait avoir été un drôle de fumiste et de prétentieux, se dit Cordélia, devait avoir vécu les yeux fermés la plupart du temps. Tout dépendait évidemment de ce qu'il entendait par « laideur ».

« Et Roma ne lui était même pas reconnaissante, ajouta Clarissa.

– Aurait-elle dû l'être ? »

Clarissa eut l'air de penser que cette question méritait réflexion, du moins pour autant qu'elle pût détourner son attention de sa lime à ongles.

« Je crois que oui. Papa n'était nullement obligé de s'en occuper. Et elle ne pouvait tout de même pas s'attendre à ce qu'il la traite comme moi, sa fille unique.

– Il aurait pu essayer.

– Mais c'est impossible, vous le savez bien ! Vous n'en seriez pas capable, alors, pourquoi l'exiger des autres ! Vous devriez vraiment faire attention : vous avez tendance à être un tantinet puritaine. Les hommes n'aiment pas ça.

– Moi non plus. Quelqu'un m'a dit un jour que c'était parce que mon père était athée, en plus j'ai été élevée au couvent et j'en suis ressortie non conformiste. »

Un courant de sympathie passa entre les deux femmes pendant le court silence qui s'ensuivit. Puis, brusquement, Cordélia demanda :

« Ces messages, pourraient-ils avoir un rapport quelconque avec Miss Tolgarth ?

– Avec Tolly ? Bien sûr que non ! Qui a pu vous mettre une idée pareille dans la tête ? Elle m'est totalement dévouée. Ne vous laissez pas rebuter par ses façons. Elle a toujours été ainsi. Tolly m'adore. Si vous ne voyez pas ça, c'est que vous n'êtes pas une très bonne détective. De plus, elle ne sait pas taper à la machine. Or tous ces messages sont dactylographiés, pour le cas où vous ne vous en seriez pas aperçue.

– Vous auriez dû me parler de sa petite fille, dit gravement Cordélia. Pour vous aider, j'ai besoin de connaître tous les détails qui peuvent avoir un rapport avec l'envoi des billets. »

Elle attendit la réponse avec appréhension, mais les mains de Clarissa ne tremblaient même pas.

« Cela n'a aucun rapport, voyons ! Tout cela n'était qu'un malentendu. Tolly le sait. Tout le monde le sait. C'est Ivo qui vous a raconté ça, n'est-ce pas ? Je reconnais bien là sa perfidie. Ne voyez-vous pas qu'il est malade ? Qu'il va mourir ?

Il est rongé par la jalousie. Il a toujours été ainsi. Rongé par la jalousie et la méchanceté. »

Cordélia se demanda si elle aurait pu poser sa question avec plus de tact, ou même si elle n'aurait pas mieux fait de s'abstenir de la poser. Ivo ne lui avait pas demandé le secret, mais sans doute avait-il espéré qu'elle serait discrète. Le week-end s'annonçait déjà assez difficile sans dresser en plus deux invités l'un contre l'autre. Elle avait toujours eu du mal à mentir. Elle répondit avec prudence :

« Personne n'a été perfide. J'ai évidemment fait ma petite enquête avant de venir ici. Ce genre de choses finit toujours par se savoir. Surtout dans le monde du spectacle. J'ai un ami danseur et comédien. »

En fait, c'était presque vrai, même si ce pauvre Bevis ne montait pas

souvent sur les planches. Mais cet hypothétique collègue n'intéressa pas Clarissa.

« De quel droit Ivo me critique-t-il ? Savez-vous combien de carrières il a brisées avec sa cruauté ? Parfaitement, sa cruauté ! J'ai vu des acteurs pleurer après avoir lu un de ses articles. S'il avait pu résister à la tentation de se montrer malin, il aurait pu devenir l'un de nos plus grands critiques de théâtre anglais. Et qu'est-il maintenant ? Un cadavre ambulant. Il n'a pas le droit de venir ici avec la tête qu'il a. Je trouve ça indécent. »

C'était intéressant de voir, pensa Cordélia, comment le tabou de la mort avait remplacé celui de la sexualité. La mort était devenue un événement dont on niait la possibilité. Tout devait se dérouler dans l'intimité et la dignité, de préférence derrière les rideaux fermés d'un lit d'hôpital, puis suivait un deuil discret, embarrassé, privé de réconfort. Au couvent de l'Enfant-Jésus, et c'était plutôt une bonne chose, les bonnes sœurs, quand elles parlaient de la mort, tenaient des propos explicites, tranchés et, tout compte fait, pas tellement rassurants, mais au moins ne l'avaient-elles jamais considérée comme un sujet de mauvais goût.

« Les premiers messages, ceux que vous avez reçus pendant que vous jouiez Lady Macbeth, étaient-ils pareils à ceux qui vous sont parvenus plus tard, c'est-à-dire, dactylographiés sur du papier blanc ?

– Oui, je crois. Mais il y a si longtemps de ça !

– Vous ne pouvez pas avoir oublié !

– Ils étaient sûrement pareils. Mais quelle importance ? Je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

– C'est peut-être notre unique chance de nous voir en tête-à-tête. Aujourd'hui, cela nous a été impossible toute la journée et je doute que cela nous soit plus facile demain. »

Clarissa s'était levée et marchait de long en large, entre la coiffeuse et le lit.

« Ce n'était pas ma faute. Je ne l'ai pas tuée. Si on s'était mieux occupé d'elle, elle n'aurait pas eu cet accident. À quoi sert d'avoir un enfant, une bâtarde par-dessus le marché, si on ne s'en occupe pas ?

– Mais Tolly ne travaillait-elle pas pour vous, dans votre loge ?

– L'hôpital n'avait pas le droit de téléphoner ainsi, de bouleverser tout le monde. Le personnel du service devait bien savoir qu'ils appelaient un théâtre, que, dans le West End, le lever de rideau est à vingt heures, et que la représentation aurait commencé. Tolly n'aurait rien pu faire, même si je l'avais laissée partir. L'enfant était dans le coma, elle ne l'aurait pas reconnue. C'est sentimental et morbide, cette

habitude de s'asseoir au chevet des gens et d'attendre qu'ils meurent. À quoi ça sert ? Et je devais me changer trois fois dans l'acte III. Kalenski avait dessiné lui-même le costume du banquet : des bijoux primitifs, une couronne sertie de grosses pierres rouges taillées en forme de gouttes, comme du sang, et une jupe si raide que je pouvais à peine bouger. Il voulait m'alourdir, me faire marcher comme une enfant encombrée. Il me disait : "Imagine-toi en princesse du ^{xviii}^e siècle, toute surprise d'être parée d'une majesté qui n'est pas de son âge. " Je le cite textuellement. Et il me faisait caresser les côtés de ma jupe comme si je n'arrivais pas à croire que je portais vraiment d'aussi riches vêtements. Et, bien entendu, ce costume offrait un merveilleux contraste avec la simple chemise blanche que je portais dans la scène du somnambulisme. Ce n'était pas vraiment une chemise de nuit : il paraît qu'on dormait nu à cette époque. Je m'y essayais les mains. Kalenski disait encore : "Les mains, ma chérie, les mains : tout le rôle tourne autour de ça. " C'était une nouvelle interprétation, ça va de soi. Je n'étais pas la Lady Macbeth habituelle, grande, dominatrice, dure. Je la jouais comme une petite chatte aguicheuse aux griffes rentrées. »

C'était une interprétation originale du rôle, pensa Cordélia, mais certainement en désaccord avec le texte. Pourtant, comme d'autres metteurs en scène shakespeariens connus, Kalenski n'avait pas l'air de trouver cela gênant.

« Est-ce que ça allait avec le texte ? demanda-t-elle.

– Mais, ma chère, qui s'y intéresse ? Enfin, ce n'est pas exactement ce que je veux dire, mais Shakespeare, c'est comme la Bible : on peut l'interpréter de mille façons. C'est pourquoi les metteurs en scène l'adorent.

– Parlez-moi de l'enfant.

– Du fils de Macduff ? C'était Desmond Willoughby qui le jouait. Un gosse insupportable. Un accent cockney très vulgaire. De nos jours, il est presque impossible de trouver un enfant acteur qui sache parler convenablement anglais. Trop vieux pour le rôle aussi. Dieu merci, je n'avais pas une seule scène avec lui. »

Un passage de la Bible, au sens brutalement explicite, vint à l'esprit de Cordélia. Toutefois, elle ne le récita pas :

« Mais si quelqu'un doit scandaliser l'un de ces petits qui croient en moi, il serait préférable pour lui de se voir suspendre une meule autour du cou et d'être englouti en pleine mer. »

Clarissa se tourna vers elle et la regarda. Quelque chose dans l'expression de Cordélia devait avoir percé l'enveloppe de son égotisme. Elle s'écria :

« Je ne vous paie pas pour me juger ! Qu'avez-vous à me regarder

ainsi ?

– Je ne vous juge pas. Je veux vous aider. Mais vous devez être franche avec moi.

– Je le suis, en tout cas dans la mesure de mes moyens. Quand je vous ai vue pour la première fois chez Nettie Fortescue, j'ai compris que je pouvais vous faire confiance, que vous étiez quelqu'un avec qui on peut parler. C'est humiliant d'avoir si peur. George ne me comprend pas, comment le pourrait-il ? Il n'a jamais eu peur de sa vie. Il pense que je suis complètement névrosée. C'est sur mes instances qu'il est allé vous voir.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venue vous-même ?

– Je croyais que vous accepteriez plus facilement ce travail si c'était lui qui vous en parlait. Je n'aime pas demander de faveur aux gens. De plus, j'avais un essai ce jour-là.

– Il n'était pas question de faveur. J'avais besoin de ce travail. J'aurais sans doute accepté n'importe quelle offre pour peu qu'elle fût légale ou ne me dégoûtât pas.

– Ah ! Oui, George m'a dit en effet que votre bureau était plutôt minable, je veux dire triste. Mais vous, vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Je n'aurais pas supporté une femme détective telle qu'on se l' imagine.

– De quoi avez-vous peur, au juste ? » demanda doucement Cordélia.

Clarissa tourna vers elle son visage légèrement luisant, nettoyé, sans fard. Dans sa nudité, il parut pour la première fois vulnérable, capable d'être touché par la vieillesse et le chagrin. L'actrice eut un sourire mélancolique, presque contrit.

« Ah ! Bon, vous n'êtes pas au courant ? Je pensais que George vous l'avait dit. De la mort. Voilà ce dont j'ai peur. Simplement de la mort. C'est idiot, n'est-ce pas ? J'en ai toujours eu peur, même enfant. Je ne me rappelle plus quand cela a commencé, mais je connaissais les choses de la mort avant de connaître celles de la vie. Je n'ai jamais pu m'empêcher de voir le crâne qui se trouve sous la peau. Pourtant je n'ai fait aucune expérience qui aurait pu déclencher cette peur : on ne m'a jamais forcée à regarder ma nourrice, morte, dans son cercueil, ou tout autre spectacle de ce genre. Quand maman est morte, j'étais au pensionnat et cet événement est resté assez abstrait pour moi. Mais il ne s'agit pas de la mort des autres. C'est de la mienne dont j'ai peur. Pas tout le temps. Pas à chaque instant. Parfois il peut s'écouler plusieurs semaines sans que j'y pense. Puis cela me tombe dessus, généralement la nuit : cette terreur, cette horreur et cette certitude que ma peur est fondée. Il n'y a personne pour me rassurer : "Ne te tracasse pas, cela n'arrivera peut-être jamais. " Personne ne peut me

dire : "Tout cela se passe dans ta tête, ma chérie, ça n'existe pas en réalité. " Il m'est impossible de vous décrire cette peur, ce qu'elle me fait. Elle arrive par vagues, me submerge. Cela doit ressembler aux douleurs de l'accouchement, sauf que ce n'est pas la vie que j'enfante, mais la mort. Parfois je lève la main, comme ça, je la regarde et je pense : voilà, elle fait partie de moi ; je peux la sentir avec mon autre main, la bouger, la réchauffer, la renifler, peindre ses ongles. Et un jour elle pendra, blanche, froide, insensible, inutile, tout comme moi. Puis elle pourrira. Comme moi. Je ne peux même pas boire pour oublier. Il y a des tas de gens qui le font. C'est ainsi qu'ils arrivent à vivre. Moi, l'alcool me rend malade. Pourquoi faut-il précisément que je connaisse cette terreur alors que je suis incapable de boire ? Je trouve ça injuste. Bon, et maintenant vous savez tout. Vous pouvez m'expliquer que je suis stupide, morbide et lâche. Vous pouvez me mépriser.

– Je ne vous méprise pas.

– Et ça ne sert à rien de me dire que je devrais croire en Dieu. Je ne peux pas. Et, même si je le pouvais, cela ne me serait d'aucun secours. À la mort de Vicky, Tolly s'est convertie ; elle a donc la foi, je suppose. Mais si quelqu'un disait à Tolly qu'elle mourrait demain, elle en serait bouleversée. J'ai remarqué cela chez les gens religieux : ils ont tout aussi peur que nous. Ils s'accrochent tout autant à la vie. Ils ont, paraît-il, un ciel qui les attend, mais ils ne sont nullement pressés d'y aller. Peut-être est-ce pire pour eux : le jugement, l'enfer, la damnation et tout ça. Au moins, moi je n'ai peur que de la mort. Comme tout le monde, non ? Vous n'en avez pas peur, vous ? »

Cordélia se le demanda. Oui, parfois peut-être. Mais la peur de mourir la tracassait moins que certains soucis plus terre à terre : que se passerait-il quand le bail de Kingly Street expirerait ? Sa mini Austin obtiendrait-elle le O. K. du ministère des Transports au prochain contrôle ? Comment oserait-elle regarder Miss Maudsley dans les yeux si jamais à l'agence il n'y avait plus de travail pour elle ? Peut-être que seuls les riches et les gens célèbres pouvaient se permettre d'avoir peur devant la mort. La plupart des êtres humains ont besoin de mobiliser toute leur énergie pour affronter la vie. Sachant qu'elle n'avait aucun réconfort à offrir, elle dit avec prudence :

« À quoi bon me tracasser pour une chose inévitable et universelle dont je ne pourrai même pas faire l'expérience ?

– Oh, tout cela, ce ne sont que des mots ! Ils signifient simplement que vous êtes jeune, en bonne santé et que vous n'avez pas besoin de penser à la mort. "Être couchée dans une froide immobilité et pourrir. " C'est écrit dans un des messages.

– Je sais.

– Il y en a un autre à ajouter à la collection. Je vous l'ai gardé. Il est arrivé hier matin par la poste à mon appartement de Londres. Vous le trouverez au fond de ma boîte à bijoux. Sur la table de chevet, à gauche du lit. »

Cette dernière précision était inutile. Malgré la faible lumière et le désordre qui régnait sur la table de nuit, le coffret luisant attirait aussitôt l'attention. Cordélia le prit. Pourvu de délicats pieds en fer forgé en forme de griffes, il mesurait environ vingt-cinq centimètres sur quinze centimètres ; travaillés en relief, le couvercle et les côtés représentaient le jugement de Pâris. Cordélia tourna la clef et vit que l'intérieur de la boîte était capitonné de soie crème.

« Ambrose me l'a offerte quand je suis arrivée ce matin : un cadeau porte-bonheur pour la représentation de demain. Elle m'avait tapé dans l'œil quand je l'ai vue, il y a six mois, mais Ambrose a mis du temps à comprendre mes allusions. Il en a tellement, de ces babioles victoriennes, qu'il peut bien m'en donner une ! Le coffret que nous utilisons dans l'acte III est également à lui, comme la plupart des accessoires, d'ailleurs. Mais celui-ci est plus joli. Il a plus de valeur aussi. Mais pas autant que ce que j'y garde. Vous trouverez la lettre dans le tiroir secret. Pas si secret que ça, à vrai dire : il suffit de presser le centre de l'une des feuilles. En regardant attentivement, on voit même la ligne de séparation. Apportez-le-moi. Je vais vous montrer. »

La boîte était étonnamment lourde. Clarissa en sortit une poignée de colliers et de bracelets emmêlés, comme s'il s'agissait de bijoux fantaisie. Ce qui devait d'ailleurs être vrai pour certains d'entre eux : des pierres et du verre de couleur mélangés à de véritables diamants scintillants, des saphirs rutilants, des perles laiteuses. Clarissa pressa le centre d'une des feuilles qui décoraient le côté de la boîte ; un petit tiroir situé dans la partie inférieure s'ouvrit lentement. À l'intérieur, Cordélia aperçut d'abord une coupure de presse pliée. Clarissa la prit.

« J'ai joué le rôle de Hester dans une reprise de *The Deep Blue Sea* de Rattigan, au théâtre de Speymouth. C'était en 1977, l'année du Jubilé, quand Ambrose était à l'étranger, pour échapper au fisc. Le théâtre a malheureusement fermé depuis. Mais les spectateurs ont eu l'air d'aimer mon interprétation. En fait, c'est probablement la meilleure critique que j'aie jamais eue. »

Elle la déplia. Cordélia jeta un coup d'œil au titre : « *Clarissa Lisle triomphe dans une reprise de Rattigan.* » Elle s'étonna une brève seconde que Clarissa attachât tant d'importance au compte rendu d'une reprise, dans une petite ville de province. Presque inconsciemment, elle remarqua que la coupure avait une forme étrange, plus longue

que l'espace occupé par l'article. Mais son attention se fixa sur la lettre. L'enveloppe était identique à celle que Mrs. Munter lui avait remise le matin, mais l'adresse avait été tapée sur une autre machine, manifestement plus vieille. Le cachet indiquait qu'elle avait été expédiée deux jours plus tôt de Londres. Comme l'autre, elle était adressée à la duchesse de Malfi, mais à l'appartement de Clarissa, à Bayswater. À l'intérieur se trouvait l'habituelle feuille de papier blanc, le minutieux dessin noir d'un cercueil, les lettres R. I. P. Au-dessous, un passage dactylographié de la pièce :

« Qui doit me tuer ?

Pour moi, ce monde est un ennuyeux théâtre

Car je dois y jouer un rôle contre ma volonté. »

« Pas très pertinent, commenta Cordélia. L'auteur des lettres doit avoir épuisé son stock de citations. »

Clarissa ôta son bandeau. Dans le miroir, son reflet les regarda toutes les deux, visage spectral suspendu dans l'air, aux cheveux en désordre, aux grands yeux inquiets sous de lourdes paupières.

« Il sait peut-être qu'il n'a pas besoin d'en chercher beaucoup d'autres. Il ne reste que demain. Il sait peut-être, mieux que personne, que demain, tout sera terminé. »

TROISIÈME PARTIE
Le sang s'élève en jet

Cordélia dormit plus profondément et plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu. Un coup discret frappé à la porte la réveilla. Aussitôt, elle fut pleinement consciente. Jetant sa robe de chambre sur ses épaules, elle alla ouvrir. C'était Mrs. Munter qui lui apportait son thé. Cordélia avait eu l'intention d'être debout bien avant son arrivée. C'était gênant d'être surprise endormie derrière une porte fermée à clef comme si elle confondait le château de Courcy avec un hôtel. Mais si Mrs. Munter s'étonna de cette bizarrerie, elle n'en laissa rien paraître. Déposant le plateau sur la table de chevet, elle murmura « Bonjour, miss », puis s'en alla aussi discrètement qu'elle était venue.

Il était sept heures et demie. La lueur sale de l'aube emplissait la pièce. S'approchant de la fenêtre, Cordélia vit que la clarté de l'aurore commençait à strier le ciel, à l'est. Une brume très basse pendait au-dessus de la pelouse et montait en volutes entre les cimes des arbres, comme de la fumée. Une autre belle journée s'annonçait. Nulle part, il n'y avait trace d'un feu de jardin. Pourtant, Pair était chargé de l'odeur de bois brûlé et la masse gris argent de la mer se soulevait, générant mystérieusement sa propre lumière.

Cordélia se glissa vers la porte de communication et l'ouvrit doucement. Quoique lourd, le battant tourna sans grincer. Malgré les rideaux fermés, il arrivait assez de lumière de sa chambre pour qu'elle pût voir Clarissa encore endormie, enlaçant l'oreiller de son bras blanc. Sur la pointe des pieds, Cordélia s'approcha du lit et, immobile, écouta la respiration tranquille de la dormeuse. Sans bien savoir pourquoi, elle se sentit soulagée. Elle n'avait jamais cru que la vie de Clarissa était sérieusement menacée. De plus, toutes les précautions avaient été prises. Elles avaient toutes deux fermé leurs chambres en laissant les clefs dans les serrures. Personne n'aurait pu entrer, même avec un passe-partout. Pour se sentir tout à fait rassurée, Cordélia avait aussi besoin d'entendre Clarissa respirer.

Elle vit alors le papier : un rectangle clair qui luisait sur le fond sombre du tapis. Quelqu'un avait apporté un autre message, l'avait glissé sous la porte. Donc, quel que fût l'auteur de ces billets, il était ici, dans l'île. Son cœur sauta dans sa poitrine. Très vite, elle se ressaisit, furieuse de n'avoir pas pensé à cette possibilité, furieuse d'avoir peur. Elle traversa la pièce à pas de loup, ramassa le papier, l'emmena dans sa chambre et ferma la porte derrière elle.

C'était un autre message de *La Duchesse de Malfi* : dix mots surmontés d'une tête de mort.

« Ainsi l'acte va s'accomplir.

Je suis venu te tuer. »

La forme était la même, mais le papier différent. Ce message avait été tapé au dos d'une vieille gravure appelée *Le Grand Messager de la mort*. Sous le titre, on voyait la silhouette de la Mort, grossièrement dessinée, munie d'un sablier et d'une flèche, avec, en bas, quatre strophes en vers.

Cordélia avala en hâte son thé, enfila son pantalon et son chemisier, puis partit à la recherche d'Ambrose. Elle n'avait guère espéré le trouver de si bonne heure, mais il était déjà dans la petite salle à manger du matin, une tasse à café à la main, en train de regarder par la fenêtre. C'était l'une des pièces qu'elle avait vues la veille, pendant la visite du château. Le mobilier et les installations étaient de Godwin. Il y avait une simple table de réfectoire et une série de chaises à dossier chantourné ; un des longs murs était couvert de placards et d'étagères en bois clair, délicieusement sculptés et surmontés d'une frise de carreaux sur lesquels des orangers dans des pots bleu vif alternaient avec des scènes de la légende du roi Arthur et de la Table Ronde. Sur le moment, Cordélia avait jugé que ce décor était un exemple intéressant de l'évolution de l'architecte vers la sobriété du Mouvement esthétique, mais maintenant son charme étudié ne la touchait plus.

Quand elle entra, Ambrose se tourna vers elle et lui sourit :

« Bonjour. J'ai l'impression que nous avons de la chance en ce qui concerne le temps. Les invités devraient arriver avec le soleil et repartir sans avoir à se délester de leur dîner. Par mer forte, la traversée peut-être très désagréable. Notre vedette est-elle levée ?

– Pas encore. »

Cordélia prit une brusque résolution. Que risquait-elle en le lui disant ? La gravure provenait presque certainement de sa maison. Clarissa avait dit qu'Ambrose était déjà au courant des lettres anonymes. Et Clarissa était son invitée. Par-dessus tout, Cordélia voulait voir sa réaction. Lui tendant le papier, elle dit :

« Voici ce que j'ai trouvé sous la porte de Clarissa ce matin. Cette gravure vous appartient-elle ? Dans ce cas, quelqu'un vous l'a abîmée. Regardez au dos. »

Ambrose examina brièvement l'image, puis la retourna. Il resta un instant silencieux.

« Elle continue donc à recevoir ces fameux messages, dit-il ensuite. Je me le demandais. À-t-elle vu celui-ci ?

– Non. Et elle ne le verra pas.

– Très judicieux de votre part. Lui éviter ce genre de contrariété fait sans doute partie de vos tâches de secrétaire ?

– En effet. Cette gravure vous appartient-elle ?

– Non. Elle est intéressante mais ce n'est pas ma période préférée.

– C'est pourtant votre maison, et Miss Lisle est votre invitée. »

Ambrose sourit et se dirigea vers le buffet.

« Voulez-vous un café ? »

Cordélia le regarda s'approcher de la plaque chauffante, lui verser une tasse et remplir de nouveau la sienne.

« J'accepte votre critique implicite. Un invité a certes le droit de ne pas être importuné ni menacé pendant qu'il est sous votre toit. Mais que voulez-vous que je fasse ? Je ne suis pas policier. Il me serait difficile d'interroger mes autres invités. D'ailleurs, non seulement cela ne servirait à rien, mais de plus, je me retrouverais avec six personnes mécontentes, au lieu d'une, sur les bras. Je doute aussi que Clarissa m'en serait reconnaissante. Excusez-moi, mais ne prenez-vous pas cette histoire un peu trop au sérieux ? Certes, c'est une plaisanterie de fort mauvais goût, mais est-ce beaucoup plus que cela ? Et la réponse à ce genre de sottise, n'est-ce pas un silence digne, voire un certain mépris amusé ? Clarissa, en tant qu'actrice, devrait être capable de feindre l'une de ces deux attitudes. Si quelqu'un, ici, à Courcy, essaie de saboter sa représentation, il – ou plus vraisemblablement elle – abandonnera bientôt son projet si elle fait preuve d'un calme olympien.

– C'est ce qu'elle fera, du moins jusqu'à ce que le spectacle soit terminé. Elle ne verra pas ce papier. Puis-je compter sur votre discrétion ?

– Bien sûr. J'ai tout intérêt à ce que Clarissa remporte un succès, ne l'oubliez pas. Ce ne serait pas vous par hasard qui auriez glissé ce billet sous la porte ?

– Non.

– C'est bien ce que je pensais. Excusez-moi de vous avoir posé cette question, mais je suis sûr que vous me comprenez : si ce n'est pas vous, c'est probablement son mari – sauf qu'il n'est pas là en ce moment -, son beau-fils, sa cousine, sa fidèle habilleuse ou l'un de ses plus vieux amis. De quel droit irais-je fourrer mon nez dans ces rapports avec sa famille ou ses amis de longue date ? À propos, cette gravure appartient à Roma.

– À Roma ! Comment le savez-vous ?

– Quel ton sévère ! On dirait une maîtresse d'école ! Roma était professeur, vous savez. De géographie et de gymnastique, m'a dit

Clarissa. Une combinaison bizarre. J'ai du mal à imaginer Roma, le sifflet aux lèvres, en train de galoper sur un terrain de hockey et encourager les filles, ou bien de plonger dans la partie profonde de la piscine. Enfin, c'est peut-être possible : elle a des épaules de débardeur.

– Mais la gravure ? insista Cordélia.

– Elle m'a dit l'avoir trouvée dans un livre d'occasion. Elle a pensé que cela pouvait m'intéresser. Elle me l'a montrée hier, juste avant la répétition. Je l'avais laissée sur mon sous-main, dans le bureau.

– Où n'importe qui a pu la voir et la prendre ?

– Maintenant vous parlez comme un détective. En effet : où n'importe qui a pu la voir et la prendre. On dirait d'ailleurs que le message a été tapé sur ma machine à écrire, qui est également installée dans mon bureau. »

Ce dernier détail serait facile à vérifier, songea Cordélia. Autant le faire tout de suite. Mais avant qu'elle n'ait pu le suggérer, Ambrose ajouta :

« Autre chose. Excusez-moi si cela m'ennuie plus que les lettres anonymes de Clarissa : quelqu'un a cassé la serrure de la vitrine qui se trouve à l'extérieur du bureau et a pris le bras de marbre. Si, au cours de vos fonctions de secrétaire, vous appreniez qui est le coupable, veuillez prier cette personne de le remettre à sa place. Cet objet ne plaît pas à tout le monde, je l'admets, mais j'y suis attaché.

– Le bras de la princesse royale ? s'étonna Cordélia. Quand avez-vous remarqué sa disparition ?

– D'après Munter, le marbre était là quand il a fermé la vitrine, hier soir. C'était à minuit dix. Il l'a rouverte ce matin, peu après six heures, mais n'a pas regardé à l'intérieur. Il pense toutefois que si le bras avait manqué à ce moment-là, il s'en serait aperçu. Cependant, il n'en est pas certain. Moi, j'ai constaté que la sculpture n'y était plus et qu'on avait forcé la serrure quand je me suis rendu à la cuisine pour faire du thé, ce matin, un peu avant sept heures.

– Ça ne peut pas être Clarissa. Quand je me suis levée ce matin, elle dormait. D'ailleurs, je doute qu'elle ait la force de casser une serrure.

– Cela n'en demandait guère. Un solide coupe-papier et le tour était joué. Et, comme par hasard, il y en avait un sur ma table dans le bureau.

– Qu'allez-vous faire ?

– Rien, du moins jusqu'à la fin de la représentation. Je ne vois pas en quoi cela pourrait affecter Clarissa – c'est moi qui ai perdu quelque chose, pas elle. Mais je suppose que vous préféreriez qu'elle n'en sache

rien ?

– Je pense que c’est vital. Le moindre petit incident risque de la bouleverser. Espérons simplement que personne d’autre ne s’apercevra de la disparition du bras.

– Dans ce cas, je pourrais toujours dire que je l’ai enlevé parce qu’il déplaçait tellement à Clarissa. C’est humiliant d’avoir à mentir, mais si vous estimez qu’il est important qu’elle ne l’apprenne pas...

– En effet, très important. Je vous serais reconnaissante de ne rien dire ni de ne rien entreprendre avant la fin de la représentation. »

À ce moment, ils entendirent des pas fermes et rapides résonner sur le dallage. Tous deux se retournèrent simultanément et regardèrent la porte. Sir George Ralston apparut, vêtu d’un manteau de tweed, un sac de voyage à la main.

« La réunion à laquelle j’ai dû assister s’est terminée hier soir. J’ai roulé presque toute la nuit et j’ai dormi sur une aire de stationnement. Je me suis dit que Clarissa serait contente si je faisais acte de présence.

– Mais comment êtes-vous venu ? Je n’ai pas entendu de canot.

– J’ai trouvé deux pêcheurs matinaux. Ils m’ont débarqué dans la petite crique. Je me suis mouillé les pieds, mais ce n’est pas grave. Cela fait bien deux heures que je suis dans l’île, mais je ne voulais pas réveiller tout le monde. Est-ce du café que vous avez là ? »

Toutes sortes de pensées traversèrent l’esprit de Cordélia. Avait-on encore besoin d’elle ? En présence d’Ambrose, elle pouvait difficilement poser la question à Sir George. Elle était censée être là en qualité de secrétaire de Clarissa, fonction qui n’avait aucune raison d’être remise en cause par la brusque apparition du mari. Et sa chambre alors ? Sir George voudrait sans doute s’installer à côté de celle de sa femme.

Gênée, elle se rendit compte qu’elle devait avoir l’air rien moins que contente et qu’Ambrose la regardait d’un œil sardonique et amusé, comme s’il voyait sa déconvenue. Murmurant une excuse, elle s’éclipsa.

Bien que Tolly ne lui eût pas encore porté son thé, Clarissa commençait à remuer dans son lit. Cordélia tira les rideaux et tourna la clef dans la porte donnant sur le couloir. Elle se tint près du lit jusqu’à ce que Clarissa ouvrît les yeux, puis elle dit :

« Votre mari vient d’arriver. Il paraît que sa réunion s’est terminée plus tôt que prévu. »

Clarissa se souleva sur ses oreillers.

« George ? Mais c’est idiot ! Je ne l’attendais que ce soir !

– Eh bien, il est là », fit Cordélia.

Elle avait eu raison de prévenir Clarissa, se dit-elle. La façon dont elle avait accueilli la nouvelle n'aurait guère pu faire plaisir à son mari. Clarissa s'assit et regarda fixement devant elle, le visage dénué d'expression.

« Tirez sur la sonnette, s'il vous plaît. Là, près de la cheminée. Il est temps que Tolly m'apporte mon thé.

– Je me demandais si vous vouliez que je reste ici quand même.

– Évidemment ! s'écria Clarissa d'une voix brusque, presque effrayée. Qu'est-ce que cela change ? Vous savez ce que vous avez à faire ici. Si quelqu'un cherche à me tuer, ce n'est pas l'arrivée de George qui l'en empêchera !

– Je pourrais lui laisser ma chambre, si vous le désirez. »

Clarissa se tira du lit et se dirigea vers la salle de bain.

« Oh ! Ne soyez pas si naïve, Cordélia ! Restez. Et dites à George que je suis réveillée, qu'il peut venir me voir. »

Elle disparut. Cordélia décida d'attendre que Tolly arrive avec le thé. Elle ferait tout son possible pour éviter que Clarissa ne reste sans protection jusqu'au lever de rideau.

Clarissa revint de la salle de bain et grimpa dans son lit.

« Pendant que nous sommes encore seules, pourriez-vous me dire quel est le programme de la journée ? demanda Cordélia.

– Oh ! Vous n'êtes pas au courant ? Je pensais vous avoir déjà tout expliqué. Le rideau se lève à trois heures et demie. Ambrose a prévu le déjeuner vers midi. Ensuite, je me reposerai seule ici jusqu'à trois heures moins le quart. Je n'aime pas passer trop de temps dans ma loge avant d'entrer en scène. Vous pourrez venir m'appeler à trois heures moins le quart. Nous déciderons alors de ce que vous ferez pendant la représentation. La vedette partira chercher les autres acteurs à Speymouth. Ils devraient arriver ici à deux heures et demie au plus tard. Ambrose a loué une vedette plus grande pour les spectateurs invités. Ils sont attendus à trois heures. Pendant l'entracte, à quatre heures et demie, nous prendrons le thé sous l'arcade, s'il fait assez chaud, et nous dînerons à sept heures et demie dans la grande salle. Les canots sont commandés pour neuf heures.

– Et ce matin ? Qu'y a-t-il de prévu pour les trois heures entre le petit déjeuner et le déjeuner ? Nous essaierons de les passer ensemble.

– C'est tout à fait possible. Ambrose a proposé que nous fassions le tour de l'île en vedette, mais je lui ai répondu que nous ne faisons pas une excursion à cinq livres par jour. J'ai eu une idée bien plus drôle. Ambrose ne nous a pas encore montré certains aspects de Courcy.

Vous ne vous ennuierez pas, croyez-moi. Pour commencer, nous irons voir les crânes de Courcy.

– Les crânes de Courcy ? Voulez-vous dire de vrais crânes, ici, au château ? »

Clarissa éclata de rire.

« Ils sont tout ce qu'il y a de plus vrai. Dans la crypte de l'église. Ambrose vous racontera la célèbre légende. Ça sera une excellente préparation aux horreurs d'Amalfi. »

Tolly, avec le plateau à thé, arriva en même temps que Sir George. Clarissa accueillit son mari d'une manière tout à fait charmante. Elle lui tendit une main languide que Sir George porta à ses lèvres ; puis, très raide, il se baissa et appuya brièvement son visage contre celui de sa femme. D'une voix aiguë et crispée, Clarissa s'écria :

« Quelle bonne surprise, mon chéri ! Tu as donc trouvé un bateau ? Bravo ! Tu t'es bien débrouillé ! »

Sir George ne regarda même pas Cordélia. D'un ton bourru, il demanda à sa femme :

« Tout va bien ?

– Bien sûr, chéri ! T'inquiétais-tu à mon sujet ? Comme c'est touchant ! Mais, comme tu vois, je suis toujours là, duchesse de Malfi. »

Cordélia les laissa. Elle se demandait si Sir George trouverait une occasion pour lui parler en tête-à-tête et, dans ce cas, si elle devait mentionner la gravure glissée sous la porte. C'était lui, après tout, qui l'avait engagée, mais à la demande de Clarissa. Clarissa était sa cliente, elle payait pour se faire protéger. Cordélia eut l'intuition qu'elle devait se taire, du moins jusqu'à la fin de la représentation. Puis elle se rappela le marbre volé. Surprise par l'arrivée de Sir George, elle n'y avait plus pensé. À présent, elle revoyait sa forme pâle dans son imagination, avec toute l'intensité sinistre d'un mauvais présage. Devait-elle au moins prévenir Sir George de sa disparition ? Pourquoi ? Il s'agissait simplement de la reproduction sculptée d'un bras d'enfant, celui d'une princesse morte depuis longtemps. Comment cet objet pouvait-il nuire à qui que ce fût ? Cordélia ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi elle trouvait si important d'en cacher la disparition à Clarissa sinon parce que cette sculpture l'avait dégoûtée et que la moindre allusion à cet objet risquait de la troubler. Elle avait sûrement bien fait de demander à Ambrose de garder le secret, du moins jusqu'à la fin de la représentation. Alors, pourquoi en parler à Sir George ? Il n'avait pas vu le marbre. Il serait toujours temps de mettre tout le monde au courant quand Ambrose commencerait à enquêter, après le spectacle, le soir même. Il n'y avait donc que la

journée à passer. Elle n'avait pas les idées très claires, se dit-elle. Mais une chose était certaine : la présence du mari de Clarissa à Courcy l'inquiétait, alors que ça aurait dû, en principe, lui faciliter la tâche. Elle aurait dû se sentir soulagée de pouvoir partager les responsabilités avec lui. Pourquoi alors voyait-elle en cette arrivée inopinée une nouvelle et fâcheuse complication ? Pourquoi se sentait-elle pour la première fois embringuée dans une partie de colin-maillard dans laquelle elle trébuchait, tandis que des mains invisibles la faisaient tourner, la poussaient et la tiraient, pendant que quelqu'un, derrière tout cela, regardait, attendait, menait le jeu ?

19

Le petit déjeuner se transforma en un interminable repas. Les invités y arrivèrent un à un et mangèrent lentement, comme s'ils craignaient de se lever de table. Les plats allaient bien avec les idées victoriennes d'Herbert Gorringer sur la façon dont il fallait commencer une journée. À mesure qu'on soulevait les couvercles d'argent, les odeurs mêlées d'œufs au bacon, de saucisses, d'oignons et de haddock emplissaient la pièce et donnaient presque la nausée. Malgré la perspective d'une autre belle journée, Cordélia sentait que les hôtes étaient mal à l'aise et qu'elle n'était pas la seule à compter mentalement les heures qui les séparaient de la nuit. On aurait dit que les convives s'étaient tous entendus pour ne pas contrarier Clarissa. Quand celle-ci annonça son intention d'aller visiter l'église et la crypte, il y eut un murmure approuvateur d'une suspecte unanimité. Si quelqu'un avait préféré faire le tour de l'île en bateau ou se promener seul, il se garda bien de le dire. Tous devaient bien voir que Clarissa était très agitée avant une représentation et personne ne voulait être responsable d'une de ses crises de nerfs. Tandis que le groupe longeait l'arcade, dépassait le théâtre et pénétrait dans l'ombre de l'allée qui menait à l'église, Cordélia eut l'impression qu'on entourait l'actrice de la sollicitude réservée généralement à une invalide ou – pensée désagréable – à une victime prédestinée.

De tous, Sir George paraissait le plus détendu. Quand ils entrèrent dans l'église et que les autres regardèrent autour d'eux comme des gens décidés à trouver quelque chose de positif à dire, il eut aussitôt une réaction sans équivoque. De toute évidence, il détestait cet amalgame propre au ^{xix}^e siècle qui mêlait ferveur religieuse et romantisme médiéval. Il regardait d'un œil critique l'abside richement ornée, avec ses mosaïques représentant le Christ dans toute sa gloire,

son carrelage de couleurs et ses arcs polychromes.

« Cela ressemble davantage à un club londonien de l'époque victorienne – ou à un bain turc – qu'à une église. Désolé, Gorringe, mais cet édifice me laisse froid. Qui en était l'architecte déjà ?

– George Frederick Bodley. Quand mon arrière-grand-père en arriva à restaurer l'église, il était fâché avec Godwin. Il a eu des relations orageuses avec tous ses architectes. Dommage qu'elle vous déplaise. Les peintures des retables sont de Lord Leighton et les vitraux proviennent de l'atelier de William Morris qui se spécialisait dans ces teintes plus claires. Bodley fut l'un des premiers architectes de l'époque à lui passer des commandes. En général, on trouve que le vitrail de gauche est assez réussi.

– Je ne vois pas comment quelqu'un pourrait prier dans un endroit pareil. Est-ce le monument aux morts, là-bas ?

– Oui. Il a été érigé par l'oncle dont j'ai hérité. C'est sa seule contribution à l'architecture du château. »

Le monument, une simple dalle de pierre, était encastré dans le mur, à gauche de l'autel. On y lisait l'inscription suivante :

À la mémoire des hommes de Courcy qui tombèrent au champ d'honneur pendant les deux guerres et dont les restes reposent en terre étrangère 1914-1918 1939-1945

Cette plaque, au moins, suscita l'approbation de Sir George :

« Voilà qui me plaît. C'est simple et digne. Qui a bien pu déposer cette couronne ? Elle ne date pas d'hier, à en juger par son aspect. »

Ambrose s'était approché de lui par derrière.

« Il y en aura une fraîche le 11 novembre. Munter les tresse lui-même avec nos lauriers et en accroche une nouvelle tous les ans. Son père est mort à la guerre, dans la marine, je crois. Il aurait péri noyé. C'est tout ce qu'il m'en a dit.

– Assistez-vous à cette scène touchante ? demanda Roma.

– Non, Munter ne m'y a jamais invité. C'est une cérémonie strictement privée. Je ne sais même pas si je suis censé être au courant de la chose. »

Roma se détourna :

« Cela jette un jour nouveau sur Munter, » en tout cas. Qui aurait pu croire qu'il avait un côté romantique ? Mais pourquoi fleurit-il ce monument-ci ? Son père n'a pas vécu ni travaillé dans l'île, n'est-ce pas ?

– Pas que je sache.

– Et s'il est mort noyé, ses ossements ne sont pas enterrés à

l'étranger, ni ailleurs. Tout cela paraît assez dénué de sens. Comme la fête du 11 novembre, d'ailleurs : j'ai l'impression que plus personne ne sait à quoi elle sert.

– Elle sert à se souvenir des braves gars qui sont tombés, répliqua Sir George. Une fois l'an, pendant deux minutes. Ce n'est pas trop demander, tout de même ! Et pourquoi en faire une sorte de festival vulgaire et sentimental ? Lors de notre dernier défilé, le pasteur a parlé du tiers monde et du concile œcuménique. Je voyais certains anciens combattants s'agiter.

– Sans doute croyait-il que son sermon avait un rapport avec la paix du monde, dit Roma.

– Le jour de l'Armistice n'a rien à voir avec la paix. Il concerne la guerre et le souvenir des soldats tués. Une nation qui est incapable d'honorer ses morts ne mérite plus qu'on se sacrifie pour elle. Et qu'est-ce que le tiers monde a donc de si paisible ? »

Sir George se détourna brusquement et, pendant un instant, Cordélia crut voir des larmes briller dans ses yeux. Puis elle s'aperçut qu'il ne s'agissait que d'un jeu de lumière et faillit rougir de sa naïveté. Si Sir George pensait à ses propres camarades et à toutes ces causes perdues et oubliées pour lesquelles ils s'étaient battus, il le faisait sans pleurer. Il avait vu tant de cadavres, tant de mourants. Pour lui, que pouvait signifier une mort de plus ? se demanda Cordélia.

Une porte dans la sacristie menait en bas, dans la crypte. Descendre les étroites marches, à la lumière de la lampe de poche d'Ambrose, c'était comme descendre dans un autre monde, une autre époque. C'était le seul endroit où l'on voyait une trace de l'ancienne construction normande. Le plafond était si bas qu'Ivo, le plus grand de tous, pouvait à peine se tenir droit, et les gros piliers semblaient peiner sous le poids des neuf siècles entassés sur leurs chapiteaux. Ambrose tendit le bras, appuya sur un interrupteur et la pièce minuscule s'emplit d'une lumière crue peu flatteuse. Aussitôt ils aperçurent les crânes. Ils s'épalaient sur tout un mur, en une parade ricanante de la mort. On les avait disposés sur de grossières étagères de chêne, en rangs si serrés que Cordélia eut l'impression qu'on n'aurait pu les séparer qu'à coups de hache. Par endroits, du ciment avait coulé sur eux, les fixant bouche contre bouche en une parodie de baiser. Ailleurs, du sable s'était accumulé avec les années, les unissant en un seul bloc, bouchant les cavités nasales, se rassemblant dans les orbites et posant sur les calottes polies une patine de poussière semblable à un linceul.

Ambrose expliqua :

« Ces crânes ont une légende, bien sûr. Au XVII^e siècle, cette île appartenait à la famille de Courcy (celle-ci y habitait en fait depuis le XIV^e siècle). À l'époque dont je vous parle, le seigneur de ces lieux était un représentant particulièrement déplaisant de sa race. Quelqu'un avait dû lui parler des petits amusements que Tibère s'offrait à Capri – je ne crois pas qu'il savait lire – et il s'est mis à l'imiter. Vous pouvez vous imaginer le genre d'horreurs qu'il a perpétrées : jeunes filles de Speymouth et des environs enlevées, droit de cuissage exercé à une échelle que même les plus accommodants des tenanciers trouvaient exagéré, corps mutilés rejetés par la mer à l'indignation générale des habitants. En ce temps-là, Speymouth n'était qu'un petit village de pêcheurs. La ville ne se développa que sous la Régence. Mais les choses finirent par se savoir. Personne n'entreprit quoi que ce soit, bien sûr. Sauf le père de l'une des filles enlevées dont le corps torturé échoua trois semaines plus tard sur le rivage. Il porta plainte contre Courcy devant le magistrat local. Le seigneur passa effectivement en jugement, mais fut acquitté. On suppose qu'il se servit des moyens habituels : juge vénal, faux témoins, jury acheté, intimidation. Et, bien entendu, on n'avait aucune preuve contre lui. À la fin du procès, le père, qui, selon la légende, était une sorte de géant, se leva dans la salle d'audience et prononça contre Courcy et sa famille des malédictions pénibles quoique traditionnelles : mort du premier-né, horribles maladies, ruine du château, extinction de la lignée. Ce fut sûrement la partie la plus appréciée de tout l'épisode. Puis, en 1666, arriva la peste. »

Ici, Ambrose fit une pause. Pour l'effet dramatique, c'était inutile, se dit Cordélia : le petit groupe rassemblé autour de Gorringer regardait son hôte avec l'extrême attention de touristes étrangers dont le guide, pour une fois, leur en donne pour leur argent.

« La peste fut particulièrement meurtrière sur cette côte, reprit Ambrose. On dit qu'elle y avait été introduite par une famille de Cheapside qui s'était réfugiée dans un village, chez des parents. Le pasteur et sa famille comptèrent parmi les premières victimes, de sorte qu'il n'y eut plus personne pour célébrer le service funèbre. Bientôt, il ne resta plus qu'un seul homme, un vieillard, pour enterrer les morts. C'était le règne de l'anarchie. L'île se sentait à l'abri du danger et Courcy menaça de mort quiconque y aborderait. Or, il paraît qu'un bateau chargé de femmes et d'enfants, et manœuvré par un seul homme adulte, essaya de le faire. Si ses occupants espéraient éveiller la pitié de Courcy, ils se trompaient. Le seigneur se comporta d'une façon tout à fait logique dans ce cas. Le seul moyen d'échapper au fléau, c'était la quarantaine. Il était évidemment moins logique de faire des trous dans le plancher de l'embarcation, puis de forcer le bateau à reprendre le large où sa cargaison humaine se noya avant

d'avoir pu atteindre la côte. Mais peut-être s'agit-il là d'une exagération destinée à rendre le récit plus intéressant. En ce qui concerne ces "boat-people" du ^{xvii}^e siècle, on devrait accorder à Courcy le bénéfice du doute. Et maintenant venons-en au point fort de cette histoire.

– Il ne manque plus que des costumes de Motley et une musique de scène de Menotti », murmura Ivo.

Mais Cordélia vit qu'il était aussi captivé que tous les autres.

« Je ne sais pas si vous connaissez les symptômes de la peste bubonique, poursuivit Ambrose. Les victimes ont d'abord l'impression de sentir une odeur de pommes pourries. Ensuite leur front se couvre de pustules roses. Un jour, donc, le père de la jeune fille assassinée sentit l'odeur fatale et vit au fond d'un miroir la marque de la mort. C'était par une nuit d'été, mais le vent soufflait et la mer était agitée. L'homme savait qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre : la peste tuait rapidement. Il mit son bateau à l'eau et prit la direction de l'île.

« Courcy et sa petite cour privée étaient en train de dîner quand la porte de la grande salle s'ouvrit et qu'apparut une haute silhouette ruisselante. Le père de la jeune fille – car c'était lui – avança en chancelant vers son ennemi, les yeux brûlants de haine, les autres convives étaient trop stupéfaits pour intervenir. Quand il arriva près de Courcy, l'homme l'étreignit et l'embrassa en plein sur la bouche. »

Quand Ambrose se tut, le silence se fit lourd. Cordélia se demanda si l'auditoire allait applaudir poliment. L'histoire avait été bien racontée ; la simplicité, l'horreur, la lutte symbolique entre l'innocence et le mal lui conféraient un pouvoir envoûtant.

« Cette légende ferait un bon opéra, dit Ivo, vous en avez déjà le livret. Reste à trouver un Verdi ou un Benjamin Britten. »

Contemplant les crânes avec un mélange de fascination et de dégoût, Roma Lisle demanda :

« La malédiction s'est-elle réalisée ?

– Absolument. Courcy et ses gens attrapèrent la peste et furent anéantis. Sa famille s'éteignit. On ne vint les enterrer que quatre ans plus tard. Mais il faut dire que l'île inspirait une crainte superstitieuse. Les habitants de Speymouth évitaient de la regarder. Les pêcheurs obéissant à des rites ancestraux se signaient quand ils passaient à l'ombre de ses falaises. Le château tomba en ruine. Il resta dans cet état jusqu'à ce que mon arrière-grand-père le rachète en 1864. Il s'en fit construire un autre de style moderne, assécha et défricha les terres. Il ne laissa subsister que les ruines de la vieille église. Courcy et ses gens n'avaient pas été ensevelis au cimetière. Les autochtones ne les avaient pas jugés dignes d'un enterrement chrétien. Aussi quand mon

arrière-grand-père commença à aménager son jardin, il découvrait sans cesse des squelettes. Ses employés ramassèrent les crânes et les rangèrent ici. C'était faire un compromis entre les inhumer chrétiennement et les brûler avec les feuilles mortes.

– Il y a une inscription au-dessus de l'étagère du haut, fit remarquer Roma. Des caractères grossièrement gravés. S'agit-il d'une référence biblique ?

– Ah ! oui, répondit Ambrose, c'est là un commentaire dû à l'un des maçons de l'époque victorienne. Le brave homme a estimé que cet alignement de Yoricks permettait de tirer une morale et d'embellir une légende. Non, je ne vous dirai pas à quoi il renvoie. Trouvez-le vous-même. »

Cordélia n'eut pas besoin de chercher. Sa connaissance du Nouveau Testament due à son éducation de couventine et une heureuse intuition la menèrent droit au texte :

« C'est moi qui ferai justice, qui rétribuerai, dit le Seigneur. »

Ce commentaire, en fait, ne convenait guère, songea-t-elle. Si l'histoire d'Ambrose était vraie, la vengeance avait au contraire été singulièrement – et de manière fort satisfaisante – humaine !

Il faisait très froid dans la crypte. La conversation s'était tue. Formant un cercle, les visiteurs contemplaient les crânes comme si les cavités nasales déchiquetées et les orbites vides pouvaient leur révéler le secret de leur mort. Combien ils étaient peu effrayants, se dit Cordélia, ces vieux symboles de la mortalité disposés comme une rangée de diables ricanants, destinés à faire peur aux enfants dans une foire. Dans la nudité de leur anonymat, ils réduisaient les prétentions humaines à la risible évidence que le plus durable chez l'homme, ce sont les dents.

Pendant le récit d'Ambrose, elle avait jeté des coups d'œil furtifs à Clarissa pour voir quel effet produirait sur elle cette histoire épouvantable. Elle trouvait curieux que le dessin grossier d'une tête de mort pût lui inspirer une telle frayeur tandis que la réalité ne lui causait qu'un frisson exagéré de dégoût. Mais la sensibilité raffinée de Clarissa semblait capable de supporter n'importe quelles horreurs du moment qu'elles étaient anesthésiées par le temps et ne la menaçaient pas directement. Même dans la lumière dure et crue de la crypte, elle avait les joues roses et les yeux plus brillants que jamais. Sans doute n'aurait-elle pas aimé visiter cet endroit seule, mais maintenant, consciente d'être le centre d'intérêt du petit groupe, elle jouissait des mêmes sensations fortes qu'un enfant qui regarde un film d'horreur et qui sait que rien de tout cela n'est vrai, que dehors l'attend la rue familière, les visages ordinaires, le petit monde douillet de la maison.

Quoi que Clarissa redoutât, et Cordélia ne pouvait pas croire que cette peur fût feinte, elle n'éprouvait aucune sympathie pour ces âmes tourmentées mortes depuis longtemps, aucune crainte de recevoir des visites surnaturelles aux environs de minuit. Cependant certaine que sa mort, quand elle viendrait, sous quelque forme que ce fût, aurait un visage humain. Mais maintenant, rendue euphorique par l'excitation, elle dit à Ambrose :

« Quel amoncellement d'horreurs que ton île ! Charmante en surface, grouillante de choses malsaines en dessous. Mais n'a-t-on pas commis un vrai meurtre ici, récemment ! Parle-nous du Chaudron du Diable, et conduis-nous-y. »

Ambrose évita son regard. L'un des crânes était mal aligné. Il prit la boule blanche entre ses mains et essaya de la repousser. La tête lui résista et, soudain, le maxillaire s'en détacha. D'un geste brusque, Ambrose le remit en place, s'essuya les mains à son mouchoir et répondit :

« Il n'y a rien à voir. Et ce drame assez affreux ne peut intéresser que ceux qui aiment imaginer les autres en train de souffrir. »

Clarissa ne voulut pas comprendre la mise en garde et la critique implicite contenues dans cette remarque.

« Oh, ne sois pas si collet monté ! s'écria-t-elle. Cette histoire remonte au moins à quarante ans et de toute façon je la connais. Je veux voir l'endroit où elle s'est déroulée. De plus, cela m'intéresse à titre personnel. George était ici, dans l'île, à l'époque. Le saviez-vous ?

– Oui, répondit laconiquement Ambrose.

– J'ignore de quoi il s'agit, mais vous feriez bien de nous le montrer, intervint Roma. Clarissa ne vous laissera pas en paix et maintenant, nous aussi, nous aimerions bien satisfaire notre curiosité. L'endroit en question ne peut guère être pire que celui-ci. »

Personne d'autre ne prit la parole. Clarissa et sa cousine étaient de curieuses alliées, se dit Cordélia. Elle se demanda si Roma s'intéressait vraiment à cette histoire ou si elle espérait l'entendre raconter le plus vite possible pour pouvoir sortir de la crypte. Clarissa prit la voix cajoleuse d'une enfant importune :

« Je t'en prie, Ambrose. Tu m'avais promis de m'y emmener un de ces jours. Pourquoi pas maintenant, puisque nous sommes déjà ici ? »

Ambrose se tourna vers George Ralston. Son regard semblait quêter un assentiment, ou du moins quelque commentaire. Mais s'il espérait de l'aide pour résister à Clarissa, il dut déchanter. La figure de Sir George était impassible et, pour une fois, immobile.

« Bon, si vous insistez », dit Ambrose.

Il conduisit ses hôtes à une porte basse, à l'extrémité ouest de la crypte. Elle était en chêne noirci par les ans, renforcée par deux bandes de fer et pourvue d'un double verrou. À côté d'elle, une clef pendait à un clou. Ambrose tira les verrous et introduisit la clef dans la serrure. Elle tourna assez facilement, mais Gorringer dut faire un effort pour ouvrir le battant. Une fois à l'intérieur, il leva le bras et tourna un commutateur. Devant eux, les invités aperçurent un couloir voûté, juste assez large pour permettre à deux personnes d'y avancer de front. Ambrose prit la tête du petit groupe, Clarissa sur ses talons. Roma marchait seule, suivie de Cordélia et de Simon. Sir George et Ivo fermaient la marche.

À moins de six mètres plus loin, le couloir se prolongeait par un escalier de pierre abrupt qui tournait à gauche. En bas, le passage s'élargit, mais le plafond était si bas qu'Ivo devait se baisser. Le corridor était éclairé par des ampoules nues qui pendaient au bout d'un fil. Malgré l'odeur de moisi, l'air était assez frais pour qu'on y respire à l'aise. Dans le silence, leurs pas résonnaient sur le sol de pierre. Cordélia jugea qu'ils devaient avoir parcouru deux cents mètres quand ils parvinrent à un coude, puis à un second escalier, plus abrupt que le premier et plus grossier, comme taillé dans le roc. C'est alors que la lumière s'éteignit.

Après la clarté artificielle du tunnel, ces ténèbres subites et profondes leur coupèrent le souffle et l'une des femmes poussa un cri. Cordélia pensa que c'était Clarissa. Pendant un instant, elle lutta contre la panique, s'efforça de calmer son cœur affolé. Instinctivement, elle étendit la main dans le noir et rencontra un bras ferme et chaud sous le coton : le bras de Simon. Elle le lâcha immédiatement, mais aussitôt la main du garçon saisit la sienne. Puis elle entendit la voix d'Ambrose :

« Désolé, mes amis. J'avais oublié que cet éclairage est réglé par une minuterie. Je vais trouver le bouton dans une seconde. »

Cordélia jugea qu'il en fallut au moins quinze. Quand la lumière revint, ils se regardèrent tous en clignant des paupières, arborant des sourires un peu gênés. Simon retira aussitôt sa main, comme sous l'effet d'une brûlure et détourna la tête.

« Tu aurais dû nous prévenir avant de nous jouer un tour pareil », se plaignit Clarissa.

Ambrose avait l'air amusé.

« C'était tout à fait involontaire, je t'assure. Et cela ne se reproduira plus. La salle située au-dessus du Chaudron est pourvue d'une installation électrique normale. Plus qu'une cinquantaine de mètres. Je te ferai remarquer, ma chère, que c'est toi qui as voulu venir ici. »

Ils descendirent l'escalier, se tenant à une rampe de corde passée dans des anneaux fixés dans le roc. Au bout d'une autre trentaine de mètres, le couloir s'élargit pour former une grotte au plafond bas. D'une voix qui paraissait anormalement forte, Ivo demanda :

« Nous devons nous trouver à douze mètres sous terre. Comment cet endroit est-il ventilé ?

– Par des puits d'aération. L'un d'eux débouche dans la casemate construite pendant la dernière guerre pour défendre la côte sud de l'île. Et il y en a plusieurs autres. On pense que le premier a été installé par Courcy. Le Chaudron du Diable devait lui être bien utile. »

Au milieu du plancher se découpait une trappe en chêne pourvue de deux gros verrous. Ambrose les tira et souleva l'abattant. Les autres se pressèrent autour de l'ouverture et six têtes se penchèrent pour regarder en bas. Ils aperçurent une échelle métallique qui menait à une grotte. Au-dessous d'eux, on voyait la mer. On n'aurait pu dire si c'était la marée montante ou descendante, mais on voyait de la lumière entrer par une ouverture en forme de demi-lune ; puis ils entendirent un faible murmure et sentirent l'odeur âcre et salée des algues. À chaque vague, l'eau envahissait la grotte et bouillonnait autour des barreaux de l'échelle. Cordélia frissonna. Ces coups de boutoir réguliers avaient quelque chose d'impitoyable, presque d'inquiétant.

« Et maintenant, raconte ! » ordonna Clarissa.

Ambrose resta un instant silencieux, puis il dit :

« Cela s'est passé en 1940. Le gouvernement avait réquisitionné l'île et le château. Il s'en servait comme centre de rassemblement pour les étrangers originaires des pays de l'Axe bloqués dans le Royaume-Uni par la guerre, et pour d'autres personnes, y compris un certain nombre de sujets britanniques soupçonnés, au pire, d'être des agents de l'ennemi, au mieux, des sympathisants nazis. Comme mon oncle vivait au château avec son seul serviteur, on le fit déménager et on l'installa dans le cottage, près des écuries, c'est Oldfield qui les occupe maintenant. Ce qui se passait au château était, bien entendu, ultra-secret. Les internés ne restaient ici que peu de temps et je n'ai pas la moindre raison de supposer que leur séjour était particulièrement pénible. Certains d'entre eux étaient libérés après interrogatoire, d'autres partaient dans un camp de l'île de Man, d'autres encore ont connu une fin moins agréable. Mais George en sait plus que moi là-dessus. Comme l'a dit Clarissa, il a été affecté ici comme jeune officier pendant quelques mois de l'année 1940. »

Ambrose se tut, mais de nouveau il n'y eut aucune réaction. Il avait parlé comme si Sir George n'était plus avec eux. Cordélia vit Roma

jetter à Ralston un regard surpris, légèrement méfiant. Ensuite, elle entrouvrit la bouche, se ravisa, mais continua à le fixer obstinément comme si elle le voyait pour la première fois.

Ambrose poursuivit :

« Je ne connais pas les détails. Quelqu'un doit les connaître, je suppose, du moins pour autant qu'on ait jamais su toute la vérité. Il doit bien y avoir quelque part un rapport officiel sur l'incident, même s'il n'a jamais été rendu public. Je ne sais de cette affaire que ce que mon oncle m'en a dit lors d'une de mes rares visites ici, et encore ne s'agissait-il que de rumeurs. »

À ce moment, Clarissa manifesta habilement quelque impatience. Sa mimique, pensa Cordélia, était aussi artificielle que la grimace de dégoût avec laquelle elle avait regardé les crânes un peu plus tôt. Clarissa n'avait nul besoin de se montrer impatiente : elle connaissait parfaitement la suite de l'histoire.

Étendant ses mains potelées, Ambrose haussa les épaules comme s'il se résignait à un récit qu'il eût préféré éviter. Cela lui aurait pourtant été possible s'il l'avait vraiment voulu, se dit Cordélia. Pour la première fois, elle se demanda si la conversation, et même la visite de la crypte, faisaient partie d'un plan concerté.

« En mars 1940, reprit Ambrose, il y avait cinquante internés à Courcy et, parmi eux, un petit nombre de fanatiques nazis, pour la plupart des Allemands bloqués en Angleterre au commencement des hostilités. Ils soupçonnaient l'un d'eux, un garçon de vingt-deux ans, d'avoir trahi leurs secrets au cours de son interrogatoire par les autorités britanniques. C'est possible. Ils pensaient aussi qu'il était peut-être un agent britannique infiltré dans leurs rangs. Ce qui semble certain, c'est que ces nazis organisèrent un tribunal secret dans la crypte de l'église, accusèrent leur camarade de trahison et le condamnèrent à mort. Puis ils le bâillonnèrent, lui ligotèrent les bras et l'emmenèrent le long du tunnel jusqu'ici, au Chaudron du Diable. Comme vous pouvez le voir, la grotte est percée d'une étroite ouverture qui débouche sur la petite baie située à l'est de l'île, mais elle est toujours immergée à marée haute. Les nazis attachèrent leur victime à cette échelle de fer et le laissèrent se noyer. Le jeune homme était très grand. Il est mort dans les ténèbres et sa fin fut atroce. Plus tard, l'un de ses assassins se glissa de nouveau et détacha le cadavre, qui fut emporté par la mer. Quand, deux jours plus tard, il échoua sur le rivage, ses poignets étaient entaillés presque jusqu'à l'os. Un des codétenus raconta que le jeune homme avait paru très déprimé les derniers temps. Il laissa entendre que la victime s'était liée les poignets pour s'empêcher de nager, puis avait sauté dans la mer. Aucun de ses juges, ou bourreaux, ne parla.

– Comment a-t-on appris cette histoire, alors ? demanda Roma.

– Quelqu'un a dû finir par cracher le morceau, mais seulement après la fin de la guerre. À l'époque, Oldfield vivait à Speymouth et travaillait ici pour l'armée. Il peut avoir entendu des rumeurs. Il le nie maintenant, mais quelqu'un dans l'île doit avoir eu des soupçons. Quelqu'un a peut-être même approuvé ce qui s'est passé ou, du moins, a fermé les yeux. C'était l'armée, après tout, qui commandait ici. Pourtant, les internés ont pu se procurer les clefs de la crypte et du passage secret, et les remettre à leur place sans être découverts. Cela semble indiquer qu'un des responsables s'est montré... disons, négligent. »

Clarissa se tourna vers son mari.

« Chéri, comment s'appelait le garçon qui est mort ?

– Cari Blythe. »

Clarissa se tourna de nouveau vers les autres. Elle avait une voix suraiguë, hystérique.

« Le plus extraordinaire, c'est qu'il est anglais – son père, tout du moins, sa mère était allemande – et que George est allé en classe, avec lui, n'est-ce pas, chéri ? Tous deux étaient à Melhurst. De trois ans son aîné, ce garçon était assez affreux, cruel, même – une de ces terreur qui empoisonnent la vie des autres élèves. George et lui n'étaient pas exactement amis. En fait, George le détestait. Et dire qu'il l'a retrouvé ici, à sa merci ! N'est-ce pas curieux ?

– Pas tellement, intervint Ivo tranquillement. Les collègues privés anglais ont contribué à produire bon nombre de sympathisants nazis, et Courcy était l'endroit où l'on avait des chances de les trouver en 1940. »

Cordélia regarda au bas de l'échelle. Crue, éblouissante, la lumière du couloir n'atténuait en rien l'horreur des lieux, au contraire. Autrefois, la cruauté de l'homme envers l'homme était pudiquement cachée par les ténèbres ; on imaginait des cachots sombres et étouffants, le jour filtrant à travers des ouvertures aussi étroites que des meurtrières. Mais les chambres d'interrogatoire et de torture modernes étaient violemment éclairées. Les technocrates de la souffrance avaient besoin de voir ce qu'ils faisaient. Cet endroit lui devint soudain intolérable. Le froid du souterrain s'intensifia. Elle dut raidir les bras et serrer les poings pour ne pas trembler trop visiblement. Dans son imagination, le tunnel derrière eux s'étendait à l'infini ; il leur faudrait courir le long de ce boyau illuminé comme des rats terrifiés. Elle sentit une goutte de sueur rouler sur son front et lui piquer les yeux. Elle se força à parler, espérant que sa voix ne la trahirait pas.

« Si nous sortions d'ici ? J'ai l'impression d'être une voyeuse.

– Et moi j'ai froid », ajouta Ivo.

Comme si elle n'avait attendu que cette réplique, Clarissa frissonna. Puis Sir George parla pour la première fois. Cordélia se demanda si c'était à cause d'une aberration de ses sens ou de l'écho de la voûte basse que la voix du baronnet lui sembla si changée.

« Si ma femme a satisfait sa curiosité, nous pouvons peut-être partir. »

Puis, brusquement, il fit quelques pas en avant. Avant que les autres aient pu deviner ses intentions, il mit son pied derrière la trappe ouverte et poussa. L'abattant tomba avec fracas. Les murs parurent craquer et le couloir trépider sous leurs pieds. Ils devaient tous avoir crié, mais leurs voix s'étaient perdues dans le rugissement répété en écho, réverbéré par les murs. Quand le vacarme diminua, personne n'éprouva le besoin de parler. Sir George avait déjà pivoté sur ses talons et se dirigeait vers la sortie.

Cordélia éprouva une telle peur, une telle détresse, qu'elle se sentit devenir complètement claustrophobe et se trouva légèrement en tête des autres. Même la crypte avec son ossuaire bien rangé était préférable à cet endroit horrible. Elle se baissa pour ramasser un rectangle soigneusement plié de papier blanc. Elle le fit instinctivement et sans curiosité, sans même retourner le billet pour voir s'il portait une adresse. À la dure lumière de l'unique ampoule, le dessin du crâne et la citation dactylographiée se détachaient avec netteté sur le fond clair. Cordélia se rendit compte qu'elle avait su dès le premier instant ce que c'était. *

« Ta mort est décidée ; voilà la conséquence du meurtre.

Nous ne respectons ni mérite ni souffle chrétien,

Quand nous savons que seule la mort purge les forfaits. »

Cette citation, se dit-elle, n'était pas absolument exacte. Le premier mot en était certainement « ma » et non « ta ». Mais le message était clair, lui. Elle le glissa dans la poche de son chemisier et se tourna pour attendre les autres. Elle essaya de se rappeler leur position au moment où la lumière s'était éteinte. Ce devait être à l'endroit où le couloir faisait un coude. Il aurait suffi de quelques secondes à l'un d'entre eux pour retourner en hâte à sa place, sous le couvert de l'obscurité, quelqu'un qui avait le message tout prêt, quelqu'un qui se moquait bien que Clarissa apprît que son ennemi était l'un des membres de leur petit groupe, ou qui pouvait même l'avoir souhaité. Si elle ne l'avait pas vu en premier, ou s'ils avaient été tous ensemble, le billet serait tombé entre les mains de Clarissa. L'adresse avait été tapée sur la même machine que la citation. Ambrose était le suspect

numéro un. La lumière s'était éteinte vraiment très à propos. Tous pourtant pouvaient être coupables sauf Simon. Elle avait senti la main ferme du garçon dans la sienne.

Puis ils arrivèrent. Debout sous l'ampoule, Cordélia scruta leurs visages. Mais aucun d'entre eux ne trahissait la moindre anxiété, la moindre surprise : personne ne baissa les yeux. En les rejoignant, elle comprit pleinement, pour la première fois, pourquoi Clarissa avait si peur. Jusque-là, les messages lui étaient apparus comme une persécution puérile que toute femme intelligente aurait jugé à peine dignes d'un bref instant d'angoisse. Mais ils exprimaient la haine, sentiment qu'il ne fallait jamais prendre à la légère. Les billets étaient puérils, certes, mais, derrière cette puérilité se dissimulait une méchanceté adulte et sophistiquée ; le danger dont ils menaçaient la destinataire pouvait, après tout, être réel, imminent. Cordélia se demanda si elle avait le droit de cacher ces derniers messages à Clarissa, si elle ne devait pas la prévenir pour qu'elle redoublât de vigilance. Mais elle avait reçu des instructions très claires : éviter à sa « cliente » toute anxiété ou contrariété avant la représentation. Il resterait suffisamment de temps après la fin de la pièce pour voir ce que l'on devait entreprendre. Et il n'y avait plus que quatre heures à attendre jusqu'au lever du rideau.

Quand ils passèrent à côté des rangées de crânes, cette fois sans les regarder, Cordélia se retrouva près d'Ivo. Par nécessité ou à dessein, il marchait plus lentement que les autres. Cordélia régla son pas sur le sien.

« Très instructif, cet incident, n'est-ce pas ? dit-il. Pauvre vieux Ralston ! Si je comprends bien, cet épisode n'était qu'un exemple d'exhibitionnisme conjugal. Qu'en pensez-vous, ô sage Cordélia ?

– J'ai trouvé ça horrible », répondit-elle.

Et tous deux savaient qu'elle ne faisait pas seulement allusion à l'agonie du pauvre renégat, à sa terrible mort solitaire. Roma s'approcha d'eux. Cordélia remarqua que, pour une fois, elle avait l'air animée. Ses yeux brillaient de méchanceté.

« Eh bien, quelle scène peu édifiante ! Pour ceux qui ont la chance d'être célibataires, cela donne une image bien pénible du saint état du mariage. Une image presque terrifiante.

– Le mariage *est* terrifiant, déclara Ivo. C'est du moins ainsi que je l'ai ressenti. »

Roma tenait à son sujet :

« À-t-elle toujours besoin d'un étalage de cruauté pour se doper mentalement avant une représentation ?

– Elle est nerveuse, c'est certain. Chacun réagit différemment à

l'anxiété.

– Mais, enfin, il ne s'agit que d'une représentation d'amateurs ! Le théâtre compte à peine cent places. Et Clarissa, c'est tout de même une professionnelle ! Je me demande ce que pouvait bien éprouver George Ralston tout à l'heure ? » poursuivit Roma d'un ton où perçait une nette satisfaction.

Cordélia eut envie de lui répondre qu'un simple coup d'œil sur Sir George aurait suffi à la renseigner. Mais elle ne dit rien.

« Comme la plupart des soldats de métier, Ralston est un sentimental, répliqua Ivo. Il prend de grandes notions tels que l'honneur, la justice, la loyauté et les fixe à son cœur avec des crampons d'acier, pour parler comme Polonius. C'est plutôt sympathique, mais cela entraîne forcément une certaine... rigidité. »

Roma haussa les épaules.

« Si vous voulez dire par là qu'il se maîtrise anormalement bien, je suis de votre avis. Je serais curieuse de voir ce qui se passerait s'il perdait un jour son sang-froid. »

Clarissa se retourna et leur cria d'une voix impérieuse et gaie :

« Dépêchez-vous, vous trois ! Ambrose veut fermer la crypte. Et moi, je veux mon déjeuner. »

20

La terrasse ensoleillée, où le déjeuner était servi sur une table à treteaux recouverte d'une nappe blanche, offrait un tel contraste avec le trou sombre et malodorant du Chaudron du Diable que Cordélia se sentit toute désorientée. Cette brève descente dans l'enfer du passé aurait pu se produire en un autre lieu, un autre temps. Quand on regardait la mer éclaboussée de lumière et les voiliers, nombreux ce week-end, on pouvait imaginer que rien de tout cela n'était vraiment arrivé ; se dire que la cour de Courcy frappée par la peste, Cari Blythe luttant contre l'horreur de sa lente mort n'étaient que les vestiges d'un cauchemar tout autant dépourvus de réalité que les caricatures d'une bande dessinée.

Le repas, léger, se composait d'une salade de cresson et d'avocats, suivie d'un soufflé au saumon. Sans doute le menu avait-il été choisi à dessein, au cas où la nervosité aurait troublé quelques digestions. Malgré cela, personne ne mangea avec appétit, ni même avec un plaisir manifeste. Cordélia but un verre de riesling frais et se força à

avaler le saumon. Elle n'arrivait guère à apprécier ce qu'elle mangeait, mais elle était persuadée qu'il était délicieux. L'euphorie précaire de Clarissa avait fait place à une méditation inquiète que personne ne voulait troubler. Assise sur la marche au bout de la terrasse, son repas intact sur les genoux, Roma regardait la mer d'un air sombre. Sir George et Ivo se tenaient côte à côte sans échanger un mot. Par contre tous buvaient, sauf Clarissa et elle-même. Assez silencieux, Ambrose circulait parmi ses invités et remplissait leurs verres, une expression d'indulgence amusée dans ses yeux brillants, comme s'ils étaient tous des enfants qui, à un moment de tension, réagissaient exactement comme il s'y attendait.

Chose curieuse, le plus animé, c'était Simon. Sans que Clarissa eût l'air de le remarquer, il buvait ferme ; le geste un peu incertain, les yeux brillants, il engloutissait avidement le vin comme si c'était de la bière. Vers une heure moins dix, il annonça soudain d'une voix forte qu'il allait se baigner. Il dévisagea les autres convives, il s'attendait peut-être à ce qu'ils accueillent cette nouvelle avec intérêt. Pourtant personne ne réagit, sauf Clarissa :

« Pas tout de suite après le repas, mon chéri. D'abord, promène-toi un peu. »

Surpris par le terme d'affection inhabituelle qu'elle avait employé, les autres levèrent la tête. Le garçon rougit, s'inclina avec raideur et disparut. Peu après, Clarissa posa son assiette et consulta sa montre :

« Je vais me reposer un moment. Merci, pas de café, Ambrose. Je n'en prends jamais avant une représentation. Je croyais que tu le savais. Veux-tu demander à Tolly de m'apporter tout de suite un thé ? Du thé de Chine. Elle sait lequel. George, pouvez-vous monter dans cinq minutes ? Je vous verrai un peu plus tard, Cordélia. Disons à une heure dix. »

Elle traversa lentement la terrasse, d'un pas gracieux et décidé, comme si elle sortait de scène. Pour la première fois, Cordélia la vit vulnérable, presque pitoyable, toute à son égocentrique et solitaire frayeur. Elle eut envie de la suivre, mais savait que ce geste ne ferait que l'irriter. Elle n'avait pas à craindre que Clarissa trouvât un autre billet glissé sous sa porte : elle avait inspecté la chambre juste avant de descendre déjeuner. Elle savait à présent que le « corbeau » se trouvait dans le petit groupe qui avait visité le Chaudron du Diable ; or elle avait pu en surveiller tous les membres pendant le repas. Seul Simon était parti tôt. Et pas un instant, elle ne l'avait soupçonné.

Soudain, Roma se leva et courut après sa cousine. Ambrose et Ivo échangèrent un regard, mais ne dirent rien. Peut-être étaient-ils gênés par la présence de Sir George. À présent, il leur tournait le dos pour gagner le bout de la terrasse, sa tasse de café à la main. Il semblait

compter les minutes. Puis il regarda sa montre, posa sa tasse sur la table et se dirigea vers la porte-fenêtre. Le pied sur la marche, il se retourna :

« À quelle heure commence la représentation, Gorringe ?

– À trois heures et demie.

– Et nous nous changeons avant ?

– C'est ce qu'a prévu Clarissa. Il est vrai que nous n'en aurions pas le temps après. Le dîner est servi à sept heures et demie. »

Sir George approuva d'un signe de tête et disparut.

« Clarissa dirige ses esclaves avec la brutale précision d'un chef militaire, commenta Ivo. Vous avez dix minutes avant d'aller au rapport, Cordélia. Cela suffit pour boire un autre café. »

Quand Cordélia ouvrit sa chambre à coucher et franchit la porte de communication, elle trouva Sir George et sa femme debout à la fenêtre, en train de regarder la mer. Un plateau rond en argent avec une seule tasse et une élégante théière assortie était posée sur la table de chevet. Clarissa n'y avait pas encore touché. Toujours vêtue de son chemisier et de son bermuda, elle arpentait la pièce, le teint coloré.

« Elle m'a demandé vingt-cinq mille livres ! Elle m'a sorti ça en rougissant comme une gamine qui demande une augmentation d'argent de poche. Et juste maintenant ! Elle ne pouvait même pas attendre la fin de la représentation.

Comment peut-on être aussi stupide ! Essaie-t-elle de me mettre dans tous mes états ou quoi ? »

Sans se retourner, Sir George répondit :

« Ça devait être très important pour elle. Elle n'a pas pu supporter la tension de l'attente. Elle voulait savoir à quoi s'en tenir. Et puis, ce n'est plus facile de te voir seule.

– Elle n'a jamais eu le sens de l'à-propos, même enfant. Tu pouvais être sûr que Roma choisissait toujours le plus mauvais moment pour dire ou faire quelque chose ! Et Dieu sait si elle a choisi le mauvais moment maintenant ! »

De la fenêtre, Sir George demanda tranquillement :

« Y en aurait-il eu un bon ? »

Clarissa parut ne pas entendre.

« Je lui ai dit que je n'avais pas la moindre intention de lui passer de l'argent pour entretenir un amant qui n'a même pas le cran ou l'élégance de venir le demander lui-même. Je lui ai donné un bon conseil : si tu ne peux pas te faire baisé sans payer, alors, prends quelqu'un de moins cher. Elle est follement amoureuse de lui,

évidemment. Et sa librairie n'est qu'un stratagème pour éloigner cet homme de sa femme. Roma amoureuse ! S'il n'était pas si bête, il me ferait presque pitié, ce type. Quand une vierge de quarante-cinq ans, plutôt laide, s'éprend pour la première fois et goûte à l'amour physique, que Dieu vienne en aide au malheureux amant !

– Mais en quoi cela nous regarde-t-il, ma chère ?

– Ce qui nous regarde, c'est le fric, répondit Clarissa d'un ton acerbe. D'ailleurs, en dehors de toute autre considération, ils n'ont pas la moindre chance de réussir. Ni capital, ni expérience, ni bon sens. Mettre de l'argent dans cette affaire équivaldrait à le jeter par la fenêtre. »

Elle se tourna vers Cordélia :

« Vous feriez bien d'aller vous habiller. Ensuite, fermez votre porte à clef et sortez par ici. Je ne veux pas que vous vous affairiez à côté pendant que je me repose. Je suppose que vous mettrez cette chose indienne. Il ne doit pas falloir beaucoup de temps pour la passer.

– Je ne mets jamais longtemps à m'habiller.

– Ni à vous déshabiller, je présume ? »

Sir George se tourna brusquement.

« Clarissa ! » s'indigna-t-il à voix basse. Sa femme sourit, satisfaite, et, s'approchant de lui, lui tapota la joue.

« Cher George. Toujours aussi galant. » Elle aurait pu tout aussi bien caresser un chien. « N'aimeriez-vous pas que je reste à côté pendant que vous dormez ? La porte de communication pourrait être ouverte ou fermée, comme vous voulez. Je ne ferais aucun bruit.

– Je viens de vous le dire ! Je ne veux pas que vous restiez à côté, ni à proximité. J'aurai peut-être envie de réciter certaines de mes répliques et cela m'est impossible quand je sais que quelqu'un m'écoute. Peut-être qu'avec les trois portes fermées à clef et sans téléphone dans la chambre je peux espérer avoir la paix ! »

Soudain, Clarissa appela : « Tolly ! »

L'habilleuse sortit de la salle de bain, vêtue de noir, impassible comme d'habitude. Cordélia se demanda si elle avait entendu une partie de la conversation. Sans qu'on lui eût dit un mot, Tolly alla à l'armoire et en sortit la robe de chambre de Clarissa qu'elle pendit sur son bras. Puis elle revint et attendit silencieusement à côté de sa maîtresse. Clarissa déboutonna son chemisier et le laissa tomber. Tolly ne fit pas un geste pour le ramasser ; elle dégrafa le soutien-gorge. Clarissa le fit glisser sur ses bras, l'ôta, le tint du bout des doigts et le laissa tomber. Enfin, elle ouvrit la fermeture de son bermuda qu'elle enleva avec son slip, les descendant ensemble par-dessus ses genoux

avant de les faire choir à terre. Elle resta là un moment, immobile, son corps pâle tacheté de lumière ; les seins ronds, presque lourds, la taille mince, les hanches anguleuses et saillantes et la tache de poils dorés. Sans hâte, Tolly déploya la robe de chambre et aida Clarissa à l'enfiler. S'agenouillant, elle ramassa les vêtements épars, puis elle retourna dans la salle de bain. Cordélia eut l'impression d'avoir assisté à une exhibition rituelle. Cette scène avait été d'une sensualité presque innocente, moins vulgaire qu'elle ne l'aurait cru, narcissique plutôt que provocante. Elle eut soudain la conviction, aussi profonde qu'irrationnelle, que c'était là l'image de Clarissa dont elle se souviendrait toute sa vie. Et, quelle qu'ait pu en avoir été la raison, ce moment où elle avait joui de sa propre beauté semblait avoir calmé Clarissa.

« Ne faites pas attention à moi, dit-elle. Vous savez dans quel état je suis avant une représentation. » Elle se tourna vers Cordélia.

« Prenez ce qu'il vous faut dans votre chambre et donnez-moi les deux clefs. Je mettrai le réveil pour trois heures moins le quart. Montez donc à ce moment-là. Je vous dirai alors ce que j'attends de vous pendant la représentation. Ne comptez pas trop voir la pièce dans la salle. J'aurai peut-être besoin de vous en coulisses. »

Laissant Clarissa et Sir George ensemble, Cordélia retourna dans sa chambre. Alors qu'elle enlevait son chemisier et son jean pour passer sa robe longue, elle pensa à l'extraordinaire démarche de Roma. Pourquoi n'avait-elle pas fait ce qui s'imposait : attendre la fin de la représentation et, en cas de succès, profiter de l'euphorie de Clarissa ? Mais peut-être avait-elle considéré ce moment comme le plus propice, peut-être le seul possible. Si la pièce était un fiasco, Clarissa serait d'humeur exécrationnelle. Elle pouvait même quitter Courcy sans assister à la soirée qui devait suivre. Mais Roma connaissait sûrement assez bien sa cousine pour savoir que, quel que fût le moment choisi, elle n'avait aucune chance. Qu'espérait-elle ? Que Clarissa se plairait à avoir un nouveau geste généreux, comme pour Simon Lessing, qu'elle ne pourrait résister au rôle insidieusement gratifiant de protectrice et de libératrice ? Cordélia en déduisit que Roma devait être aux abois, et pas très sûre du succès de Clarissa.

Cordélia se brossa vigoureusement les cheveux et se regarda une dernière fois, sans enthousiasme, dans le miroir. Elle ferma la porte de sa chambre, laissant la clef dans la serrure. Puis elle frappa à la porte de communication et entra. La clef de cette porte-là se trouvait dans la serrure, du côté de Clarissa. Sir George et Tolly étaient partis. Assise à sa coiffeuse, Clarissa se brossait les cheveux avec de grands mouvements énergiques du bras. Sans se retourner, elle demanda : « Qu'avez-vous fait de votre clef ?

– Je l’ai tournée dans la serrure et je l’ai laissée sur la porte. Voulez-vous que je ferme celle-ci maintenant ?

– Non, je m’en chargerai. Je voulais juste m’assurer que vous aviez bien fermé votre porte extérieure.

– Je resterai assez près pour vous entendre. Si vous avez besoin de moi, je serai au bout du couloir. Je peux prendre une chaise dans ma chambre et m’asseoir là avec un livre.

– Ne comprenez-vous pas l’anglais ? explosa Clarissa. Avez-vous décidé de m’espionner ou quoi ? Je vous le répète : je ne veux pas que vous restiez à côté, ni que vous vous baladiez dans le couloir sur la pointe des pieds. Je ne veux ni vous ni personne à proximité. Ce que je veux, c’est qu’on me fiche la paix ! »

Sa voix était devenue franchement hystérique.

« Alors promettez-moi de rouler une de vos serviettes de toilette et de la coincer sous votre porte. Je ne voudrais pas qu’on vous glisse un message dessous.

– Que voulez-vous dire ? fit Clarissa sèchement. Il n’y en a eu aucun depuis mon arrivée ici ! Il ne s’est rien passé.

– Je voudrais simplement m’assurer que cet état de choses se poursuive, répondit Cordélia d’un ton apaisant. Si l’auteur de ces billets débarquait à Courcy, il essaierait peut-être de vous faire parvenir un dernier message. Je ne pense pas que cela se produira avant un moment. Il n’y aura sans doute plus jamais de lettres anonymes. Mais je ne veux prendre aucun risque.

– D’accord, concéda Clarissa de mauvaise grâce. C’est une bonne idée. Je bloquerai le bas de ma porte. »

Il ne semblait pas y avoir autre chose à dire. Alors que Cordélia sortait, Clarissa la suivit, ferma la porte d’un geste résolu et tourna la clef dans la serrure. Il y eut un raclement de métal, puis un petit déclic. Cordélia avait l’oreille fine, elle perçut nettement ces faibles bruits. Clarissa s’était enfermée. Cordélia n’avait plus rien à faire jusqu’à trois heures moins le quart. Elle regarda sa montre. Il était une heure vingt.

Elle n’avait qu’une heure et demie à tuer, mais dans l’état d’agitation et d’irritation où elle se trouvait, les minutes lui parurent

interminables. Elle ne pouvait plus entrer dans sa chambre et, malheureusement, avant de la fermer, elle avait oublié de prendre son livre. Elle se rendit à la bibliothèque, espérant y passer une heure à lire de vieux numéros reliés du *Strand Magazine*. Là, elle tomba sur Roma. Elle ne lisait pas, mais, assise près du téléphone, elle lui lança un regard si peu cordial que Cordélia comprit qu'elle attendait un coup de fil et désirait le recevoir en privé. Refermant la porte, Cordélia pensa avec envie à Simon, probablement tout heureux de prendre un bain, en solitaire, et à Sir George qui se promenait, jumelles en main. Pendant un bref instant, elle fut tentée de le rejoindre, mais sa robe longue n'était pas pratique pour la marche et, de toute façon, elle avait l'impression qu'elle devait rester au château.

Elle se dirigea vers le théâtre. On avait déjà allumé les lumières ; avec ses rangées de sièges vides, la salle rouge et or semblait attendre dans un nostalgique et solennel silence. En coulisses, Tolly préparait la loge des femmes, disposant des boîtes de Kleenex et des essuie-mains sur les tables. Quand Cordélia lui demanda si elle pouvait l'aider, l'habilleuse refusa son offre avec politesse mais fermeté. Elle se rappela alors une autre tâche : lors de sa visite à Kingly Street, Sir George l'avait priée d'inspecter la scène. Cordélia ne savait pas trop à quoi il avait pensé. Même si le « corbeau » réussissait à glisser une lettre sur la scène ou parmi les accessoires, il était improbable que Clarissa l'ouvrît et la lût au beau milieu d'une représentation. Mais Sir George avait raison. C'était une sage précaution et cela présentait l'avantage de lui donner quelque chose de précis à faire.

Cependant, tout était en ordre. Le décor pour la première scène, un jardin victorien devant le palais, était simple : une toile de fond bleue, des lauriers et des géraniums dans des urnes de pierre, une statue extrêmement sentimentale d'une femme tenant un luth et deux fauteuils en rotin, très ouvragés, avec des coussins et des petits tabourets pour les pieds. Sur le côté du plateau se dressait la table des accessoires. Cordélia examina l'assortiment d'objets victoriens qu'Ambrose avait prêtés pour les scènes d'intérieur : vases, tableaux, éventails, verres et même un cheval à bascule. Un gant de daim bourré de coton hydrophile, prévu pour la scène de la prison, ressemblait en effet de manière désagréable à une main coupée. La boîte à musique était là, ainsi que le coffret à bijoux bordé d'argent pour le deuxième acte. Cordélia l'ouvrit, mais aucun message ne se cachait dans ses profondeurs en bois de rose.

Elle n'avait plus rien d'utile à faire. Et il lui restait une heure avant d'aller réveiller Clarissa. Elle se promena un moment dans la roseraie, mais le soleil était moins chaud de ce côté-là, exposé à l'ouest. Finalement, elle retourna sur la terrasse et s'assit sur la dernière des

marches qui menaient à la plage. C'était un véritable solarium ; même les pierres étaient tièdes contre ses cuisses. Fermant les yeux, elle offrit son visage au soleil et savoura la caresse de la brise sur ses paupières, l'odeur de pins et d'algues, bercée par le doux chuintement des vagues sur les galets.

Elle avait dû s'assoupir, mais fut réveillée par l'arrivée de la vedette. Debout sur le débarcadère, Ambrose et les deux Munter accueillaient les acteurs. Ambrose s'était déjà changé : il portait une large cape de soie par-dessus son smoking, ce qui le faisait ressembler à un prestidigitateur victorien. Jacassant avec animation, les comédiens dont certains, quelques hommes, étaient déjà en costume sautèrent à terre et disparurent sous l'arcade qui menait à la pelouse est et à l'entrée principale du château. Cordélia regarda sa montre. Il était deux heures vingt ; la vedette était en avance. Elle se réinstalla confortablement, mais n'osa pas fermer les yeux. Puis, vingt minutes plus tard, elle entra par la porte-fenêtre pour appeler Clarissa.

Elle s'arrêta devant la porte de la chambre et regarda sa montre. Il était deux heures quarante-deux. Clarissa avait demandé à être réveillée à deux heures quarante-cinq, mais trois minutes de plus ou de moins ne devaient pas avoir d'importance. Cordélia frappa, d'abord doucement, puis plus fort. Pas de réponse. Clarissa était peut-être déjà levée et dans la salle de bain. Cordélia tourna la poignée. À sa grande surprise, la porte s'ouvrit. Baissant les yeux, elle vit que la clef était dans la serrure. Aucune serviette de toilette ne bloquait le bas du battant. Clarissa, donc, était déjà levée. Pour une raison qu'elle fut incapable de comprendre plus tard, elle ne sentit ni prémonition ni malaise. Elle pénétra dans la pénombre de la pièce et appela doucement :

« Miss Lisle, Miss Lisle, il est presque trois heures moins le quart. »

Les lourds rideaux de brocart doublés étaient fermés, mais le jour pénétrait par un minuscule interstice et même l'épais tissu ne pouvait empêcher complètement la lumière d'entrer. Le soleil de l'après-midi filtrait au travers, diffusant une lumière rosée. Clarissa était étendue, spectrale, sur son lit cramoisi, les deux bras arrondis à ses côtés, les paumes vers le haut, les cheveux épars sur l'oreiller. La couverture et le drap de dessus avaient été repliés vers le bas et elle était couchée sur le dos, découverte, le satin pâle de sa robe de chambre lui remontant presque au genou. Levant les bras pour ouvrir les rideaux, Cordélia se dit que la lumière tamisée qui emplissait la pièce lui jouait d'étranges tours : le visage ombragé de Clarissa paraissait presque aussi foncé que le baldaquin, comme si sa peau en avait absorbé le rouge profond.

Quand le deuxième rideau s'écarta et qu'un flot de lumière entra

soudain dans la chambre, Cordélia vit clairement pour la première fois ce qu'il y avait sur le lit. Pendant une seconde d'incrédulité, son imagination s'emballa, produisit les plus fantastiques visions : Clarissa avait appliqué un masque de beauté, une crème sombre, poisseuse, qui avait imbibé les deux compresses relaxantes posées sur ses yeux ; ou le baldaquin se désintégrait et couvrait la figure de la femme de ses précieuses fibres cramoisies. Puis toutes ces ridicules fantaisies s'évanouirent et son esprit accepta la simple réalité de ce que ses yeux voyaient. Clarissa n'avait plus de visage. Il ne s'agissait pas d'un masque de beauté. Cette pulpe, c'était la chair de Clarissa, c'était son sang qui virait au brun, se coagulait, tout dégoulinant de sérum et hérissé de petits fragments d'os brisés.

Cordélia se tint au chevet du lit, tremblant de tous ses membres. La chambre était pleine de bruit – un bruit de tambour qui remplissait ses oreilles et martelait ses côtes. Elle pensa : je dois appeler quelqu'un, chercher de l'aide. Mais il n'y avait plus d'aide à donner. Clarissa était morte. Cordélia se sentit clouée sur place, seule ses yeux restaient mobiles. Mais ils voyaient les choses avec une effroyable netteté. Elle les détacha lentement de ce spectacle horrible et les fixa sur la table de chevet. Quelque chose avait disparu : le coffret à bijoux. Mais le petit plateau à thé était encore là. Cordélia aperçut la tasse peu profonde ornée de délicates roses peintes, un reste de thé pâle sur lequel flottaient deux feuilles, du rouge à lèvres sur le bord. Et, à côté du plateau, il y avait un objet nouveau : le bras de marbre souillé de sang, posé sur une feuille blanche. On aurait dit que les doigts rougis fixaient le papier au bois ciré. Du sang avait coulé sur le billet, couvrant presque la tête de mort familière, mais le message dactylographié avait échappé au flot surnois. Cordélia put lire sans difficulté :

« D'autres péchés ne font que parler, le meurtre crie.

L'eau tombe et mouille la terre.

Mais le sang s'élève en jet, éclaboussant les deux. »

Soudain le réveil placé sur l'autre table de nuit se mit à sonner. Cordélia bondit de terreur. Elle retrouva brusquement l'usage de ses membres. Contournant le lit en courant, elle essaya de l'arrêter, saisissant le réveil d'une main si tremblante que celui-ci tomba par terre. Oh ! Mon Dieu ! Ce bruit ne cesserait-il donc jamais ? Enfin ses doigts rencontrèrent le bouton. Le silence revint et, comme en écho à l'effroyable sonnerie, elle entendit de nouveau le battement de son cœur. Elle se surprit en train de regarder la chose sur le lit comme si elle craignait que le vacarme ne l'eût réveillée, que Clarissa ne se dressât soudain, raide comme une marionnette, et ne la confrontât avec cette horreur sans visage.

Elle commençait à se calmer. Elle devait agir, prévenir Ambrose. Il appellerait la police. Surtout, il ne fallait toucher à rien avant qu'elle n'arrive. Elle promena son regard autour de la chambre, nota tous les détails avec une grande concentration : les boules de coton hydrophile maculées de fard sur la coiffeuse, la bouteille de lotion pour les yeux encore débouchée, les mules brodées de Clarissa rangées bien droites devant la cheminée, sa trousse à maquillage ouverte sur une chaise, son exemplaire de la pièce tombé près du lit.

La porte s'ouvrit au moment où elle se tournait dans cette direction. Cordélia vit Ambrose, suivi de Sir George qui portait encore ses jumelles autour du cou. Les deux hommes la regardèrent fixement. Personne ne parla. Puis Sir George écarta Ambrose et s'approcha du lit. Toujours en silence, il baissa les yeux vers sa femme, le dos raide. Ensuite, il se tourna. Son visage était tendu, figé, sa peau presque verte. Puis il avala sa salive et porta la main à sa gorge comme pour vomir. Instinctivement, Cordélia fit un pas dans sa direction et cria :

« Je suis désolée ! Oh ! je suis affreusement désolée ! »

Malgré leur futile banalité, ces mots la consternèrent dès qu'elle les eût prononcés. Puis elle regarda Sir George : il semblait porter un masque exprimant l'horreur et l'étonnement. Elle pensa : Oh ! Mon Dieu ! Il croit que j'avoue ! Il croit que je l'ai tuée. Alors elle s'écria :

« Vous m'aviez engagée pour veiller sur elle. J'étais ici pour la protéger. Je n'aurais jamais dû la laisser seule. »

Elle vit que l'impression d'horreur quittait peu à peu son visage. Il dit d'une voix calme, presque cassante :

« Comment auriez-vous pu le prévoir ? Je n'ai jamais cru que sa vie était menacée, personne ne le croyait. Et elle ne vous aurait pas permis de rester avec elle. Ne vous faites pas de reproches.

– Mais je savais que quelqu'un avait pris le marbre ! J'aurais dû la mettre en garde.

– Contre quoi ? Qui aurait pu s'attendre à une chose pareille ? »

Il répéta d'un ton brusque comme s'il donnait un ordre :

« Ne vous faites pas de reproches, Cordélia. »

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Ambrose était encore à la porte. Il demanda :

« Est-elle morte ?

– Venez le constater par vous-même. »

Ambrose s'approcha du lit, regarda le cadavre et devint tout rouge. L'observant, Cordélia se dit qu'il avait davantage l'air embarrassé que choqué. Il se détourna avant de s'exclamer :

« C'est incroyable ! »

Ensuite, il murmura :

« C'est horrible ! Horrible ! »

Soudain, il bondit vers la porte de communication et en tourna la poignée. Elle n'était pas fermée à clef. Les autres le suivirent dans la chambre de Cordélia et dans la salle de bain. Là, la fenêtre qui donnait sur l'échelle d'incendie était ouverte, comme Cordélia l'avait laissée.

« Il se peut que l'assassin se soit échappé par là, dit Sir George. Fouillons l'île. Le château aussi, bien sûr. Combien d'hommes pouvons-nous rassembler, en comptant les acteurs de la pièce ? »

Ambrose se livra à un rapide calcul :

« Environ vingt-cinq comédiens, plus les six hommes du château, y compris Oldfield. Je ne sais pas si Whittingham nous sera d'un grand secours.

– Cela suffit pour former quatre équipes : une pour le château, trois pour couvrir l'île. Nous devons procéder méthodiquement. Vous feriez bien d'appeler tout de suite la police. Je m'occupe de rassembler les hommes et de l'organisation. »

Cordélia imagina le bouleversement que provoqueraient trente personnes, ou plus, en train de parcourir l'île ou la maison.

« Nous ne devons toucher à rien, dit-elle. Il faudra fermer ces deux chambres à clef. Dommage que vous ayez manié la poignée, Mr. Gorringer. D'ailleurs nous ferions bien d'empêcher les spectateurs de débarquer. Ne serait-il pas plus sage d'attendre l'arrivée de la police avant de commencer à fouiller les lieux ? »

Ambrose eut l'air indécis. Sir George répondit avec véhémence :

« Je ne veux pas attendre. C'est impossible, Gorringer ! »

Il avait une lueur sauvage dans les yeux.

« Bien sûr que non, concéda Ambrose d'un ton apaisant.

– Où est Oldfield ? s'informa Sir George.

– Chez lui, je suppose. Dans les communs.

– Je vais lui demander de sortir la vedette et de patrouiller sur l'eau entre Courcy et Speymouth. Cela empêchera l'assassin de s'enfuir par la mer. Puis je vous rejoindrai au théâtre. Prévenez les hommes que j'aurai besoin d'eux. »

Sir George partit.

« Il vaut mieux qu'il ait quelque chose à faire, commenta Ambrose. De toute façon, les équipes de recherche ne pourront pas être bien gênantes. »

Cordélia se demanda ce qu'Oldfield était censé faire s'il voyait un bateau quitter l'île. Monter à l'abordage et maîtriser l'assassin tout seul ? Ambrose et Sir George s'attendaient-ils vraiment à trouver un intrus à Courcy ? La signification de la main sanglante ne pouvait tout de même pas leur avoir échappé.

Ensemble, ils examinèrent la porte de la chambre de Cordélia, celle qui donnait sur le couloir : elle était fermée de l'intérieur, la clef toujours dans la serrure. Le meurtrier n'était donc pas sorti par là. Ensuite, ils repassèrent dans l'autre pièce et fermèrent la porte de communication à clef. Pour finir, ils fermèrent aussi la chambre de Clarissa à double tour. Ambrose mit la clef dans sa poche.

« En avez-vous un double ? demanda Cordélia.

– Non, pas un seul. Quand j'ai hérité du château, il n'y avait aucun double de clef pour les chambres d'amis et je n'ai jamais pris la peine d'en faire faire. Cela aurait été difficile de toute façon. Les serrures sont compliquées. Toutes les clefs sont d'origine. »

Alors qu'ils commençaient à s'éloigner, ils entendirent des pas : Tolly apparut au coin du couloir. Elle passa à côté d'eux en leur adressant un simple signe de tête, puis alla à la porte de Clarissa et frappa. Le cœur de Cordélia sauta dans sa poitrine. Elle regarda Ambrose, mais il semblait privé de l'usage de la parole. Tolly frappa de nouveau, plus fort, cette fois. Puis elle se tourna vers Cordélia.

« Je croyais que vous deviez la réveiller à trois heures moins le quart. C'est à moi qu'elle aurait dû demander ça. »

Cordélia articula avec difficulté, tant ses lèvres étaient sèches :

« Vous ne pouvez pas entrer. Elle est morte. Assassinée. »

Tolly se tourna et frappa de nouveau.

« Elle va être en retard. Il faut absolument que je sois auprès d'elle. Elle a toujours besoin de moi avant une représentation. »

Ambrose avança d'un pas. Pendant un instant, Cordélia crut qu'il allait poser sa main sur l'épaule de Tolly. Puis il laissa retomber son bras. D'une voix qui parut anormalement dure, il dit :

« Il n'y aura pas de représentation. Miss Lisle est morte. Elle a été assassinée. Je suis sur le point d'appeler la police. Personne ne peut entrer dans cette chambre avant son arrivée. »

Cette fois, l'habilleuse comprit. Elle pivota vers Gorringer, le visage dénué d'expression, mais si blanc que Cordélia, croyant que la femme allait s'évanouir, tendit la main et lui saisit le bras. Elle sentit Tolly frissonner. On ne pouvait s'y tromper, il s'agissait d'une réaction de rejet, presque de répugnance, aussi brutale qu'une giflée. Elle se hâta de retirer sa main.

« Et le garçon ? fit Tolly. Est-il au courant ?

– Simon ? dit Gorringer. Non, pas encore. Personne ne l'est à part Sir George. Nous venons à peine de découvrir ce qui s'est passé. »

Il parlait avec un peu d'irritation, comme un domestique débordé de travail. Cordélia s'attendit presque à l'entendre ronchonner qu'il ne pouvait pas être partout à la fois. Tolly continuait à le regarder fixement.

« Vous lui annoncerez la nouvelle avec ménagement, n'est-ce pas, monsieur ? Cela sera un tel choc pour lui !

– C'est un choc pour nous tous, répondit Ambrose d'un ton brusque.

– Sauf pour l'un d'entre nous. »

Tolly se tourna et les quitta sans prononcer un mot de plus.

« Quelle étrange bonne femme ! s'écria Ambrose. Elle a toujours été un mystère pour moi. Je me demande si Clarissa la comprenait. Et que signifie cette soudaine sollicitude pour Simon ? Elle n'a jamais paru s'intéresser à ce garçon. Enfin, peu importe, allons téléphoner à la police. »

Ils descendirent l'escalier et traversèrent le grand hall où l'on avait commencé les préparatifs pour le buffet du dîner. La longue table de réfectoire était couverte d'une nappe et des rangées de verres à vin s'alignaient à l'un des bouts. Par la porte ouverte de la salle à manger, Cordélia voyait Munter tirer des chaises de dessous la table et les ranger l'une derrière l'autre, sans doute pour les porter ensuite dans l'entrée.

« Attendez-moi un instant ici, s'il vous plaît », dit Ambrose.

Une minute plus tard, il revenait :

« J'ai prévenu Munter. Il va descendre à l'embarcadère et empêcher les vedettes d'amarrer. »

Ils se rendirent tous deux dans le bureau.

« Si Cottringham était ici, il insisterait sûrement pour parler au chef de la police du comté. Mais je suppose que c'est le commissariat de Speymouth que je devrais appeler. Faut-il demander la police judiciaire ?

– Moi, j'appellerais simplement le commissariat de Speymouth. Là, on nous indiquera la marche à suivre. »

Cordélia chercha le numéro pour lui et resta là pendant qu'il téléphonait. Il exposa les faits d'une façon succincte, sans émotion, puis mentionna la disparition du coffret à bijoux de Lady Ralston. Cordélia trouva intéressant qu'il eût remarqué l'absence de cet objet : il n'en avait soufflé mot pendant qu'ils étaient dans la chambre à

coucher. Il y eut un moment de silence à l'autre bout de la ligne, puis le crépitement d'une voix. Elle entendit Ambrose répondre :

« Oui, nous l'avons déjà fait » et, plus tard : « C'est ce que j'ai l'intention de faire dès la fin de cette conversation. »

Peu après, il raccrocha.

« C'est plus ou moins ce que vous aviez dit. Il faut fermer les chambres. Ne toucher à rien. Tâcher de garder tout le monde en un même lieu. Ne laisser débarquer personne. Ils nous envoient un certain Grogan, l'inspecteur principal. »

Dans le théâtre, la salle était déjà éclairée. À gauche de la scène, une porte menait dans les coulisses. Des deux grandes loges s'échappaient des rires et un brouhaha de voix. La plupart des acteurs s'étaient déjà changés, se maquillaient et se donnaient des conseils en gloussant. L'atmosphère rappelait celle d'une fête scolaire de fin d'année. Ambrose frappa à la porte des deux loges réservées aux rôles principaux, puis cria :

« Voulez-vous tous venir sur scène, immédiatement ? »

Ils sortirent ensemble, comme des enfants turbulents, certains serraient leur costume autour de leur taille. Mais un coup d'œil sur Ambrose les fit taire. Ils s'assemblèrent sur le plateau, calmés et curieux. À moitié habillés et grimés comme ils l'étaient, avec leurs visages blancs tachés de fard à joue, ils ressemblaient, pensa Cordélia, à des clients de quelque maison close victorienne, tirés de leurs chambres par la police pour être interrogés.

« J'ai malheureusement une affreuse nouvelle à vous annoncer, dit Ambrose. Miss Lisle est morte. Cela a tout l'air d'être un meurtre. J'ai téléphoné à la police. Elle sera là dans un instant. Entre-temps, on vous demande de rester ensemble, ici, dans le théâtre. Munter et sa femme vous apporteront du thé, du café et tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Cottringham, voulez-vous vous occuper de nos amis, ici ? J'ai encore d'autres personnes à prévenir. »

Une des comédiennes, une jeune fille blonde à l'air déluré, habillée en femme de chambre, demanda :

« Et la représentation, alors ? »

Elle n'avait pu poser cette question que sur le coup de l'émotion. Elle en rougirait sans doute toute sa vie, se dit Cordélia. Quelqu'un poussa une exclamation étouffée et la fille devint écarlate.

« La représentation est annulée », répondit sèchement Ambrose.

Puis il pivota sur ses talons et partit. Cordélia le suivit et demanda :

« Et les équipes de recherche, alors ? »

– Je laisse à Ralston et à Cottringham le soin de régler ce problème.

J'ai demandé aux acteurs de rester ensemble. Il m'est impossible de faire respecter les instructions de la police alors que le mari affligé est déterminé à montrer sa compétence. Où peuvent être les autres, à votre avis ? »

Ambrose paraissait presque grincheux.

« Simon doit être en train de nager. Roma était dans la bibliothèque tout à l'heure, mais elle est probablement montée se changer. Quant à Ivo, j'imagine qu'il se repose dans sa chambre.

– Allez les voir, voulez-vous, et annoncez-leur la nouvelle. Je pars à la recherche de Simon. Ensuite, nous ferions mieux de rester ensemble jusqu'à l'arrivée de la police. Sans doute serait-il plus poli que je tiennne compagnie à mes invités, au théâtre, mais je ne suis pas d'humeur à supporter les questions d'une bande de femmes surexcitées.

– Avant l'arrivée de la police, moins on leur en dira, mieux cela vaudra », dit Cordélia.

De ses yeux brillants, Ambrose lui lança un regard scrutateur.

« Je vois. Vous pensez que nous devrions taire la véritable cause du décès !

– Cette cause, nous ne la connaissons pas. Oui, en effet, nous devrions en dire le moins possible à qui que ce soit.

– Mais enfin, la cause de la mort est évidente ! On lui a défoncé le visage.

– Cela peut avoir été fait après sa mort. Il y avait moins de sang qu'il y aurait dû en avoir normalement.

– Il y en avait plus qu'assez pour moi ! Pour une secrétaire, vous êtes rudement calée.

– Je ne suis pas secrétaire. Je suis détective privé. Inutile de jouer cette comédie plus longtemps. De toute façon, je sais que vous l'aviez déjà deviné. Et si vous me dites que je n'ai servi à rien, je le sais aussi.

– Ma chère Cordélia, qu'auriez-vous pu faire de plus ? Qui aurait pu s'attendre à un meurtre ? Cessez de vous torturer. Nous serons obligés de demeurer ensemble ici au moins jusqu'à l'enquête. Ce sera déjà assez ennuyeux d'être cuisiné par la police, sans vous voir en plus plongée dans les délectations moroses de l'auto-accusation. D'ailleurs, cela ne vous va pas très bien. »

Ils avaient atteint la porte qui menait de l'arcade au château. Regardant autour d'eux, ils aperçurent au loin Simon. Un drap de bain sur les épaules, il remontait la longue pente herbeuse qui conduisait de la roseraie, située dans l'allée de hêtres, jusqu'au point le plus élevé de l'île. Sans dire un mot, Ambrose alla à sa rencontre. Debout dans

l'embrasement, Cordélia le suivit des yeux. Il marchait sans hâte, presque comme s'il se promenait. Les deux silhouettes se rencontrèrent et s'arrêtèrent dans le soleil, têtes baissées, leurs ombres tachant l'herbe d'un vert intense. Ils ne se touchaient pas. Au bout d'un moment, toujours à distance l'un de l'autre, ils revinrent lentement vers le château. Cordélia pénétra dans le grand hall au moment où Ivo descendait l'escalier, Roma à ses côtés. Il était en smoking ; Roma portait encore son ensemble-pantalon. Elle lança à Cordélia :

« Où est passé tout le monde ? On se croirait à la morgue ici. Je viens de dire à Ivo que je n'ai pas l'intention de me changer ni d'assister à la représentation. Faites ce que vous voulez, vous deux, mais moi je refuse de me mettre en robe du soir en plein milieu d'un chaud après-midi, juste pour regarder une bande d'amateurs se couvrir de ridicule et flatter la mégalomanie de Clarissa. Vous acceptez toutes ses folies comme si vous aviez peur d'elle. Quelqu'un devrait mettre fin à ses caprices.

– Quelqu'un l'a fait », dit Cordélia. Ils s'immobilisèrent sur les marches, les yeux baissés vers elle.

« Clarissa est morte, ajouta Cordélia. Assassinée. » Puis ses nerfs lâchèrent. Elle hoqueta et des larmes inondèrent son visage. Ivo dévala l'escalier et elle sentit ses bras, maigres et forts comme des tiges d'acier, l'attirer vers lui. C'était le premier contact humain, le premier geste de sympathie envers elle depuis le choc que lui avait causé la découverte du cadavre. Elle fut terriblement tentée de se laisser aller et de pleurer comme une enfant sur son épaule. Mais, ravalant ses larmes, elle essaya de reprendre son sang-froid pendant qu'il la serrait doucement contre lui, sans parler. Regardant par-dessus l'épaule d'Ivo, elle vit à travers ses larmes la figure de Roma au-dessus d'elle, masse informe de taches blanches et roses. Puis elle cligna des paupières et les traits redevinrent nets : la bouche, si semblable à celle de Clarissa, entrouverte, les yeux écarquillés et fixes, et sur tout le visage, une émotion qui aurait tout aussi bien pu être de la terreur que du triomphe.

Elle n'aurait su dire combien de temps ils restèrent ainsi, elle dans les bras d'Ivo, Roma en haut de l'escalier. Puis elle entendit des pas derrière elle. Elle se dégagea en murmurant à plusieurs reprises : « Je suis désolée. »

« Simon est monté dans sa chambre, dit Ambrose. La nouvelle l'a secoué et il veut être seul. Il descendra dès qu'il s'en sentira capable.

– Que s'est-il passé ? demanda Ivo. Comment est-elle morte ? »

Ambrose hésita. Roma cria :

« Vous devez nous le dire ! J'exige que vous nous le disiez ! »

Ambrose regarda Cordélia. Il haussa les épaules avec un air d'excuse et de résignation :

« Je regrette, mais je n'ai pas l'intention de faire le boulot de la police. Ils ont le droit de savoir. »

Il leva les yeux vers Roma :

« On lui a défoncé la tête. Son visage est complètement écrasé. L'arme utilisée semble être le bras de la princesse morte. Je n'ai pas dit à Simon comment on avait tué sa belle-mère et je pense qu'il vaut mieux qu'il continue à l'ignorer. »

Roma se laissa tomber sur les marches et agrippa la rampe.

« Votre marbre ? L'assassin a pris votre marbre ? Mais pourquoi ? Comment savait-il qu'il était là ?

– Il, ou elle, l'a pris dans la vitrine ce matin, peu avant sept heures. Et je crains que la police n'ait que trop tendance à penser que l'assassin savait où il était parce que hier, avant le déjeuner, je le lui avais moi-même montré. »

22

Dix minutes plus tard, Roma, Ivo et Cordélia se tenaient à la fenêtre du salon et, par-delà la terrasse, regardaient le débarcadère. À présent, tous trois avaient retrouvé un calme apparent. À l'état de choc avait succédé une agitation, presque une excitation malsaine, aussi gênante qu'inattendue. Tous avaient résisté à la tentation de boire de l'alcool, peut-être parce qu'ils jugeaient peu sage de faire face à la police avec une haleine révélatrice. Mais Munter leur avait servi un café très fort, presque aussi efficace.

À présent, ils regardaient deux vedettes lourdement chargées se balancer le long du quai. Les passagers, en habit de soirée, étaient entassés d'un côté de l'embarcation. On aurait dit une cargaison de réfugiés aristocrates, en tenue peu discrète, fuyant quelque holocauste républicain. Ambrose leur parlait, Munter à un pas derrière lui, comme une seconde ligne de défense. On gesticulait beaucoup de part et d'autre. Même à cette distance, l'attitude d'Ambrose, sa tête légèrement baissée, ses mains étendues exprimaient le regret, le chagrin et un peu de gêne. Cependant, il restait ferme. De la maison, on entendait le bruit de leurs voix, affaibli, mais aigu comme le pépiement d'étourneaux lointains.

« Ils ont l'air énervés, dit Cordélia à Ivo. Ils ont sans doute envie de

se dérouiller les jambes.

– Ou de faire pipi, les pauvres.

– Il y a quelqu'un qui prend des photos, debout sur le plat-bord. On a l'impression qu'il va tomber à l'eau d'un instant à l'autre.

– C'est Marcus Fleming, le photographe. C'est lui qui devait illustrer mon article. À la place, il pourra toujours téléphoner un scoop à Londres – à moins que, excités comme ils le sont, ils ne fassent chavirer la vedette avant d'atteindre la côte.

– La grosse dame, là, en mauve, paraît très décidée.

– C'est Lady Cottringham, une redoutable douairière.

Ambrose ferait bien de la surveiller. Si elle réussit à mettre un pied à terre, personne ne pourra plus l'arrêter. Elle se précipitera au château pour jeter un coup d'œil à la pauvre Clarissa, elle nous cuisinera tous et démasquera l'assassin avant même l'arrivée de la police. Ah ! Ambrose a gagné ! Les bateaux repartent.

– Et voici les flics », annonça Roma.

Quatre étincelantes ailes d'écume doublèrent le cap. Deux élégants canots automobiles bleu nuit approchaient, leurs longs sillages empanachant le bleu plus pâle de la mer.

« Je suis terriblement inquiète, dit Roma. C'est bizarre. Et stupide. J'ai l'impression d'être à nouveau une écolière. À cet âge, on se sent, et on a l'air, d'autant plus coupable qu'on est totalement innocent.

– Totalement ? fit Ivo. C'est un état enviable. Je n'ai jamais réussi à l'atteindre. Mais rassurez-vous : les policiers ont une formule pour ce genre de circonstances. Les suspects sont classés par ordre de priorité : d'abord le mari, puis les héritiers, la famille, les amis intimes et les connaissances.

– Je suis à la fois une héritière et une parente, répliqua Roma sèchement. Cela n'a rien de rassurant. »

En silence, ils regardèrent les deux vedettes s'éloigner lourdement avec leur cargaison colorée et les canots bleus aux lignes pures foncer vers le rivage.

QUATRIÈME PARTIE

Les professionnels

Le brigadier Robert Buckley était jeune, beau, intelligent et il le savait. Mais, chose moins commune, il connaissait ses limites. À la fin de ses deux années de terminale, il avait passé son bachot avec mention. Cette réussite aurait pu le mener à l'université en compagnie d'amis du même niveau que lui. Ce n'était pourtant pas ce qu'il avait choisi. Il soupçonnait son intelligence, quoique vive, d'être superficielle et incapable de rivaliser avec de véritables cerveaux. Et, à aucun prix, il n'avait voulu rejoindre la foule déjà existante de chômeurs diplômés au bout de trois autres années d'études plus ou moins fastidieuses. Il pensait pouvoir mieux réussir dans une profession s'il se sentait surqualifié pour l'exercer ou si ses concurrents risquaient d'avoir reçu une moins bonne éducation que lui. Et non l'inverse. Il reconnaissait en lui une légère tendance au sadisme, mais s'il trouvait une certaine satisfaction dans la souffrance d'autrui, il n'avait pas nécessairement besoin de l'infliger en personne. Il était l'unique enfant de parents assez âgés qui, après l'avoir d'abord adoré, presque jusqu'au gâtisme, s'étaient mis à l'admirer, puis avaient fini par avoir un peu peur de lui. Cela non plus ne lui déplaisait pas. Le choix de sa carrière s'était fait tout naturellement. La décision finale, il l'avait prise alors qu'il courait à longues enjambées dans les collines de Purbeck, regardant la terre défiler en bandes ocre et vertes à côté de lui. Il n'y avait eu que deux possibilités : l'armée ou la police, et il avait très vite rejeté la première. Il avait conscience de certains manques sur le plan social ; associés à l'armée, il y avait des traditions, des mœurs, un esprit « collège privé » dont il se méfiait. C'était là un monde étranger qui risquait de le démasquer et même de le rejeter avant qu'il n'ait pu le connaître en profondeur. La police, en revanche, vu ce qu'il avait à offrir, devrait s'estimer heureuse d'avoir quelqu'un comme lui dans ses rangs. Ce qui, pour lui rendre justice, avait été le cas.

À présent, assis à l'avant du canot, il était content de lui et de l'univers. Il avait l'habitude de dissimuler son enthousiasme aussi bien que son imagination. Comme avec des amis fascinants, mais capricieux, on devait avoir avec ces deux tendances des rapports espacés et prudents : elles recélaient quelque chose de traître. Tandis qu'il regardait l'île de Courcy prendre forme et couleur sur la mer étincelante, il se sentit envahi d'un mélange grisant d'exultation et de peur. Il jubilait à la pensée qu'ici se présentait l'affaire de meurtre dont il rêvait depuis qu'il avait gagné ses galons de brigadier. Il craignait que tout ne tombe encore à l'eau, qu'on les accueille au

débarcadère avec ces paroles malheureusement trop souvent entendues :

« Il vous attend en haut. Quelqu'un le surveille. Il est dans un état épouvantable. Il dit qu'il ne sait pas ce qu'il lui a pris. »

Ils ne savaient jamais ce qui leur avait pris, ces assassins qui avouaient, aussi pitoyables dans la défaite qu'incompétents dans le crime. Unique et ultime forfait, l'homicide était rarement l'affaire la plus intéressante d'un point de vue judiciaire et encore moins la plus difficile à éclaircir. Mais si l'on avait la chance d'être branché sur un bon meurtre, il n'y avait rien de plus excitant ; on découvrait alors l'enivrante combinaison de chasse à l'homme et de mystère, le relent de peur, aussi perceptible dans l'air que l'odeur métallique du sang, un sentiment de bien-être libidineux, la manière fascinante dont confiance en soi, personnalité et morale changeaient et se dégradaient subitement sous l'influence corruptrice du crime. Un bon meurtre, voilà qui donnait vraiment un sens à ce métier. Et celui-ci promettait d'en être un.

Buckley tourna le regard vers son chef dont les cheveux roux brillaient au soleil. Grogan avait son air habituel de début d'enquête : silencieux, renfermé, les yeux mi-clos mais vigilants, son corps puissant rassemblant son énergie pour passer à l'action, comme le prédateur qu'il était. Quand il lui avait été présenté, trois ans plus tôt, Buckley avait aussitôt pensé aux guerriers indiens des illustrés de son enfance ; mentalement, il avait couronné la tête flamboyante aux traits aigus d'une coiffure de plumes. Mais, d'une certaine façon, cette comparaison ne collait pas. Grogan était trop grand, trop anglais et trop compliqué pour correspondre à une image aussi simpliste. Buckley n'avait été invité qu'une fois à entrer dans le cottage de pierre, à l'extérieur de Speymouth, où Grogan, séparé de sa femme, vivait seul. Le bruit courait qu'il avait un fils et que quelque chose clochait de ce côté-là, mais on ne savait pas trop quoi. Le cottage ne révélait rien de lui. Il n'y avait là ni tableaux, ni vieux objets, ni photos de sa famille ou de ses collègues, ni livres, à part ce qui ressemblait à une collection complète des *Procès célèbres* ; pas grand-chose, en fait, à part des murs de pierre nus et une chaîne stéréo de luxe. Grogan aurait pu faire ses bagages et sortir de la maison une demi-heure plus tard sans rien laisser de personnel derrière lui. Buckley ne le comprenait toujours pas, bien qu'après avoir travaillé deux ans avec lui, il eût appris à connaître ses réactions : taciturne, puis volubile, état dans lequel il essayait ses idées sur son subordonné ; de temps à autre, sarcastique, dur, irritable. Buckley ne lui en voulait qu'à moitié d'être utilisé comme secrétaire, sténographe, élève et auditoire. Grogan faisait une trop grande partie du travail lui-

même. Mais on pouvait apprendre quelque chose avec lui ; il obtenait des résultats ; c'était un battant et un homme juste. Et il allait bientôt prendre sa retraite. Dans deux ans seulement. Buckley profitait de ce qu'il avait à lui donner et rongait son frein.

Trois personnes, immobiles comme des statues, les attendaient sur le débarcadère. Alors que les moteurs des canots s'arrêtaient, Buckley devina l'identité de deux d'entre elles ; Sir George Ralston, presque au garde-à-vous dans sa veste de chasse démodée, Ambrose Gorringe, plus détendu, mais d'une élégance ridicule dans son smoking. Tous deux regardèrent débarquer les policiers avec l'air cérémonieux et méfiant de commandants d'une place forte assiégée, qui attendent les négociateurs ennemis et guettent d'un œil désabusé le premier signe de trahison. Vêtu de noir et plus grand que les deux autres, le troisième homme était de toute évidence une sorte de domestique. Il se tenait légèrement en retrait, son regard passant à côté des nouveaux venus pour se fixer sur la mer. Son attitude indiquait que si certains invités étaient les bienvenus au château, les policiers, eux, ne comptaient pas parmi eux.

Grogan et Gorringe se chargèrent des présentations. Buckley remarqua que son chef n'exprima aucune sympathie au veuf, ne lui adressa aucune formule de condoléance. Mais il était vrai qu'il ne le faisait jamais. Il s'en était expliqué un jour :

« Ce serait d'une hypocrisie manifeste. Le travail de la police comprend déjà assez de duplicité sans en rajouter. Certains mensonges sont des insultes. »

Si Ralston et Gorringe remarquèrent cette omission, ils n'en laissèrent rien paraître.

Seul Ambrose Gorringe parla. Alors que, longeant de vastes pelouses, ils se dirigeaient vers l'entrée du château, il dit :

« Sir George a organisé une fouille du château et de l'île. Pour le château, c'est fait, mais les trois groupes qui parcourent l'île ne sont pas encore de retour.

– Mes hommes vont prendre le relais.

– C'est ce que je pensais. Les acteurs sont restés à l'intérieur du théâtre. Sir Charles Cottingham aimerait vous dire un mot.

– À quel propos, le savez-vous ?

– Non. Simplement pour vous faire savoir qu'il est là, je suppose.

– Je le sais déjà. Je vais aller voir la victime, puis je vous demanderai de mettre une pièce tranquille à notre disposition pour le reste de la journée et, si possible, jusqu'à lundi.

– Je crois que c'est mon bureau qui vous conviendrait le mieux.

Appelez-moi de la chambre de Miss Lisle quand vous serez prêt : je vous montrerai où il se trouve. Munter vous fournira tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Mes invités et moi attendrons dans la bibliothèque. »

Ils traversèrent un grand hall et gravirent l'escalier. Buckley ne vit rien de ce qui l'entourait. Montant avec Sir George derrière Grogan et Ambrose Gorringer, il écoutait ce dernier donner à son chef un rapport concis, mais remarquablement complet, des événements se terminant par la mort de Miss Lisle : la raison de la présence de l'actrice à Courcy ; quelques renseignements sur les invités ; les lettres de menace ; le fait que Miss Lisle avait cru nécessaire d'emmener son propre détective privé, Miss Cordélia Gray ; la disparition du bras de marbre ; la découverte du cadavre. Son compte rendu était impressionnant, aussi impersonnel et précis que s'il l'avait répété. Ce qui, songea Buckley, était probablement le cas.

Le groupe s'arrêta devant une porte. Gorringer tendit trois clefs.

« Après avoir constaté la mort de Lady Ralston, j'ai fermé les trois portes à clef. Les clefs sont les seules que je possède. Je suppose que vous ne voulez pas de nous là-bas ? »

Sir George ouvrit la bouche pour la première fois : « Si vous avez besoin de moi, inspecteur, je serai avec le beau-fils de ma femme, dans sa chambre. Le garçon est bouleversé. C'est normal. Munter sait où me trouver. » Il pivota sur ses talons et s'éloigna. Grogan répondit à la question de Gorringer : « Vous nous avez été d'un grand secours, monsieur. Mais je pense que nous nous débrouillerons seuls ici. »

Clarissa restait actrice jusque dans la mort. La scène, dans la chambre à coucher, était extrêmement théâtrale. Même le décor avait été conçu pour le mélodrame le plus outrancier, avec des accessoires brillants, ostentatoires et le rouge comme couleur dominante. Étendue sous le baldaquin cramoisi, la figure barbouillée de sang artificiel, Clarissa Lisle levait un peu la jambe pour montrer un bout de cuisse tandis que metteur en scène et caméraman tournaient autour d'elle pour trouver le meilleur angle et veiller à ne pas déranger cette pose savamment provocante. Debout, à la droite du lit, Grogan la regarda, le sourcil froncé comme s'il se demandait si le responsable de la distribution avait eu raison de la choisir pour ce rôle. Puis il se pencha et renifla la peau du bras de la morte. Un moment bizarre. Buckley pensa : « Ton serviteur est-il un chien pour agir de la sorte ? » Il s'attendit presque à voir la comédienne frémir d'indignation, se redresser, tendre les mains à l'aveuglette et réclamer une serviette pour s'enlever toute cette bouillie du visage.

La chambre était pleine de monde, mais les experts en mort – enquêteurs, agents du service des empreintes digitales, photographe

et employés du laboratoire de médecine légale – avaient appris à se mouvoir sans se gêner les uns les autres. Comme le savait Buckley, Grogan n'avait jamais vraiment accepté que ces derniers n'appartiennent pas à la police, ce qui était curieux quand on songeait qu'il venait de la P. J. de Londres où l'emploi et l'entraînement des civils avaient été poussés très loin. Mais deux des hommes de cette équipe connaissaient vraiment bien leur métier. Ils se déplaçaient avec la souplesse et l'assurance de chats sur leur territoire. Buckley avait déjà travaillé avec eux deux, mais il n'était pas sûr de pouvoir les reconnaître s'il les rencontrait dans la rue ou au pub. Tout en veillant à ne pas être dans leurs jambes, il observait le plus âgé. C'était toujours leurs mains qu'il regardait : des mains recouvertes de gants ultra-fins, pareils à une seconde et brillante peau. Maintenant, elles versaient le reste du thé dans un flacon qu'elles bouchèrent, scellèrent et étiquetèrent, mirent la tasse et la soucoupe dans un sac en plastique, grattèrent un échantillon de sang du bras de marbre et le placèrent dans une éprouvette ; soulevèrent le marbre lui-même, ne le touchant que du bout des doigts, et l'enfermèrent dans une boîte aseptisée ; ramassèrent délicatement le message avec des pinces et le glissèrent dans son enveloppe. Au bord du lit, l'autre spécialiste s'affairait avec sa loupe et ses pinces, ramassant des cheveux sur l'oreiller, sans faire attention, semblait-il, à la figure écrasée. Quand le médecin légiste aurait examiné la victime, les draps seraient fourrés dans un sac en plastique et ajoutés aux autres pièces à conviction.

« Le docteur Ellis-Jones est en visite chez sa belle-mère à Wareham. Ça tombe bien. On est allé le chercher. Il devrait être ici dans une demi-heure. Il ne pourra pas nous apprendre grand-chose de plus que ce qui est déjà évident. L'heure du décès se situe dans des limites assez bien définies, de toute façon. Si l'on compte que, un jour comme celui-ci, un cadavre perd environ un degré et demi de sa chaleur à l'heure pendant les six premières heures, le toubib n'arrivera pas à déterminer le moment de la mort avec plus de précision que nous, c'est-à-dire, entre une heure vingt, quand la fille, comme nous l'a dit Ambrose Gorringer, a quitté la victime vivante, et deux heures quarante-cinq, quand la même fille l'a trouvée morte. Le fait qu'elle ait été la dernière à voir la victime vivante et la première à découvrir son cadavre donne à penser que Miss Cordélia Gray est soit imprudente soit malchanceuse. L'interrogatoire nous permettra peut-être d'en décider.

– D'après l'aspect du sang, monsieur, je dirais qu'elle est morte plutôt peu après une heure vingt que peu avant deux heures quarante-cinq.

– Oui. À mon avis, trente minutes environ après que Miss Gray l'a

quittée. Cette citation sous le bras de marbre, l'avez-vous reconnue, brigadier ?

– Non, monsieur.

– Voilà qui me console. C'est une réplique de *La Duchesse de Malfi*, m'a dit Ambrose Gorringer, la pièce dans laquelle Miss Lisle devait bien sûr jouer le rôle de la duchesse. "Le sang s'élève en jet, éclaboussant les cieux." Même si je n'ai pas pu en trouver l'origine, j'en approuve le contenu. Quoique cela ne s'applique pas tellement au cas présent. Le sang ne s'est pas élevé en jet, du moins très peu. Cette destruction systématique du visage a été entreprise après la mort. Et nous en connaissons les raisons possibles. »

Buckley avait l'impression de passer un examen oral. Mais cette question-là était facile.

« Pour rendre l'identification difficile. Pour masquer la cause réelle du décès. Pour s'assurer que la victime était bien morte. Une explosion de colère, de haine ou de peur.

– Puis, après ce déchaînement de violence, notre assassin littéraire a calmement remplacé les compresses sur les yeux. Il a le sens de l'humour, brigadier. »

Grogan et lui passèrent dans la salle de bain. Là, on avait trouvé un habile compromis entre le luxe d'antan et le fonctionnalisme moderne. La grande baignoire en marbre était encastrée dans de l'acajou. Le siège des toilettes était du même bois, la chasse, très haute. Les murs étaient carrelés, chaque carreau peint en bleu et orné d'un bouquet différent de fleurs des champs et il y avait une psyché au cadre agrémenté de chérubins. Mais il y avait un porte-serviettes chauffant et un bidet, de plus, une douche avait été installée au-dessus de la baignoire et l'étagère au-dessus du lavabo était encombrée d'un assortiment d'essences pour le bain, de poudres et de savonnets très chères encore enveloppées.

Quatre serviettes blanches pendaient en désordre sur le support. Grogan les renifla l'une après l'autre, puis les froissa entre ses énormes pattes.

« Dommage que ce soit un porte-serviettes chauffant. Elles sont complètement sèches. Tout comme la baignoire et le lavabo. Pas moyen de dire si la victime a eu le temps de prendre un bain avant d'être tuée – à moins que le docteur Ellis-Jones réussisse à isoler des traces de poudre ou d'huile de bain sur sa peau, mais même cela ne serait pas concluant. J'ai toutefois l'impression que les serviettes ont servi très récemment. De plus, elles sont légèrement parfumées comme le corps, et c'est la même odeur. À mon avis, elle en a eu le temps. Elle a bu son thé, s'est démaquillée et a pris un bain. Si Miss Gray l'a

quittée à une heure vingt, cela nous mènerait à une heure quarante. »

L'un des employés du laboratoire attendait à la porte. Grogan s'effaça pour le laisser entrer, puis regagna la chambre à coucher. Il s'arrêta devant la fenêtre et regarda l'horizon où une fine ligne pourpre séparait le ciel de la mer, qui déjà s'assombrissait.

« Avez-vous entendu parler des empoisonnements de BirdhurstRise ?

– Cela s'est passé à Croydon, n'est-ce pas, monsieur ? À l'arsenic.

– Trois membres de la même famille bourgeoise assassinés à l'arsenic entre avril 1928 et mars 1929 : Edmund Duff, un fonctionnaire colonial à la retraite, sa belle-sœur et la mère de celle-ci. Chaque fois on avait dû administrer le poison avec de la nourriture ou des médicaments. Le meurtrier était forcément quelqu'un de la maison, mais la police n'a jamais arrêté personne. C'est une erreur de croire qu'un petit cercle de suspects qui se connaissent les uns les autres permet de résoudre plus facilement une affaire. Au contraire. Mais cela rend un échec injustifiable. »

Buckley ne se souvenait pas avoir jamais entendu Grogan prononcer ce mot auparavant. Echec. Son euphorie fit place à une légère anxiété. Il pensa à Sir Charles Cottringham qui poireautait dans le théâtre, au chef de la police du comté, à la publicité qui serait donnée, lundi, à cette affaire. « La femme d'un baronnet frappée à mort dans un château. » « Le meurtre d'une célèbre actrice. » C'était là une enquête qu'aucun policier ambitieux ne pouvait se permettre de laisser sans conclusion. Il se demanda ce qui, dans la nature de cette chambre, de cette victime, de cette arme, peut-être dans l'air même de Courcy, avait pu provoquer ce petit avertissement déprimant.

Grogan et lui restèrent un moment silencieux. Puis on entendit soudain un rugissement : un hors-bord doubla la pointe orientale de l'île, décrivit une grande courbe et fonça vers le débarcadère.

« Toujours aussi discret, notre cher toubib, commenta Grogan. Une fois qu'il nous aura dit ce que nous savons déjà – la victime est une femme et elle est morte -, et qu'il nous aura expliqué ce que nous avons compris depuis un moment – ce n'était pas un accident ni un suicide et le décès se situe entre une heure vingt et deux heures quarante-trois -, nous pourrons nous mettre au travail et voir ce que nos suspects ont à dire, en commençant par le baronnet. »

Il était presque quatre heures et demie. Ambrose, Ivo, Roma et Cordélia se trouvaient ensemble sur le débarcadère, face à la mer, tandis que le *Shearwater*, qui ramenait les acteurs à Speymouth, contournait le cap oriental et disparaissait.

« Bon, dit Ambrose, ils regretteront peut-être d'avoir été privés de leur heure de gloire sous les feux de la rampe, mais ils ne pourront pas dire qu'ils se sont ennuyés. D'ici ce soir, tout le comté sera au courant de l'assassinat de Clarissa. Cela veut dire que nous pouvons nous attendre à une invasion de journalistes dès l'aube.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Ivo.

– Les empêcher de débarquer, sans toutefois employer les moyens brutaux de Courcy à l'époque de la peste. Mais cette île est une propriété privée. Je demanderai à Munter de dire à tous ceux qui téléphonent de s'adresser au commissariat de Speymouth. La police doit bien avoir un service de relations publiques. Qu'il s'en occupe. »

Toujours en robe de coton, Cordélia frissonna. Le jour commençait à baisser. Bientôt viendrait cet agréable moment transitoire où les derniers rayons du soleil, plus vifs que les autres, rendaient plus intense la couleur de l'herbe et des arbres, et que l'air lui-même semblait se teinter de vert. À présent, de longues ombres noires barraient la terrasse. Les marins du week-end étaient rentrés chez eux et la mer s'étendait, calme et vide, sous leurs yeux. Seules les deux vedettes de la police se balançaient doucement contre le débarcadère. Les murs et les tourelles en brique lisse du château, qui, pendant un instant, avaient lui d'un rouge plus soutenu, s'assombrirent et se dressèrent au-dessus d'eux, solennels et menaçants.

Alors qu'ils traversaient le vaste hall, la demeure leur parut anormalement silencieuse. Quelque part en haut, les policiers poursuivaient leur expertise secrète de la mort. Sir George était soit en train de subir un interrogatoire, soit avec Simon, dans la chambre du garçon. Personne n'avait l'air de le savoir et personne ne voulait s'en informer. Tous les quatre attendaient d'être à leur tour questionnés officiellement. Comme par un accord tacite, ils entrèrent dans la bibliothèque. Bien que moins confortable que le salon, cette pièce offrait au moins la ressource de la lecture à ceux qui feindraient d'en avoir envie. Ivo s'empara de l'unique fauteuil et s'y renversa, les yeux au plafond, ses longues jambes étendues. Cordélia s'assit à la table et feuilleta lentement les pages de la collection reliée de *l'Illustrated London News* de 1876. Leur tournant le dos, Ambrose regardait par la fenêtre. Plus agitée que les autres, Roma faisait les cent pas entre les rayonnages, comme une prisonnière à l'heure de la promenade obligatoire. Tous accueillirent avec soulagement l'entrée de Munter et de sa femme qui apportaient le thé : une lourde théière d'argent, une

bouilloire en laiton au-dessus d'un réchaud à alcool, un service à thé Minton. Munter ferma les rideaux et approcha une allumette du petit bois disposé dans la cheminée. Le feu se mit à pétiller. Paradoxalement, la bibliothèque en devint aussitôt plus douillette, mais aussi plus étouffante, les enserrant dans son hermétique et silencieuse pénombre. Tous avaient soif. Aucun d'eux n'avait grand appétit, mais depuis l'instant où l'on avait découvert le cadavre, ils avaient eu une terrible envie du réconfort et de la stimulation qu'apporte un café ou un thé bien fort. De plus, s'affairer avec les tasses et les soucoupes leur donnait une occupation. Ambrose s'installa à côté de Cordélia. Tout en remuant son thé, il dit :

« Ivo, vous qui connaissez tous les potins de la capitale, parlez-nous de cet homme, Grogan. J'avoue qu'à première vue il m'a paru fort antipathique.

– Personne ne connaît tous les potins de la capitale. Londres, comme vous le savez, est une réunion de villages, d'un point de vue social, professionnel et géographique. Mais les potins du théâtre et ceux de la police se recoupent parfois. Les acteurs ont des affinités avec les flics, je crois, et avec les chirurgiens.

– Je vous dispense de l'exposé. Que savez-vous de lui ? Vous vous êtes renseigné, je suppose ?

– J'admets avoir téléphoné à une connaissance, de cette pièce, en fait, pendant que vous étiez en train d'accueillir Grogan et ses acolytes. On raconte qu'il a démissionné de la P. J. de Londres parce qu'il était dégoûté par la corruption qui y régnait. Ça, c'était avant la dernière purge, bien sûr. Voilà qui devrait vous rassurer, Roma.

– Rien de ce qui touche aux flics ne me rassure.

– Je ferais sans doute bien de ne pas lui offrir à boire, dit Ambrose. Il serait capable de l'interpréter comme une tentative de corruption. Je me demande si le chef de la police, ou quelle que soit la personne qui décide de ces choses, l'a envoyé ici pour qu'il échoue.

– Et pour quelle raison ? demanda Roma d'un ton acerbe.

– Parce qu'il préférerait qu'une telle chose arrive à un nouveau venu plutôt qu'à l'un de ses hommes. Et Grogan pourrait fort bien échouer, vous savez. Il s'agit d'un meurtre de roman policier : un petit cercle de suspects, le lieu du crime coupé d'une façon bien commode du continent. En principe, on devrait pouvoir régler cette affaire en une semaine. Tout le monde s'attend à ce que l'assassin soit découvert très vite. Pourtant, si celui ou celle-ci garde son sang-froid et sait se taire, je doute fort qu'il, ou elle, coure un réel danger. Il – soyons galant et supposons que c'est un homme – lui suffira de raconter une histoire, puis de ne plus en démordre. Ne jamais s'excuser, ne jamais embellir,

ne jamais expliquer. L'important, ce n'est pas ce que la police sait ou soupçonne : c'est ce qu'elle peut prouver.

– À vous entendre, dit Roma, on pourrait croire que vous ne voulez pas que le mystère soit éclairci.

– Je n'y attache pas une très grande importance, mais je préférerais tout de même qu'il le soit. Cela m'ennuierait qu'on me soupçonne d'un meurtre le reste de ma vie.

– Cela ferait pourtant affluer les touristes en été, non ? Les gens adorent le sang et l'horreur. Vous pourriez leur montrer la chambre du crime, pour vingt pence de plus, évidemment.

– Je n'ai jamais flatté le sensationnalisme de qui que ce soit. C'est pourquoi je ne montre jamais la crypte aux visiteurs payants. De plus, ce meurtre est de mauvais goût.

– Ne le sont-ils pas tous ?

– Pas forcément. Classer les meurtres célèbres par degré de mauvais goût pourrait devenir un petit jeu de société amusant. Mais celui-ci me paraît particulièrement bizarre, extravagant, mélodramatique. »

Roma avait bu sa première tasse de thé et s'en versait une deuxième.

« C'est bien vrai », acquiesça-t-elle. Puis elle ajouta : « C'est curieux qu'on nous ait laissés seuls ici, vous ne trouvez pas ? Je pensais qu'on nous infligerait la présence d'un sous-fifre en civil pour noter toutes nos paroles.

– La police connaît les limites de son territoire et de ses pouvoirs. J'ai mis mon bureau à leur disposition et, bien entendu, ils ont fermé à clef les deux chambres d'amis. Mais cette maison, cette bibliothèque restent les miennes et ils n'y entreront que sur invitation. Jusqu'à ce qu'ils se décident à accuser quelqu'un, nous avons le droit d'être traités en innocents. Même Ralston, qui, en tant que mari, doit être élevé au rang de suspect numéro un. Le pauvre George ! S'il aimait vraiment Clarissa, il doit atrocement souffrir.

– Je pense qu'il a cessé de l'aimer six mois après leur mariage, déclara Roma. À ce moment-là, il a dû comprendre qu'elle était incapable de fidélité.

– Il n'en a jamais rien laissé paraître, n'est-ce pas ? demanda Ambrose.

– Non, mais il est vrai que je ne le voyais que fort rarement. Et d'ailleurs, que pouvait-il faire, face à cette forme particulière d'insubordination ? Vous ne pouvez pas traiter votre femme infidèle comme un sous-lieutenant rebelle. Mais cela n'a pas dû lui plaire. S'il ne l'a pas tuée – et je ne crois pas un seul instant qu'il l'ait fait – il doit

éprouver un tout petit peu de reconnaissance pour le véritable assassin. L'héritage lui sera très utile pour financer l'organisation fasciste qu'il dirige. L'U. B. P. L'union des Patriotes britanniques. Rien qu'au nom, on comprend que c'est un front fasciste.

– Évidemment, fit Ambrose en souriant, on ne s'attend pas à y trouver des trotskistes, ni des socialistes. C'est une organisation assez inoffensive. Une mentalité de boy-scouts et une armée de vieillards ! »

Roma posa bruyamment sa tasse sur sa soucoupe et recommença à arpenner la pièce.

« C'est incroyable les histoires que vous pouvez vous raconter ! Ces gens sont odieux, embarrassants et, le pire de tout, c'est qu'ils se prennent au sérieux. Ils croient vraiment en leurs dangereuses conneries. Alors, rions, rions, cela supprimera peut-être le problème. Mais à l'heure H, cette armée de vieillards se battra pour qui, à votre avis ? Pour ces pauvres foutus prolos ? Des clous !

– Non, pour moi, j'espère.

– N'ayez aucune crainte, Ambrose, c'est bien ce qu'elle fera. Elle vous défendra vous, comme elle défendra les multinationales, l'Establishment, les magnats de la presse. L'argent de Clarissa contribuera à garder chacun à sa place : le riche dans son château, le pauvre dans le ruisseau. »

Ambrose demanda d'un ton malicieux :

« Et vous, ne toucherez-vous pas une part de cet argent ? Et ne vous sera-t-il pas utile ?

– Bien sûr. L'argent l'est toujours. Mais ce n'est pas important pour moi. Je serai contente de le recevoir quand on me le donnera, mais je n'en ai pas besoin. Et il ne constitue certainement pas une motivation suffisante pour tuer. En fait, je n'en connais aucune.

– Allons, Roma, ne soyez pas naïve ! Un coup d'œil aux journaux vous apprendra quelles sont les motivations suffisantes pour tuer. Les sentiments dangereux et destructeurs, pour commencer. L'amour, par exemple. »

Munter apparut à la porte. Il toussota. Comme un valet de chambre de comédie, se dit Cordélia.

« Le médecin légiste, le docteur Ellis-Jones, est arrivé, monsieur. »

Pendant un instant, Ambrose eut l'air déconcerté comme s'il se demandait si les règles de la politesse exigeaient qu'il accueillît personnellement le nouveau venu.

« Je devrais le saluer, je suppose. La police sait-elle qu'il est là ?

– Pas encore, monsieur. J'ai jugé bon de vous en informer le premier.

– Où est-il ?

– Dans le hall, monsieur.

– Nous ne pouvons pas le faire attendre. Le mieux serait que vous le conduisiez tout de suite chez l'inspecteur principal Grogan. Il aura sans doute besoin de certaines choses. De l'eau chaude, par exemple. »

Il promena un regard vague autour de lui comme s'il s'attendait à voir se matérialiser un broc et une cuvette. Munter disparut.

« À vous entendre, on dirait qu'il s'agit d'un accouchement », murmura Ivo.

Roma se tourna brusquement. D'une voix à la fois maussade et terrifiée, elle s'écria :

« Il ne va tout de même pas faire l'autopsie ici ! »

Tous se tournèrent vers Cordélia. Elle se dit qu'Ambrose connaissait sûrement la procédure, mais lui aussi la regardait d'un air interrogateur légèrement ironique, presque amusé.

« Non, répondit-elle. Il se contentera de faire un examen préliminaire, sur ce qu'on appelle le lieu du crime. Il prendra la température du corps et tâchera d'établir l'heure de la mort. Puis on emportera le cadavre. Les policiers n'aiment pas le déplacer avant la visite d'un médecin et la délivrance de l'acte de décès.

– Vous avez acquis un bien curieux savoir pour une secrétaire-dame de compagnie, railla Roma. Mais bien sûr, j'oubliais ! Ambrose nous a dit que vous étiez détective. Vous pourrez donc peut-être nous expliquer pourquoi les flics nous ont pris nos empreintes digitales. Je trouve extrêmement humiliant la façon dont ils s'emparent de nos doigts pour les presser sur le papier. Ce serait moins désagréable s'ils nous laissaient faire ça tout seul.

– Ne vous en ont-ils pas donné la raison ? demanda Cordélia. S'ils relèvent des empreintes dans la chambre de Clarissa, ils veulent être en mesure d'éliminer les nôtres.

– Ou de les identifier. Et que font-ils d'autre, à part cuisiner George ? Dieu sait s'ils sont assez nombreux.

– Certains d'entre eux sont probablement des agents de la police scientifique et des employés de l'institut médico-légal. Ils rassemblent les preuves scientifiques : échantillons de sang et sucs corporels. Ils emporteront les draps, la tasse et la soucoupe. Ils analyseront le reste de thé pour voir si Clarissa a été empoisonnée. L'assassin l'a peut-être droguée avant de la tuer. Elle reposait très paisiblement sur le dos.

– Clarissa n'avait pas besoin d'être droguée, pour ça », grommela Roma.

Puis voyant l'expression des autres, elle devint écarlate et s'écria :

« Je suis désolée ! je n'aurais pas dû dire ça. C'est parce que je n'arrive pas vraiment à y croire. Je n'arrive pas à l'imaginer couchée dans sa chambre, la tête défoncée. Elle était vivante. Maintenant elle est morte. Nous ne nous aimions guère. La mort ne peut rien y changer, ni pour elle, ni pour moi. »

Elle gagna la porte d'une démarche incertaine.

« Je vais me promener. J'étouffe ici. Si Grogan veut me voir, il n'aura qu'à me chercher. »

Ambrose remplit de nouveau la théière et se versa une autre tasse de thé. Puis il s'assit à côté de Cordélia.

« Voilà ce que je ne comprends pas dans l'engagement politique. Prenez Roma. Sa cousine, une femme avec laquelle elle a pour ainsi dire été élevée, est sauvagement assassinée et va bientôt être emportée pour être disséquée par un médecin légiste. Cela lui a fait un choc, bien sûr. Mais, au fond, cela la touche aussi peu que si on lui avait annoncé que Clarissa souffrait d'une légère crise de rhumatismes. Mais mentionnez l'union des Patriotes britanniques de ce pauvre Ralston, et l'indignation la rend aussitôt hystérique.

– Elle a peut-être peur, dit Ivo.

– C'est évident, mais de quoi ? Pas de cette pitoyable bande de guerriers amateurs, tout de même ?

– Parfois ils me font peur, à moi aussi. Elle a sans doute raison en ce qui concerne l'argent. Ralston héritera de la plus grande partie. Combien cela peut-il représenter ?

– Je n'en sais rien, mon cher Ivo. Clarissa ne m'a jamais confié le moindre détail sur l'état de ses finances. Nous n'étions pas intimes à ce point.

– Ah ! Bon ? Je croyais.

– Et même si nous l'avions été, elle ne m'en aurait sans doute pas parlé. Clarissa avait une particularité surprenante. Vous ne me croirez peut-être pas, c'est pourtant vrai. Elle adorait potiner, mais elle pouvait garder un secret quand elle le voulait. Elle aimait amasser, non seulement de l'argent, mais aussi des informations utiles.

– Comme c'est curieux, fit Ivo d'un ton léger. Et ô combien dangereux ! »

Cordélia se tourna vers eux. Elle regarda les yeux brillants et malicieux d'Ambrose, le squelette à peine recouvert de chair d'Ivo, affalé dans une position anguleuse, ses longues mains osseuses tombant de poignets qui paraissaient trop fragiles pour les porter, sa figure blême et émaciée levée vers le plafond de stuc. Elle fut envahie de sentiments contradictoires : la colère, une profonde et diffuse pitié,

et un sentiment moins familier qu'elle reconnut pourtant, l'envie. Ils étaient si tranquilles dans leur détachement sardonique, mi-humoristique. Quelque chose pouvait-il vraiment les toucher à part la perspective de leur propre souffrance ? Et même cela, la souffrance physique, ils l'affronteraient avec un dégoût ironique ou un mépris railleur. N'était-ce pas ainsi qu'Ivo faisait face à sa mort ? Pourquoi s'attendrait-elle à les voir pleurer parce qu'une femme, qu'aucun d'eux n'avait beaucoup aimée, gisait en haut, la figure écrasée ? Et pourtant il n'était pas nécessaire de sortir l'aphorisme galvaudé de Donne pour sentir qu'on devait quelque chose à une mort, et que quelque chose dans leurs relations, dans le château, dans l'air même qu'ils respiraient avait été touché et subtilement changé. Soudain elle se sentit très jeune et très seule. Elle se rendit compte qu'Ambrose la regardait. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il dit :

« Un des aspects horribles du meurtre, c'est qu'il prive le mort de ses droits. Je pense qu'aucun de nous, dans cette pièce, n'est personnellement affligé par la mort de Clarissa. Pourtant, si elle était morte de mort naturelle, nous serions en deuil, en ce sens que nous penserions à elle avec ce mélange de regret, de sentimentalité et d'intérêt bienveillant qui est le tribut normal que l'on paie à quelqu'un qui vient de mourir.

Or, les choses étant ce qu'elles sont, nous ne pensons qu'à nous-mêmes. N'ai-je pas raison ?

– Je ne crois pas que ce soit le cas pour Cordélia », dit Ivo.

La bibliothèque les enferma de nouveau dans son silence. Mais ses occupants étaient anormalement conscients du moindre craquement et leurs trois têtes se dressèrent simultanément au son de pas assourdis dans le hall et au bruit distant, faible mais distinct, d'une porte qui se ferme. Ivo murmura :

« Je crois qu'ils l'emportent. »

Il se glissa derrière l'un des rideaux. Cordélia le suivit. Entre les vastes pelouses baignées de clair de lune, quatre silhouettes sombres et allongées, dépourvues d'ombres comme des fantômes, ployaient sous leur fardeau. Derrière elles marchait Sir George, très raide, comme si son épée cliquetait à son côté. Le petit cortège ressemblait à une famille affligée enterrant son mort selon quelque rite ésotérique interdit. L'esprit vidé par les émotions et la fatigue, Cordélia essaya pourtant d'éprouver un sentiment personnel et approprié de pitié. Au lieu de cela, ne lui vint à l'esprit que le souvenir d'une horreur atavique : des images de peste et de meurtre, les hommes de Courcy se débarrassant des victimes du seigneur sous le couvert de la nuit. Elle eut l'impression qu'Ivo avait cessé de respirer. Il ne dit rien, mais le contact de son épaule rigide lui fit deviner l'intensité de son regard.

Puis les rideaux s'écartèrent et Ambrose se plaça derrière eux.

« Elle est arrivée au soleil du matin et repart au clair de lune. Mais je devrais être dehors avec eux. Grogan aurait dû me dire qu'ils étaient sur le point de l'emmener. Vraiment, la conduite de cet homme devient intolérable ! »

Et c'était ainsi, songea Cordélia, sur cette note ré-criminatoire, que Clarissa allait entamer son dernier voyage.

Une heure plus tard, la porte s'ouvrit et Sir George entra. Il dut prendre conscience de leurs regards interrogateurs, de la question que personne n'osait poser.

« Grogan s'est montré très courtois, mais je crois qu'il n'a pas encore formé la moindre hypothèse. Il doit connaître son métier, je présume. Ses cheveux roux constituent sans doute un handicap pour lui, quand il veut passer inaperçu, je veux dire. »

Maîtrisant les mouvements convulsifs de sa bouche, Ambrose répondit gravement :

« Oh ! À son niveau, il doit surtout travailler à son bureau. Cela m'étonnerait qu'il passe beaucoup de temps à pister les criminels, dissimulé dans les fourrés.

– Il doit tout de même enquêter sur le terrain de temps à autre, mettre la main à la pâte. Il pourrait toujours se faire teindre les cheveux, bien sûr. »

Sir George prit le *Spectator* et s'installa à la table, aussi à l'aise que s'il était dans son club londonien. Silencieux et abasourdis, les autres restèrent debout à le regarder. Nous nous comportons comme des étudiants avant un oral d'examen, songea Cordélia ; nous aimerions savoir à quel genre de questions nous devons nous attendre, mais pensons que ce serait prendre un avantage déloyal que de le demander. Ivo devait avoir eu la même idée.

« La police n'organise pas un concours pour élire son meilleur suspect de l'année. J'avoue que je serais assez curieux de connaître sa stratégie et ses techniques. Critiquer des pièces d'Agatha Christie au Vaudeville est une piètre préparation à l'épreuve réelle. Alors, comment cela s'est-il passé, Ralston ? »

Sir George leva les yeux de son journal et parut réfléchir sérieusement :

« Eh bien, plus ou moins comme prévu. Où étais-je et que faisais-je cet après-midi ? Je leur ai dit que j'observais les oiseaux du côté ouest de l'île. Je leur ai dit aussi qu'en rentrant j'avais regardé avec mes jumelles et vu Simon sortir de l'eau. Ils ont eu l'air d'attacher beaucoup d'importance à ce détail. Ils m'ont questionné au sujet de

l'argent de Clarissa. Combien ? Qui en hérite ? Grogan a perdu vingt minutes à m'interroger sur les oiseaux de Courcy. Pour me mettre à l'aise, je suppose. Un peu bizarre, me suis-je dit.

– J'ai plutôt l'impression qu'il vous tendait des pièges en vous interrogeant sur la nidification d'espèces qui n'existent pas, suggéra Ivo. Et ce matin, alors ? Devons-nous fournir un compte rendu détaillé de chaque moment de cette journée ? »

Malgré son ton soigneusement dégagé, tous les quatre comprirent parfaitement le sens de sa question et prirent conscience de l'importance de la réponse qui lui serait donnée. Sir George saisit de nouveau son journal. Les yeux baissés, il répliqua :

« Je ne leur ai dit que le strict nécessaire. Je leur ai parlé de notre visite de l'église et du Chaudron du Diable. J'ai mentionné l'affaire de la noyade, mais sans nommer personne. Je trouve inutile de compliquer cette enquête en y mêlant de l'histoire ancienne. Cela ne les regarde pas.

– Vous me rassurez, dit Ivo. C'était l'attitude que je comptais adopter. J'en toucherai un mot à Roma quand j'en aurai l'occasion. Et vous, Ambrose, vous pourriez en parler au garçon. Je suis de l'avis de Ralston : inutile de leur embrouiller les idées avec ce vieil et lamentable épisode. » Personne ne répondit. Soudain, Sir George leva les yeux de son journal :

« Oh ! Excusez-moi. J'oubliais. Ils vous attendent, Cordélia. »

25

Cordélia comprenait pourquoi Ambrose avait mis son bureau à la disposition de Grogan et pas une autre pièce. De proportions moyennes, il était assez à l'écart pour lui permettre d'éviter les policiers. Mais, quand elle s'assit dans le fauteuil en acajou et rotin, face à l'inspecteur principal, elle regretta que son hôte n'eût pas choisi n'importe quel autre endroit plutôt que ce musée privé du crime. Derrière la tête de Grogan, les figurines du Staffordshire semblaient avoir grandi. Ce n'étaient plus des antiquités au charme désuet, mais de véritables personnes dont les visages peints inexpressifs palpitaient soudain de vie. Et les placards victoriens encadrés, avec leurs dessins grossiers de potences et de cellules de condamnés à mort, perturbaient par leur horreur, leur brutale célébration de la cruauté de l'homme envers l'homme. La pièce elle-même lui parut plus petite que dans son souvenir, et elle se sentit enfermée avec ses interrogateurs en une

effrayante et claustrophobique proximité. Elle n'était qu'à demi consciente de la présence d'une femme policier en uniforme, assise, presque immobile, dans un coin, près de la fenêtre, et aussi vigilante qu'un chaperon. Pensaient-ils qu'elle allait s'évanouir ou accuser Grogan d'avoir essayé de la violenter ? Elle se demanda un bref instant si c'était cette femme qui avait transporté ses affaires de la « chambre de Morgan » à sa nouvelle chambre à coucher. Elle les avait sûrement fouillées avant de les poser bien en ordre sur le lit.

Elle se surprit en train d'examiner Grogan pour la première fois. Il semblait encore plus corpulent que la haute et large silhouette qu'elle avait vue débarquer plus tôt. Ses épais cheveux d'un roux doré étaient un peu plus longs qu'on ne s'y serait attendu chez un policier ; de temps en temps, une mèche lui tombait sur le front, et il la repoussait de son énorme main. Bien que gros, son visage aux pommettes saillantes et aux yeux enfoncés donnait l'illusion d'être émacié. Sous chaque pommette, une petite touffe de poils accentuait l'espèce d'animalité qui se dégageait de lui, impression qui jurait étrangement avec l'excellente coupe de son costume en tweed. Comme il avait le teint coloré, toute sa personne paraissait rouge ; même le blanc de ses yeux semblait injecté de sang. Quand il bougea la tête, Cordélia distingua, sous le col immaculé, une ligne de séparation très nette entre sa figure brûlée par le soleil et son cou blanc. Cette trace était tellement marquée qu'il avait l'air d'un homme décapité dont on aurait rassemblé les morceaux. Cordélia essaya de l'imaginer avec une barbe rousse, en aventurier élisabéthain, mais quelque chose clochait dans cette comparaison. En dépit de sa vigueur, Grogan ne se serait sûrement pas trouvé parmi les hommes d'action de cette époque, plutôt dans les cabinets de travail, à intriguer avec les puissants du royaume. On aurait peut-être pu le découvrir dans la redoutable chambre de la tour, en train d'actionner les leviers du chevalet. Non, elle était injuste. Elle rejeta ces fantasmes morbides et revint à la réalité : Grogan était un policier haut placé du XX^e siècle dont le pouvoir était limité par un règlement et par des lois. Cet homme accomplissait une tâche vitale, bien que désagréable, et il avait droit à sa coopération. Si seulement elle n'avait pas eu si peur ! Elle s'était attendue à de l'anxiété, mais pas à cette humiliante vague de terreur. Elle réussissait à se dominer, tout en ayant l'affreuse impression que Grogan, en policier expérimenté, voyait sa frayeur et en tirait une certaine satisfaction.

Il l'écouta en silence pendant que, sur sa demande, elle lui racontait les événements les uns à la suite des autres, depuis l'arrivée de Sir George à Kingly Street jusqu'à la découverte du cadavre de Clarissa. Elle lui avait remis les messages. Ils étaient étalés devant lui, sur le bureau. De temps en temps, tandis qu'elle parlait à voix basse, il les

déplaçait les uns par rapport aux autres, comme s'il cherchait quelque arrangement significatif. Heureusement, se dit-elle, qu'elle n'était pas reliée à une machine à détecter le mensonge. L'aiguille de l'appareil aurait sûrement sauté quand elle en arriva aux moments où, sans vraiment mentir, elle omit soigneusement de mentionner les faits qu'elle avait décidé de cacher : la mort de l'enfant de Tolly, la révélation qu'avait faite Clarissa dans le Chaudron du Diable, la demande d'argent que Roma avait adressée en vain à sa cousine. Elle n'essaya pas de justifier ces dissimulations en arguant qu'elles n'offraient aucun intérêt pour Grogan. Elle était trop fatiguée à présent pour juger de la moralité de son attitude. Elle savait seulement que, même en repensant à la face écrasée de Clarissa, il y avait des choses dont elle n'avait pas le courage de parler.

L'inspecteur lui fit répéter plusieurs fois son histoire, la harcelant particulièrement au sujet de la fermeture des chambres à coucher. Était-elle absolument sûre d'avoir entendu Clarissa donner un tour de clef ? Comment pouvait-elle être aussi certaine d'avoir effectivement fermé la sienne ? Cordélia se demandait parfois s'il ne cherchait pas à l'embrouiller, de la même façon qu'un avocat de la défense feint d'être un peu obtus ou de ne pas avoir très bien entendu. Elle avait de plus en plus conscience de sa propre fatigue, de sa main à lui reposant dans le rond de lumière projeté par la lampe de bureau, des poils cuivrés qui brillaient sur ses doigts, du léger froissement que produisait le brigadier Buckley en tournant une page. Elle devait avoir parlé pendant au moins une heure avant que Grogan ne terminât ce long interrogatoire. Leurs deux voix se turent. Puis il reprit soudain, d'un ton vif, comme si l'entrevue allait enfin devenir intéressante :

« Ainsi, vous vous prétendez détective, Miss Gray ?

– Je ne prétends rien du tout. Je possède et je dirige une agence de détective.

– Voilà une amusante distinction. Mais nous n'avons pas le temps d'en discuter maintenant. Vous m'avez dit que Sir George Ralston vous avait engagée comme détective. C'est pour cela que vous étiez ici quand sa femme est morte. Dites-moi ce que vous avez découvert jusqu'ici.

– J'ai été engagée pour veiller sur sa femme. Et j'ai permis qu'on l'assassine.

– Mettons les choses au point. Voulez-vous dire par là que vous étiez présente et avez laissé quelqu'un la tuer ?

– Non.

– Ou que vous l'avez tuée vous-même ?

– Non.

– Que vous avez encouragé, aidé ou payé son assassin ?

– Non.

– Alors, cessez de vous torturer. Vous n’avez pas dû la croire en danger. Pas plus que son mari, d’ailleurs. La police de Londres a fait la même erreur, apparemment.

– Je pensais que la police avait peut-être une bonne raison d’être sceptique. »

Les yeux de Grogan se firent perçants.

« Ah ! oui ?

– Je me demandais si Miss Lisle n’avait pas envoyé un de ces messages elle-même : celui qui a été tapé sur la machine à écrire de son mari. Sir Ralston était aux États-Unis à l’époque. Il n’a donc pas pu le poster lui-même.

– Et pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ?

– Pour essayer de disculper Sir George. Elle craignait sans doute que la police ne le soupçonne. Le mari n’est-il pas toujours le suspect numéro un ? Elle voulait le mettre hors de cause, peut-être parce qu’elle ne voulait pas que la police perde son temps avec lui, peut-être parce qu’elle avait la preuve que son mari n’était pas coupable. Je pense que la police londonienne a dû soupçonner Miss Lisle d’avoir envoyé cette lettre elle-même.

– Elle a fait plus que la soupçonner. Elle a fait analyser la salive sur le rabat de l’enveloppe, elle venait d’un sécréteur du même groupe sanguin que celui de Miss Lisle et ce groupe est rare. Le commissaire lui a demandé aussi de taper pour lui un petit texte banal qui comprenait quelques-uns des mots de la citation, placés dans le même ordre. Sur la base de cette preuve, il a suggéré avec tact qu’elle avait écrit et expédié le message elle-même. Miss Lisle l’a nié. Après ça, on comprend que la police de Londres n’ait plus pris ces menaces de mort très au sérieux. »

Elle avait donc eu raison, se dit Cordélia : ce billet-là, Clarissa se l’était envoyé elle-même. Mais elle se trompait peut-être sur ses motifs. Réflexion faite, le geste avait été très maladroit. Avait-il vraiment innocenté Sir George ? En tout cas, il avait déplu à la police qui s’était désintéressée de l’affaire, décidée à ne pas perdre son temps avec les manœuvres d’une femme qui ne cherchait qu’à attirer l’attention sur elle. Cela avait dû arranger le véritable coupable. Quelqu’un avait-il soufflé cette idée à Clarissa ? Et était-ce le seul billet dont elle était l’auteur ? Toute cette série de citations pouvait-elle être une tortueuse machination ourdie avec la complicité de quelqu’un d’autre ? Mais Cordélia rejeta cette hypothèse dès qu’elle lui vint à l’esprit. Elle était en effet sûre d’une chose : Clarissa avait

réellement redouté l'arrivée des messages. Aucune actrice n'aurait pu simuler cette peur. Elle avait été persuadée qu'elle allait mourir. Et elle était morte.

Cordélia se rendit compte que les deux hommes la regardaient fixement. Elle était restée assise, silencieuse, les mains sur les genoux, les yeux baissés, absorbée dans ses pensées. Elle attendit qu'ils rompissent le silence. Quand l'inspecteur principal parla, elle discerna dans sa voix une note nouvelle. Cela aurait pu être du respect.

« Et qu'avez-vous déduit d'autre au sujet de ces billets ?

– J'ai pensé qu'ils avaient peut-être été envoyés par deux personnes distinctes, à part Miss Lisle, bien sûr. On ne m'a pas montré les six premiers messages qu'elle avait reçus. Je me suis dit qu'ils étaient peut-être différents des billets plus récents. Pour la plupart de ceux que j'ai vus, et que je vous ai remis, les textes figurent dans le *Penguin Dictionary* de citations. Je crois que celui qui les a tapés les copiait, le livre ouvert devant lui.

– Sur des machines différentes ?

– Cela ne présenterait aucune difficulté. Il s'agit de machines usagées et de marques variées. À Londres et en banlieue, il y a une quantité de magasins qui vendent des machines neuves ou rénovées, et qui en mettent une ou deux à la disposition du client éventuel pour qu'il puisse les essayer. Il suffirait d'aller d'un magasin à l'autre et de taper quelques lignes dans chacun d'eux.

– Qui aurait fait cela, à votre avis ?

– Je n'en sais rien.

– Et quel serait l'épistolier anonyme qui a eu cette brillante idée, si l'on peut dire, en premier ?

– Je l'ignore tout autant. »

Elle n'avait pas l'intention d'aller plus loin. Elle leur en avait déjà assez dit, peut-être même trop. S'ils voulaient des mobiles, qu'ils les découvrent tout seuls. Il y en avait un pour les lettres anonymes qu'elle ne dévoilerait jamais. Si Ivo Whittingham avait gardé le silence au sujet de la tragédie de Tolly, elle en ferait autant.

Puis Grogan reprit la parole. Il se pencha vers elle, au-dessus du bureau. Sa voix rude déferla sur elle, aussi palpable qu'une force.

« Il faut qu'une chose soit claire. Miss Lisle a été frappée à mort. Vous savez ce qui lui est arrivé. Vous avez vu son corps. Bon, elle n'était peut-être ni très bonne ni très aimable, mais cela n'a rien à voir. Elle avait autant le droit de vivre jusqu'à sa mort naturelle que vous ou moi, ou n'importe qui dans le royaume d'Angleterre.

– Évidemment. Est-ce même la peine de le dire ? » fit Cordélia.

Pourquoi sa voix lui parut-elle si pointue, presque maussade ?

« Vous seriez étonnée d'apprendre tout ce qu'il est nécessaire de dire dans une enquête criminelle. On a affaire à la société d'entraide la plus puissante du monde : le syndicat des vivants. C'est aux vivants que vous devez penser. C'est eux qu'il faut essayer de protéger, en commençant par vous-même, bien entendu. Moi, je dois penser à elle.

– Vous ne pouvez pas la ressusciter. »

Ces mots tombèrent entre eux dans toute leur triste banalité.

« Non, mais je peux empêcher que quelqu'un d'autre subisse le même sort. Rien n'est plus dangereux qu'un assassin en liberté. Je vous ennuie avec ces platitudes parce que je voudrais que vous compreniez une chose. Vous êtes peut-être trop futée pour que cela vous réussisse. Vous n'êtes pas là pour résoudre cette affaire. Ça, c'est *mon* boulot. Vous n'êtes pas là pour protéger les vivants. Laissez cela aux avocats. Vous n'êtes même pas là pour protéger les morts. Ils n'ont plus besoin de votre condescendance. "On doit des égards aux vivants ; aux morts, on ne doit que la vérité", dit Grogan en français. Vous qui êtes une jeune femme cultivée, vous savez ce que cela signifie ?

– C'est une citation de Voltaire, n'est-ce pas ? Mais j'ai appris cette phrase avec une prononciation différente. »

Dès qu'elle les eut prononcées, Cordélia eut honte de ces paroles. Mais, à sa grande surprise, Grogan y répondit par un rire tonitruant.

« Cela ne m'étonne pas, Miss Gray ! Moi j'ai appris le français tout seul, avec un manuel scolaire. Mais réfléchissez-y. Il n'y a pas de meilleure devise pour un détective, même pour les détectives privés de sexe féminin qui aimeraient aider la police tout en continuant à dormir, avec la conscience tranquille. C'est impossible, Miss Gray, impossible. »

Cordélia ne répondit pas. Au bout d'un moment, Grogan reprit :

« Ce qui me surprend un peu, Miss Gray, c'est tout ce que vous avez remarqué sur le lieu du crime – et avec quelle précision ! – quand vous avez découvert le cadavre. La plupart des gens, et pas seulement des jeunes femmes, auraient été trop bouleversés. »

Ici, Cordélia se dit qu'il avait droit à la vérité, ou du moins à ce qu'elle-même en voyait.

« Je sais. Cela m'a surpris moi aussi. Ce qui s'est passé, je crois, c'est que je n'ai pas pu supporter une émotion aussi forte. C'était tellement horrible, que c'en était presque irréel. Mon intellect a pris le dessus et a transformé la scène en sorte d'énigme policière. Parce que, si je n'avais pas essayé de me détacher en esprit de cette monstruosité en examinant la pièce et en remarquant des détails tels que la tache de

rouge à lèvres sur la tasse, mes nerfs auraient lâché. J'imagine que c'est ainsi que réagissent les médecins sur les lieux d'un accident. Il faut concentrer son attention sur les gestes à faire, les problèmes techniques, sinon on risque de se rendre compte que ce qui est couché là, devant soi, c'est un être humain.

– C'est ainsi que s'entraînent les policiers sur les lieux d'un accident ou d'un meurtre », confirma doucement Buckley.

Sans quitter Cordélia des yeux, Grogan demanda :

« Vous trouvez donc ça plausible, brigadier ?

– Oui, monsieur. »

La peur aiguisa les facultés mentales tout comme les sens. Jetant un coup d'œil au beau visage un peu lourd du brigadier Buckley, à son sourire de satisfaction à demi réprimé, Cordélia douta qu'il eût jamais à recourir à ce genre d'expédient pour moins souffrir. Elle se demanda s'il essayait de lui manifester sa sympathie ou si son attitude faisait partie d'un stratagème fixé au préalable avec son supérieur. L'inspecteur principal poursuivit :

« Et qu'a déduit votre intellect après avoir eu la bonne idée de relayer votre affectivité ?

– Des choses évidentes : qu'on avait fermé les rideaux depuis que j'étais partie, que le coffret à bijoux avait disparu, que le thé avait été bu. Miss Lisle ne s'était pas démaquillée, j'ai donc trouvé bizarre qu'il y ait une tache de rouge sur la tasse. Cela m'a surprise. Je crois qu'elle a – qu'elle avait – des lèvres très sensibles et qu'elle utilisait un rouge très gras qui part facilement. Alors pourquoi n'était-il pas parti pendant le déjeuner ? Il semblait donc qu'elle en eût remis avant de boire son thé. Mais, dans ce cas, pourquoi avait-elle pris la peine d'ôter le reste de son maquillage ? Des boules de coton sales couvraient la coiffeuse. J'ai aussi remarqué que Miss Lisle avait moins saigné que la normale avec une blessure à la tête. Je me suis dit qu'on l'avait peut-être tuée autrement et qu'on lui avait écrasé la figure ensuite. Et puis, ce qui m'a intrigué aussi, ce sont les compresses relaxantes. On a dû les lui mettre sur les yeux après sa mort. Elles n'auraient jamais pu rester si bien en place pendant qu'on lui détruisait le visage. »

Quand Cordélia eut fini, il y eut un long silence. Puis Grogan déclara d'une voix neutre :

« Vous êtes assise du mauvais côté de cette table, Miss Gray. »

Cordélia attendit. Puis elle ajouta, espérant qu'elle ne faisait pas plus de mal que de bien :

« Il y a une dernière chose que je devrais vous dire. Je sais que Sir

George ne peut avoir tué sa femme. Je suis sûre que vous ne le soupçonnez pas de toute façon, mais il vaut mieux que vous sachiez ceci : quand il est arrivé dans la chambre à coucher et que je me suis mise à me lamenter, à crier que j'étais désolée, il m'a regardée avec une sorte de stupéfaction horrifiée. Je me suis rendu compte que, pendant une seconde, il a cru que c'était moi qui avais assassiné sa femme, que j'avouais.

– Ce qui n'était pas le cas.

– Si j'avouais quelque chose, c'était d'avoir failli à ma tâche, non pas d'avoir tué. »

Grogan changea de nouveau de tactique.

« Revenons-en à cette nuit du vendredi, quand vous étiez seule avec Miss Lisle dans sa chambre et qu'elle vous a montré le tiroir secret de son coffret à bijoux. Cet article sur la pièce de Rattigan, êtes-vous sûre que ce n'était pas autre chose ?

– Absolument sûre.

– Ce papier n'était ni un document ni une lettre ?

– C'était une coupure de journal. Et j'en ai lu le titre.

– Et jamais votre cliente – car c'était ce qu'elle était, souvenez-vous-en – n'a laissé entendre qu'elle connaissait l'auteur des lettres, ni même qu'elle soupçonnait quelqu'un ?

– Non, jamais.

– Avait-elle des ennemis ?

– Elle ne m'en a pas parlé.

– Et, personnellement, avez-vous la moindre idée sur la raison pour laquelle Miss Lisle a été tuée ou sur l'identité de son assassin ?

– Non. »

C'était ainsi que l'on devait se sentir, à la barre des témoins, se dit Cordélia : les questions habiles, les réponses prudentes, l'envie d'en avoir enfin terminé.

« Merci, Miss Gray. Votre aide m'a été précieuse, même si j'en attendais plus de vous. Mais l'enquête vient seulement de commencer. Nous nous reverrons. »

« Eh bien, que pensez-vous d'elle, brigadier ? » Buckley hésita. Son chef voulait-il qu'il jugeât le dernier témoin en tant que femme ou en tant que suspect ? Il répondit avec prudence :

« Elle est plutôt mignonne. Elle ressemble à un chat. » Ce commentaire ne suscitant aucune réaction immédiate, il ajouta :

« Elle est très digne et réservée. »

Il était assez satisfait de sa description : habile, sans rien de compromettant. Grogan se mit à gribouiller sur la feuille blanche posée devant lui. Un dessin mathématique très compliqué : des triangles, des carrés et des cercles sécants, ce qui rappela à Buckley quelques-uns de ses plus obscurs problèmes de géométrie.

« Croyez-vous que ce soit elle la coupable, monsieur ? » Grogan commença à hachurer quelques figures. « Si c'est elle, elle a dû tuer pendant cette cinquantaine de minutes où, d'après ce qu'elle dit, elle prenait un bain de soleil sur la dernière marche de la terrasse, un endroit où, comme par hasard, on ne pouvait ni la voir ni l'entendre. Elle en aurait eu le temps et la possibilité. Nous n'avons que sa parole en ce qui concerne la fermeture des deux chambres à coucher. Et, même si les deux portes donnant sur le couloir plus celle de communication étaient closes, Gray est sans doute la seule personne que Lisle aurait laissée entrer. Or Gray savait où se trouvait le marbre. Elle était levée ce matin, quand Gorringer s'est aperçu de la disparition du bras. Elle aurait pu le cacher dans sa chambre, dans ce meuble qui ferme à clef. De plus, nous savons que le dernier message, ainsi que celui de la gravure, ont été dactylographiés sur la machine de Gorringer. Gray sait taper et a eu accès au bureau où se trouve cette machine. Elle est intelligente et capable de garder son sang-froid malgré mes efforts pour le lui faire perdre. Si elle est mêlée à ce meurtre, je dirais que c'est en tant que complice de Ralston. La raison qu'il nous a donnée pour l'engagement de cette fille ne m'a pas paru convaincante. Avez-vous remarqué que tous deux ont fait un rapport quasi identique sur la première visite du mari de la victime, à Kingly Street ? Leurs propos concordent si bien qu'ils auraient pu les avoir répétés ensemble. Ce qui est probable. »

Buckley, cependant, trouva une objection. Il l'exprima : « Sir George était militaire. Il a l'habitude de rapporter les faits avec précision. Quant à elle, elle a une bonne mémoire, du moins pour les événements importants. Et cette visite en était un. Sir George l'a sûrement bien payée et ce travail aurait pu en amener d'autres. Le fait que leurs témoignages se ressemblent, même dans les détails, parle aussi bien en faveur de leur innocence que de leur culpabilité.

– Tous les deux ont dit que c'était la première fois qu'ils se voyaient. S'ils sont complices, ils doivent avoir fait connaissance plus tôt. Quel

que soit le lien existant entre eux, il ne devrait pas être bien difficile à découvrir.

– Ce serait un couple assez invraisemblable. Je veux dire : on voit mal ce qu'ils ont en commun.

– La politique plutôt que le lit, je pense. Bien que, dans le domaine sexuel, tout, absolument tout, est possible. C'est une des choses peut-être même la seule, qu'on apprend dans notre métier. Gray pourrait avoir eu envie de devenir Lady Ralston. Dieu sait s'il y a des moyens plus faciles de s'enrichir qu'en dirigeant une agence de détective. Or Ralston aura de l'argent, souvenez-vous. Celui de sa femme, pour être précis. Et je ne crois pas qu'il sera superflu. Ralston doit dépenser une fortune pour son organisation, l'U. P. B. ou un truc comme ça. Une curieuse affaire, dans un sens. Évidemment, on pourrait dire qu'il est toujours utile d'avoir une armée d'amateurs entraînée, prête à soutenir le pouvoir civil en cas d'urgence, mais n'avons-nous pas déjà celle du général Walker ? Alors, à quoi, exactement, jouent George Ralston et son groupe de conspirateurs du troisième âge ? »

Incapable de répondre à cette question, d'autant plus qu'il n'avait pour ainsi dire jamais entendu parler de l'union des Patriotes britanniques, Buckley garda sagement le silence. Puis il demanda :

« Avez-vous cru Miss Gray quand elle a déclaré que Sir George a pensé qu'elle avouait ? »

– Ce qu'elle a cru voir sur le visage de Sir George ne prouve rien. Et comment aurait-il pu ne pas avoir l'air surpris s'il a pensé l'entendre avouer un meurtre qu'il aurait lui-même commis ? »

Buckley songea à la jeune femme qui venait de les quitter. Il revit sa douce figure levée vers eux, ses yeux immenses, pleins de détermination, ses mains délicates posées, comme celles d'un enfant, sur ses genoux. Elle cachait quelque chose, bien sûr, mais tout le monde n'en faisait-il pas autant ? Cela ne voulait pas dire que c'était elle, la meurtrière. Et l'idée d'une liaison entre elle et Ralston était absurde, dégoûtante. Le chef n'avait tout de même pas encore atteint l'âge où l'on a besoin de s'accrocher à ce pitoyable mensonge avec lequel se leurrent les hommes mûrs et les vieillards : que les jeunes les trouvent attirants ? Tout ce qu'ils peuvent faire, les vieux satyres, se dit-il, c'est acheter la jeunesse et l'amour physique avec de l'argent et du prestige. Mais il doutait fort que Sir George Ralston fût de leur nombre ou que Cordélia Gray pût être achetée. Il dit d'un ton flegmatique :

« Je n'arrive pas à voir Miss Gray en meurtrière.

– Oui, cela demande en effet un effort d'imagination. Mais c'est probablement ce que Mr. Blady a pensé de Miss Blady. Ou l'Angelier

de Miss Madeleine Smith avant que cette méchante femme lui tende son chocolat à l'arsenic à travers la grille du sous-sol.

– Cette affaire ne s'est-elle pas terminée par un non-lieu, monsieur ?

– Oui, à cause de la lâcheté de ce jury de Glasgow qui aurait pourtant dû savoir à quoi s'en tenir – et qui probablement le savait. Mais, en ce qui concerne Lady Ralston, nous spéculons sans connaître encore les faits. Il nous faut les résultats de l'autopsie et de l'analyse du thé. Même si c'est dimanche, le docteur la couchera sûrement sur sa table demain. Une fois qu'il commence sa boucherie, il est assez rapide, je dois dire.

– Et le labo, monsieur ? Combien de temps lui faudra-t-il ?

– Dieu seul le sait. Si encore nous avions la moindre idée de ce qu'ils sont censés chercher... Il n'y a pas un nombre illimité de drogues qui peuvent faire perdre connaissance ou tuer très vite et sans symptômes apparents. Il y en a cependant assez pour occuper nos chimistes pendant quelques jours, s'ils n'ont pas d'autres meurtres sur les bras. Bien entendu, l'autopsie peut nous fournir un indice. Entre-temps, nous continuerons à glaner des renseignements à Londres. Il en reste, des questions ! À quel point ces gens se connaissaient-ils avant d'arriver à Courcy pour le week-end ? La police londonienne sait-elle quelque chose sur Cordélia Gray et son agence et, dans l'affirmative, quoi ? Quels sont les véritables sentiments de Simon Lessing à l'égard de sa bienfaitrice et comment son père est-il mort exactement ? Miss Tolgarth est-elle réellement l'habilleuse dévouée et la domestique fidèle qu'elle prétend être ? Combien Sir George dépense-t-il pour ses petits soldats ? Combien d'argent recevra Roma Lisle aux termes du testament et à quel point en a-t-elle besoin ? Et ceci n'est qu'un début. »

Ce n'était vraiment pas, songea Buckley, le genre de renseignements que les gens s'empressaient de venir vous apporter avec de grands sourires. Il faudrait parler à des directeurs de banque, des avocats, des amis et collègues des suspects – et la plupart de ces personnes sauraient au mot près ce qu'il leur suffisait de dire. En théorie, tout le monde veut qu'on arrête les assassins, de même que les gens approuvent tous les résidences pour malades mentaux à condition qu'on ne les construise pas au bout de leur jardin. Il serait plus simple pour la police, et plus rassurant pour les hôtes du château, que l'on découvrit effectivement de jeunes cambrioleurs cachés quelque part dans l'île. Mais il ne croyait pas à leur existence, pas plus, soupçonnait-il, que ne devaient le faire les autres. De plus, dans une telle éventualité, l'affaire se terminerait en eau de boudin. Quel mérite auraient-ils à coffrer deux petits malfaiteurs locaux qui auraient tué sur une simple impulsion sans même avoir la jugeote de se taire

jusqu'à l'interrogatoire ? Non, il y avait une intelligence à l'œuvre ici. Cette enquête présentait exactement le genre de défi qu'il aimait et qu'un policier ne rencontrait que rarement au cours de sa carrière.

« Il y a les faits. Il y a les suppositions. Et il y a les croyances. Ne les mélangez jamais, brigadier. Tous les hommes sont mortels : fait. Tout ne finit peut-être pas avec la mort : supposition. À votre mort, vous allez au paradis : croyance. Lisle a été assassinée : fait. Elle recevait des lettres anonymes, elle en a reçu certaines en présence de témoins : fait. Ces messages étaient des menaces de mort : supposition. C'est ce que nous a dit son mari et ce qu'elle disait elle-même à Miss Gray. Mais c'était une actrice, ne l'oubliez pas. Le propre d'une actrice, c'est de jouer la comédie. Supposons qu'elle et son mari aient combiné toute cette histoire : lettres de menace, manifestations de peur et de désespoir, crise de nerfs au milieu d'une représentation, engagement d'un détective privé, tout le bazar.

– Peut-être, mais dans quel but ?

– Je n'en sais rien, du moins pour l'instant. Une actrice s'humilierait-elle volontairement en scène ? Dieu seul le sait. Les comédiens appartiennent à une race que je connais mal.

– Si elle se savait finie en tant qu'actrice, aurait-elle pu, avec la complicité de son mari, inventer ces messages pour excuser son échec ?

– Trop ingénieux et inutile. Elle pouvait tout simplement dire qu'elle était malade. Et elle n'a jamais parlé de ces messages. Au contraire, elle semble s'être donné du mal pour que rien ne se sache. Quelle actrice voudrait que son public apprenne que quelqu'un la hait à ce point ? Ne veulent-elles pas que tout le monde les aime ? Non, je pensais à quelque chose de plus subtil : Ralston s'arrange pour la persuader de prétendre qu'on veut attenter à ses jours, puis il la tue lui-même, après l'avoir, pour ainsi dire, amenée à être la complice de son propre meurtre. Fichtre ! Voilà qui serait astucieux. Trop, peut-être.

– Mais alors, pourquoi aurait-il pris le risque d'engager Miss Gray ?

– Quel risque ? Elle aurait eu du mal à découvrir que les lettres étaient bidon, surtout en un seul week-end – un très court week-end en ce qui concerne Miss Lisle. L'engagement de Gray, c'était la touche artistique finale donnée au stratagème.

– Je persiste à croire que c'était prendre un risque.

– Oui, mais c'est parce que nous avons vu la fille. Elle est intelligente et connaît son métier. Mais comment Ralston aurait-il pu le savoir ? Qui est-elle, après tout ? La propriétaire d'une agence de détective, avec « détective » au féminin singulier. Après l'avoir vue

chez son amie – Mrs. Fortescue, non ? – Miss Lisle a probablement suggéré à son mari de l'engager. C'est pourquoi elle n'a jamais pris la peine de parler elle-même avec cette fille. À quoi bon si les menaces de mort n'étaient qu'une histoire montée de toutes pièces ?

– C'est ingénieux, monsieur, mais il reste à savoir pourquoi Miss Lisle aurait accepté cette intrigue ? Je veux dire : quelle raison Ralston aurait-il bien pu lui donner pour la persuader de jouer cette comédie ?

– Quelle raison, en effet, brigadier ? Comme Miss Gray, j'ai tendance à être trop futé pour que ça me réussisse. Il y a toutefois une chose dont je suis certain : l'assassin a passé la nuit dernière sous ce toit. Et j'ai une magnifique brochette de suspects. Sir George Ralston, baronnet, sorte de héros de guerre et chouchou des vieux conservateurs. Un distingué critique de théâtre dont même moi j'ai entendu parler. Gravement malade, à en juger par sa mine. Cela veut dire que le plus doux des interrogatoires risque encore de le faire mourir dans mon bureau et de me laisser avec son cadavre sur les bras. Interrogatoire... Curieux comme ce mot est désagréable. Il rappelle trop la Gestapo ou le K. G. B., je suppose. Un romancier, auteur d'un best-seller, qui non seulement possède cette île, mais se trouve être l'ami des Cottringham, des gens qui ont l'oreille du représentant de la Couronne, du chef de la police, du député et de tout ce que le comté compte comme grosses légumes. Une respectable libraire, ex-professeur, probablement militante d'une association pour la défense des droits civils et du M. L. F., qui ira se plaindre de moi à son député et m'accuser de brutalité, si jamais j'élève un peu la voix. Enfin un collégien, du genre sensible, en plus. Encore heureux qu'il ne soit plus mineur, du point de vue pénal du moins.

– Et un majordome, monsieur.

– Merci de me le rappeler, brigadier. Nous ne devons pas oublier le majordome. C'est un affront du destin d'avoir à rencontrer un type pareil. Donnons à ces messieurs-dames de la bibliothèque un moment de répit et voyons ce que Munter a à nous dire. »

Buckley nota avec irritation que lorsque Grogan l'invita à s'asseoir, Munter réussit, rien qu'à la manière dont il posa ses fesses sur la chaise, à suggérer qu'il était inconvenant pour lui de s'installer dans le bureau et, qu'en lui demandant de le faire, Grogan avait manqué de savoir-vivre. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu cet homme à

Speymouth. Son apparence n'était certes pas de celles qui s'oublient facilement. À voir son lourd et sinistre visage, d'où toute expression de malaise, pourtant normale dans ce genre de situation, était remarquablement absente, Buckley se dit qu'il n'allait pas croire un mot de son témoignage. Il trouvait suspect qu'un homme voulût se rendre plus grotesque que ne l'avait prévu la nature et, si c'était ainsi que Munter se moquait du monde, il aurait intérêt à ne pas s'y risquer avec la police. Fondamentalement conformiste et ambitieux, Buckley n'en voulait pas à ceux qui étaient plus riches que lui ; il avait bien l'intention de les rattraper. Mais il méprisait et se méfiait de ceux qui choisissaient de gagner leur vie en pliant l'échiné devant les nantis, et il avait l'impression que Grogan partageait ce préjugé. Il les regardait tous deux d'un œil critique et circonspect, en regrettant de ne pas pouvoir participer plus activement à l'interrogatoire. Il avait reçu de son chef l'ordre de se taire jusqu'à ce qu'on l'invitât à parler, d'observer attentivement et de prendre discrètement des notes en sténo ; jamais encore, cela ne lui avait paru plus restrictif ni humiliant. Maladivement sensible à la moindre note de condescendance, il sentait que, par le regard qu'il lui jetait de temps à autre, Munter voulait exprimer une légère surprise à le voir admis au château.

Assis derrière le bureau, Grogan se cala si solidement dans le fauteuil que le dossier craqua, puis il pivota pour faire face à Munter et écarta les jambes comme pour affirmer son droit à se sentir tout à fait chez lui.

« Bon, commencez donc par nous dire qui vous êtes, d'où vous venez et en quoi consiste exactement votre travail ici.

– Mes fonctions, monsieur, n'ont jamais été clairement définies. Comme vous avez pu vous en apercevoir, il ne s'agit pas d'une maison ordinaire. Je suis responsable des choses domestiques et je dirige les deux autres membres du personnel : ma femme et Oldfield, qui est à la fois jardinier, homme à tout faire et passeur. Quand Mr. Gorringer reçoit, nous engageons des extra. Je m'occupe de l'argenterie, de la cave, et je sers à table. Pour la cuisine, en général, tout le monde participe. Ma femme fait les pâtisseries et Mr. Ambrose lui-même prépare parfois un repas. Il aime confectionner certains plats salés.

– Délicieux, j'en suis sûr. Et depuis combien de temps êtes-vous dans cette maison peu ordinaire ?

– Ma femme et moi sommes entrés au service de Mr. Gorringer en juillet 1978, c'est-à-dire, trois mois après son retour de l'étranger où il avait séjourné un an. Il avait hérité le château de son oncle en 1977. Peut-être désirez-vous que je vous donne un bref *curriculum vitae*. Je suis né à Londres en 1940. J'ai fréquenté l'école primaire, puis le lycée

de Pimlico. Ensuite j'ai fait une école d'hôtellerie, puis, pendant sept ans, j'ai travaillé dans des hôtels, ici, en Angleterre, ou à l'étranger. Mais je me suis aperçu que la vie réglementée de ce genre d'établissements était contraire à ma nature. Aussi suis-je entré au service d'un homme d'affaires américain à Londres, puis, quand celui-ci est rentré dans son pays, j'ai travaillé ici, dans le Dorset, chez Lord Templeton, à Borsington House. Je suis certain que mes anciens maîtres me recommanderaient si nécessaire.

– Je n'en doute pas. Si je cherchais un valet de chambre, vous feriez sûrement l'affaire. Mais je consulterai une source de référence plus objective : le casier judiciaire. Cela vous inquiète-t-il ?

– Non, monsieur : cela m'offense. »

Buckley se demanda quand Grogan allait cesser d'asticoter Munter pour passer enfin aux questions importantes, et l'interroger sur son emploi du temps entre la fin du déjeuner et la découverte du cadavre. Si par ces préliminaires, il cherchait à provoquer le témoin, il ratait son but. Mais Grogan connaissait son métier, du moins c'était ce que la police de Londres avait eu l'air de penser : il était arrivé dans le Dorset précédé d'une certaine réputation. L'inspecteur cessa tout à coup de regarder Munter et sur le ton de la conversation, il demanda :

« Le spectacle prévu pour aujourd'hui allait devenir un événement régulier, n'est-ce pas ? Une sorte de festival annuel ?

– Je ne peux rien vous dire à ce sujet. Mr. Gorringer ne m'a pas fait part de ses projets.

– Une fois suffit, non ? Cela doit vous avoir donné beaucoup de travail supplémentaire, à votre femme et à vous ? »

Munter promena son regard autour du bureau, on pouvait deviner qu'il faisait un inventaire désapprobateur des changements constatés : des meubles avaient légèrement changé de place, la veste de Buckley était pendue au dossier de sa chaise, deux tasses sales traînaient sur un plateau couvert de miettes de biscuits à moitié mangés.

« Le dérangement occasionné par Lady Ralston de son vivant est insignifiant comparé à celui qu'elle provoque maintenant qu'elle est morte. »

Grogan approcha son stylo de son visage et en regarda la plume, l'avancant et la reculant comme s'il vérifiait l'acuité de sa vue.

« La considériez-vous comme une invitée sympathique, aimable ?

– Je ne me serais pas permis de me poser une telle question.

– Posez-vous-la maintenant.

– Lady Ralston m'a paru être une dame très agréable.

– Pas d'ennuis avec elle ? Pas de discussions, de disputes ?

– Rien de tout cela, monsieur. C'est une bien grande perte pour le théâtre anglais. »

Munter se tut un instant, puis ajouta d'un ton guindé :

« Et pour Sir George Ralston, bien sûr. »

Il était difficile de savoir si cette dernière remarque était ironique, mais Buckley se demanda si Grogan avait lui aussi perçu dans la voix du domestique une note très nette de mépris. Grogan se renversa sur sa chaise, jambes étendues, et considéra pensivement son témoin. Munter regarda droit devant lui d'un air résigné, puis, au bout d'une minute de silence, se permit un coup d'œil à sa montre.

« O. K. ! Poursuivons, dit Grogan. Vous savez ce que nous voulons : un compte rendu détaillé sur l'endroit où vous vous trouviez, ce que vous faisiez et les personnes que vous avez vues entre la fin du déjeuner, à une heure, et le moment où Miss Gray a découvert le cadavre, à deux heures quarante-trois. »

D'après ce qu'il raconta, Munter avait passé tout ce temps au rez-de-chaussée du château, principalement à circuler entre la salle à manger, l'office et le théâtre. Comme il avait été constamment occupé à des préparatifs, soit pour la pièce, soit pour le dîner, il ne lui serait pas toujours possible de dire où il s'était trouvé, ni avec qui, à aucun moment particulier. Il doutait toutefois qu'il eût jamais été seul pendant plus de dix minutes. D'un ton exempt de la moindre trace de regret, il s'excusa de ne pouvoir être plus précis ; mais, bien entendu, comment aurait-il pu savoir qu'on lui demanderait un rapport circonstancié par la suite ? D'abord, il avait aidé sa femme à desservir la table du déjeuner, puis il était allé s'occuper du vin. Il avait dû répondre à trois coups de téléphone, l'un provenant d'un invité souffrant qui ne pouvait assister à la représentation, un autre de quelqu'un qui voulait savoir l'heure du départ de la vedette et enfin un appel de la bonne de Lady Cottringham qui demandait s'ils avaient besoin de verres supplémentaires. Il était en train de vérifier si tout était en ordre dans la loge des acteurs quand sa femme était venue le trouver pour lui demander d'examiner l'une des fontaines à thé qui n'avait pas l'air de fonctionner. Malheureusement, ils avaient été obligés de louer ces appareils ; Mr. Gorringe les avait en horreur et disait qu'ainsi équipé, le hall ressemblait à une salle de réunion de dames patronnesses ; mais le nombre de gens à servir – quatre-vingts spectateurs, plus les acteurs – les avait rendus indispensables.

À un moment donné, il ne se souvenait pas exactement quand, il s'était rappelé que Mr. Gorringe lui avait demandé de trouver une autre boîte à musique pour l'acte III, car Miss Lisle s'était montrée mécontente de celle qu'on leur avait fournie pour la générale. Il était entré ici, dans le bureau, pour la prendre dans le chiffonnier en noyer.

À cet instant, Munter indiqua des yeux un meuble qui, pensa Buckley avec aigreur, aurait très bien pu passer pour une petite armoire. Sa tante Sadie en avait une semblable, mais avec moins d'ornements sur les portes. D'après elle, ce meuble était dans la famille depuis des générations. Elle l'avait mis dans le salon et l'appelait « buffet ». Elle y rangeait les babioles que ses gosses lui ramenaient des vacances : souvenirs bon marché de la Costa del Sol, de Malte et, maintenant, de Miami. Il faudrait qu'il lui dise que c'était un « chiffonnier ». Elle lui répondrait sûrement que ça faisait pauvre.

Il tourna la page de son bloc-notes. Munter continuait à parler de sa voix résignée et monotone. Il avait donc pris la deuxième boîte à musique et l'avait placée avec la première sur la table des accessoires. Peu après, il devait déjà être deux heures quinze, Mr. Gorringer était arrivé et ils avaient vérifié ensemble si tous les accessoires étaient là. Cela fait, ils avaient dû descendre à l'embarcadère pour accueillir la vedette qui amenait les autres acteurs de Speymouth. Il avait aidé les passagers à descendre, puis les avait conduits à la loge des hommes ; sa femme et Miss Tolgarth s'étaient occupées des dames. Il était resté dans les coulisses une dizaine de minutes, puis était retourné à l'office où Mrs. Chambres et sa petite-fille essuyaient des verres. Il avait été obligé de reprocher à la fille, Debbie, un verre sale, puis il avait surveillé les préparatifs qu'elle faisait pour les relaver tous. Ensuite, il était allé dans la salle à manger rassembler des chaises pour le dîner qui devait avoir lieu dans le hall. C'était là que Mr. Gorringer l'avait trouvé quand il était entré pour l'informer du meurtre de Miss Lisle.

Grogan était assis, sa grosse tête baissée, comme courbé par l'effort qu'il faisait pour assimiler ce rapport succinct. Puis il demanda à voix basse :

« Bien entendu, vous êtes très dévoué à Mr. Gorringer ?

– Certainement, monsieur. Quand Monsieur m'a annoncé la nouvelle, je me suis écrié : "Quoi, dans notre maison ? "

– C'est très shakespearien. On dirait *Macbeth*. Et, sans nul doute, Mr. Gorringer aurait pu répliquer : "Ce serait horrible n'importe où" ?

– En effet, monsieur. En fait, ce qu'il m'a dit, c'est : "Descendez sur le quai et empêchez les invités de débarquer. " Il devait me rejoindre dès qu'il le pourrait pour expliquer les tristes circonstances qui l'obligeaient à annuler la représentation.

– Les vedettes étaient-elles arrivées à ce moment-là ?

– Non, pas encore. J'ai jugé qu'elles étaient encore à un kilomètre environ.

– Vous auriez donc pu attendre quelques minutes.

– On ne pouvait pas prendre de risques dans ce domaine. Monsieur

tenait à ce que la police ne fût pas gênée dans son enquête par la présence de quatre-vingts personnes en pleurs ou bouleversées.

– Ou, plus vraisemblablement, excitées comme des poux. Rien de plus palpitant qu'un meurtre. Vous ne le saviez pas ?

– Non, monsieur.

– Quoi qu'il en soit, c'était très aimable de la part de votre maître – c'est bien ainsi que vous l'appellez ? – de penser en priorité à aider la police. Tout à fait louable. Que faisait-il, le savez-vous, pendant que vous poireautiez sur le débarcadère ?

– Il devait téléphoner au commissariat et mettre ses invités et les acteurs au courant de la mort de Lady Ralston. Il vous le dira certainement lui-même, si vous le lui demandez.

– Et comment, exactement, vous a-t-il mis au courant de la mort de Lady Ralston ?

– Il m'a dit qu'on lui avait défoncé le crâne. Il m'a demandé d'informer les invités à leur arrivée qu'elle avait reçu un coup sur la tête. Pourquoi les peiner inutilement ? En fait, je n'ai pas eu besoin de leur dire quoi que ce soit, Monsieur m'avait rejoint avant que les vedettes n'accostent.

– Un coup sur la tête. Avez-vous vu le corps ?

– Non, monsieur. Après la découverte, Monsieur a fermé la porte de Lady Ralston à clef. Aucun membre du personnel n'a eu l'occasion de le voir.

– Mais vous avez dû vous faire votre propre opinion sur la façon dont ce coup a été donné ? Vous vous êtes bien permis une hypothèse, une certaine curiosité naturelle ? Vous êtes peut-être même allé jusqu'à discuter du drame avec votre femme ?

– Je me suis en effet demandé si l'agression avait un rapport avec la main de marbre disparue. Monsieur vous aura sûrement dit que quelqu'un avait forcé la serrure de la vitrine, ce matin, à l'aube.

– Eh bien, dites-nous ce que vous savez à ce sujet.

– Monsieur avait rapporté cet objet de Londres, jeudi soir. Il l'avait placé lui-même dans l'armoire vitrée. Celle-ci est toujours fermée à clef. Comme des groupes de touristes visitent le château en été, certains jours fixés à l'avance, la compagnie d'assurances de Monsieur a exigé cette mesure de sécurité. Monsieur a donc personnellement rangé la main, en ma présence, et nous avons échangé quelques mots sur son origine possible. Puis Monsieur a fermé la vitrine à clef. Bien entendu, les clefs des vitrines ne sont pas accrochées au tableau avec les autres clefs de la maison, elles restent en lieu sûr, dans le tiroir inférieur de gauche du bureau où vous êtes assis. La vitrine était

intacte, avec le bras de marbre à l'intérieur, quand je l'ai vue peu après minuit. Monsieur l'a trouvée dans l'état où elle est maintenant quand il s'est rendu à la cuisine ce matin, peu avant sept heures. C'est un homme matinal. Il préfère se préparer son thé lui-même, puis aller le boire sur la terrasse, ou dans la bibliothèque selon le temps qu'il fait. Nous avons examiné les dégâts ensemble.

– Vous n'avez vu ni entendu personne ?

– Non, monsieur. J'étais dans la cuisine, en train de préparer les plateaux de thé.

– Et tous les invités étaient dans leur chambre quand vous les leur avez montés ?

– Les messieurs l'étaient en tout cas et d'après ce que m'a dit ma femme, les dames étaient encore au lit. Lady Ralston a eu son thé un peu plus tard. C'est sa femme de chambre, Miss Tolgarth, qui le lui a apporté. Vers sept heures trente, Monsieur est venu me dire que Sir George était arrivé à l'improviste. Un bateau de pêcheur l'avait déposé dans la crique ouest. Je ne l'ai vu personnellement que lorsque j'ai déposé le petit déjeuner sur les chauffe-plats, dans la petite salle à manger, à huit heures.

– Mais n'importe qui aurait pu entrer dans la maison après six heures cinq, heure à laquelle vous avez ouvert le château ?

– J'ai déverrouillé la porte de derrière qui mène dans le hall à six heures quinze. À ce moment-là, j'ai jeté un coup d'œil dehors, sur la pelouse et le sentier qui conduit à la plage. Je n'ai vu personne. Mais n'importe qui aurait pu s'introduire dans la maison entre six heures quinze et sept heures. »

Le reste de l'interrogatoire n'apporta rien de nouveau. Comme s'il regrettait sa loquacité, Munter donna des réponses de plus en plus laconiques. Il ne savait pas que Lady Ralston recevait des lettres anonymes et n'avait aucune suggestion à faire quant à leur auteur. Lorsque Grogan lui montra un des messages, il tâta le papier avec une mine dégoûtée. C'était ce genre de papier, dit-il, que sa femme et lui achetaient d'habitude, mais ils le choisissaient blanc, et non pas crème comme celui-ci. Le papier à lettres du château, avec l'adresse gravée, était d'une qualité fort différente, comme monsieur l'inspecteur principal pourrait le vérifier en ouvrant le tiroir supérieur de gauche du bureau. Il ignorait que Mr. Gorringer avait offert à Lady Ralston un de ses coffrets à bijoux victoriens, et on ne lui avait pas dit qu'il avait disparu. Il pouvait toutefois décrire l'objet en question, vu qu'il n'y en avait que deux au château. Il avait été exécuté par un orfèvre de Hunt et Rosken en 1850 et avait sans doute figuré parmi les pièces présentées par cette firme à l'Exposition Universelle de 1851. On avait

d'abord pensé l'utiliser comme accessoire dans l'acte III de la pièce, puis on avait fini par lui préférer un coffret plus grand et moins précieux, qui produisait plus d'effet.

Irrité par cet étalage de connaissances intempestif, Grogan fronça le sourcil.

« Un meurtre a été commis ici, le meurtre sanglant d'une femme sans défense. Si vous savez ou soupçonnez quelque chose, si, plus tard, vous vous souvenez d'un détail qui puisse avoir un rapport avec ce crime, vous devez me le signaler. La police est ici et y demeurera. Nous ne serons pas toujours physiquement présents, mais nous resterons tout de même dans les parages. Nous nous occuperons de cette île et de ce qui s'y est passé – et cela inclut votre personne – jusqu'à ce que l'assassin soit livré à la justice. Me suis-je fait clairement comprendre ? »

Munter se leva, le visage toujours aussi impassible.

« Parfaitement, monsieur, répondit-il. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer que Courcy est habituée au meurtre. Et, jusqu'à présent, les assassins n'ont pas été livrés à la justice. Peut-être que vous et vos collègues aurez plus de chance. »

Après son départ, il y eut un long silence que Buckley se garda de briser. Puis Grogan déclara :

« Il croit que c'est le mari le coupable, ou alors il essaie de nous le faire croire. Pas très original. De toute façon, nous sommes obligés d'envisager cette hypothèse. Vous connaissez l'affaire Wallace ?

– Non, monsieur. »

S'il devait continuer à travailler avec Grogan, se dit Buckley, il aurait intérêt à se procurer un exemplaire du *Who's Who* des assassins.

« Liverpool, juin 1931. Wallace, William Herbert. Un inoffensif petit agent d'assurances qui fait du porte-à-porte et encaisse la livre hebdomadaire de pauvres imbéciles terrifiés à l'idée de ne pas pouvoir payer leur propre enterrement. Passe-temps favori : les échecs et le violon. Marié un peu au-dessus de sa condition. Sa femme et lui vivent très retirés, dans une misère décente, la pire qui soit, pour le cas où vous ne le sauriez pas. Puis le 19 janvier, alors que Wallace est en ville en train de chercher l'adresse d'un client éventuel, quelqu'un défonce sauvagement le crâne de sa Julia dans le salon de leur maison. Wallace est jugé pour meurtre et condamné à mort par un jury de béotiens qui n'était probablement pas tout à fait impartial. Quelques temps après, la cour d'appel casse le jugement en raison de la fragilité des preuves. On relâche donc le type. Deux ans plus tard, il meurt d'une maladie de reins d'une façon salement plus lente et plus douloureuse qu'il ne l'aurait fait au bout d'une corde. Cette affaire est

fascinante. Chaque preuve apportée peut-être interprétée dans un sens ou dans l'autre, selon le point de vue choisi. Il m'arrive d'y penser la nuit, quand j'ai du mal à m'endormir. On devrait la mettre au programme d'études des inspecteurs pour leur montrer dans quel pétrin peut se fourrer la police quand elle décide que le coupable est nécessairement le mari. »

Tout ça c'était bien beau, pensa Buckley, mais dans ces affaires, à en croire les statistiques criminelles, le coupable c'était *vraiment* presque toujours le mari. Grogan se gardait peut-être de tout préjugé, mais Buckley n'avait aucun doute quant au nom qui figurait en tête de sa liste de suspects.

« Ils se sont trouvé un petit boulot père, les Munter, dit-il.

– Tu parles ! Rien à faire à part polir l'argenterie de famille, se servir mutuellement et tournicoter autour de Gorringer pendant qu'il mijote ses petits plats. Mais Munter a dit au moins un mensonge. Reprenez l'interrogatoire de Mrs. Chambers. »

Buckley feuilleta son bloc-notes pour revenir en arrière. Mrs. Chambers et sa petite-fille avaient été les deux premiers témoins à être questionnés, car la femme avait exigé d'être ramenée sur le continent pour pouvoir préparer le dîner de son mari. Elle s'était montrée volubile, susceptible et agressive, considérant la tragédie qui venait de se produire comme un autre coup du sort destiné à lui créer des ennuis. Ce qui la préoccupait avant tout, c'était le gaspillage de la nourriture : qui, avait-elle demandé, allait manger un dîner prévu pour plus de cent personnes ? Une demi-heure plus tard, Buckley l'avait regardée partir d'un œil curieux. Elle était descendue en se dandinant vers le débarcadère avec sa petite-fille, chacune d'elles portant un grand panier couvert. Une partie de la nourriture, au moins, remplirait les estomacs de sa famille. Mrs. Chambers et sa petite-fille, une joyeuse adolescente de dix-sept ans capable de pouffer dans les moments de plus grande tension, avaient travaillé ensemble ou avec Mrs. Munter pendant presque toute la durée de l'heure et demie cruciale. En son for intérieur, Buckley s'était dit que Grogan gaspillait trop de temps avec ces femmes et avait noté à contrecœur le flot d'inepties déversé par la commère. Il retrouva enfin la page et commença à lire, se demandant si le vieux vérifiait l'exactitude de sa sténo.

« Voulez-vous que je vous dise : c'est dégoûtant ! Y a rien de pire qu'être tué hors de chez soi et par des inconnus. De telles choses n'existaient pas de mon temps. C'est les mods sur leurs motos qui ont fait le coup. Toute une bande de ces sales voyous sont venus envahir Speymouth samedi dernier. Qu'est-ce que la police attend pour s'occuper d'eux, je vous le demande ? Vous n'avez qu'à confisquer

leurs machines puantes et les flanquer dans la mer, au bout de la jetée. Et leurs pantalons avec. Ça leur ferait les pieds. Ne perdez pas votre temps à interroger des femmes convenables et respectueuses des lois. Prenez-vous-en plutôt aux mods et à leurs motos. »

Buckley interrompit sa lecture pour préciser : « C'est à ce moment-là que vous lui avez fait remarquer que les mods auraient du mal à faire de la moto à Courcy. À cela, elle a répondu d'un ton mystérieux que, malins comme ils l'étaient, ils en trouveraient bien le moyen.

– Ce n'est pas cette partie-là qui m'intéresse. C'était un peu plus tôt, pendant tout ce bavardage au sujet de l'organisation des réceptions. »

Buckley revint quelques pas en arrière. « Je suis toujours prête à rendre service à Mrs. Munter. Je veux bien venir à Courcy pour la journée et emmener Debbie si nécessaire. Mais ce n'était pas la faute de la petite si les verres n'étaient pas propres. Ils ont pas le droit de les envoyer comme ça. Et Mr. Munter avait pas le droit d'engueuler Debbie comme il l'a fait. C'est toujours pareil quand Lady Ralston est là : ça le met dans tous ses états, y a pas d'erreur. Nous étions ici mardi dernier, pour la générale. C'était pas croyable : elle voulait ceci, puis elle voulait cela, et elle n'était jamais contente, Madame. Et quarante acteurs à déjeuner et pour le thé, s'il vous plaît ! Tout devait être parfait, même en l'absence de Mr. Gorringer. Parti à Londres, qu'il était, m'a dit Mrs. Munter. Je le comprends, cet homme ! On aurait pu écrire que c'était elle qui commandait ici. J'ai dit à Mr. Munter : "Je veux bien vous donner un coup de main cette fois-ci, mais si ce cirque doit recommencer l'année prochaine, ne comptez pas sur moi !" C'est ce que j'ai dit. "Comptez pas sur moi. »

« Alors il m'a dit de pas me tracasser, que c'était sans doute la dernière fois que Lady Ralston jouait à Courcy. »

Buckley interrompit sa lecture et regarda Grogan. Il aurait dû se rappeler cet indice. Il devait l'avoir noté machinalement, dans un moment d'ennui. Un « Oui, c'est ça. C'est le passage que je voulais réentendre. En temps voulu, mais pas maintenant, je demanderai à Munter de m'expliquer cette remarque. Nous avons intérêt à garder quelques chocs désagréables en réserve. Mrs. Munter se montrera certainement tout aussi discrète quand elle confirmera obligeamment le témoignage de son mari. Mais cette dame peut attendre. Voyons à présent ce que l'hôte de Miss Lisle a à nous dire. Vous êtes de la région, brigadier. Que savez-vous de lui ?

– Pas grand-chose, monsieur. En été, il ouvre son château aux touristes, mais j'imagine que c'est un truc pour obtenir un dégrèvement, à cause de l'entretien. Il sort très peu et déteste la publicité.

– Ah ! Oui ? Eh bien, il va être servi avec cette affaire ! Mettez la tête dehors et dites à Rogers de le convoquer, avec, bien entendu, les compliments d’usage. »

28

Jamais encore, Buckley n’avait vu un homme soupçonné de meurtre aussi à l’aise pendant un interrogatoire qu’Ambrose Gorringe. Installé confortablement sur une chaise, face à Grogan, impeccable dans son smoking, il regardait son vis-à-vis avec des yeux brillants, pleins d’intérêt. Buckley croyait pourtant y déceler une lueur de dédain amusé quand il levait le nez de son bloc-notes. Certes, Gorringe se trouvait sur son propre terrain, assis, en fait, sur sa propre chaise. C’était dommage, pensa Buckley, que le chef ne l’eût pas privé de cet avantage psychologique en emmenant tout ce petit monde au commissariat de Speymouth. Mais Gorringe était trop calme. Si le mari n’avait pas tué la victime, alors cet homme était le prochain favori.

Interrogé dans les règles pour la première fois, il répéta sans divergences les faits qu’il leur avait brièvement rapportés à leur arrivée dans l’île. Il connaissait Miss Lisle depuis son enfance – leurs deux pères avaient été diplomates et, pendant un certain temps, avaient travaillé dans les mêmes ambassades – mais ils avaient perdu le contact par la suite et s’étaient très peu vus jusqu’en 1977, date à laquelle il avait hérité du château. L’année suivante, ils s’étaient rencontrés au théâtre, à une première, et Miss Lisle avait été invitée à Courcy. Il ne se rappelait plus maintenant lequel des deux avait fait cette proposition. De cette visite et de l’enthousiasme de Miss Lisle pour le théâtre victorien était né le projet d’y monter une pièce. Il était au courant des lettres de menace, vu qu’il se trouvait avec Miss Lisle quand l’une d’elles avait été déposée. Mais elle ne lui avait pas confié qu’elle continuait à en recevoir, ni que Miss Gray était un détective privé, bien qu’il en eût conçu le soupçon quand la jeune femme lui avait présenté la gravure qui avait été glissée sous la porte de Miss Lisle. D’un commun accord, ils avaient décidé de ne pas en parler à l’actrice, pour ne pas l’inquiéter, pas plus que de la disparition du bras de marbre. Gorringe admit qu’il n’avait pas d’alibi pour les quatre-vingt-dix minutes, approximativement, qui s’étaient écoulées entre une heure vingt et la découverte du cadavre et ça n’avait pas l’air de l’ennuyer. Il avait bu son café sans se presser en compagnie de Mr. Whittingham, puis, à une heure et demie, il était monté dans sa

chambre, laissant Mr. Whittingham sur la terrasse, et s'était reposé un quart d'heure. Ensuite, il s'était changé et avait quitté sa chambre peu après deux heures pour se rendre au théâtre. Là, il avait retrouvé Munter dans les coulisses. Tous deux avaient passé les accessoires en revue et discuté de deux ou trois détails concernant le dîner qui devait suivre la représentation. À deux heures vingt environ, ils étaient descendus ensemble accueillir la vedette qui amenait les acteurs de Speymouth, puis il était resté dans la loge des acteurs masculins jusqu'à environ deux heures quarante-cinq.

« Et le bras de marbre ? Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Ne vous l'ai-je pas dit, inspecteur ? Vers onze heures trente environ, la nuit dernière, quand je suis allé regarder l'horaire des marées. Je voulais calculer combien de temps mettraient les vedettes pour arriver ici le samedi après-midi et retourner à Speymouth le même soir. Munter l'a vu à sa place un peu après minuit. J'ai découvert sa disparition et l'effraction de la vitrine quand je me suis rendu à la cuisine à sept heures moins cinq, ce matin.

– Et tous vos invités l'avaient vu et savaient où il se trouvait ?

– Tous, sauf Simon Lessing. Quand tous mes autres hôtes ont visité le château, lui, il se baignait. Et, pour autant que je le sache, il ne s'est jamais approché du bureau.

– Qu'est-ce que ce garçon vient faire ici ? Ne devrait-il pas être à son collègue ? J'ai cru comprendre que Miss Lisle – Lady Ralston – lui offrait une éducation de privilégié, bref, qu'il ne fréquentait pas le lycée du coin ? »

La question aurait pu paraître offensante, se dit Buckley, si la voix de Grogan, soigneusement maîtrisée, avait recelé la moindre trace d'émotion.

Tout aussi calme, Gorringer répondit :

« Il est à Melhurst. Miss Lisle avait demandé par écrit une permission de sortie prolongée. Elle pensait peut-être que Webster serait éducatif. Malheureusement, si le week-end s'est bien avéré éducatif pour ce garçon, c'est d'une manière qu'elle aurait difficilement pu prévoir.

– Elle se conduisait comme une vraie petite mère avec lui, n'est-ce pas ?

– Pas exactement. Je crois que Miss Lisle avait un instinct maternel peu développé. Mais, dans la mesure de ses moyens, elle avait une sincère affection pour le garçon. Ce que vous devez comprendre au sujet de la victime, c'est qu'elle aimait être bonne, à condition que cela ne lui coûte pas trop cher, comme, en fait, la plupart d'entre nous.

– Et que lui coûtait Mr. Lessing ?

– Surtout ses frais de scolarité. Environ quatre mille livres par an, je suppose. Elle en avait les moyens. Tout a commencé, j'imagine, parce qu'elle éprouvait des remords d'avoir détruit le ménage de ses parents. C'était inutile, en l'occurrence : le père de Simon devait avoir le choix.

– Simon Lessing doit avoir souffert de ce mariage, ne serait-ce que pour sa mère ? À moins, évidemment, qu'il n'ait considéré qu'avec une riche belle-mère, il gagnait au change.

– Cela s'est passé il y a six ans. Il avait à peine onze ans quand son père est parti. Et si vous suggérez, sans trop de subtilité je dois dire, qu'il en a voulu à Miss Lisle au point de lui défoncer la figure, il a attendu bien longtemps et un moment fort mal choisi pour le faire. Sir George sait-il que vous soupçonnez Simon ? Il se considère probablement comme le beau-père du garçon. Si vous persistez dans cette idée ridicule, il voudra sans doute prendre des mesures pour sauvegarder les intérêts de Simon.

– Je n'ai jamais dit que je le soupçonnais. Et, en raison de la jeunesse du témoin, j'ai accepté que Sir George soit présent lors de son interrogatoire. Mais Mr. Lessing a dix-sept ans. Il n'est plus un mineur pénal. Je trouve ces efforts concertés pour le protéger assez intéressants.

– Tant que vous ne les trouvez pas suspects... La mort de Clarissa, que je lui ai annoncée moi-même, a été un choc terrible pour lui. Ses parents sont décédés. Il était attaché à Clarissa. Il est donc normal que nous cherchions à lui éviter un supplément de souffrance. Après tout, vous n'êtes pas ici en tant que délégués de l'assistance à l'enfance... »

Pendant tout cet entretien, Grogan avait à peine regardé son témoin. Son bloc-notes sans lignes, qu'il préférait à ceux fournis habituellement aux policiers, était posé sur le buvard devant lui et il dessinait avec son stylo. Un rectangle soigneusement tracé, avec deux portes et deux fenêtres, apparut sous son énorme main tachée de son. Buckley vit que c'était un croquis de la chambre de Clarissa Lisle, quelque chose entre un plan et un dessin. Les proportions de la pièce étaient à l'échelle, mais les objets que Grogan y introduisait étaient trop grands, et minutieusement détaillés, comme un dessin d'enfant : les pots de crème de beauté, la boîte de boules de coton, le plateau à thé, le réveil. Soudain, sans lever la tête, il demanda :

« Pourquoi vous êtes-vous rendu à sa chambre, monsieur ?

– Juste après Miss Gray ? Par pure courtoisie. Je pensais qu'il était de mon devoir d'hôte de l'accompagner à sa loge. Et puis, elle avait des choses à porter. Son nécessaire à maquillage, pour commencer. Comme nous avons peu de loges et qu'elle devait partager la sienne

avec Miss Collingwood qui joue Cariola, cette comédienne avait accepté de s'habiller et de sortir avant que la vedette n'ait besoin de la pièce. Mais Miss Lisle n'allait pas prendre le risque d'y laisser ses fards. On aurait pu les lui "emprunter". Je voulais donc porter la boîte et escorter la dame.

– En l'absence du mari qui, normalement, aurait pu lui rendre ce service ?

– Sir George venait de rentrer pour se changer. Nous nous sommes rencontrés en haut de l'escalier, comme je vous l'ai déjà expliqué.

– Vous semblez vous être donné beaucoup de mal pour Miss Lisle.

– Parcourir deux cents mètres pour aller de sa chambre au théâtre ne représente pas un grand effort.

– Oui, mais organiser ce spectacle, restaurer le théâtre, recevoir ses invités... Tout cela doit avoir coûté beaucoup d'argent.

– J'en ai les moyens. Je pensais que vous étiez ici pour enquêter sur le meurtre et non sur mes revenus. Et, soit dit en passant, j'ai restauré le théâtre pour mon propre plaisir, non pour celui de Miss Lisle.

– Espérait-elle que vous financeriez en partie la prochaine pièce dont elle aurait pu être la vedette ? Que vous seriez son commanditaire en quelque sorte ?

– J'ai l'impression que vous avez prêté l'oreille à des potins inexacts. Ce rôle de bailleur de fonds ne m'a jamais attiré. Il y a des façons plus amusantes de perdre son argent. Mais si vous essayez d'insinuer avec tact que je dois une faveur à Miss Lisle, alors vous avez parfaitement raison. C'est elle qui m'a donné l'idée d'*Autopsie*. C'est mon best-seller, au cas où vous feriez partie de la poignée de gens qui n'en ont pas entendu parler.

– N'est-ce pas elle qui l'aurait écrit pour vous, par hasard ?

– Non. Miss Lisle avait des talents aussi remarquables que variés, mais pas celui de la littérature. Le livre a été fabriqué, plutôt qu'écrit, par un vilain trio composé de mon éditeur, mon agent et moi-même. Ensuite, le produit a été convenablement emballé et lancé sur le marché. On peut accuser Clarissa de certains péchés, mais pas de celui d'avoir commis *Autopsie*. »

Grogan lâcha son stylo. Il se renversa sur sa chaise et regarda Gorrington droit dans les yeux. Puis il dit d'une voix basse :

« Vous connaissiez Miss Lisle depuis votre enfance. Pendant les six derniers mois environ vous avez préparé cette représentation ensemble. Elle est venue ici en tant qu'invitée. Elle a été tuée sous votre toit. Quelle que soit la façon dont elle est morte, et cela nous ne le saurons qu'après l'autopsie, l'assassin a presque certainement utilisé

votre marbre pour lui écraser la figure. Etes-vous sûr de ne rien savoir, de ne soupçonner personne ? Miss Lisle n'a-t-elle jamais rien dit qui puisse nous éclairer sur sa mort ? »

On ne pouvait pas être plus clair, pensa Buckley, sans avoir à formuler l'avertissement réglementaire. Il s'attendit presque à entendre Gorringer répliquer qu'il ne dirait rien avant d'avoir vu son avocat. Mais le châtelain répondit avec le calme détaché d'un tiers désintéressé auquel on aurait demandé son opinion et qui ne voyait pas d'objection à la donner.

« Ma première idée – et elle reste mon hypothèse – c'est qu'un intrus a réussi à débarquer dans l'île, sachant que mon personnel et moi-même serions occupés à des préparatifs pour la pièce et que le château ne serait pas gardé, pour ainsi dire. Il est monté par l'échelle d'incendie, peut-être par espièglerie ou par méchanceté, mais sans savoir très bien ce qu'il voulait faire. Il aurait pu s'agir d'un jeune.

– Les jeunes se déplacent en bande d'habitude.

– Plusieurs jeunes, alors. Ou deux jeunes, si vous préférez. L'un d'eux entre par la fenêtre ouverte en se disant qu'il va faire un tour dans la maison pendant que tout est tranquille. Cela ne peut-être qu'un gars du pays, quelqu'un qui a entendu parler de la représentation. Il se glisse dans la chambre de Miss Lisle – elle n'avait pas fermé la porte de communication, pensant que c'était là une précaution inutile – et voit Clarissa endormie sur le lit. Il est sur le point de repartir, avec ou sans le coffret à bijoux, quand elle enlève les compresses de dessus ses yeux et l'aperçoit. Pris de panique, le voyou la tue, s'empare de la boîte et s'enfuit par le même chemin que celui par lequel il était venu.

– En ayant eu la précaution de se munir du bras de marbre qui, selon votre témoignage, a été volé dans la vitrine entre minuit et six heures cinquante-cinq ce matin.

– Non, je ne crois pas qu'il soit venu avec quoi que ce soit à part l'intention de faire un mauvais coup. D'après moi, il a trouvé l'arme à portée de la main – excusez l'atroce jeu de mots – sur la table de chevet avec, bien entendu, la citation tirée de la pièce.

– Et qui les aurait posées là ? La porte de cette chambre était fermée, souvenez-vous.

– Ce n'est pas un grand mystère : Miss Lisle elle-même.

– Dans le but de se terroriser ou de fournir une arme bien pratique à un assassin de passage ?

– Dans le but de se donner une excuse si jamais elle jouait mal. Ce qui aurait certainement été le cas, je le crains. Ou pour d'autres raisons encore plus tortueuses. Je n'ai jamais très bien compris la

personnalité complexe de Miss Lisle. Son mari non plus, je crois.

– D'après vous, donc, ce jeune homme impulsif commet son crime sans préméditation, puis replace soigneusement les compresses sur les yeux de la victime ? Nous aurions donc affaire à deux personnalités complexes.

– Ce n'est pas impossible. C'est vous l'expert en criminologie, pas moi. Mais je pourrais à la rigueur trouver une raison à ce geste. La victime a peut-être paru le fixer et il a perdu la tête. Il fallait qu'il couvre ces yeux accusateurs. Mon idée semble peut-être extravagante, mais elle n'a rien d'in vraisemblable. Les assassins ont des comportements bizarres. Souvenez-vous de l'affaire Gutteridge, inspecteur. »

La main de Buckley tressaillit sur son bloc de sténo. Il pensa : Mon Dieu, le fait-il exprès ? Cette petite audace était certainement délibérée. Mais comment Gorringer avait-il appris que le chef avait l'habitude de se référer à de vieilles affaires ? Levant les yeux, il dévisagea non pas Grogan, mais Gorringer. Cependant, il ne rencontra qu'un regard affable, innocent. Puis ce fut à lui que le témoin s'adressa :

« C'était bien avant votre naissance, brigadier.

Gutteridge, c'était l'agent de police tué par deux voleurs en 1927, sur une route de campagne dans l'Essex. Un ancien forçat, Frederick Browne, et son complice, William Kennedy, furent pendus pour ce crime. Après avoir tué le policier, ils lui firent sauter les yeux à coups de revolver. On pense que c'était par superstition. Ils croyaient que les yeux du mort gardaient le visage du meurtrier empreint sur les pupilles. Je pense qu'aucun assassin n'aime regarder sa victime dans les yeux. C'était le seul détail intéressant d'une affaire par ailleurs terne et sordide. »

Grogan avait fini son dessin. Le plan de la chambre était terminé. Tandis que les deux autres l'observaient en silence, il plaça sur le grand lit une petite silhouette rectangulaire avec des mèches de cheveux sur l'oreiller. Enfin avec une grande application, il traça le visage. Puis il posa sa grande main sur le bloc, déchira la page et la froissa dans son poing. Malgré ce geste d'une violence inattendue, il dit d'une voix calme, presque douce :

« Merci, monsieur. Votre aide nous a été précieuse. Et maintenant, si vous n'avez plus rien à nous dire, vous souhaitez certainement retourner auprès de vos invités. »

Quand Ivo Whittingham entra dans la pièce, Buckley, embarrassé, se hâta de baisser les yeux et se mit à feuilleter son bloc-notes en espérant que le nouveau témoin n'avait pas surpris son regard horrifié. Une seule fois dans sa vie il avait vu quelqu'un d'aussi maigre : son oncle Gerry pendant les dernières semaines avant que le cancer ait finalement raison de lui. Buckley avait éprouvé pour son oncle autant d'affection qu'il en était capable et la longue souffrance du malade lui avait au moins fait prendre une résolution. Si le corps pouvait infliger à l'homme pareille torture, alors il lui devait quelque chose en échange. Désormais, il s'adonnerait sans remords au plaisir. Buckley serait peut-être devenu un joyeux hédoniste si l'ambition, et la prudence qui l'accompagnait nécessairement, n'avaient été les plus fortes. Mais il n'avait oublié ni son amertume, ni son chagrin. Et Ivo Whittingham lui rappelait son oncle d'une autre façon encore. Ce dernier l'avait regardé avec les mêmes yeux étincelants comme s'ils brûlaient de tout ce qui leur restait d'intelligence et de vie. Il leva rapidement les siens quand Whittingham s'assit avec raideur, agrippant les bras du fauteuil de ses mains squelettiques. Mais, quand il parla, ce fut d'une voix forte et détendue :

« Cela me rappelle fâcheusement une convocation chez le directeur du collège. Il en sortait rarement quelque chose de bon. »

Grogan pouvait difficilement encourager un début aussi impertinent. Il répondit d'un ton sec :

« Dans ce cas, abrégeons cette entrevue le plus possible. À ce que j'ai cru comprendre, vous connaissiez très bien Miss Lisle.

– Vous pouvez même dire que je la connaissais intimement.

– Etait-elle votre maîtresse, monsieur ?

– Cela me semble un terme peu adéquat pour une liaison aussi intermittente. « Maîtresse » suggère une certaine permanence, même un certain degré de respectabilité. Cela fait penser à cette chère Mrs. Keppel et à son roi. Il serait plus exact de dire que nous avons été amants pendant environ six ans au gré des occasions et des caprices de Miss Lisle.

– Son mari était-il au courant ?

– Ses maris. Notre liaison a survécu à deux épisodes conjugaux. Mais je suppose que seul George Ralston vous intéresse. Je ne lui ai jamais rien dit. J'ignore si sa femme l'a fait. Et si vous vous demandez s'il s'est vengé, ce serait une idée ridicule. Pourquoi aurait-il attendu pour cela qu'une puissance supérieure, le destin ou la fortune, quel que soit le nom que vous lui donniez, soit sur le point de se

débarrasser de moi à jamais ? Ralston n'est pas idiot. Et si vous voulez me demander si j'ai envoyé madame en éclaireur dans l'au-delà, la réponse est non. Clarissa Lisle et moi avions déjà tout tiré l'un de l'autre en ce bas monde. Mais j'aurais pu la tuer. J'en ai eu la possibilité ; je suis resté seul dans ma chambre, qui se trouve près de la sienne, tout l'après-midi. Pour le cas où vous ne l'auriez pas encore constaté par vous-même, elle est à dix mètres seulement de la sienne et donne sur la façade est du château. J'avais accès à l'arme puisqu'on me l'avait montrée. Et je pense que Clarissa m'aurait ouvert. Mais je ne l'ai pas tuée et j'ignore qui l'a fait. Il faudra me croire sur parole. Je ne peux rien vous prouver.

– Décrivez-moi la victime. Quel genre de personne était-ce ? »

C'était la première fois que Grogan posait cette question. Pourtant, se dit Buckley, elle était au cœur de toute enquête. Et, si l'on pouvait y répondre, la plupart des autres questions devenaient superflues. Whittingham répondit :

« J'allais dire : vous avez vu son visage, mais bien sûr, c'est impossible. Dommage. On avait besoin de connaître le physique de Clarissa pour se faire une idée de ce qu'il y avait d'autre à connaître. Elle vivait intensément dans et par son corps. Le reste tient en une liste d'adjectifs. Elle était égocentrique, anxieuse, maligne mais pas intelligente, bonne ou cruelle selon son humeur, nerveuse, malheureuse. Elle possédait certains talents non dépourvus d'importance dont un gentleman hésite à parler. Clarissa a probablement donné plus de joie qu'elle n'a causé de souffrance. Puisque c'est là une chose qu'on ne peut pas dire de beaucoup d'entre nous, il serait malvenu de ma part de la critiquer. Je me souviens lui avoir envoyé un jour ces lignes de Thomas Malory – c'est Lancelot parlant à Guenièvre : "Madame, j'en prends Dieu à témoin, en vous j'ai trouvé ma joie terrestre. " Je ne reprends pas ces mots, quoi qu'elle ait pu faire.

– Quoi qu'elle ait pu faire ?

– C'est une façon de parler, inspecteur.

– Vous la pleurez, donc ?

– Non. Mais je ne l'oublierai jamais. »

Il y eut un silence, puis Grogan demanda doucement :

« Pourquoi êtes-vous ici, monsieur ?

– Clarissa m'avait demandé de venir. Mais il y a une raison : un journal du dimanche m'avait commandé un article sur l'île et le théâtre. La rédaction voulait que je lui donne du charme vieillot, de la nostalgie et une histoire croustillante. Elle aurait mieux fait d'envoyer un spécialiste des faits divers.

- Et cela a suffi pour tenter un aussi éminent critique que vous ?
- Il faut croire que oui, n'est-ce pas, puisque je suis ici ? »

Quand Grogan lui demanda, comme aux autres suspects, de décrire les événements de la journée, il donna pour la première fois des signes de fatigue. Son corps s'affaissa dans le fauteuil comme celui d'une marionnette dont on a lâché le fil.

« Il n'y a pas grand-chose à dire. Nous avons pris le petit déjeuner assez tard, puis Miss Lisle a proposé de visiter l'église. Il y a là une crypte qui contient de vieux crânes et un passage secret débouchant sur la mer. Nous avons exploré les deux. Gorrington nous a raconté de vieilles histoires à propos des ossements et de la noyade supposée d'un interné allemand, pendant la guerre, dans la grotte située au bout du passage. Comme j'étais fatigué, j'ai écouté tout cela d'une oreille plutôt distraite. Puis nous sommes revenus pour déjeuner, à midi. Miss Lisle est montée se reposer tout de suite après. J'étais dans ma chambre à une heure un quart et suis resté là à lire et à dormir en attendant l'heure de m'habiller. Miss Lisle voulait que nous nous changions avant le spectacle. J'ai rencontré Roma Lisle en haut de l'escalier – elle venait de sa chambre -, et c'est là que Gorrington nous a trouvés quand il est arrivé avec Miss Gray et nous a annoncé la mort de Clarissa.

– Et pendant cette visite de l'église et du souterrain, comment avez-vous trouvé Miss Lisle ?

– Je dirais qu'elle était elle-même, inspecteur. »

Enfin Grogan secoua le dossier pour en faire tomber les messages. L'un d'eux atterrit sur le plancher. Grogan se pencha, le ramassa, puis le tendit à Whittingham.

« Avez-vous quelque chose à nous dire au sujet de ces billets, monsieur ?

– Seulement que je savais qu'elle les recevait. Elle ne m'en a jamais parlé, mais comme critique de théâtre j'entends pas mal de potins. Cependant, je ne crois pas que beaucoup de gens étaient au courant. Pour ces lettres anonymes, il semblerait donc que je sois de nouveau le suspect numéro un. L'auteur de ces messages connaissait aussi bien Miss Lisle que les pièces de Shakespeare. Mais je n'aurais sans doute pas ajouté le cercueil et la tête de mort. C'est un ornement grossier et inutile, vous ne trouvez pas ?

– Est-ce là tout ce que vous voulez nous dire, monsieur ?

– C'est tout ce que je *peux* vous dire, inspecteur. »

Il était près de sept heures quand ils purent enfin convoquer le garçon. Habillé d'un complet très strict, il avait plus l'air d'assister aux funérailles de sa belle-mère qu'à un interrogatoire de police, se dit Buckley. Il supputa qu'il y avait entre eux une différence d'âge de huit ans, mais il aurait pu y en avoir vingt. Lessing paraissait endimanché et nerveux comme un enfant. Pourtant, il se maîtrisait fort bien. Buckley reconnut quelque chose de vaguement familier dans la façon dont il entra et s'assit avec prudence, son regard grave et plein d'attente fixé sur Grogan. Puis il se souvint. C'était l'air qu'il avait eu lui-même, la manière dont il s'était comporté lors de l'entretien final qui devait décider de son admission dans la police. Il avait suivi les recommandations de son directeur d'école : « Mets ton meilleur costume, mais sans faire dépasser de stylo ni de pochette de ta poche de veste. Regarde tes interlocuteurs bien en face, mais pas trop fixement, pour ne pas les embarrasser. Montre-toi un tout petit peu plus respectueux que tu ne le serais normalement : c'est d'eux que dépend ton avenir. Si tu ne peux répondre à une question, dis-le, ne parle pas dans le vague pour faire du remplissage. Et ne t'inquiète pas si tu as le trac ; ils préfèrent cela à trop d'assurance. Fais-leur voir tout de même que tu es capable de surmonter ta nervosité. Appelle-les "monsieur" ou "madame" et remercie-les brièvement avant de partir. Et, pour l'amour du Ciel, mon gars, tiens-toi droit ! »

Alors que l'entretien se poursuivait, après les premières questions faciles destinées à mettre le candidat à l'aise – c'est du moins ce que Buckley aurait presque pu croire -, il remarqua que Lessing réagissait comme lui autrefois ; si on suivait les conseils, l'épreuve n'était pas si terrible que ça. Seules ses mains le trahissaient. Elles étaient larges et désagréablement blanches avec de gros doigts aux bouts aplatis, mais ses ongles étroits, coupés très court et si roses qu'ils paraissaient vernis, ressemblaient presque à ceux d'une fille. Il les tenait sur ses genoux et, de temps en temps, tirait sur ses doigts comme s'il se livrait machinalement à un exercice susceptible de les fortifier.

Leur tournant le dos. Sir George Ralston regardait par la fenêtre à travers les rideaux à demi tirés. Buckley se demanda si c'était pour montrer qu'il ne voulait pas influencer le garçon, ni par ses propos ni par son regard. Mais sa pose avait quelque chose de buté, d'autant plus qu'il n'y avait rien à voir dans l'obscurité, dehors. Buckley n'avait jamais connu un tel silence. Celui-ci avait une qualité positive : il ne s'agissait pas d'une absence de bruit, mais d'une paix qui aiguïsait la perception et conférait de la solennité à chaque geste, chaque mot. Il

regretta de nouveau de ne pas être au quartier général où l'on entendait résonner des pas à l'extérieur, portes qui se ferment, appels lointains, bref, tous les bruits de fond rassurants de la vie courante. Ici, ce n'étaient pas seulement les suspects qu'on jugeait.

Cette fois, le gribouillis de Grogan paraissait innocent, charmant même. On aurait dit qu'il aménageait son jardin potager : des rangées bien droites de gros choux, de haricots grimpants et de fanes de carottes poussaient sous sa main.

« Donc, après la mort de votre mère, vous êtes allé vivre chez son frère et sa famille. Et c'est là que vous étiez quand Lady Ralston est venue vous rendre visite au cours de l'été 1978 et a décidé de vous adopter ?

– Il n'y a jamais eu d'adoption officielle. Mon oncle était mon tuteur. Il a accepté que Clarissa devienne... euh, ma mère nourricière, en quelque sorte. Elle s'est chargée de toutes les responsabilités qu'il avait envers moi.

– Et vous étiez content de ce changement ?

– Oh ! Oui, monsieur. La vie chez mon oncle et ma tante n'était pas conforme à mon goût. »

« Pas conforme à mon goût. » Quelle curieuse façon de s'exprimer pour un garçon de cet âge, pensa Buckley. C'est un peu comme s'il avait dit que son oncle achetait le *Mirror* au lieu du *Times* et que la tante ne lui servait pas de porto après dîner.

« Etiez-vous heureux avec Sir George et sa femme ? »

Grogan ne put s'empêcher de se montrer légèrement sar-castique et ajouta :

« La vie avec eux était-elle conforme à votre goût ?

– Tout à fait, monsieur.

– Votre belle-mère – est-ce en ces termes que vous pensiez à elle, comme à une belle-mère ? »

Le garçon rougit et lorgna la silhouette silencieuse de Sir George. Il se passa la langue sur les lèvres et répondit :

« Oui, monsieur. Je crois.

– Votre belle-mère recevait depuis un an des lettres fort désagréables. Que savez-vous à ce sujet ?

– Rien, monsieur. Elle ne m'en a jamais parlé. Je la vois... je veux dire, je la voyais assez peu. Moi, je suis au collège et elle était souvent à son appartement de Brighton pendant les vacances. »

Grogan tira un des billets de son dossier et le poussa de l'autre côté de la table.

« En voilà un échantillon. Vous le reconnaissez ?

– Non, monsieur. C'est une citation, n'est-ce pas ? De Shakespeare ?

– À vous de ras le dire, mon garçon. C'est vous qui allez à Melhurst. C'est donc la première fois que vous voyez un de ces messages ?

– Oui, monsieur.

– Bien, et maintenant, racontez-nous ce que vous faisiez entre une heure et deux heures quarante-cinq cet après-midi. »

Lessing regarda ses mains et parut prendre conscience de leur étrange gymnastique. Il agrippa les bras de son fauteuil comme pour s'empêcher de bondir sur ses pieds. Mais il témoigna avec une clarté et une assurance croissantes. Il avait décidé d'aller nager avant la représentation et, après le déjeuner, était monté droit dans sa chambre où il avait mis son maillot de bain sous son jean et sa chemise. Il avait pris son pull et un drap de bain et, traversant la pelouse, il était descendu à la mer. Il avait marché sur la plage pendant environ une heure parce que Clarissa lui avait dit qu'il était dangereux de se baigner tout de suite après avoir mangé. Puis il était retourné à la crique, sous la terrasse, et était entré dans l'eau à deux heures environ, ou peu après, en laissant ses vêtements, sa serviette et sa montre sur les galets. Il n'avait vu personne pendant sa promenade, ni pendant sa baignade, mais Sir George lui avait dit qu'il l'avait vu revenir vers la plage à travers ses jumelles, alors que lui-même retournait au château après avoir observé les oiseaux. De nouveau, le garçon regarda son beau-père comme s'il attendait que celui-ci confirmât sa déclaration ; mais, comme tout à l'heure, il n'obtint pas de réponse.

« C'est ce que nous a dit Sir George. Et ensuite ?

– Eh bien, ensuite, rien, monsieur. J'étais en train de rentrer quand Mr. Gorrington m'a vu sur le sentier. Il est venu à ma rencontre et m'a appris ce qui était arrivé à Clarissa. »

Il prononça les derniers mots presque dans un murmure. Grogan pencha sa tête rousse en avant.

« Et que vous a-t-il dit exactement ? demanda-t-il d'une voix douce.

– Qu'elle était morte, monsieur. Assassinée.

– À-t-il expliqué comment ?

– Non, monsieur, répondit Lessing dans un autre murmure.

– Mais vous le lui avez demandé, non ? Vous avez bien manifesté quelque curiosité ?

– Je lui ai demandé ce qui s'était passé, comment elle était morte. Il m'a répondu que personne ne pouvait en être sûr avant l'autopsie.

– Il avait raison. Et la seule chose que vous ayez besoin de savoir,

c'est qu'elle est morte et qu'il doit s'agir d'un homicide. Et maintenant, Mr. Lessing, que pouvez-vous me dire au sujet du bras de la princesse défunte ? »

Buckley crut entendre Sir George pousser une exclamation indignée, mais le baronnet s'abstint de nouveau d'intervenir. Le garçon dévisagea les policiers l'un après l'autre comme s'ils étaient devenus fous. Tous se taisaient.

« Dans l'église, vous voulez dire ? demanda-t-il finalement. Nous avons visité la crypte pour voir les crânes, ce matin. Mais Mr. Gorrington n'a pas parlé de princesse morte.

– Cet objet n'était pas dans l'église.

– Est-ce un bras momifié ? Je ne comprends pas.

– C'est une main de marbre, un bras pour être exact. Un bras de bébé. Quelqu'un l'a pris dans la vitrine de Mr. Gorrington, celle qui se trouve derrière cette porte. Nous aimerions bien savoir qui et quand.

– Je ne l'ai jamais vu, monsieur. Je regrette. »

Grogan avait terminé son jardin potager ; maintenant, il le séparait de la pelouse par un treillage et une voûte d'entrée. Levant les yeux, il regarda Lessing.

« Mes hommes et moi reviendrons demain. Nous resterons probablement un jour ou deux. Si vous vous rappeliez quoi que ce soit, n'importe quel détail un peu inhabituel ou susceptible de nous aider, même s'il vous paraît insignifiant, je vous demande de venir nous le signaler. M'avez-vous compris ?

– Oui, monsieur. Merci, monsieur. »

Grogan fit un signe de tête. Le garçon se leva, jeta un dernier regard au dos immobile de Sir George et sortit. Buckley s'attendit presque à le voir se retourner à la porte pour demander s'il avait obtenu l'emploi.

Sir George se tourna enfin :

« Il est censé être de retour au collège lundi matin, avant midi. Il a reçu une autorisation spéciale de sortie. Il pourrait partir, n'est-ce pas ?

– Cela nous arrangerait qu'il reste jusqu'à mardi matin. Pour des raisons pratiques. S'il se souvient de quoi que ce soit ou si nous avons d'autres questions à lui poser, il vaudrait mieux que nous l'ayons sous la main. Mais il peut certainement partir tôt lundi, si vous jugez que c'est important. »

Sir George hésita :

« Un jour de plus ne fera sans doute pas grande différence.

Mais il vaudrait mieux pour le garçon qu'il quitte cet endroit, qu'il

rentre travailler. Je me mettrai en rapport avec son école demain ou lundi. Il aura besoin d'un congé plus tard, pour l'enterrement, mais je suppose qu'il est encore trop tôt pour songer à cela.

– Je le crains, monsieur. »

Sir George était presque à la porte quand Grogan le rappela doucement :

« Il y a encore une chose que je voulais vous demander, monsieur. Vos rapports avec votre femme. Estimez-vous qu'elle et vous formiez un couple heureux ? »

La svelte et raide silhouette s'immobilisa un instant, la main sur la poignée de la porte. Puis Sir George se tourna vers eux. Son visage tressaillait violemment, comme celui d'un homme affligé d'un tic nerveux. Ensuite, il se maîtrisa :

« Votre question m'offense, inspecteur. »

D'une voix toujours aussi douce, dangereusement douce, Grogan répondit :

« Quand nous enquêtons sur un meurtre, nous sommes parfois obligés de poser ce genre de questions.

– De toute façon, celle-ci ne sert à rien puisque vous ne pouvez pas interroger les deux parties. C'est trop tard maintenant. Il n'est pas certain que ma femme ait été capable d'être heureuse.

– Et vous, monsieur ?

– Je l'aimais », répondit Sir George avec une grande simplicité.

31

Après son départ, Grogan dit avec véhémence : « Rangeons nos affaires et foutons le camp. Je commence à étouffer ici. À quelle heure doit arriver la vedette qui amène Roger et Badgett ? » Buckley consulta sa montre :

« Elle devrait être là dans une demi-heure. »

Les inspecteurs Roger et Badgett allaient prendre la relève, mais pour une nuit seulement. Leur présence n'était, en fait, qu'une formalité. Personne, au château, n'avait demandé la protection de la police, d'ailleurs Grogan ne l'estimait pas non plus nécessaire. Il avait déjà trop peu d'hommes pour gaspiller des effectifs. Toute l'île, y compris le passage secret conduisant au Chaudron du Diable, avait été fouillée. Si quelqu'un croyait encore à l'hypothèse d'un intrus, celui-ci,

manifestement, n'était plus à Courcy. Demain, l'enquête policière dans l'île serait terminée et les investigations se poursuivraient dans une salle d'opérations du commissariat de Speymouth. Roger et Badgett auraient probablement une veillée ennuyeuse et rien moins que confortable, songea Buckley. Ambrose Gorringe leur avait offert une chambre à coucher, il avait dit aussi que les deux inspecteurs pouvaient sonner Munter s'ils avaient besoin de quoi que ce soit. Mais Grogan avait donné des ordres formels :

« Apportez vos propres Thermos et sandwiches, les gars, et ne sonnez personne. Vous ne devrez à Mr. Gorringe que sa lumière, son chauffage et l'eau du réservoir de ses chiottes. »

Il tira le cordon. Buckley eut l'impression que Munter prenait son temps. Quand il apparut, Grogan lui dit.

« Voulez-vous prévenir Mr. Gorringe que nous partons ?

– Oui, monsieur. La vedette de la police n'est pas encore là, monsieur.

– Je le sais. Nous l'attendrons sur le débarcadère. »

Après le départ du domestique, Grogan grommela :

« Qu'est-ce qu'il croyait qu'on allait faire ? Marcher sur l'eau ? »

Ambrose Gorringe arriva quelques minutes plus tard. Il les accompagna très poliment à la porte. On aurait dit, pensa Buckley, qu'il reconduisait deux invités après le dîner, même si ceux-ci n'étaient pas particulièrement agréables ni bienvenus. Le châtelain ne fit aucune allusion à l'événement qui les avait amenés dans l'île et ne leur demanda pas si l'enquête progressait. Le meurtre de Clarissa Lisle aurait pu être un incident gênant dans une journée par ailleurs assez réussie.

Cela faisait du bien de se retrouver dehors. La nuit était extrêmement douce pour la mi-septembre. Un peu de chaleur semblait encore monter des pierres de la terrasse, comme le dernier souffle d'une journée d'été. Leur serviette à la main, ils descendirent ensemble la digue est. En revenant sur leurs pas, ils virent dans le lointain un flot de lumière sortir des fenêtres de la salle à manger et des silhouettes se déplacer sur la terrasse ; elles se réunissaient puis se séparaient, s'arrêtaient, puis se remettaient en mouvement comme si elles exécutaient une pavane solennelle. Buckley avait l'impression qu'elles tenaient des assiettes. Sans doute les invités se contentaient-ils du dîner froid qui avait été préparé pour la réception. Il lui vint à l'esprit une citation hors de propos où il était question de « rôtis des funérailles ». Il comprenait fort bien leur désir de ne pas s'asseoir autour d'une table, confrontés à une chaise vide.

Grogan et lui s'installèrent sous la coupole du kiosque à musique et

attendirent les premières lueurs de la vedette. La nuit était d'un calme séduisant. Ici, sur la côte sud, d'où l'on ne voyait pas le continent, on pouvait imaginer que l'île était isolée, perdue dans un vaste océan, qu'ils guettaient les mâts du bateau qui devait venir les secourir, que les ombres qui glissaient sur la terrasse étaient les fantômes d'habitants morts depuis longtemps, et que le château lui-même n'était qu'une carcasse, avec le hall, la bibliothèque et le salon ouverts sur le ciel, le grand escalier montant vers le néant, des fougères et des mauvaises herbes entre les carreaux cassés du dallage. Buckley n'avait pas beaucoup d'imagination d'habitude, mais à présent il s'abandonnait à la fatigue et laissait son esprit créer ces fantasmes, tout en restant assis à se masser doucement le poignet droit.

La voix de Grogan interrompt brusquement sa rêverie. Ni la paix ni la beauté de ce lieu ne l'avaient touché. Il pensait encore à l'affaire. Il aurait dû savoir qu'il n'y aurait pas de répit, se dit Buckley. Il se rappela le commentaire qu'un inspecteur avait fait un jour : « Le Rouquin traite une enquête criminelle comme une liaison amoureuse. Ses suspects l'obsèdent. Il entre dans leurs vies. Il vit et respire avec l'affaire, énervé et frustré jusqu'à ce qu'elle s'achève par une arrestation. » Buckley se demanda si c'était là une des raisons pour lesquelles son mariage avait échoué. Cela devait être déconcertant de vivre avec un homme qui, durant la plus grande partie du jour comme de la nuit, était tout bonnement absent. Grogan parlait d'une voix aussi forte que si l'enquête venait de commencer.

« Miss Roma Lisle, cousine de la victime, quarante-cinq ans, commerçante, ex-professeur, célibataire. Qu'est-ce qui vous a le plus frappé en elle, brigadier ? »

Non sans effort, Buckley se reporta en pensée à l'interrogatoire de cette femme.

« Sa peur, monsieur.

– Oui. Elle était sur la défensive, embarrassée et peu convaincante. Réfléchissez à son témoignage. Elle admet que la gravure lui appartient. Elle l'a apportée à Courcy, pensant qu'elle intéresserait Ambrose Gorringer et qu'il pourrait lui en indiquer l'époque et la valeur. Comme il ne s'est jamais prétendu expert en manuscrits du début du XVII^e siècle, c'était plutôt optimiste de la part de cette femme. Enfin, n'attachons pas trop d'importance à ce fait. Elle trouve donc cette gravure, suppose qu'elle offre de l'intérêt et l'apporte ici. Bon ! passons à la journée d'aujourd'hui. Elle nous dit qu'elle a quitté la chambre de sa cousine à une heure cinq environ, puis s'est rendue tout droit à la bibliothèque où elle est restée jusqu'à deux heures et demie. À ce moment, elle est montée se changer. Sa chambre se trouve au-dessus de la galerie. Elle n'était donc pas obligée de passer devant

celle de Miss Lisle. Elle n'a vu ni entendu personne. Elle était seule pendant les quatre-vingts minutes qu'elle a passées dans la bibliothèque. Miss Gray est brièvement entrée à une heure vingt environ, mais elle est ressortie aussitôt. Miss Roma Lisle n'a pas bougé de cette pièce parce qu'elle attendait un coup de fil qu'elle n'a finalement pas reçu. Elle nous dit qu'elle a également écrit une lettre. Quand on la prie de nous la montrer comme une petite preuve de vraisemblance – rien de très important –, elle rougit et bredouille qu'elle l'a déchirée après avoir décidé de ne pas l'envoyer. Quand nous lui faisons remarquer que la corbeille à papier de la bibliothèque ne contient aucune trace de ce mot, elle devient encore plus rouge et nous confie qu'elle a emporté les fragments de la lettre aux toilettes et les a jetés dans la cuvette des W. -C. Tout ça est bien curieux. Mais il y a plus bizarre encore. Elle était l'une des dernières personnes à avoir vu sa cousine vivante ; pas la dernière, mais l'une des dernières. Et elle nous dit qu'elle avait suivi Miss Lisle dans sa chambre pour lui souhaiter bonne chance pour la pièce. C'est très gentil et témoigne de son esprit de famille. Mais quand nous lui demandons pourquoi elle avait attendu la dernière minute pour se changer, elle répond qu'elle avait décidé de ne pas assister à la représentation. Avez-vous une théorie à me proposer qui puisse expliquer cette étrange conduite ?

– Elle attendait un appel de son amant, monsieur, pas nécessairement de son associé. Comme il ne téléphone pas, elle décide de lui écrire. Puis elle se ravise et déchire la lettre. Elle en récupère les morceaux dans la corbeille à papier de peur que nous ne la reconstituions et lisions sa correspondance privée, aussi innocente soit-elle.

– Très ingénieux, brigadier, mais voyez un peu où cela nous mène. À l'heure où, selon elle, elle a emporté les bouts de papier dans sa chambre, elle ne pouvait pas savoir que la police viendrait ici fourrer son nez dans la correspondance privée des gens, à moins qu'elle n'ait su que sa cousine était morte.

– Et cette dernière visite à Miss Lisle ?

– Moi, je crois qu'elle était moins amicale qu'elle veut bien le dire.

– Mais pourquoi nous aurait-elle parlé de cette lettre, monsieur ? Rien ne l'y obligeait. Elle aurait pu simplement déclarer qu'elle avait passé tout ce temps dans la bibliothèque, à lire.

– Parce que c'est une femme qui a l'habitude de dire la vérité. Elle n'a pas essayé, par exemple, de faire semblant d'aimer sa cousine ou d'être particulièrement affectée par sa mort. Elle préfère mentir aussi peu que possible à la police. De cette manière, elle a moins de mensonges à se rappeler et cela lui permet de se convaincre que, pour l'essentiel, elle ne ment pas vraiment. Un principe assez sain. Mais

nous ne devrions pas attacher trop d'importance à cette lettre déchirée. Roma Lisle peut tout simplement avoir voulu éviter de donner du travail aux domestiques ou avoir craint qu'ils ne soient assez curieux pour rassembler les morceaux. Et si son témoignage est rien moins que convaincant, ce n'est pas le seul. Rappelez-vous les curieuses réticences de la femme de chambre. Tiens, on dirait le titre d'un chapitre dans un de ces thrillers snobinards des années 30. »

Buckley repensa à l'entrevue avec Rose Tolgarth. Avant l'entrée du témoin dans la pièce, Grogan lui avait dit :

« C'est vous qui interrogerez cette dame, brigadier. Elle préfère peut-être la jeunesse à l'expérience. Faites-lui ce petit plaisir. »

Surpris, Buckley avait demandé : « Assis au bureau, monsieur ? »

– J'ai l'impression que c'est la meilleure place, à moins que vous n'ayez l'intention de rôder autour d'elle comme un fauve. »

Grogan l'avait saluée personnellement et priée de s'asseoir avec plus de courtoisie qu'il n'en avait montré envers Cordélia Gray ou Roma Lisle. Si Rose Tolgarth s'était étonnée de faire face au plus jeune des deux policiers, elle n'en avait rien laissé paraître. Pas plus qu'elle n'avait manifesté ses autres sentiments. Elle l'avait regardé de ses remarquables yeux noirs brouillés comme si elle scrutait... Quoi ? se demanda-t-il. Pas son âme puisqu'il ne croyait pas qu'il en eût une, mais certainement une partie de son esprit qui n'était pas destinée à être connue du public. À toutes ses questions, elle avait répondu poliment, mais avec un minimum de mots. Elle avait admis être au courant des lettres de menace, mais avait refusé toute spéculation quant à leur auteur. C'était là le boulot de la police, avait-elle semblé dire. C'était elle qui avait préparé le thé et l'avait monté à Miss Lisle avant que celle-ci ne fît une petite sieste, comme elle en avait l'habitude avant une représentation. C'était toujours le même rituel. Miss Lisle buvait du Lapsang Souchong sans lait ni sucre, mais avec deux épaisses rondelles de citron déposées dans la théière avant qu'on y versât l'eau bouillante. Elle avait préparé le thé de cette manière dans l'office de Mr. Munter. Mrs. Chambers et Debbie étaient avec elle. Elle avait monté aussitôt le plateau et, à aucun moment, la théière ne s'était trouvée hors de sa vue. Sir George était dans la chambre avec sa femme. Elle avait posé le plateau sur la table de chevet et s'était rendue dans la salle de bain où elle avait du rangement à faire avant que Miss Lisle ne prît son bain. Quand elle était retournée dans la chambre pour aider sa maîtresse à se déshabiller, elle y avait trouvé Miss Gray. Puis celle-ci avait regagné sa chambre, Sir George avait quitté sa femme et elle-même était partie peu après. Elle avait passé les quatre-vingts à quatre-vingt-dix minutes suivantes à arranger la loge des comédiennes et à aider Mrs. Munter à

préparer la fête. À trois heures moins le quart, elle avait commencé à s'inquiéter, craignant que Miss Gray n'eût oublié de réveiller Miss Lisle. Elle était donc montée voir. Elle avait rencontré Sir George, Mr. Gorringer et Miss Gray devant la chambre et c'était à ce moment qu'elle avait appris la mort de Miss Lisle.

Grogan et lui l'avaient emmenée ensuite dans la chambre à coucher. Là, ils lui avaient demandé de regarder soigneusement autour d'elle sans rien toucher et de dire si la pièce était telle qu'elle s'attendait à la voir ou si elle remarquait quelque chose d'inhabituel. Elle avait secoué la tête. Avant de sortir, elle s'était tenue un moment immobile et avait promené son regard sur le sofa, sur le lit nu et vide, avec une expression que Buckley avait été incapable de déchiffrer. Tristesse ? Perplexité ? Résignation ? Le mot juste lui échappait. L'habilleuse avait gardé les yeux ouverts, mais il avait cru voir ses lèvres bouger. Pendant un court instant, il avait eu l'idée saugrenue qu'elle était en train de prier.

De retour dans le bureau, il avait poursuivi : « Aimez-vous travailler pour Miss Lisle ? Aviez-vous de bons rapports avec elle ? »

C'était la seule façon qu'il avait trouvée pour lui demander avec tact si elle avait peut-être haï sa maîtresse au point de lui défoncer le crâne. Elle avait répondu avec calme :

« Nous étions habituées l'une à l'autre. Ma mère était sa nourrice. Elle m'avait priée de m'occuper d'elle.

– Et vous ne voyez pas une raison pour laquelle quelqu'un aurait voulu la tuer ? Vous formiez tous une grande famille heureuse et unie, c'est ça ? »

Il avait essayé d'employer un sarcasme « groganesque », mais il avait échoué : Rose Tolgarth avait retourné cette arme contre lui.

« Il n'y a jamais de bonne raison de s'entre-tuer, même dans les familles heureuses. »

Il n'avait guère eu plus de succès avec Mrs. Munter. Elle aussi s'était conduite en témoin poli, mais laconique, résistant à toutes ses cajoleries pour l'inciter à parler davantage ou à commettre une indiscretion. Ambrose Gorringer avait dissimulé ses secrets, s'il en avait, avec un flot de conjectures apparemment spontanées. Miss Tolgarth et Mrs. Munter avaient caché les leurs avec un silence et une obstination qui frisaient le refus de coopérer. Pour l'entraîner à l'interrogatoire, Grogan aurait eu du mal à lui trouver deux témoins plus difficiles, se dit Buckley. Sans doute l'avait-il fait exprès. Le message que ces femmes avaient eu l'air de vouloir lui communiquer, c'était que le meurtre, comme la plupart des violences dans le monde, était une affaire d'hommes, dont elles, les femmes, n'étaient que trop

heureuses d'être exclues. De temps en temps, il s'était surpris en train de les fixer avec une expression – il en était désagréablement conscient – de frustration évidente. Mais les êtres humains ne ressemblaient pas aux problèmes de géométrie scolaires. Vous aviez beau les regarder, ils n'en devenaient pas brusquement plus clairs pour autant. Il dit tout de même :

« Miss Tolgarth admet qu'elle n'a quitté Miss Lisle qu'après Sir George et cela concorde avec son témoignage à lui. Miss Gray était dans sa chambre ; donc personne n'a vu partir l'habilleuse. Elle a pu retourner dans la salle de bain, faire semblant de préparer le bain, revenir dans la chambre après le départ de Gray et tuer sa maîtresse à ce moment-là.

– Elle aurait eu très peu de temps. Mrs. Munter l'a vue en bas, à l'office, à une heure vingt.

– C'est ce qu'elle dit. Mais j'ai l'impression que ces deux-là se serrent les coudes. Je ne suis pas arrivé à leur tirer grand-chose, surtout à Rose Tolgarth.

– Sauf un mensonge extrêmement intéressant. À moins que cette dame ait un esprit d'observation moins développé que je ne le crois.

– Ah ! Oui ?

– Dans la chambre à coucher, brigadier. Réfléchissez. Vous lui avez demandé si elle remarquait un changement. Elle a secoué la tête. Mais représentez-vous la table de nuit. Qu'est-ce qui manquait dans ce fouillis typiquement féminin ? Une chose que nous nous serions attendus à voir, étant donné les objets qui s'y trouvaient effectivement ? »

Mais la vedette qui amenait Roger et Badgett arriva à quai avant que Buckley ait pu résoudre cette énigme.

L'affreuse journée se terminait enfin. Peu après dix heures, l'un après l'autre, ils étaient montés silencieusement dans leur chambre sur un bref « Bonne nuit ». Toutes les banalités habituelles, telles que : Je suis très fatigué. Ç'a été une rude journée. Dormez bien, auraient eu un double sens dénué de tact ou franchement de mauvais goût. Deux femmes agents avaient déménagé les affaires de Cordélia de la « chambre de Morgan », touche de délicatesse qui l'aurait amusée si elle en avait été capable. La nouvelle chambre était au même étage

que celle de Simon, mais de l'autre côté. Elle donnait sur la roseraie et la pièce d'eau. Quand elle ouvrit la porte et respira l'air qui sentait le renfermé et le parfum, Cordélia se dit qu'on ne devait pas l'utiliser bien souvent. Elle était petite, obscure et encombrée. Ambrose semblait l'avoir meublée entièrement dans le style victorien pour l'édification de ses visiteurs. Chaque centimètre carré de mur était couvert de tableaux et le mobilier sombre et orné – du papier mâché revêtu d'acajou – avait quelque chose d'oppressant. Elle crut percevoir une odeur de moisi, toutefois, quand elle ouvrit grand la fenêtre, le bruit de la mer éclata à ses oreilles, non plus soporifique et réconfortant, mais comme un rugissement continu plein de menaces. Elle resta couchée et se demanda si elle aurait l'énergie de se lever pour refermer à demi la croisée. Mais ce fut sa dernière pensée consciente. Ensuite, elle se sentit emportée par la fatigue et sombrer dans le sommeil.

CINQUIÈME PARTIE
Terreur au clair de lune

À neuf heures un quart, Cordélia entra dans le bureau pour appeler Miss Maudsley, à Londres. Alors qu'elle soulevait le récepteur, elle se demanda si la police écouterait la conversation. Pourtant, mettre un téléphone privé sur table d'écoute devait être illégal, même sur le lieu d'un crime, à moins d'avoir une autorisation spéciale du ministère de l'Intérieur. C'était curieux le peu de choses qu'elle savait sur une véritable enquête criminelle, malgré l'enseignement de Bernie. Elle avait déjà constaté avec surprise que le pouvoir légal de la police était bien moins étendu que ne le suggérait la lecture de polars. Par ailleurs, la présence physique de la police était beaucoup plus effrayante et oppressante qu'elle ne l'aurait imaginée. C'était comme avoir des souris dans la maison. Grogan et son adjoint avaient beau rester invisibles et silencieux pendant un certain temps, une fois qu'on savait qu'ils étaient là, il devenait impossible de ne pas sentir leur secrète et polluante présence. Même ici, dans le bureau, la force qui émanait de la personnalité rébarbative de l'inspecteur principal semblait subsister entre les murs. Grogan avait pourtant effacé toute trace de sa brève occupation des lieux. On aurait dit que les policiers avaient laissé cet endroit mieux rangé qu'ils ne l'avaient trouvé, ce qui, en soi, était déjà sinistre. Alors qu'elle composait le numéro, Cordélia eut du mal à croire que son appel ne serait pas enregistré.

L'ennui, c'était que, dans sa modeste chambre meublée, Miss Maudsley n'avait pas le téléphone. Le seul appareil existant se trouvait dans le coin le plus sombre et le plus inaccessible du vestibule de la grande maison et Cordélia savait qu'elle aurait peut-être plusieurs minutes à attendre avant que l'un des locataires, exaspéré par la sonnerie, ne sortît pour l'interrompre. Ensuite, elle aurait de la chance s'il comprenait l'anglais, et encore plus de chance s'il consentait à monter quatre étages pour appeler Miss Maudsley. Mais, ce matin-là, on décrocha presque tout de suite. Miss Maudsley lui avoua qu'elle avait acheté son journal du dimanche habituel, en revenant de messe de huit heures et que, depuis ce moment-là, elle était restée assise au bas des marches à se demander si elle devait téléphoner au château ou attendre l'appel de Cordélia. Bouleversée, elle s'exprimait d'une façon presque incohérente. La brièveté de l'article n'avait fait qu'accroître son anxiété. Cordélia pensa au chagrin qu'aurait eu Clarissa si elle avait appris que sa célébrité, même après une mort violente, ne justifiait pas un gros titre un jour où un scandale parlementaire spectaculaire, le décès, dû à une overdose, d'une pop-star et un

attentat terroriste particulièrement brutal en Italie du Nord avaient fourni à la presse pléthore de candidats à la une. D'une voix brisée, Miss Maudsley bredouilla :

« Dans le journal on dit qu'on lui a... eh bien... défoncé le crâne. Je n'arrive pas à le croire. Et c'est tellement affreux pour vous. Pour son mari aussi, bien sûr. La pauvre femme. Mais, bien entendu, on pense aux vivants. L'assassin était un intrus, je suppose. L'article mentionne la disparition des bijoux de la victime. J'espère que la police ne commettra pas d'erreur. »

C'était, songea Cordélia, une façon de dire avec tact qu'elle espérait qu'on ne soupçonnerait pas sa patronne. Elle donna lentement ses instructions. À l'autre bout du fil, sa secrétaire faisait des efforts très nets pour se calmer et écouter.

« La police viendra certainement se renseigner sur moi et sur l'agence. Je ne connais pas la procédure, j'ignore donc si c'est la P. J. du Dorset ou celle de Londres qui se chargera de ce travail. Mais ne vous inquiétez pas. Répondez simplement à leurs questions.

– Oh ! Mon Dieu ! Bien sûr, puisqu'il le faut. Mais tout cela est affreux. Dois-je tout leur montrer ? Et s'ils demandent à voir les livres de comptes ? J'ai fait la caisse vendredi après-midi, mais ça ne tombe pas tout à fait juste. Mr. Morgan, un homme charmant, est venu fixer la plaque... Il a dit qu'il attendrait votre retour pour le règlement de la facture. J'ai envoyé Bevis acheter des biscuits pour en servir à ce monsieur avec son thé, mais il a oublié combien il les avait payés et nous avons jeté le paquet avec le prix.

– Ils vous interrogeront plutôt sur la visite de Sir George Ralston. Cela m'étonnerait qu'ils s'intéressent à la caisse. Mais montrez-leur tout ce qu'ils veulent voir, à part, bien sûr, les dossiers des clients : ils sont confidentiels. Ah ! Oui, et dites à Bevis de ne pas trop faire le malin. »

D'une voix devenue plus calme, Miss Maudsley le lui promit. De toute évidence, elle s'efforçait de convaincre Cordélia qu'elle était capable de venir à bout de problèmes qui risquaient de se présenter le lundi. Cordélia se demanda ce qui lui ferait le plus de tort, à elle : Bevis et son attitude théâtrale ou Miss Maudsley qui assurerait à la police, d'une manière tout à fait passionnée, que cette chère Miss Gray ne pouvait pas être l'assassin. La présence physique des flics intimiderait sans doute suffisamment Bevis pour l'empêcher de tomber dans les pires excès de son talent de comédien, à moins que, par malchance, il n'eût justement vu à la télévision un de ces documentaires dénonçant la corruption, la brutalité et le racisme de la police ; dans ce cas, tout était possible. Mais elle pouvait au moins être sûre d'une chose : quel que fût l'inspecteur qui viendrait enquêter

à Kingly Street, ce ne serait pas Adam Dalglish. Dans les hautes et mystérieuses sphères où il évoluait à présent, une telle corvée était impensable. Elle se demanda s'il lirait des articles sur le crime, s'il apprendrait qu'elle y était mêlée.

Rien n'aurait pu préparer Cordélia à la bizarrerie de ce dimanche matin. Pendant le petit déjeuner, alors qu'il se servait des œufs brouillés, Ambrose se figea soudain, la cuiller à la main.

« Mon Dieu, j'ai oublié de décommander le père Hancock ! C'est trop tard maintenant. Oldfield doit être déjà parti le chercher. »

Il se tourna pour expliquer :

« C'est un prêtre anglican qui a pris sa retraite à Speymouth. D'habitude, quand j'ai des invités, je lui demande de venir célébrer le service dominical. De nos jours, les gens semblent avoir besoin de ce genre de cérémonies. Clarissa avait toujours envie qu'il vienne quand elle était ici en week-end. Elle le trouvait amusant.

– Clarissa ! s'écria Ivo en éclatant d'un rire rauque qui secoua son maigre corps. Il arrivera probablement en même temps que la police. Nous expliquerons donc à Grogan que nous ne sommes pas disponibles pendant une heure parce que nous assistons à l'office divin. J'ai hâte de voir la tête qu'il fera ! Avouez que c'est exprès que vous n'avez pas annulé l'invitation, Ambrose !

– Non, je vous assure. Cela m'était complètement sorti de l'esprit.

– Il ne viendra peut-être pas. Il a dû entendre parler du meurtre – tout Speymouth doit être au courant maintenant – et il pensera que vous ne l'attendez plus.

– Détrompez-vous. Si une hécatombe nous avait réduits à deux survivants et qu'Oldfield pouvait aller le chercher, il viendrait. Il a près de quatre-vingt-dix ans et ses propres idées sur ce qui est important et ce qui ne l'est pas. De plus, il tient à son xérès et à son déjeuner. Je ferais bien de rappeler sa venue à Munter. »

Ambrose sortit en souriant de son sourire énigmatique et satisfait.

« Je me demande si je peux rester en pantalon ou si je dois mettre une jupe », dit Cordélia.

Ivo semblait avoir soudain retrouvé son appétit. Il se servit une généreuse portion d'œufs.

« C'est sûrement inutile. De toute façon, je doute que vous ayez apporté vos gants et votre livre de prières. Ça ne fait rien : même sans les accessoires, nous pouvons nous rendre à l'église et agir ainsi dans le plus pur style victorien. Je me demande si les Munter et Oldfield feront une apparition au banc des domestiques. Mais qu'est-ce que le vieil homme va bien pouvoir trouver comme sujet de sermon ? »

Ambrose revint :

« Bon, voilà qui est réglé. Munter n'avait pas oublié. Viendrez-vous tous ou y a-t-il parmi vous des objecteurs de conscience ?

– Je désapprouve, dit Roma, mais s'il s'agit d'embêter Grogan, je viendrai sûrement. Devrons-nous chanter ?

– Bien sûr. Nous avons le *Te Deum*, les répons et une hymne. Qui veut la choisir ? »

Personne ne répondit.

« Alors je propose "Les desseins de Dieu sont impénétrables". Rendez-vous au débarcadère à dix heures quarante. »

Et c'est ainsi que débuta cette étonnante matinée. Le *Shearwater* arriva à quai cinq minutes avant la vedette de la police. Ambrose accueillit un frêle vieillard en cape et barrette qui débarqua avec une remarquable légèreté et les dévisagea tous avec bienveillance de ses yeux bleus, pâles et humides. Avant qu'Ambrose ait pu faire les présentations, l'ecclésiastique se tourna vers lui et dit :

« J'ai été désolé d'apprendre la mort de votre femme.

– Oui, ç'a été une fin très soudaine, répondit gravement Ambrose. Mais nous n'étions pas mariés, mon père.

– Ah ! Non ? Oh ! Mon Dieu ! Excusez-moi, je n'en savais rien. Noyée, à ce qu'on m'a dit. La mer peut-être extrêmement traître par ici.

– Non, pas noyée, mon père. Elle a subi une grave commotion.

– Il me semble que ma gouvernante m'a dit qu'elle s'était noyée. Mais je confonds sans doute avec quelqu'un d'autre, une personne qui s'est noyée pendant la guerre, peut-être. Il y a très longtemps de toute façon. Je crains que ma mémoire ne soit plus ce qu'elle était. »

La vedette de la police accosta. Ils regardèrent Grogan, Buckley et deux autres policiers en civil descendre à terre. Ambrose dit d'un ton cérémonieux :

« Permettez-moi de vous présenter le père Hancock. Il est venu célébrer l'office selon les rites de l'Eglise d'Angleterre. Le service dure habituellement une heure et demie. Bien entendu, vos officiers et vous-même pouvez y assister.

– Merci, répondit sèchement Grogan. Je n'appartiens pas à votre Eglise et mes hommes s'organisent comme ils veulent, quand ils ne sont pas de service. Puis-je de nouveau avoir accès à toutes les parties du château ?

– Bien sûr, Munter s'occupera de vous. Et, après le déjeuner, je serai disponible moi-même, naturellement. »

L'église les accueillit dans son archaïque silence. Simon se laissa persuader de s'asseoir à l'orgue et le reste du groupe s'aligna dignement sur le haut banc conçu à l'origine pour Herbert Gorringer. Très vieux, l'orgue était pourvu d'une soufflerie manuelle. Oldfield était déjà là pour l'actionner. Le père Hancock apparut vêtu d'un surplis et le service commença. De toute évidence, Ambrose prenait ses invités pour des dissidents, et il se chargeait de mener les répons. Pendant toute la cérémonie, Ivo resta grave et attentif ; d'après sa connaissance de la liturgie, on aurait pu croire qu'il allait à l'église tous les dimanches. Simon se débrouilla assez bien avec l'orgue, sauf à la fin du *Te Deum*, quand Oldfield le laissa en panne d'air. L'instrument émit avec retard un *Amen* bruyant et discordant. Oubliant sa résolution de demeurer silencieuse, Roma chanta, légèrement faux, de sa chaude voix de contralto. Le père Hancock utilisa le livre de prières de 1662, sans coupures ni changements ; les fidèles se proclamèrent de misérables pécheurs qui avaient trop souvent suivi les inclinations égoïstes de leur cœur et promirent de s'amender en un chœur résolu, manquant toutefois d'unisson. Ce fut seulement vers la fin que, à leur grande surprise, le prêtre introduisit une prière pour l'âme des défunts. Cordélia entendit les autres inspirer de concert et, pendant un instant, l'air sembla fraîchir. Le sermon dura un quart d'heure. Ce fut une dissertation érudite sur la doctrine paulinienne de la rédemption. Alors qu'ils se levaient pour entonner l'hymne finale, Ivo murmura à Cordélia :

« C'est tout ce qu'on demande à un sermon : de n'avoir aucun rapport avec quoi que ce soit. »

Avant le déjeuner, Munter servit sur la terrasse du xérès sec et frappé. Le père Hancock en but trois verres sans effet apparent. Très animé, il s'entretint d'oiseaux avec Sir George et de réforme liturgique avec Ivo, sujet sur lequel celui-ci se montra étonnamment bien renseigné. Personne ne mentionna la morte et Cordélia eut l'impression que, pour la première fois depuis le meurtre, l'esprit tourmenté et menaçant de Clarissa était subjugué. Pendant quelques merveilleux instants, elle se sentit libérée de tout sentiment de culpabilité ou de tristesse. Alors qu'ils bavardaient innocemment au soleil, on aurait presque pu croire que la vie était aussi réglée, aussi sûre, aussi austèrement convenable et raisonnable que le service anglican auquel ils venaient de participer. Et, quand ils rentrèrent pour manger leurs côtes de bœuf rôties et leur tarte à la rhubarbe – menu dominical conventionnel et plutôt lourd, composé avant tout, soupçonna Cordélia, à l'intention du père Hancock –, ils furent soulagés d'avoir la compagnie du prêtre, de l'entendre discuter, d'une voix faible mais fort belle, de sujets aussi anodins que la nidification de la grive, et de le regarder jouir sans honte de la nourriture et du

vin. Seul Simon, la figure rouge, buvait autant que l'ecclésiastique, tendant une main tremblante vers la carafe de vin. Mais le père Hancock parut aussi alerte que jamais après un repas qui aurait abruti plus d'un homme jeune et il prit congé d'eux avec le même contentement serein que lorsqu'il les avait salués quatre heures plus tôt.

Alors que le *Shearwater* s'éloignait, Roma se tourna vers Cordélia et dit d'une voix brusque et embarrassée :

« Je vais me promener une demi-heure. Voulez-vous m'accompagner ? J'aimerais vous parler.

– D'accord. Si Grogan a besoin de nous, il pourra envoyer quelqu'un nous chercher. »

Elles longèrent la pelouse en silence, dépassèrent la roseraie, pénétrèrent à l'ombre des hêtres. Elles faisaient craquer sous leurs pieds des amoncellements de feuilles mortes aux couleurs vives, et percevaient, par-dessus le bruit de leurs pas, la pulsation de plus en plus forte de la mer. Au bout de cinq minutes, elles sortirent de dessous les arbres et se trouvèrent au bord de la falaise. À droite se dressait une casemate de béton qui avait fait partie des défenses de l'île en 1939. Son entrée basse était presque bloquée par des feuilles. Elles contournèrent la construction et s'adossèrent contre son mur rugueux. À travers le dessin vert et or des feuilles d'un hêtre, elles voyaient en bas l'étroite bande de plage et les galets luisants.

Cordélia se taisait. Comme c'était Roma qui lui avait demandé de venir, elle attendait qu'elle prît la parole la première. Mais elle se sentait curieusement sereine et à l'aise avec sa compagne, comme si toutes leurs différences comptaient peu en face de leur féminité commune. Elle la regarda ramasser un rameau et le dépouiller méthodiquement de ses feuilles. Sans lever les yeux de son ouvrage, Roma dit :

« Vous qui êtes censée vous y connaître en ces choses, savez-vous quand est-ce que nous pourrions partir d'ici ? Il faut que je rentre m'occuper de mon magasin. Mon associé ne peut pas se débrouiller seul indéfiniment. La police ne va tout de même pas nous garder ici ? Les investigations pourraient durer des mois.

– Légalement, ils ne peuvent pas nous garder du tout, à moins de nous arrêter. Certains d'entre nous devront assister à l'enquête judiciaire menée par le coroner. Mais je pense que vous pourriez partir demain, si vous le vouliez.

– Et George ? Il aura besoin d'aide. Il lui faudra trier les affaires de Clarissa, ses bijoux, ses vêtements, ses produits de beauté. Ou s'attend-il à ce que je m'en occupe ?

– Demandez-le-lui.

– Nous ne pouvons même pas entrer dans sa chambre. Elle est toujours sous scellés. Et Clarissa est venue ici avec plusieurs valises pleines. Elle avait toujours une tonne de bagages, même pour un week-end. Il y a aussi tous les vêtements de ses appartements de Bayswater et de Brighton, ses ensembles, ses robes, ses fourrures. Il ne peut tout de même pas demander à Oxfam de le débarrasser de tout cela.

– Cette organisation serait certainement surprise, mais je suis sûre qu'elle trouverait un emploi à toutes ces choses. Elle pourrait les vendre dans ses magasins. »

Cordélia aurait trouvé curieux ce bavardage féminin si elle n'avait pas deviné que Roma, en se préoccupant des vêtements de sa cousine, cachait une inquiétude plus profonde : l'argent de Clarissa. Il y eut un autre silence, puis Roma dit d'un ton bourru :

« Saviez-vous que, juste avant son assassinat, j'avais demandé à Clarissa de me prêter de l'argent et qu'elle avait refusé ?

– Oui. J'étais présente quand elle l'a dit à Sir George.

– Et vous n'en avez pas parlé à la police ?

– Non.

– C'est chic de votre part, d'autant plus que je n'ai pas été très gentille avec vous.

– Quel rapport ? Si la police cherche ce genre de renseignement, elle peut l'obtenir de l'intéressée, c'est-à-dire, vous.

– Eh bien, je ne l'ai pas dit. J'ai menti. J'en ai honte et je ne sais même pas très bien pourquoi je l'ai fait. Par peur, sans doute. Et puis, j'avais l'impression que cela les arrangerait de pouvoir me coller ce meurtre sur le dos plutôt que d'en accuser Sir George ou Ambrose. L'un est baronnet et héros de guerre, l'autre est riche.

– Je ne pense pas qu'ils veuillent le coller sur le dos de qui que ce soit, à part celui du coupable. Je n'aime ni Grogan ni Buckley. Mais je les crois honnêtes.

– C'est bizarre. J'ai toujours détesté les flics, je me méfie d'eux, mais j'ai toujours été convaincue que, dans le cas d'un crime aussi grave que le meurtre, je les aiderai de mon mieux. Je veux qu'on attrape l'assassin de Clarissa, bien sûr. Alors, pourquoi est-ce que je réagis comme si Grogan et Buckley étaient ligués contre moi ? Et c'est très humiliant de se trouver en train de mentir, d'avoir honte et peur.

– Je sais. Je ressens la même chose.

– J'ai l'impression que George non plus n'a rien dit au sujet de notre dispute. Ni Tolly. Clarissa lui avait demandé de sortir pendant notre

conversation, mais elle a dû tout deviner. Quelles peuvent être ses intentions ? Me faire chanter ?

– Je suis sûre que non. Mais je pense qu'elle est au courant. Quand je me trouvais dans la chambre, Tolly était dans la salle de bain. Dans son énervement, Clarissa a parlé très fort.

– Elle s'est montrée extrêmement agressive envers moi. Si j'avais été capable de la tuer, je l'aurais fait à ce moment-là. »

Elles se turent un instant, puis Roma reprit :

« Ce que je ne supporte pas, c'est que nous évitions soigneusement de parler du meurtre, de nous demander mutuellement qui pourrait être le coupable. Nous ne nous confions même pas ce que nous avons dit à Grogan. Depuis la mort de Clarissa, nous nous conduisons les uns envers les autres comme de parfaits étrangers. Motus et bouche cousue. Vous ne trouvez pas ça curieux ?

– Pas vraiment. Nous sommes bloqués ici ensemble. La vie serait intolérable si nous commencions à nous lancer des accusations ou des reproches à la tête, ou à former des clans.

– Sans doute, mais je crois que je ne peux pas continuer comme ça, à ne pas savoir, à ne même pas en parler, à faire semblant de converser poliment alors que nous pensons tous à la même chose en évitant de nous regarder dans les yeux, et que nous en sommes tous réduits à nous poser des questions et à fermer nos portes à clef la nuit. Avez-vous fermé la vôtre ?

– Oui. Je ne sais pas très bien pourquoi. Je ne crois pas un seul instant qu'il y ait un assassin fou dans l'île. C'est toujours Clarissa qui était visée. Elle n'a pas été tuée par erreur. Mais j'ai quand même fermé ma porte.

– Pour vous protéger de qui ? Qui est le coupable, d'après vous ?

– Quelqu'un qui a dormi au château vendredi soir.

– Cela je le sais. Mais qui ?

– Je l'ignore. Vous avez une idée, vous ? »

La petite branche de Roma n'était plus qu'une baguette nue. Elle la jeta, en trouva une autre et recommença son œuvre de destruction.

« S'il fallait choisir, j'aimerais que ce soit Ambrose, mais cela m'étonnerait. N'est-ce pas George Orwell qui a écrit que le meurtre, l'unique crime, ne devrait être provoqué que par des passions fortes ? Or, des passions, Ambrose n'en a jamais connues. Et il n'a ni le courage ni la cruauté nécessaires. Il est incapable d'autant de haine. Il fait joujou avec les symboles de la violence : un bout de la corde du pendu, une chemise de nuit tachée de sang, des menottes victoriennes. Avec Ambrose, même l'horreur est d'occasion, aseptisée par le temps,

le charme, la bizarrerie. Et ça ne peut pas être Simon. Il n'a jamais vu le bras de marbre et, de toute façon, il aurait déjà avoué. C'est un faible comme son père. Il n'aurait pas la force morale de résister cinq minutes si Grogan devenait un peu méchant avec lui. Et Ivo ? Ivo se meurt. Il a presque purgé sa condamnation à perpète. Il a peut-être l'impression d'être au-dessus des lois, mais quel aurait pu être son mobile ? George est sans doute le principal suspect, mais je ne le crois pas coupable non plus. C'est un militaire de carrière, un tueur professionnel en quelque sorte. Mais il ne procéderait pas de cette manière, surtout avec une femme. Cela pourrait être les Munter, séparément ou ensemble, ou même Tolly, mais je ne vois pas pourquoi. Il ne reste donc plus que vous et moi. Ce n'est pas moi. Et, si cela peut vous consoler, je ne pense pas que ce soit vous non plus.

– Parlez-moi de Clarissa. Enfants, vous passiez souvent les vacances ensemble, n'est-ce pas ?

– Seigneur ! Ces terribles mois d'août ! Mon oncle avait une maison au bord du fleuve, à Maidenhead, et la famille y résidait la plus grande partie de l'été. La mère de Clarissa pensait que sa fille avait besoin d'une compagne de jeux et mes parents étaient ravis de me voir logée et nourrie. Chose étrange, nous nous entendions assez bien alors, unies, je suppose, par la peur que nous inspirait son père. Quand celui-ci arrivait de Londres, c'était la panique.

– Ah ! oui ? Je croyais qu'elle l'adorait, que c'était un papa gâteau qui lui passait tous ses caprices ?

– C'est ce que Clarissa vous a dit ? Je la reconnais bien là ! Même pas capable d'être honnête au sujet de son enfance ! Non, c'était une brute ! Oh ! Il ne nous maltraitait pas physiquement. D'une certaine façon, ç'aurait été plus supportable que ses sarcasmes, ses froides colères d'adulte, son mépris. Bien entendu, je ne le comprenais pas alors. Maintenant, oui. Il n'aimait pas vraiment les femmes. Il s'était marié pour avoir un fils – il faisait partie de ces égocentriques qui ne peuvent imaginer un monde où ils ne seraient pas immortels, au moins par procuration – et il s'est retrouvé avec une fille, une femme malade qui n'avait pas la moindre intention de lui donner un autre enfant et une situation qui lui interdisait le divorce. Et Clarissa n'était même pas jolie quand elle était petite. La froideur de son père et la crainte qu'il lui inspirait tuaient en elle toute spontanéité, toute affection, lui ôtaient tous ses moyens. Je ne m'étonne pas qu'ensuite elle ait passé sa vie à courir après l'amour. Mais n'est-ce pas ce que nous faisons tous ?

– Après avoir appris quelque chose sur elle, un acte qu'elle avait commis, je l'ai considérée comme un monstre. Mais peut-être que personne n'est entièrement mauvais quand on connaît toute la vérité

sur lui.

– Oh ! Pour être un monstre, elle l'était ! Toutefois, quand je pense à l'oncle Roderick, je comprends pourquoi. Peut-être devrions-nous rentrer ? Sinon Grogan va nous soupçonner de complot. Nous pourrions descendre sur la plage et rentrer par le bord de mer. »

Elles longèrent le rivage. Roma, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, marchait devant, pataugeant dans les vaguelettes, sans se soucier du bas mouillé de son pantalon qui lui battait les chevilles, ni de ses chaussures trempées. Le chemin du retour fut plus long et moins facile que l'itinéraire à travers le bois, mais enfin elles contournèrent le promontoire d'une petite crique et le château se dressa soudain devant elles. Elles s'arrêtèrent pour regarder. Un jeune homme en maillot de bain, chargé d'une boîte très simple en bois, descendait l'échelle d'incendie, sous la fenêtre de la première chambre de Cordélia. Il descendait prudemment, accrochant son bras autour des barreaux, veillant à ne pas les empoigner. Puis il promena son regard autour de lui, s'approcha au bord des rochers et, d'un geste brusque et violent, lança le coffret à la mer. Il se tint là un instant, bras levés, puis plongeait. À une trentaine de mètres du bout de la terrasse se balançait un bateau qui n'était pas la vedette de la police. Un homme-grenouille, lisse et luisant dans sa combinaison noire, était assis sur le plat-bord. Dès que la boîte frappa la surface, il se laissa tomber en arrière avec une torsion du corps et disparut sous l'eau. Roma dit :

« Voilà donc ce que pense la police.

– Oui, c'est ça.

– Ils cherchent le coffret à bijoux. Et s'ils le trouvaient ?

– Ce serait un coup de malchance pour une des personnes présentes à Courcy. Ils découvriraient sans doute que la boîte contient encore les bijoux de Clarissa. »

Mais que contiendrait-elle d'autre ? se demanda Cordélia. La critique de *The Deep Blue Sea*, la pièce dans laquelle avait joué Clarissa, serait-elle encore dans le tiroir secret ? La police s'était très peu intéressée à cette coupure de journal, pourtant Cordélia eut soudain l'intuition qu'elle devait avoir une signification. Pouvait-elle avoir un rapport avec la mort de Clarissa ? Cette idée, qui lui parut d'abord absurde, persista. Elle n'en aurait le cœur net qu'après avoir relu l'article. De toute évidence, la première démarche à entreprendre était de se rendre au bureau du journal à Speymouth et de consulter les archives. Elle connaissait l'année : celle du Jubilé, 1977. Cela ne devait pas présenter de grandes difficultés. En plus cela l'occuperait.

Elle s'aperçut que Roma se tenait absolument immobile, les yeux

fixés sur le nageur solitaire. Son visage était dénué d'expression. Puis elle se secoua et dit :

« Rentrons. Monsieur l'inspecteur principal doit nous attendre pour une autre de ses séances spéciales. Si cet homme était franchement désagréable, ou même brutal, je trouverais cela moins blessant que son insolence voilée de phallocrate. »

Mais, alors qu'elles traversaient le hall, un bruit de voix les attira dans la bibliothèque. Là, Ambrose leur apprit que Grogan et Buckley avaient quitté l'île. Ils avaient rendez-vous avec le docteur Ellis-Jones à la morgue de Speymouth. Il n'y aurait pas d'interrogatoire avant lundi matin. Ils étaient libres pour le restant de la journée. À eux de trouver le moyen de le passer le mieux possible.

34

Quelle foutue idée de faire une autopsie un dimanche après-midi ! se dit Buckley. Déjà, en temps ordinaire, il n'aimait guère y assister. Mais la journée du dimanche, même quand il était de service, avait quelque chose de calme, de somnolent. C'était un jour où il avait juste envie de prendre un bon fauteuil au mess pour parcourir des rapports, autant dire que ça ne lui disait vraiment rien de rester une heure debout à regarder le docteur Ellis-Jones scier, couper, peser et montrer certains détails de ses doigts gantés couverts de sang. Ce n'était pas que Buckley fût particulièrement délicat. Ce qu'on ferait subir à son corps après sa mort lui était complètement égal et il ne voyait pas pourquoi on aurait dû être plus troublé par le démembrement rituel d'un cadavre humain qu'il ne l'avait été lui, enfant, quand il regardait son oncle Charlie travailler dans cet étonnant apprentis derrière la boucherie. En fait, le docteur Ellis-Jones et l'oncle Charlie étaient aussi habiles l'un que l'autre et procédaient de façon similaire. Cela l'avait surpris quand, jeune agent frais émoulu de l'école professionnelle, il avait assisté à sa première autopsie. Il avait cru que ce serait une opération plus scientifique, moins brutale et beaucoup moins sale qu'elle ne l'avait été en réalité. Il s'était dit alors que les principales différences entre le docteur Ellis-Jones et son oncle Charlie, c'était que ce dernier craignait moins les microbes, se servait d'instruments plus petits et un peu plus grossiers et traitait sa viande avec plus de respect, ce qui n'avait rien d'étonnant quand on pensait au prix auquel il la vendait.

Buckley fut heureux de se retrouver enfin dehors, à l'air. On ne

pouvait pas dire que la salle d'autopsie empestait. Si ç'avait été le cas, cela l'aurait moins dérangé que cette forte odeur de désinfectant qui se superposait à celle de la putréfaction sans parvenir à la couvrir – une odeur insaisissable, mais persistante, qui vous restait dans le nez.

La morgue était un bâtiment moderne construit sur une colline, à l'ouest de la petite ville. Alors que Grogan et lui se dirigeaient vers leur Rover, ils virent les lumières, pareilles à des lucioles, s'allumer dans les rues sinueuses et, au large, la forme sombre de Courcy, couchée sur le dos comme un animal endormi à demi submergé. Curieux, pensa Buckley, comme l'île semblait s'approcher ou s'éloigner selon la lumière et le moment de la journée. Tout à l'heure, au doux soleil automnal, il l'avait vue enveloppée d'une brume bleue, et si proche, que nager jusqu'à son rivage multicolore lui avait paru faisable. À présent, elle avait reculé dans la Manche, lointaine et sinistre, une île de mystère et d'horreur. Le château se trouvant sur la côte sud, on n'apercevait aucune lumière. Buckley se demanda ce que le petit groupe de suspects pouvait bien faire en ce moment, comment ils affronteraient la longue nuit qui les attendaient. Il paria que tous, sauf un, dormiraient derrière des portes fermées à clef.

Grogan s'approcha de lui. Montrant l'île du menton.

« Bon, maintenant nous savons ce que l'un d'eux savait déjà : comment elle est morte. Mis à part le bla-bla-bla technique du docteur sur la mécanique des forces et l'absorption ponctuelle de l'énergie cinétique dans les cas de blessures à la tête, sans parler de la déformation extrêmement intéressante et caractéristique de la boîte crânienne sous la force de l'impact, qu'avons-nous appris ? Pas grand-chose de nouveau. Miss Lisle est morte d'une fracture du frontal provoquée par une de nos vieilles connaissances : une arme contondante. Elle était probablement couchée sur le dos à ce moment-là, donc dans la position même où Miss Gray l'a trouvée. L'hémorragie a été presque entièrement interne et l'effet du coup a été intensifié par le fait que la victime a des os crâniens anormalement fins. Elle a dû perdre conscience presque immédiatement et mourir dans les cinq à quinze minutes qui suivirent. On l'a défigurée après sa mort, combien de temps après ? Cela, le toubib ne peut malheureusement pas le dire. Nous avons donc affaire à un meurtrier qui reste assis à attendre que sa victime meure et puis... quoi ? Est-ce qu'il décide de s'assurer qu'elle est morte ? Est-ce qu'il pense qu'il n'aimait pas beaucoup cette dame et peut aussi bien le faire savoir ? À moins qu'il ne veuille cacher la façon dont elle est morte en l'écrabouillant encore un peu plus ? Vous n'allez pas me dire qu'il a attendu dix minutes pour paniquer ?

– Il pourrait avoir passé ce temps-là à chercher quelque chose,

répondit Buckley. Puis, furieux de ne rien trouver, s'être défoulé sur le cadavre.

– Mais à chercher quoi ? Nous non plus, nous n'avons rien trouvé, à moins que cet objet ne soit encore dans la pièce et que nous n'ayons pas compris son importance. Et rien n'a été dérangé. Si l'assassin a fouillé la chambre, il l'a fait avec beaucoup de soin et de précision. Et, s'il cherchait quelque chose, je dirais qu'il l'a trouvé.

– Nous n'avons pas encore reçu le rapport du labo, monsieur. Ils devraient nous donner l'analyse des viscères dans une heure.

– Je doute qu'ils découvrent quoi que ce soit. Le docteur Ellis-Jones n'a constaté aucun symptôme d'empoisonnement. Elle a peut-être été droguée – enfin, ne spéculons pas trop avant de connaître les faits – mais, à mon avis, la victime est morte consciente et a vu le visage de son assassin. »

C'était extraordinaire comme il pouvait faire froid aussitôt le soleil couché, se dit Buckley. On avait l'impression de passer de l'été à l'hiver en l'espace de quelques heures. Il frissonna et ouvrit la portière pour son chef. Ils sortirent lentement du parking et tournèrent en direction de la ville. D'abord, Grogan ne s'exprima qu'en phrases laconiques :

« Avez-vous eu des nouvelles du coroner ?

– Oui, monsieur. L'enquête aura lieu mardi à deux heures.

– Et Londres ? Où en est Burroughs de ses investigations ?

– Il y va demain à la première heure. Et j'ai dit aux hommes-grenouilles que nous aurions besoin d'eux jusqu'à la fin de la semaine.

– Et qu'en est-il de cette foutue conférence de presse ?

– Demain, à quatre heures et demie, monsieur. »

Le silence retomba. Changeant de vitesse pour négocier la descente abrupte et pleine de virages qui aboutissait à Speymouth, Grogan dit soudain :

« Le commandant Adam Dalgliesh. Ce nom vous dit-il quelque chose, brigadier ? »

C'était inutile de demander : « De quelle police ? » Seule celle de Londres avait des commandants.

« J'ai entendu parler de lui, monsieur.

– Evidemment. Comme tout le monde. C'est le chouchou du préfet, la fierté de la Maison. Quand la Métropolitaine, ou même le ministre de l'Intérieur veut montrer que, dans la police, on sait se tenir à table, quel vin commander avec le canard à l'orange et comment parler à un ministre sur le même pied que son secrétaire général, on sort

Dalgliesh. S'il n'existait pas, la police serait obligée de l'inventer. »

Si ces sarcasmes manquaient d'originalité, l'antipathie, elle, était authentique.

« N'est-ce pas un peu démodé, tous ces chichis, monsieur ?

– Ne soyez pas naïf, brigadier. La seule chose qu'ils trouvent démodée, c'est de parler comme le gratin, mais cela ne veut pas dire qu'ils aient changé leur façon de penser ou d'agir. Dalgliesh pourrait avoir sa propre police maintenant s'il n'avait pas tenu à rester dans le département des recherches criminelles. Et s'il avait été moins prétentieux. Vous autres vous pouvez vous battre dans la boue pour obtenir des récompenses. Moi je suis le chat solitaire pour lequel tous les lieux se ressemblent. Kipling.

– Oui, monsieur, dit Buckley. Et qu'a-t-il fait, le commandant ? ajouta-t-il après une pause.

– Il connaît cette fille, Cordélia Gray. Leurs chemins se sont croisés lors d'une autre affaire. Une mort suspecte à Cambridge, je crois. On ne m'a pas donné de détails et je n'en ai pas demandé. Mais il l'a mise, elle et son agence, complètement hors de cause. Qu'on l'aime ou non, c'est un bon flic, l'un des meilleurs. S'il affirme que Gray n'est pas une meurtrière, je suis prêt à accepter sa déclaration comme une sorte de preuve. Mais il n'a pas dit qu'elle ne mentait jamais. D'ailleurs s'il l'avait fait je ne l'aurais pas cru. »

Grogan continua à conduire dans un silence morose. En fait, il devait repasser dans sa tête les interrogatoires de la veille. Au bout d'une minute pendant laquelle aucun des deux ne desserra les dents, le chef déclara :

« Il y a une chose qui m'a paru curieuse. Vous l'avez sans doute remarqué vous-même. Tous les témoins ont décrit la visite de l'église et de la crypte, le samedi matin. Tous ont parlé d'un interné noyé. Mais ils l'ont fait avec un tout petit peu trop de désinvolture, comme s'ils mentionnaient un fait sans importance – oh ! Juste une petite balade que nous avons faite en attendant le déjeuner. Dès que je leur ai demandé de m'en dire un peu plus sur cette histoire, ils ont réagi comme un groupe de vierges effarouchées qui ont eu une aventure intéressante dans les grottes de Marabar. Vous ne savez sans doute pas à quoi je fais allusion, brigadier ?

– Non, monsieur.

– Ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas en train de tomber dans le genre flic littéraire. Je laisse cela à Dalgliesh. Nous avons lu *La Route des Indes* à l'école. Cela m'a paru surfait. Mais toutes les connaissances sont utiles à un policier, comme on me le disait à l'école professionnelle, même celle d'une œuvre de E. M. Forster, semble-t-il.

Quelque chose s'est passé dans ce Chaudron du Diable, dont aucun d'eux ne veut parler et que j'aimerais découvrir.

– Miss Gray a trouvé l'un des messages.

– Oui, c'est ce qu'elle a dit. Mais je ne pensais pas à cela. Cette histoire n'a peut-être aucun rapport avec le crime, mais nous devrions essayer d'en apprendre plus sur ce noyé de 1940. Il faudrait commencer par le commandement territorial du Sud, je suppose. »

Buckley repensa à ce corps blanc découpé scientifiquement, à sa nudité totalement privée d'érotisme. Pis encore. Pendant un moment, alors qu'il regardait les doigts gantés du médecin s'enfoncer dans la chair, il avait senti que, plus jamais, un corps de femme ne pourrait l'exciter.

« Il n'y a pas eu de viol, ni de rapports récents, remarqua-t-il.

– Cela ne m'étonne guère. Son mari n'en avait pas envie et Ivo Whittingham, pas la force. Quant à son meurtrier, il avait d'autres préoccupations. Mais assez travaillé pour aujourd'hui, brigadier. Le chef veut me voir demain matin. Sir Charles Cottingham a dû lui raconter Dieu sait quelles histoires. Cet homme est un emmerdeur. Si seulement il pouvait s'en tenir au théâtre amateur et laisser les vrais drames de la vie aux professionnels ! Nous retournerons ensuite à Courcy et nous verrons si une nuit de sommeil a rafraîchi la mémoire de nos témoins. »

35

Enfin, au bout d'un interminable après-midi, il fut l'heure de dîner. Cordélia rentra d'une dernière promenade solitaire. Elle eut à peine le temps de prendre une douche et de se changer. Quand elle descendit, Ambrose, Sir George et Ivo étaient déjà dans la salle à manger. Ils étaient tous à table quand Simon apparut. Le garçon portait un complet foncé. Il regarda les autres, rougit et dit :

« Excusez-moi. Je ne savais pas qu'il fallait s'habiller. Je vais le faire tout de suite. J'en ai pour une minute. »

Il se tourna pour sortir. Une pointe d'irritation dans la voix, Ambrose s'écria :

« Écoutez, ça ne fait rien ! Vous pouvez dîner en maillot de bain si cela vous paraît plus confortable. Personne ici n'attache d'importance à votre tenue. »

La formule n'était pas des plus heureuses, songea Cordélia. Les mots

prononcés restèrent suspendus dans l'air. Clarissa, elle, y aurait attaché de l'importance, mais Clarissa n'était pas là. Simon tourna les yeux vers la chaise vide au bout de la table. Puis il se glissa vers Cordélia et s'assit à côté d'elle.

« Où est Roma ? s'informa Ivo.

– Elle a demandé qu'on lui monte du potage et des sand-wiches au poulet dans sa chambre. Elle dit qu'elle a la migraine. »

Cordélia eut l'impression que tous, au même instant, mirent en doute la réalité de cette migraine tout en félicitant mentalement Roma d'avoir trouvé une ruse aussi simple pour échapper à leur premier dîner officiel ensemble depuis la mort de Clarissa. On avait mis la table d'une façon légèrement différente, sans doute pour qu'on remarquât moins qu'il manquait un convive. Il n'y avait aucun couvert aux deux bouts ; Cordélia et Simon faisaient face à Ambrose, Ivo et Sir George, presque nez à nez, semblait-il, tandis que deux mètres d'acajou brillant s'étendaient de chaque côté. Cette nouvelle disposition, se dit Cordélia, les faisait ressembler à deux candidats à l'oral affrontant un jury d'examineurs pas trop intimidant – impression renforcée par le costume de Simon dans lequel, paradoxalement, il avait l'air moins à l'aise que les autres avec leurs jabots et leurs smokings et trop habillé pour la circonstance.

Ni Munter ni sa femme n'étaient là. Des assiettes de potage étaient posées à chaque place et le deuxième plat attendait dans des récipients couverts, sur le chauffe-plats du buffet. À en juger par l'odeur, ce devait être du poisson – curieux choix pour un dîner dominical. De toute évidence, on leur servait un repas pour convalescents, des mets légers qui ne risquaient pas de stimuler excessivement leur palais ou leur digestion. Un intéressant problème d'étiquette culinaire : la composition d'un menu pour des invités soupçonnés de meurtre dînant ensemble le lendemain du crime.

Ivo avait dû avoir les mêmes pensées :

« Je me demande quelle sorte de repas Mrs. Beeton trouverait inconvenant dans ce genre de circonstances. Je dirais : du borchthtch suivi d'un steak tartare. Je n'ai pas encore d'idée pour le dessert. Sans être trop grossier, il faudrait tout de même qu'il soit riche et indigeste.

– Est-ce que tout cela vous est vraiment complètement égal ? » murmura Cordélia.

Comme si la question méritait réflexion, Ivo mit un certain temps à répondre :

« Il m'est très désagréable de penser qu'elle ait pu souffrir, ou avoir peur, ne serait-ce même qu'un instant. Mais si vous me demandez si cela m'est égal qu'elle ne vive plus, alors, ma réponse est : oui,

plutôt. »

Ambrose avait fini de remplir les verres de graves. Il précisa :

« Nous devons nous servir nous-mêmes. J'ai dit à Mrs. Munter de prendre la soirée pour se reposer et Munter a disparu depuis le déjeuner. Si la police veut à nouveau l'interroger demain, elle aura un problème. Cela lui arrive tous les quatre mois environ et, invariablement, après une réception. Je ne sais pas si c'est par réaction à la tension que cela représente pour lui ou si c'est pour me dissuader de recevoir trop souvent. Comme, généralement, il a la délicate attention d'attendre que mes invités soient partis, je n'ai pas vraiment le droit de me plaindre. Ses nombreuses qualités compensent cette faiblesse.

– Il est alors ivre, n'est-ce pas ? fit Sir George. J'avais l'impression qu'il était porté sur la boisson.

– J'en ai bien peur. Cela dure environ trois jours. Je me suis demandé si la mort violente d'une de mes invitées pourrait casser cette habitude, mais je vois que non. Cela doit lui servir d'exutoire à quelque intolérable ennui. Il n'est pas vraiment heureux dans cette île. Il a une horreur presque pathologique de l'eau. Il ne sait même pas nager. »

Ambrose, Ivo et Cordélia s'étaient approchés du buffet. Ambrose souleva un couvercle d'argent, et laissa voir de fins filets de soles baignant dans une sauce crémeuse.

« Pourquoi reste-t-il alors ? s'enquit Ivo.

– Je ne lui ai jamais demandé de crainte qu'il ne commence à se poser lui-même la question. Pour l'argent, sans doute. Et il aime la solitude, mais il préférerait sûrement qu'elle ne soit pas préservée par trois kilomètres de mer. Il n'a que moi à servir. Un travail facile dans l'ensemble.

– Plus facile encore maintenant que Clarissa n'est plus. Maintiendrez-vous votre projet de festival de théâtre ?

– Non, mon cher Ivo, pas même en souvenir de Clarissa. »

Puis les deux hommes semblèrent se rendre compte que, bien que Sir George fût assis trop loin pour les entendre, leur conversation était de mauvais goût. Tous deux lancèrent un coup d'œil en direction de Cordélia. Celle-ci en voulait un peu à Ambrose. En se servant des petits pois, elle dit, prise d'une soudaine impulsion :

« Je me demande s'il a trouvé un moyen d'augmenter ses gages, en faisant un peu de contrebande, par exemple. Le Chaudron du Diable est un endroit idéal pour décharger des marchandises. J'ai remarqué que votre majordome gardait le verrou de la trappe bien graissé,

travail qui serait inutile si vous ne montrez pas cette grotte aux touristes. Et, vendredi soir, j'ai vu une lumière clignoter au large. J'ai pensé qu'il pouvait s'agir de la réponse à un signal. »

Ambrose retourna à la table avec son assiette en riant. Mais, quand il parla, ce fut avec une pointe très nette de dépit dans la voix :

« Bravo, Cordélia ! Quel dommage que vous ne soyez qu'un amateur. Grogan serait heureux de vous compter au nombre de ses limiers officiels. Munter a peut-être de petites activités privées, mais il ne m'en parle pas et je n'ai nullement l'intention de l'interroger à ce sujet. Courcy a toujours été un refuge de contrebandiers et la plupart des marins de cette côte se livrent à un peu de contrebande. Cela ne devrait pas aller plus loin que quelques caisses de cognac ou, parfois, un flacon de parfum. Rien d'aussi spectaculaire et de vilain que de la drogue, si c'est à cela que vous pensez. La plupart des gens aiment se faire un peu d'argent au noir et le petit risque que cela comporte rend la chose plus amusante. Mais je vous déconseille de parler de vos soupçons à Grogan. Qu'il s'occupe de l'enquête en cours.

– Mais qu'est-ce que ça pouvait bien être, cette lumière que Cordélia a vue ?

– Peut-être Munter avertissait-il ses copains qu'il ne fallait pas accoster. Avec l'île qui grouillait de flics, ce n'était pas le moment de débarquer de la marchandise.

– Sauf que Cordélia a vu le signal vendredi, fit remarquer Ivo. Comment pouvait-il savoir que la police serait ici le lendemain ? »

Nullement démonté, Ambrose haussa les épaules :

« Alors ce n'était pas la police qu'il craignait. Peut-être savait-il ou avait-il deviné, que nous avions l'honneur de recevoir un détective privé. Ne me demandez pas comment il le savait. Clarissa ne m'avait pas dévoilé la profession de Miss Gray et, même si elle l'avait fait, je n'en aurais pas parlé à Munter. Mais je sais d'expérience qu'un bon domestique est le premier à être informé de ce qui se passe sous un toit. »

Ils rejoignirent Sir George. Celui-ci s'était déjà servi et mangeait avec résolution, sinon avec plaisir. Cordélia s'interrogea sur Munter. Elle trouvait improbable qu'il eût deviné son secret ou changé ses plans à cause d'elle. Plus vraisemblablement, avec le château plein d'invités, il avait jugé que le moment était mal choisi pour réceptionner son butin : trop de gens dans les parages, trop de travail supplémentaire, difficulté de s'éclipser sans qu'on le remarquât. Peut-être n'avait-il pas pu faire parvenir un message à ses complices ou ce message s'était-il perdu ? Ou bien quelqu'un était-il arrivé dans l'île à l'improviste, quelqu'un qui aurait pu connaître l'existence du

Chaudron, ou même l'avoir déjà visité ? Cela ne pouvait être qu'une seule personne : Sir George.

Le repas semblait interminable. Cordélia sentait que tous souhaitaient en finir le plus vite possible, mais que personne n'osait avoir l'air de se dépêcher ou d'être le premier à partir. C'est pourquoi tous paraissaient manger avec une lenteur délibérée. Cordélia se demanda si c'était l'absence de domestiques qui rendait ce dîner si solennel et sinistre. Ils auraient pu être les survivants d'une garnison abandonnée qui, sur le point d'être assiégés, prenaient stoïquement leur dernier repas avec le décorum coutumier, l'oreille à l'affût des premiers cris des sauvages dans le lointain. Ils mangèrent et burent, mais en silence. Dans leurs chandeliers aux branches entrelacées, les bougies semblaient brûler avec moins d'éclat que le premier soir, accentuant les traits des convives qui, à moitié plongés dans l'ombre, ressemblaient aux caricatures de ce qu'ils étaient de jour. Des mains pâles, amincies, se tendaient vers la coupe de fruits, vers les pêches rouges et duveteuses, la courbe éclatante des bananes, les pommes si bien polies qu'elles paraissaient aussi artificielles que le teint d'Ambrose.

En raison de la fraîcheur nocturne, on avait fermé la porte-fenêtre et un petit feu de bois pétillait dans l'immense cheminée. Mais ces flammes capricieuses pouvaient-elles expliquer la chaleur oppressante qui régnait dans la pièce ? Cordélia avait l'impression que l'air tiède du jour avait été piégé dans la pièce ; lourd, étouffant, il intensifiait l'odeur de la nourriture au point qu'elle se sentit légèrement écœurée. Dans son imagination, toute la salle à manger changea : les Orpen se décomposèrent en taches de couleur informes, de sorte que les murs parurent ornés de tapisseries grossières, et l'élégant plafond en stuc dirigea ses poutres enfumées vers un infini noir, ouvert sur un ciel à jamais privé d'étoiles. Malgré la chaleur, Cordélia frissonna et saisit son verre comme si le contact du verre froid pouvait renforcer sa prise sur la réalité. Peut-être était-ce seulement maintenant qu'elle ressentait les effets physiques du choc que lui avait causé l'horrible mort de Clarissa, et de la tension éprouvée pendant l'interrogatoire.

L'une des flammes de bougie vacilla, comme agitée par un souffle invisible, puis s'éteignit. Simon émit un petit cri étouffé, puis un long gémissement. Les mains, à mi-chemin des bouches, s'immobilisèrent. Tous se tournèrent ensemble vers la croisée. Se découpant sur le clair de lune se dressait une forme immense qui battait l'air de ses bras noirs, se jetait contre les carreaux. Les dîneurs percevaient faiblement sa colère : une sorte de plainte, presque un beuglement. Alors qu'ils regardaient, fascinés et horrifiés, la « chose » cessa de cogner et resta un instant immobile à les dévisager. La bouche ouverte, rouge comme

une blessure, semblait sucer la vitre. Deux paumes géantes aux doigts écartés vinrent s'appliquer contre le verre. Les traits déformés pressés contre la fenêtre se résolurent en une masse de chair dégoulinante. Puis la créature rassembla ses forces et poussa.

La porte céda, et Munter, les yeux exorbités, tomba presque dans la pièce. L'air nocturne, frais et embaumé, frappa leurs visages ; le soupir lointain des vagues devint une houle sonore comme si la silhouette chancelante du majordome avait été déposée là par une violente tempête, emmenant la mer avec elle.

Personne ne parla. Ambrose se leva et avança vers l'intrus. Munter l'écarta et s'approcha de Sir George. Il se pencha vers lui. Sir George resta assis. Pas un muscle de son visage ne tressaillait. Puis Munter rejeta la tête en arrière et hurla :

« Assassin ! Assassin ! Assassin ! »

Cordélia se demanda quand Sir George se déciderait à bouger, s'il attendrait que les doigts de Munter lui serrent la gorge. Mais Ambrose s'était glissé derrière le domestique et avait saisi son bras tremblant. D'abord, ce geste sembla calmer Munter. Puis il se dégagea brutalement. Ambrose demanda, hors d'haleine :

« Quelqu'un pourrait-il m'aider ? »

Ivo avait commencé à peler une pêche. Il semblait complètement indifférent à ce qui se passait autour de lui :

« Je ne vous serais d'aucun secours, malheureusement. »

Simon bondit sur ses pieds et attrapa l'autre bras du majordome. À son contact, Munter perdit toute agressivité. Ses genoux fléchirent. Ambrose et Simon se rapprochèrent pour soutenir le grand corps qui s'affaissait. Munter essaya de fixer le garçon, puis bredouilla quelques sons gutturaux, inintelligibles. On aurait presque dit une langue étrangère. Mais, pour finir, il articula distinctement :

« Pauvre couillon ! Mais c'était une sacrée salope, celle-là. »

Personne n'ouvrit la bouche. Joignant leurs efforts, Ambrose et Simon poussèrent le domestique vers la porte. Munter sortit sans résister, comme un enfant obéissant.

Après leur départ, les deux hommes et Cordélia gardèrent le silence pendant une minute. Puis Sir George se leva et ferma la porte-fenêtre. Le bruit de la mer s'affaiblit ; les flammes des bougies cessèrent de vaciller et brûlèrent, droites et claires. Retournant à la table, Sir George choisit une pomme et dit :

« Quel drôle de corps ! J'étais à Sandhurst avec un gars qui buvait de la même façon. Sobre pendant des mois, puis ivre mort pendant une semaine. Le navire sur lequel il était fut torpillé en Méditerranée

en 42. Un temps épouvantable. On l'a retrouvé trois jours plus tard sur un radeau. Le seul survivant. Parce qu'il était imbibé de whisky, prétendait-il. Croyez-vous que Gorringer donne à Munter les clefs de sa cave ?

– Cela m'étonnerait, répondit Ivo, l'air amusé.

– Une situation plutôt cocasse ! Imaginez un majordome auquel on ne peut pas confier ses clefs ! Enfin, je suppose qu'il a d'autres qualités. Il est certainement très dévoué à Gorringer.

– Que lui est-il arrivé ? À votre ami, je veux dire ?

– Il est tombé dans sa piscine et s'est noyé. À l'extrémité la moins profonde. Ivre, évidemment. »

Ambrose et Simon semblèrent longtemps absents. Quand ils réapparurent, Cordélia fut frappée par la pâleur du garçon. Prendre soin d'un ivrogne ne pouvait tout de même pas avoir été une expérience si pénible, se dit-elle.

« Nous l'avons mis au lit, annonça Ambrose. Espérons qu'il y restera. Je m'excuse pour cette scène. C'est la première fois que Munter se donne ainsi en spectacle. Quelqu'un me passerait-il la coupe de fruits ? »

Après le dîner, ils se rassemblèrent au salon. Mrs. Munter n'étant pas venue, ils se servirent eux-mêmes le café contenu dans un percolateur de verre posé sur le buffet. Ambrose ouvrit la porte-fenêtre et, comme entraînés par la mer, ils sortirent l'un après l'autre sur la terrasse. La pleine lune argentait une vaste étendue d'eau à l'horizon et quelques hautes étoiles perçaient le bleu-noir du ciel nocturne. La mer était haute. Ils l'entendaient claquer sur les pierres du débarcadère et déferler sur les galets de la plage. À part ces bruits-là, il n'y avait que celui de leurs pas. Ici, dans cette paix, on aurait facilement pu croire que rien n'avait d'importance, songea Cordélia, ni mort, ni vie, ni violence humaine, ni aucune sorte de souffrance. Bien qu'à jamais gravé dans sa mémoire, le souvenir de cet amas de chair écrasée et de sang coagulé qui avait été le visage de Clarissa devint irréel, quelque chose qu'elle avait imaginé dans une autre dimension temporelle. Cette impression était si déroutante qu'elle dut s'en défendre, se rappeler à elle-même la raison de sa présence en ce lieu et ce qu'elle avait à y faire. Sortant de sa transe, elle entendit la voix d'Ambrose. Il parlait à Simon :

« Pourquoi ne pas jouer si tu en as envie ? Une demi-heure de musique ne choquera personne. Entre des airs de music-hall et "La Marche funèbre" tirée de *Saül*, il doit bien y avoir un morceau qui convient. »

Sans répondre, Simon alla au piano. Cordélia le suivit au salon et le

regarda s'asseoir, baisser la tête et contempler silencieusement les touches. Puis soudain, courbant les épaules, il plaqua ses mains sur le clavier et se mit à jouer avec une intensité tranquille. Elle reconnut le mouvement lent du concerto dit *L'Empereur* de Beethoven. Ambrose cria de la terrasse :

« Banal, mais approprié ! »

Simon jouait bien. Les notes chantaient dans l'air calme. C'est intéressant, se dit Cordélia, il joue mieux maintenant que Clarissa est morte que lorsqu'elle était vivante.

Quand il eut terminé le mouvement, elle demanda :

« Que va-t-il se passer pour vos études musicales ?

– Sir George m'a dit de ne pas me tracasser, que je pourrais rester encore un an à Melhurst, puis aller au Royal College ou au Conservatoire, si je parviens à y entrer.

– Quand vous a-t-il dit cela ?

– Quand il est venu dans ma chambre, après qu'on avait découvert que Clarissa était morte. »

Vu les circonstances, c'était là une décision remarquablement rapide, se dit Cordélia. À ce moment-là, Sir George aurait pourtant dû avoir d'autres sujets de préoccupation que la carrière de Simon. Le garçon parut deviner ses pensées. Levant la tête, il se hâta d'ajouter :

« Je lui ai demandé ce que j'allais devenir maintenant et il m'a répondu : "Ne t'inquiète pas, tout reste comme avant. Tu retourneras à Melhurst, puis tu iras au Royal College." J'avais très peur, j'étais bouleversé et je crois qu'il essayait de me rassurer. »

Mais pas bouleversé au point de ne pas penser d'abord à lui-même, se dit Cordélia. Puis, jugeant cette critique indigne, elle essaya de la chasser de son esprit. À cette tragédie, Simon avait simplement réagi comme un enfant. Que va-t-il m'arriver maintenant ? En quoi cela affectera-t-il ma vie ? N'était-ce pas ce que tout le monde voulait savoir ? Au moins s'était-il montré honnête en posant la question à haute voix.

« Si c'est ce que vous désirez, je suis contente pour vous.

– Oui, c'est ce que je désire, mais je ne pense pas que c'est ce qu'elle désirait, elle. Je me demande si je devrais faire quelque chose qu'elle aurait désapprouvé.

– Vous ne pouvez pas baser votre vie là-dessus. Vous devez prendre vos décisions tout seul. Lady Ralston ne pouvait pas les prendre pour vous, même de son vivant. C'est absurde de penser qu'elle pourrait le faire maintenant qu'elle est morte.

– Mais c'est son argent.

– Ce sera sans doute celui de Sir George maintenant. Si lui ça ne le gêne pas, pourquoi cela vous gênerait-il, vous ? »

Regardant les yeux avides qui scrutaient désespérément les siens, Cordélia sentit qu'elle décevait l'attente du garçon. Ce qu'il lui demandait, en fait, c'était de la sympathie, l'assurance qu'il pouvait profiter sans remords de tout ce que lui offrait la vie. Mais n'était-ce pas là un besoin universel ? Une partie d'elle-même voulait le satisfaire, une autre était tentée de dire : Vous avez pris tant jusqu'ici, pourquoi hésiter à prendre plus ?

« Je crois que si vous trouvez plus important d'avoir la conscience tranquille au sujet de l'argent que d'être un pianiste professionnel, vous feriez mieux de renoncer tout de suite à vos ambitions musicales.

– Je ne suis pas tellement doué, dit Simon avec une humilité soudaine, Clarissa le savait. Elle n'était pas musicienne, mais elle savait. Elle avait du flair pour l'échec.

– Oh ! ça c'est une autre affaire. Personnellement, je trouve que vous jouez très bien, mais je ne suis pas vraiment qualifiée pour en juger. Clarissa ne l'était pas non plus, à mon avis. Par contre, les professeurs du Conservatoire le sont. S'ils estiment que vous valez la peine d'être admis, alors ils pensent que vous avez au moins une chance de faire carrière dans la musique. Après tout, ils connaissent la compétition qui existe dans ce métier. »

Simon jeta un regard autour de lui, puis chuchota :

« Pourrai-je vous parler ? J'ai trois questions à vous poser.

– Mais nous sommes en train de parler.

– Pas ici. En privé.

– C'est tout comme, ici. Je n'ai pas l'impression que les autres vont entrer. Cela prendra-t-il longtemps ?

– Je voudrais que vous me disiez ce qui est arrivé à Clarissa, comment elle était quand vous l'avez découverte. Je ne l'ai pas vue, alors, la nuit, je ne peux pas m'endormir et je l'imagine. Si je savais la vérité, cela serait moins pénible. Rien n'est plus affreux que les choses qu'on imagine.

– La police ne vous a-t-elle rien dit ? Ni Sir George ?

– Personne ne m'a rien dit. J'ai questionné Ambrose, mais il n'a pas voulu me répondre. »

Et, bien entendu, la police avait eu ses propres raisons pour taire les détails du meurtre. Mais le garçon avait subi son interrogatoire à présent. Qu'il fût au courant ou non ne devait plus avoir d'importance. Et elle comprenait parfaitement le tourment que représentaient ces imaginations nocturnes. Il était toutefois impossible d'adoucir la

brutale vérité.

« Elle avait la figure écrasée. »

Simon resta silencieux. Il ne demanda pas comment une telle chose avait pu arriver.

« Elle était paisiblement couchée sur son lit, poursuivit Cordélia. On aurait pu la croire endormie. Je suis sûre qu'elle n'a pas souffert. Si cet acte a été commis par quelqu'un qu'elle connaissait, en qui elle avait confiance, alors elle n'a sans doute pas même eu le temps d'avoir peur.

– Son visage était-il reconnaissable ?

– Non.

– La police m'a demandé si j'avais pris un objet dans une vitrine, une main de marbre. Cela veut-il dire qu'ils pensent que c'était l'arme du crime ?

– Oui. »

Il était trop tard maintenant pour regretter d'avoir parlé. Cordélia poursuivit :

« On a trouvé la sculpture près du lit. Elle était... elle semblait avoir servi.

– Merci », murmura Simon d'une voix à peine audible.

Au bout d'un moment, Cordélia reprit :

« Vous m'aviez parlé de trois questions. »

Simon leva la tête avec empressement. On aurait dit qu'il était heureux de pouvoir changer de sujet :

« Ah ! Oui, c'est à propos de Tolly. Le vendredi, quand je suis allé me baigner, pendant que vous autres visitiez le château, elle m'a attendu sur la plage. Elle a essayé de me persuader de quitter Clarissa et de venir vivre chez elle. Elle m'a dit que je pouvais partir immédiatement, qu'elle me prêterait une chambre jusqu'à ce que je trouve du travail. Elle a prétendu que Clarissa allait peut-être mourir.

– Vous a-t-elle précisé comment ou pourquoi ?

– Non. Elle a seulement dit que Clarissa pensait qu'elle allait mourir et que, quand les gens pensaient une chose pareille, cela finissait souvent par arriver. Et le lendemain, Clarissa était morte. Je ne sais pas si je devrais raconter cet épisode à la police, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux.

– Si Tolly avait l'intention d'assassiner Clarissa, elle ne vous aurait pas prévenu. Elle essayait sans doute de vous faire comprendre que vous ne pouviez pas compter sur Clarissa, qu'elle changerait peut-être d'attitude envers vous, qu'elle ne serait pas toujours là.

– Moi je crois qu'elle le savait, qu'elle l'avait deviné. Devrais-je le

dire à l'inspecteur principal ? Cela fait partie du témoignage, non ? Supposons qu'il découvre que je lui ai caché quelque chose ?

– En avez-vous parlé à quelqu'un d'autre ?

– Non. Seulement à vous.

– Faites ce qui vous semble juste.

– Mais je ne sais pas ce qui est juste ! Que feriez-vous à ma place ?

– Je ne dirais rien. Mais moi, j'ai une raison pour cela. Si vous estimez qu'il faut le dire, alors, dites-le. Si cela peut vous rassurer, il est peu probable que la police arrête Tolly sur la base de ce seul témoignage et il n'y en a pas d'autre, du moins pour autant que je le sache.

– Mais Tolly saurait que j'en ai parlé à la police ! Que penserait-elle de moi ? Je ne pourrais plus la regarder dans les yeux après ça.

– Vous n'aurez peut-être pas ce problème. Je doute qu'elle reste avec Sir George maintenant que Clarissa est morte.

– Alors, vous le diriez à la police, si vous étiez à ma place ? »

Cordélia était à bout de patience. Cette longue journée plus le choc de la dramatique apparition de Munter l'avait vidée mentalement et physiquement. Et elle trouvait difficile d'éprouver de la compassion pour un garçon aussi égocentrique que Simon.

« Je viens de vous le dire : je ne leur en parlerais pas. Mais je ne suis pas dans votre peau. Assumez vos responsabilités ! Vous êtes tout de même capable de prendre certaines décisions tout seul ! »

Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, elle regretta sa cruauté. Elle détourna les yeux pour ne pas voir la figure écarlate du garçon, ses yeux affligés, pareils à ceux d'un chien.

« Je m'excuse, fit-elle. Je n'aurais pas dû dire cela. Nous sommes tous un peu énervés. N'aviez-vous pas une troisième question à me poser ? »

D'une bouche tremblante, Simon murmura :

« Non. C'est tout. Merci. »

Il se leva et ferma le piano. Il ajouta à voix basse en s'efforçant d'être digne :

« Si quelqu'un demande où je suis, dites que je suis allé me coucher. »

Surprise, Cordélia se trouva elle aussi au bord des larmes. Déchirée entre l'irritation et la pitié, et se méprisant pour sa faiblesse, elle décida de suivre l'exemple de Simon. La journée avait été bien assez longue. Elle sortit sur la terrasse pour dire bonne nuit. Les trois silhouettes vêtues de noir se tenaient à une certaine distance les unes

des autres, se découpant sur le miroitement de la mer, immobiles comme des statues de bronze. À son approche, elles se tournèrent simultanément. Elle sentit sur elle le regard concentré de trois paires d'yeux. Personne ne bougea ni ne parla. Ce moment de silence au clair de lune lui parut interminable, presque menaçant. Alors qu'elle saluait les trois hommes, la pensée qu'elle avait essayé de réprimer depuis vingt-quatre heures réapparut dans toute sa terrible logique : « Nous sommes ici ensemble, dix personnes sur une petite île isolée. Et l'un de nous est un assassin. »

36

Cordélia s'endormit presque aussitôt après avoir fermé son livre et éteint sa lampe de chevet. Mais elle se réveilla tout aussi brusquement. Elle resta un moment couchée, déconcertée, puis étendit la main et alluma. Enroulée sur la table de nuit, sa montre-bracelet lui apprit qu'il était un peu plus de trois heures et demie. À une heure pareille elle ne pouvait guère s'être réveillée normalement. Elle avait l'impression qu'un bruit avait percé son sommeil, peut-être le cri d'un oiseau nocturne. Le clair de lune entrait par les rideaux entrouverts, projetant une large bande de lumière sur le plafond et les murs. Un seul son brisait le silence : la pulsation de la mer, plus forte maintenant que durant les moments plus animés de la journée. Son esprit encore tout ensommeillé attrapa le bout d'un rêve. Elle était de retour à Kingly Street et Miss Maudsley lui montrait avec fierté un chaton qu'elle venait de sauver. Comme cela arrive dans les rêves, elle avait trouvé normal que l'animal dormît dans un berceau sculpté pourvu d'un baldaquin et de rideaux rouges – le lit de Clarissa en miniature – et, en tirant la couverture, de découvrir non pas un chat mais un bébé. Elle avait tout de suite compris que c'était l'enfant illégitime de Miss Maudsley, qu'elle devait faire preuve de tact et feindre de ne pas le savoir. Souriant à ce souvenir, elle éteignit de nouveau, puis essaya de se détendre pour se rendormir.

Ce fut peine perdue. Une étrange agitation s'empara d'elle. Son esprit s'attacha de nouveau à résoudre le mystère de l'horrible mort de Clarissa. Des images défilèrent dans sa tête. Elles lui venaient spontanément à l'esprit, obsédantes, décousues, mais affreusement nettes : le corps blanc de Clarissa vêtu de satin blanc sous le baldaquin rouge ; Clarissa se penchant au-dessus de l'eau bouillonnante du Chaudron du Diable ; la mince silhouette de Clarissa déambulant sur la terrasse, pâle comme un fantôme ; Clarissa debout sur le

débarcadère, étendant ses bras de chauve-souris en un geste de bienvenue ; Clarissa en train de se démaquiller, tournant vers Cordélia des yeux soudain plus petits sans le fard pour la regarder d'un air qui lui paraissait, maintenant, chargé de tristesse et de reproches.

L'esprit de Cordélia retenait cette dernière image : elle avait quelque chose de significatif, quelque chose qu'elle aurait dû savoir ou se rappeler. Puis, soudain, elle comprit. Elle revit la coiffeuse, les boules de coton souillées, les disques plus petits, noirs de mascara, éparpillés sur l'acajou. Clarissa utilisait une lotion spéciale pour se nettoyer les yeux. Mais, au moment de la découverte de son cadavre, on n'avait trouvé aucune des compresses rondes sur le meuble. Peut-être ne s'était-elle pas donné la peine de se démaquiller les yeux. Était-ce là un détail que le médecin légiste serait capable de découvrir sous cette chair éclatée et gonflée ? Mais pourquoi Clarissa aurait-elle ôté sa poudre et son fond de teint, et laissé son mascara et son fard à paupières, d'autant plus qu'elle voulait recouvrir ses yeux de compresses imbibées d'une lotion relaxante ? N'y avait-il pas une autre possibilité ? N'avait-elle pas gardé tout son maquillage parce qu'elle attendait un visiteur et que c'était lui qui avait essuyé sa figure avant de la réduire en bouillie ? Clarissa avait trop le souci de son apparence pour recevoir quelqu'un, même une femme, le visage nu. Et, selon toutes les probabilités, ce visiteur secret avait été un homme. Une femme ne se serait-elle pas rendu compte que Clarissa se servait de disques à démaquiller spéciaux pour les yeux ? Tolly l'aurait certainement su. Roma ? Roma ne se maquillait pas les yeux et, dans la hâte et la terreur du moment, elle n'aurait probablement pas examiné les flacons posés sur la coiffeuse. Malgré tout, c'était plutôt un homme qui avait dû commettre cette erreur, mais pas Ivo, lui s'y connaissait sûrement en maquillage de théâtre. Pourtant l'aspect le plus étrange de tout cela, c'était certainement le silence de Tolly. La police l'avait sans doute interrogée sur les fards, pour savoir si ce qu'elle voyait sur la coiffeuse lui paraissait normal. Et cela signifiait que Tolly avait tenu sa langue. Pourquoi et pour qui ?

Impossible maintenant de retrouver le sommeil. Cordélia devait néanmoins avoir somnolé par intermittence car il était plus de quatre heures quand elle se réveilla de nouveau. Elle avait trop chaud. Les couvertures pesaient sur sa poitrine comme le poids d'un échec et elle comprit qu'elle ne dormirait plus de la nuit. La mer était plus bruyante que jamais ; l'air lui-même semblait palpiter. Elle imagina que l'eau s'élevait inexorablement au-dessus de la terrasse, s'engouffrait dans la salle à manger, faisait flotter la lourde table et les chaises sculptées, couvrait les Orpen, atteignait le plafond en stuc, montait l'escalier jusqu'à ce que toute l'île fût submergée, sauf la tour élancée qui se dresserait tel un phare au-dessus des vagues. Cordélia resta couchée,

immobile, attendant l'aube avec impatience. On serait lundi, jour ouvrable à Speymouth. Elle pourrait quitter Courcy, ne serait-ce que pour quelques heures, et se rendre au bureau du journal local pour essayer de retrouver l'article sur la pièce dans laquelle Clarissa avait joué, l'année du Jubilé. Il fallait qu'elle fit quelque chose de positif, même si son entreprise avait peu de chance de réussir et d'avoir un sens. Ce serait merveilleux de se sentir libre, loin du sourire ironique et énigmatique d'Ambrose, de la souffrance de Simon, du courage lugubre d'Ivo, loin, surtout, des yeux de la police. Elle était certaine que Grogan et Buckley reviendraient. Mais, à moins de l'arrêter, ils ne pourraient pas l'empêcher de passer une journée sur le continent.

Elle avait l'impression que le jour ne se lèverait jamais. Elle renonça à l'espoir de se rendormir et se leva. Enfilant son jean et son gros pull, elle alla à la fenêtre et ouvrit les rideaux. Au-dessous s'étendait la roseraie. Trop épanouies, blanchies par la lune, les dernières fleurs penchaient la tête sur leurs tiges épineuses. Dans le bassin, l'eau paraissait aussi solide que de l'argent battu et elle voyait avec netteté les taches formées par les feuilles de nénuphars, l'éclat des corolles. Mais autre chose encore flottait à la surface, une chose noire et velue, une énorme araignée qui rampait, à moitié submergée, étendant et agitant ses innombrables pattes sous l'eau miroitante. Cordélia regarda, fascinée et perplexe. Puis elle comprit ce que c'était et son sang se figea.

Elle ne sut jamais comment elle avait dévalé les marches et couru jusqu'à la barrière qui menait de l'arcade au jardin. Elle devait avoir cogné sur des portes de chambres, au hasard, sachant seulement qu'elle aurait peut-être besoin d'aide, sans attendre qu'on lui réponde. Mais elle ne devait pas être la seule à avoir aussi peu dormi. Quand elle atteignit la porte du jardin et s'étira pour ouvrir le verrou supérieur, elle entendit des pas feutrés descendre le couloir, et un murmure confus de voix. Puis elle se trouva debout au bord de la pièce d'eau avec Simon, Sir George et Roma et distingua pour la première fois avec netteté ce qu'elle savait avoir vu : la perruque de Munter.

Ce fut Simon qui se débarrassa de sa robe de chambre et entra dans le bassin en écartant les plantes. L'eau lui arrivait aux aisselles. Il prit sa respiration, puis plongea. Les autres regardèrent et attendirent. À peine la surface était-elle redevenue calme que la tête de Simon remontait brusquement, lisse et luisante comme celle d'un phoque. Il cria :

« Il est là. Il est accroché au treillis métallique où s'enracinent les nénuphars. Restez où vous êtes. Je crois pouvoir le dégager tout seul. »

Il redispaparut. Presque aussitôt, les autres virent émerger deux formes noires. La tête chauve de Munter, le visage vers le haut, paraissait aussi enflée que s'il avait séjourné dans l'eau pendant des semaines. Simon poussa le corps vers le bord du bassin. Cordélia et Roma se baissèrent et tirèrent sur les manches trempées. Cordélia savait qu'il serait plus facile de saisir les mains, mais les doigts gonflés, jaunes comme des pis, la dégoûtaient. Se penchant au-dessus de lui, elle agrippa le noyé aux épaules. Ses yeux étaient ouverts et vitreux, sa peau, lisse comme du latex. C'était comme repêcher un pantin, un mannequin de rebut au corps bourré de son, imbibé d'eau, inerte, ridicule dans son habit noir. Le masque de clown à la mâchoire pendante semblait la regarder d'un air tristement interrogateur. Cordélia crut sentir son haleine avinée. Elle eut soudain honte de la répugnance qui lui avait fait rejeter ce qu'il pouvait garder de pathétiquement humain. Dans un accès de pitié, elle attrapa sa main gauche. On aurait dit une vessie gonflée, froide et dénuée de chair. À ce contact, elle comprit qu'il était mort.

Ils le tirèrent sur l'herbe. Simon se hissa sur le bord du bassin. Il plia sa robe de chambre et la glissa sous la tête de Munter. Après lui avoir rejeté le cou en arrière, il introduisit ses doigts dans la bouche entrouverte pour y chercher un dentier. Il n'y en avait pas. Puis il appliqua sa bouche sur les lèvres épaisses du noyé et commença à souffler. Les autres regardaient en silence. Personne ne dit mot, même quand Ambrose et Ivo vinrent se joindre à eux. On n'entendait que le bruit de succion que produisaient les vêtements mouillés quand Simon se penchaient sur sa tâche et l'inspiration régulière du garçon. Un peu étonnée de son silence, Cordélia lança un coup d'œil à Sir George. Il contemplait la figure renversée de Munter, ses yeux mi-clos et morts, avec une grande intensité d'expression, presque de stupéfaction. Et, à ce moment, le cœur de Cordélia sauta dans sa poitrine. Ses yeux rencontrèrent les siens et elle crut y déceler un avertissement. Aucun d'eux ne prononça un mot, mais elle se demanda s'il avait eu la même révélation qu'elle. Une image apparemment sans rapport avec la scène lui vint à l'esprit : la salle de musique au couvent, sœur Hildegard ouvrant grand la bouche et les yeux en un mime préparatoire, avant de lever sa baguette blanche : « Et maintenant, mes enfants, le Schumann. Avec gaieté, s'il vous plaît. À pleine gorge. *Ein munteres Lied.* »

À contrecœur, Cordélia revint au présent. Elle n'avait pas le temps de réfléchir à sa découverte ni à ses conséquences. Elle se força à regarder de nouveau le tas de chair mouillé sur lequel s'escrimait Simon. Le garçon était au bord de l'épuisement quand Ambrose se pencha, prit le poignet de Munter et chercha le pouls.

« Ça ne sert à rien, conclut-il. Il est mort. Et froid comme de la glace. Cela faisait sans doute des heures qu'il était dans l'eau. »

Simon ne répondit pas. Il continua machinalement à insuffler de l'air dans le corps inerte comme s'il célébrait quelque rite indécent et ésotérique.

« Peut-on déjà abandonner ? demanda Roma. Je croyais qu'on était censé persévérer pendant des heures.

– Pas quand il n'y a plus de pouls et que le corps est froid. »

Simon ne tint aucun compte de cette remarque. Le rythme de son inspiration et celui de ses mouvements grotesques semblait devenir plus frénétique. C'est alors qu'ils entendirent la voix basse, mais cassante de Mrs. Munter :

« Laissez-le tranquille. Vous voyez bien qu'il est mort. »

Simon l'entendit. Il se leva et se mit à trembler de tous ses membres. Cordélia ôta la robe de chambre de dessous la tête du noyé et la posa sur les épaules du garçon. Ambrose se tourna vers la domestique.

« Je suis affreusement navré. Quand est-ce que c'est arrivé ?

– Comment voulez-vous que je le sache ? Monsieur, je ne dors pas avec lui quand il est soûl, ajouta-t-elle après une pause.

– Mais vous avez dû l'entendre sortir. Dans l'état où il était, il n'a pas pu se déplacer sans faire de bruit.

– Il a quitté sa chambre juste après trois heures et demie.

– Vous auriez dû me prévenir. »

Cordélia pensa : il semble aussi fâché que si elle voulait prendre une semaine de congé sans l'avoir consulté au préalable.

« Je pensais que vous nous aviez engagés pour vous protéger de tout désagrément. Lui, il en avait causé assez pour une seule nuit. »

On avait l'impression qu'il n'y avait plus rien à dire. Sir George s'avança et fit signe à Simon.

« Rentrons-le dans la maison.

– Oui, mais pas dans l'appartement des domestiques, monsieur, dit vivement Mrs. Munter, d'une voix changée.

– Bien entendu, nous n'irons pas contre votre volonté », assura Ambrose.

La femme se tourna et s'éloigna. Les autres la suivirent des yeux. Puis Cordélia courut après elle :

« Je vous en prie, laissez-moi vous accompagner. Vous ne devriez pas rester seule dans un moment pareil. »

Elle fut surprise de voir autant d'antipathie dans les yeux que la domestique leva vers elle.

« Je veux être seule. Ce n'est pas vous qui pourrez m'aider. Rassurez-vous, je ne vais pas me suicider. Vous pouvez le lui dire », lança-t-elle en désignant Ambrose du menton.

Cordélia retourna auprès des autres.

« Elle ne veut pas de compagnie. Elle m'a chargée de vous dire de ne pas vous faire de souci pour elle. »

Personne ne répondit. Ils entouraient toujours le cadavre. En robe de chambre et pantoufles, ils se penchaient au-dessus du corps comme des parents en deuil accoutrés de façon bizarre : Sir George en laine écossaise assez râpée, Ivo en soie vert foncé d'où ses épaules saillaient comme des cintres métalliques ; le vêtement d'Ambrose était bleu doublé de satin, celui de Roma en nylon à fleurs et ouatiné, celui de Simon en éponge marron. Regardant le cercle de têtes baissées, Cordélia s'attendit presque à les entendre pousser un concert de lamentations dans l'air léger du matin. Puis Sir George se secoua et se tourna vers Simon :

« Alors, on y va ? »

Ivo s'était un peu éloigné des autres. Debout, au bord du bassin, il contemplait ce qui restait des nénuphars comme s'il s'agissait de quelque plante marine rare d'un grand intérêt scientifique. Il leva les yeux et dit :

« Mais avons-nous le droit de le déplacer ? Ne laisse-t-on pas toujours le corps comme on l'a trouvé jusqu'à l'arrivée de la police ? »

– Oui, mais seulement dans le cas d'un meurtre ! s'écria Roma. Ici, il s'agit d'un accident. Il était soûl, il a chancelé et il est tombé à l'eau. Ambrose nous a dit que Munter ne savait pas nager.

– Ah ! Oui ? Je ne m'en souviens pas, répondit Gorringe. Mais c'est tout à fait exact.

– En effet, vous nous l'avez dit pendant le dîner, confirma Ivo. Mais Roma n'était pas avec nous.

– Alors c'est quelqu'un d'autre qui me l'a dit, affirma Roma. Mrs. Munter probablement. Mais peu importe. Il était soûl, il est tombé dans le bassin et il s'est noyé. C'est parfaitement clair. »

Ivo se replongea dans la contemplation des nénuphars.

« Rien n'est jamais parfaitement clair pour la police. Mais vous avez sans doute raison : il y a déjà assez de mystère comme ça, inutile d'en rajouter. Le corps porte-t-il des traces de violence ? »

– Je n'en vois aucune, répondit Cordélia.

– Nous ne pouvons pas le laisser ici, persista Roma. Nous devrions le transporter dans la maison. »

Elle regarda Cordélia comme pour quêter son soutien.

« Je crois que nous pouvons le déplacer sans inconvénient, déclara celle-ci. Ce n'est pas comme si nous l'avions trouvé sur l'herbe, dans la position où il est maintenant. »

Tous regardèrent Ambrose comme s'ils attendaient ses instructions.

« Avant que nous ne l'emportions, venez tous avec moi. Nous avons une décision à prendre. »

37

Ils le suivirent dans le château. Seul Simon se retourna pour jeter un coup d'œil à cet inesthétique tas de chair froide qui avait été Munter. Son regard exprimait du regret et de la gêne. On aurait presque dit qu'il s'excusait d'avoir à l'abandonner ainsi, en aussi triste posture.

Ambrose les conduisit dans son cabinet de travail. Il alluma la lampe de bureau. Aussitôt, l'atmosphère devint celle d'une conspiration : ils ressemblaient à une bande de collégiens en robe de chambre en train de préparer une farce pour minuit.

« Nous avons une décision à prendre, répéta Ambrose. Disons-nous à Grogan ce qui s'est passé pendant le dîner ? Je pense que nous devrions nous mettre d'accord là-dessus avant que je n'appelle la police.

– Si votre question signifie : "Disons-nous à la police que Munter a traité Ralston d'assassin ? ", pourquoi ne pas l'exprimer franchement ? » répondit Ivo.

Collés au-dessus de ses sourcils, les cheveux dégoulinants de Simon paraissaient anormalement noirs. Le garçon frissonnait sous sa robe de chambre. Il les dévisagea tous, l'un après l'autre, stupéfait.

« Mais il n'a pas accusé Sir George de... d'un meurtre précis. Et il était soûl ! Il ne savait pas ce qu'il disait. Vous avez bien vu. Il était soûl ! »

Sa voix devenait de plus en plus aiguë, tendant dangereusement vers l'hystérie.

« Personne ici ne prend cela au sérieux, répondit Ambrose avec un soupçon d'irritation. Mais la police pourrait réagir autrement. Elle s'intéressera forcément à tout ce que Munter a pu dire ou faire, durant

les dernières heures de sa vie. Ne rien dire, ne pas compliquer davantage l'enquête présente beaucoup d'avantages. Mais il faut que nos témoignages concordent dans les grandes lignes. Si certains parlent et d'autres non, ceux qui auront choisi la réticence se retrouveront dans une situation peu agréable.

– Est-ce que nous ferons comme s'il n'était pas entré par la porte-fenêtre, comme si nous ne l'avions pas vu ?

– Bien sûr que non. Il était ivre et nous l'avons tous vu dans cet état. Nous dirons la vérité à la police. La seule question qui se pose, c'est : jusqu'à quel point ?

– Il n'y a pas que l'accusation que Munter a portée contre

Sir George, intervint Cordélia. Pendant que vous et Simon emmeniez Munter chez lui, Sir George nous a parlé d'un camarade de l'armée qui buvait de la même manière que votre majordome... »

Ivo termina la phrase pour elle :

« Et qui s'est noyé exactement de la même façon. La police trouvera que c'est là une curieuse coïncidence. Donc, à moins que Sir George vous ait déjà raconté, à vous deux, la même anecdote à un autre moment – ce dont je doute -, Cordélia et moi nous trouvons déjà dans ce que vous appelez une situation peu agréable. »

Ambrose digéra cette nouvelle en silence. Elle semblait lui procurer une certaine satisfaction. Puis il dit :

« Dans ce cas, le choix me paraît être le suivant : donnerons-nous un compte rendu exact des événements de la soirée ou passerons-nous sous silence ces "Assassin !" que Munter a criés et l'histoire de Ralston au sujet de son malheureux ami ?

– Je pense que nous devrions dire la vérité, déclara Cordélia. Mentir à la police n'est pas aussi facile que ça en a l'air.

– Vous parlez sans doute d'expérience », dit Roma.

Sans relever cette insinuation perfide, Cordélia poursuivit :

« Grogan nous soumettra à un interrogatoire serré. Qu'a dit

Munter quand il a fait irruption dans la pièce ? De quoi avons-nous parlé pendant qu'Ambrose et Simon le mettaient au lit ? Il ne s'agit pas simplement d'omettre des faits embarrassants. Il faudra que nous disions les mêmes mensonges. Sans parler des considérations morales.

– Ne compliquons pas notre décision en faisant intervenir des considérations morales, dit Ambrose d'un ton léger. Commettre une mauvaise action dans une intention louable est une option parfaitement valable, quoi qu'en disent les théologiens. De plus, j' imagine que, pendant nos interrogatoires, nous avons tous donné une version plus ou moins revue et corrigée des événements. Grogan

semblait penser que le fait que j'aie monté cette pièce pour Clarissa demandait une explication. Je lui ai dit que c'était elle qui m'avait donné l'idée d'*Autopsie*. Un mensonge ingénieux, mais tout à fait inutile.

Notre première décision est donc facile. Nous disons la vérité ou nous nous mettons d'accord sur une histoire. Je propose que nous procédions à un vote secret.

– Ici ou dans la crypte ? » demanda doucement Ivo.

Ambrose fit semblant de ne pas avoir entendu. Il se tourna d'abord vers Simon. Voyant sa bouche tremblante, sa figure blême et mouillée, ses yeux fiévreux, il se ravisa. Avec une courtoisie cérémonieuse, il s'adressa à Cordélia :

« Auriez-vous l'obligeance de m'apporter deux tasses de la cuisine ? Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ? »

Cordélia eut l'impression que cette course bizarre était lourde de signification. Elle descendit les couloirs vides, entra dans la cuisine et prit deux tasses à déjeuner dans le buffet, tout cela avec une grâce résolue et solennelle, comme si un public invisible suivait chacun de ses mouvements. Quand elle revint dans le bureau, il lui sembla que personne n'avait bougé.

Ambrose la remercia d'un ton grave et plaça les tasses l'une à côté de l'autre, sur le bureau. Il alla à la vitrine et en rapporta un plateau rond couvert de billes de couleur : le jeu de solitaire de la reine Victoria.

« Nous prenons tous une bille, dit-il. Puis nous fermons les yeux – pas de tricherie, je vous en supplie ! – et la mettons dans l'une des tasses. Pour que vous puissiez vous le rappeler plus facilement, la tasse de gauche sera pour la décision la plus sinistre – mot qui, comme vous le savez, vient du latin *sinister*, « qui est à gauche » -, celle de droite pour la droiture. Comme vous le voyez, j'ai même aligné les anses de manière à exclure toute erreur. Quand nous aurons entendu tomber les cinq billes, nous ouvrirons les yeux. Dans un sens, il est heureux que Roma ne soit pas venue dîner hier soir. Ainsi nous ne risquons pas d'obtenir un nombre égal de voix. »

Sir George ouvrit la bouche pour la première fois :

« Vous perdez votre temps, Gorringe. Vous feriez mieux d'appeler la police. Nous dirons la vérité à Grogan, c'est évident. »

Ambrose prit une bille, la choisissant avec un certain soin, puis en examina les veines comme s'il était amateur de telles bricoles.

« Si c'est ce que vous voulez, vous n'aurez qu'à voter pour.

– Y aura-t-il un second tour pour décider si nous parlons à la police

du premier ? » ironisa Ivo.

Cependant, lui aussi prit une bille. Sir George, Simon et Cordélia en firent autant. Cordélia ferma les yeux. Il y eut une seconde de silence, puis elle entendit la première bille heurter le fond de la tasse. La deuxième suivit presque immédiatement, puis la troisième. Elle étendit les mains. Des doigts glacés les effleurèrent brièvement. Elle chercha les tasses à tâtons et plaça une main sur chacune d'elle pour être sûre de ne pas se tromper. Puis elle déposa sa bille dans le récipient de droite. Une seconde plus tard, elle entendit la dernière, particulièrement bruyante, comme si on l'avait lâchée d'assez haut. Elle ouvrit les yeux. Ses compagnons clignaient tous des paupières comme si leur cécité avait duré des heures. Ensemble, ils regardèrent dans les tasses. Celle de droite contenait trois billes.

« Eh bien, voilà qui simplifie les choses, dit Ambrose. Nous raconterons donc tout, sauf, bien entendu, ce dernier petit épisode. Nous sommes entrés ensemble dans le bureau et vous êtes restés sagement assis pendant que je téléphonais à la police. Nous n'y avons passé que quelques minutes. Il n'y aura donc pas de trou gênant dans notre emploi du temps. »

Il rangea les billes après les avoir soigneusement examinées, chacune séparément. Il tendit les deux tasses à Cordélia, puis décrocha le combiné. Alors qu'elle rapportait les tasses à la cuisine, Cordélia se posa deux questions. Pourquoi Sir George avait-il attendu le scrutin pour annoncer qu'il préférerait la vérité et quelles étaient les deux personnes qui avaient mis leurs billes dans la tasse de gauche ? Elle se demanda aussi si quelqu'un avait pu transférer la bille de quelqu'un d'autre en faisant tomber la sienne, mais ce tour de prestidigitation aurait exigé beaucoup d'adresse, même avec les yeux ouverts. Et elle, qui avait l'ouïe très fine, avait perçu quatre tintements très clairs et distincts.

Ambrose semblait pratiquer une politique d'unité : il attendait son retour pour téléphoner au commissariat.

« Ici, Ambrose Gorringer, je vous appelle de Courcy. Voulez-vous dire à M. l'inspecteur principal que mon majordome, Munter, est mort ? Il a été retrouvé dans la pièce d'eau du château. J'ai l'impression qu'il s'est noyé. »

C'était là une déclaration remarquablement brève, précise, et non compromettante, se dit Cordélia. Pour une fois, Ambrose n'avait pas d'opinion tranchée sur la cause du décès de son domestique. Le reste de la conversation se composa de monosyllabes. Finalement, Ambrose raccrocha.

« C'était le brigadier de service. Il transmettra le message à Grogan.

Il m'a recommandé de ne pas déplacer le cadavre. Moins on le touchera avant l'arrivée de la police, et mieux cela vaudra. »

Il y eut un silence. Cordélia eut l'impression que tous se rendaient compte en même temps qu'ils avaient froid et qu'il n'était pas encore six heures et demie. On risquait de passer pour une personne sans cœur en exprimant le désir de se recoucher, ou pour un optimiste forcené en espérant se rendormir, une fois au lit, mais il était vraiment trop tôt pour s'habiller et affronter la journée.

« Quelqu'un voudrait-il une tasse de café ou de thé ? demanda Ambrose. Je ne sais pas ce que nous allons faire pour le petit déjeuner. Il n'y en aura peut-être pas, à moins que je ne le prépare moi-même. J'en suis d'ailleurs parfaitement capable, je vous assure. Est-ce que quelqu'un a faim ? »

Personne ne voulut l'admettre. Roma frissonna et s'enfonça davantage dans sa robe de chambre en nylon ouatinée.

« Une tasse de thé bien fort, ce ne serait pas de refus, dit-elle. Ensuite j'irai me recoucher. »

Un murmure approuvateur s'éleva. Puis Simon déclara :

« J'oubliais : il y a une sorte de boîte au fond du bassin. Je l'ai sentie quand j'ai décroché le corps. Dois-je la remonter ?

– Le coffret à bijoux ! C'était donc lui qui l'avait ! s'écria Roma qui parut soudain se réveiller.

– Je ne pense pas que ce soit le coffret, dit vivement Simon. Cela avait l'air d'être un objet plus grand et plus lisse. Munter doit l'avoir lâché en tombant. »

Ambrose hésitait.

« Je suppose que nous devrions attendre l'arrivée de la police... Par ailleurs, je suis curieux de voir ce que c'est, si cela n'ennuie pas Simon de retourner dans l'eau. »

Loin d'y voir un inconvénient, le garçon, quoique tremblant de froid, semblait impatient de replonger dans le bassin. Cordélia se demanda si, pour un instant, il avait oublié le cadavre couché dehors. Jamais encore elle ne l'avait vu si animé, presque fébrile. Peut-être était-ce parce que, pour une fois, il était au centre de l'action.

« Je crois pouvoir refréner ma curiosité, dit Ivo. Je vais me recoucher. Si plus tard, quelqu'un faisait du thé je lui serais très reconnaissant de m'en monter une tasse. »

Il partit seul. Roma semblait avoir oublié aussi bien sa migraine que sa fatigue. Ils retournèrent au bassin. La lune pâissante était mince comme du papier et le ciel, rayé des premières lueurs du jour. Une fine brume s'élevait de l'eau, les enveloppant d'une froide humidité.

Privé du morne enchantement du clair de lune, de l'impression d'irréalité qu'il confère aux choses, le cadavre paraissait à la fois plus humain et plus grotesque. Pressée contre les pierres, la chair de la joue gauche remontait, déformant l'œil qui, maintenant, semblait les lorgner avec une expression ironique et sagace. Un filet de salive mêlée de sang avait séché sur sa barbe de vingt-quatre heures. On aurait dit que les vêtements mouillés avaient déjà rétréci. Un peu d'eau continuait à dégouliner des jambes de pantalon et à tomber lentement dans le bassin. Dans la lumière incertaine de l'aube, Cordélia eut l'impression que c'était le sang de Munter qui s'écoulait goutte à goutte sans que personne y prêtât attention ou l'étanchât.

« Nous pourrions peut-être le couvrir, suggéra-t-elle.

– Bien sûr, acquiesça aussitôt Ambrose d'un ton plein de sollicitude. Pourriez-vous aller chercher quelque chose dans la maison, Cordélia ? Une nappe, un drap, une serviette ou même un manteau devraient faire l'affaire.

– Pourquoi en voyez-vous Cordélia ? s'indigna Roma en se tournant vers lui. Pourquoi devrait-elle faire toutes vos courses ? Elle n'est pas là pour obéir à vos ordres. Cordélia n'est pas votre domestique. Munter l'était. »

Ambrose la dévisagea comme on regarde une enfant plutôt stupide qui, pour une fois, fait une remarque pertinente.

« Vous avez tout à fait raison, admit-il. J'irai moi-même. »

Mais cela ne suffit pas à apaiser Roma.

« Munter était votre majordome, mais cela vous ferait mal au ventre de dire que vous regrettez sa disparition. Sa mort vous touche aussi peu que celle de Clarissa. Pourvu que vous ayez vos aises et que vous ne vous ennuyiez pas trop, le reste vous est égal. Depuis que nous avons découvert son corps, vous n'avez pas prononcé une seule parole de regret. Pour qui vous prenez-vous, bon Dieu ? Votre grand-père a fait son fric en vendant des pilules pour le foie et un calmant pour les coliques de bébé. Vous ne vous conduisez pas comme un être humain et vos origines ne peuvent même pas vous servir d'excuse. Vous n'avez même pas l'excuse de la classe sociale. »

Pendant une seconde, Ambrose se figea. Deux plaques rouges apparurent sur ses joues lisses, puis disparurent aussi vite, le laissant très pâle. Mais ce fut d'une voix à peine changée qu'il répondit :

« Le seul être humain comme lequel je pourrais me conduire, c'est moi-même. Je pleurerai Munter à ma convenance. Je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour un discours d'adieu. Mais si l'absence de tout éloge funèbre vous choque, je peux toujours imiter le prince Hal :

« Quoi, vieil ami ! Toute cette chair ne pouvait-elle retenir un peu de vie ? Adieu, pauvre Jack. Je me serais mieux passé d'un meilleur homme. »

« Et, si cela peut vous consoler, je préférerais vous voir tous, à l'exception, peut-être, d'une personne, morts au fond de ma pièce d'eau que de perdre Cari Munter. Mais en ce qui concerne Cordélia, vous avez raison : on a tendance à exploiter les gens compétents et bons. »

Après son départ, un silence gêné s'installa. Roma, le visage marbré de taches rouges, le menton plissé de colère, se tint un peu à l'écart. Elle avait cet air belliqueux d'un enfant qui sait qu'il a dit une chose inexcusable, mais qui, malgré tout, est assez content de l'effet qu'il a produit. Se tournant brusquement vers les autres, elle grommela :

« Au moins, j'ai réussi à provoquer une réaction humaine chez notre hôte. Maintenant, nous savons donc à quoi nous en tenir. Si j'ai bien compris, Cordélia est parmi nous la privilégiée qu'Ambrose aurait un peu de peine à voir morte au fond de son bassin. Il semblerait donc que même un homme comme lui n'est pas entièrement insensible à un joli minois. » Sir George contemplait les nénuphars. « Il est bouleversé. C'est normal, après tout. Ce n'est guère le moment de nous quereller. »

Cordélia sentit qu'elle devrait faire un commentaire quelconque, mais incapable de trouver les mots appropriés, elle demeura silencieuse. L'éclat que venait de provoquer Roma la déconcertait. Elle n'avait pas l'impression qu'il résultait d'un souci ou d'un sentiment d'affection pour elle. Bien entendu, on pouvait y voir un geste de solidarité féminine, une révolte contre l'arrogance masculine. Mais elle pensa qu'il s'agissait plutôt d'une réaction à une terreur refoulée. Quelle qu'en fût la raison, le résultat avait été intéressant. Et Ambrose s'était montré singulièrement érudit en citant sans hésitation ce passage de *Henry IV*, première partie. Était-ce parce qu'il était un amateur naturel de Shakespeare ou parce qu'il avait récemment passé quelque temps à étudier les pages du *Penguin Dictionary* de citations consacrées à ce dramaturge ?

Ils entendirent des pas sur les dalles. Ambrose revenait. Il portait une nappe à carreaux pliée. Il la secoua pour la déployer, puis la laissa doucement tomber sur le cadavre. Comme linceul provisoire, il aurait peut-être pu trouver un tissu plus approprié, se dit Cordélia. Gorringe s'agenouilla et, d'un geste plein de sollicitude, replia la nappe sous le corps, comme s'il le bordait. Tous continuaient à se taire. Puis, soudain, Sir George se tourna vers Simon et ordonna : « En avant ! Vas-y, mon garçon. » Ayant jaugé la profondeur de bassin la fois précédente, Simon plongea. Son corps fendit l'eau en une courbe précise qui divisa les nénuphars. Il y eut quelques brefs remous, puis il

refit surface. Il leva les deux bras. Il tenait une boîte en bois foncé d'environ trente centimètres sur vingt. L'instant d'après, il poussait sa trouvaille entre les mains tendues d'Ambrose et se hissait sur le bord du bassin. Il dit d'une voix haletante :

« Ce truc était pris dans le treillis métallique. Qu'est-ce que c'est ? »

En guise de réponse, Ambrose ouvrit le couvercle. Etanche, la boîte à musique était intacte, à part quelques éraflures. Le cylindre tourna lentement, égrenant les douces notes d'un air familier. Cordélia l'avait entendu pour la dernière fois à la répétition générale. C'était *The Bluebells of Scotland*.

Ils écoutèrent la mélodie jusqu'à la fin, en silence. Puis il y eut une brève pause, suivi d'un nouveau tintement dans lequel on reconnut bientôt : *My Bonnie Lies over the Océan*.

Ambrose referma la boîte.

« La dernière fois que j'ai vu cet objet, il était sur la table des accessoires, avec l'autre boîte à musique. Munter devait être en route pour le rapporter dans la pièce située en haut de la tour. En venant du théâtre, ceci serait le chemin le plus court pour s'y rendre.

– À cette heure-ci ? s'étonna Roma. Etait-ce donc si pressé ? »

Elle regarda la boîte d'un air déçu.

« Ce n'était pas pressé, répondit Ambrose, mais Munter était ivre et ne devait pas agir d'une façon très rationnelle. Il avait comme moi une légère obsession de l'ordre. Il avait horreur qu'on se serve des objets du château comme accessoires de théâtre. L'esprit brouillé, il a dû penser que ce moment-là était aussi bon qu'un autre pour commencer à ranger les choses. »

Jusque-là, Sir George avait été remarquablement silencieux. Il parla pour la première fois :

« Qu'a-t-il emmené d'autre ? Où est la deuxième boîte ?

– Normalement, elle est rangée dans mon cabinet de travail. Mais pour autant que je me souviene, il y en avait une autre parmi le fouillis accumulé dans la pièce de la tour. »

Sir George se tourna vers Simon :

« Va t'habiller, mon garçon. Tu trembles. Il n'y a rien d'autre à faire ici. »

C'était le congédier d'un ton bien péremptoire, presque brutal. Simon parut se rendre compte pour la première fois qu'il avait froid. Il se mit à claquer des dents. Il hésita, acquiesça d'un signe de tête, puis s'éloigna en traînant les pieds.

« Ce garçon a plus de talents que je ne le pensais, dit Roma. Au fait, comment savait-il à quoi ressemblait le coffret à bijoux de Clarissa ? Je croyais qu'Ambrose ne le lui avait offert qu'à son arrivée, le vendredi matin.

– Il doit le savoir tout autant que vous et moi, parce que nous sommes allés dans la chambre de Clarissa et qu'elle nous l'a montré.

– Oh ! je me doutais bien qu'il avait dû aller dans sa chambre. Je me demandais seulement à quel moment exactement, remarqua-t-elle en se retournant pour partir. Et comment savait-il que Munter portait la boîte quand il est tombé ? Elle aurait pu se trouver dans le bassin depuis des mois ?

– C'était une déduction assez facile vu la position du corps, il était accroché, comme la boîte, au treillis. »

L'attitude désinvolte, résolument calme d'Ambrose avait quelque chose d'un peu trop maîtrisé, de trop étudié, songea Cordélia.

« Si nous laissons les questions à Grogan ? ajouta son hôte. Un détective privé dans la maison devrait suffire. Et c'est plutôt le rôle de la police de porter des accusations de meurtre, vous ne croyez pas ? »

Enfonçant son cou dans le col de sa robe de chambre, Roma ajouta :

« Bon, eh bien, je vais me recoucher. Peut-être pourrais-je avoir un peu de thé dans ma chambre, moi aussi, quand vous aurez le temps d'en faire ? Et, après ma séance avec Grogan, je vous débarrasserai de ma présence. Ou bien la malédiction jetée sur Courcy continue d'agir ou bien la mort devient contagieuse dans votre paradis. »

Ambrose la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait d'un pas lourd et disparaissait dans l'ombre de l'arcade.

« Cette femme pourrait être dangereuse », murmura-t-il.

Sir George continuait à regarder dans la direction où Roma était partie.

« Elle n'est que malheureuse.

– Chez une femme, cela revient au même. Et, avec ses épaules de débardeur, elle ne devrait pas porter une robe de chambre ouatinée. Pas plus que ce ton de bleu. Aucun bleu, en fait. Nous pourrions peut-être aller voir si la deuxième boîte à musique a réintégré sa place habituelle. »

De retour dans le bureau, il s'agenouilla et ouvrit les portes d'un chiffonnier en noyer. Cordélia vit que le meuble contenait un certain nombre de fichiers en bois, deux paquets qui auraient pu être des ornements non encore déballés et une boîte en bois foncé de la même dimension que l'autre. Ambrose la plaça sur la table et souleva le couvercle. La boîte fit entendre *Greensleeves*.

« Il l'avait donc rangée, constata Sir George. Bizarre. Il était sans doute incapable de se reposer avant d'avoir commencé à mettre de l'ordre.

– Sauf qu'il les a interverties, déclara Cordélia. Celle-ci venait de la chambre dans la tour.

– Comment diable pouvez-vous le savoir ? fit Ambrose d'une voix étonnamment brusque.

– Parce que je l'y ai vue vendredi après-midi, pendant que Clarissa répétait. Je suis allée explorer la tour et j'ai découvert la pièce qui se trouve en haut. Je ne peux pas me tromper.

– Elles se ressemblent.

– Oui, mais elles jouent des airs différents. J'ai ouvert celle de la tour. Elle jouait *Greensleeves*. Celle utilisée pendant la générale jouait un pot-pourri de chansons écossaises. Vous le savez bien. Vous étiez présent.

– Donc, hier après-midi, Munter est allé chercher celle-ci dans la tour et non pas dans le bureau, conclut Sir George. Le saviez-vous, Gorringe ? demanda-t-il en se tournant vers Ambrose.

– Bien sûr que non. Je savais que nous avions deux boîtes dont l'une était toujours ici, et l'autre dans la chambre de la tour. Je ne savais pas laquelle. Ces objets m'intéressent assez peu. Quand Munter m'a dit ce qu'il avait déclaré à la police – qu'il n'avait pas quitté le rez-de-chaussée et était allé prendre la boîte à musique dans le bureau – je n'ai vu aucune raison de ne pas le croire.

– Quand Clarissa ou le metteur en scène ont demandé une boîte à musique pour la première fois, on peut imaginer ce que Munter a fait, déclara Cordélia. Il est allé chercher celle qui se trouvait ici. En plus, c'était la plus précieuse des deux. Pourquoi monter jusqu'en haut de la tour alors qu'il y en avait une tout près, dans le bureau ? Il ne se serait jamais rendu dans votre réserve si Clarissa n'avait pas refusé la première boîte.

– On ne peut accéder à la tour que par la galerie, dit Ambrose. Munter a menti à la police. Hier, vers deux heures, il n'était qu'à quelques pas de la chambre de Clarissa. Cela veut dire qu'il a pu voir quelqu'un y entrer ou en sortir. La police aurait pu penser qu'il y était entré lui-même, que la porte soit fermée ou non. C'est donc pour cela qu'il était tellement pressé de rapporter les boîtes aux endroits où il avait prétendu les avoir prises. C'était inutile, bien sûr. Je me demande qui aurait pu savoir la vérité. C'est par pur hasard que vous êtes entrée dans la chambre de la tour, Cordélia, et y avez trouvé la deuxième boîte. Que la police vous croie est, bien sûr, une autre affaire.

– Ce n'était pas tellement un hasard. Si Clarissa ne m'avait pas renvoyée du théâtre, je serais restée là jusqu'à la fin de la représentation. Et je ne vois pas pourquoi la police ne me croirait pas. Elle croira peut-être que j'aie eu envie d'explorer la tour plus facilement que vous, qui tenez tant à vos bibelots victoriens, n'ayez pas su avec exactitude où était rangée chacune de vos boîtes à musique. »

Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, Cordélia se demanda si elle avait raison d'être aussi franche. Elle s'était montrée impolie vis-à-vis de son hôte. Mais Ambrose accepta ce commentaire sans se fâcher.

« Vous avez sans doute raison, répondit-il d'un ton dégagé. Mais je pense qu'ils ne nous croiront ni l'un ni l'autre. Après tout, c'est seulement notre parole contre celle de Munter. Et c'est vraiment trop commode pour nous, n'est-ce pas ? Un suspect mort qui ne peut nier aucun des crimes dont nous voudrions l'accuser. Le coupable, c'est le majordome. Même dans les romans, cette solution est jugée insatisfaisante à ce qu'il paraît. »

Sir George dressa la tête.

« Je crois que les vedettes de la police arrivent. »

Pour un homme âgé, il avait l'ouïe extrêmement fine, se dit Cordélia. Elle-même n'avait rien entendu. Puis elle sentit, plutôt qu'elle ne perçut, la vibration des moteurs. Les deux hommes et elle échangèrent un regard. Pour la première fois, elle vit dans leurs yeux ce qu'ils devaient certainement déceler dans les siens : une lueur de frayeur.

« Je vais les accueillir sur le quai, dit Ambrose. Vous deux, vous feriez bien de retourner auprès du cadavre. »

Sir George et Cordélia se retrouvèrent seuls. S'il fallait qu'elle dise quelque chose, c'était maintenant ou jamais, avant que la police ne les interroge. Mais les mots n'arrivaient pas à sortir de sa bouche et, quand elle parla, ils parurent durs, accusateurs.

« Vous avez reconnu cette figure de noyé, n'est-ce pas ? Vous pensez qu'il était peut-être le fils de Blythe ?

– Cela m'a en effet traversé l'esprit, répondit Sir George sans paraître surpris. Je n'y avais jamais songé.

– C'est parce que vous n'aviez encore jamais vu Munter couché à vos pieds, mort et noyé. C'est ainsi que vous avez vu son père pour la dernière fois.

– Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

– Votre expression quand vous l'avez regardé. Le monument aux morts qu'il fleurissait chaque 11 novembre. Son accusation :

« Assassin ! » Il faisait allusion à son père, non pas à Clarissa. Et je pense qu'il a parlé à Simon en allemand. Même son prénom. Ambrose ne nous a-t-il pas dit qu'il s'appelait Cari ? Sa taille. Son père est mort lentement parce qu'il était grand. Mais surtout son nom. Munter. C'est la traduction allemande de "*blithe*" : gai, allègre. C'est un des rares mots allemands que je connaisse. »

Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait à Sir George cette expression de douloureuse tension. Toutefois, il répondit simplement :

« C'est impossible. C'est impossible.

– Le direz-vous à Grogan ?

– Non. Cela ne le regarde pas. Cela n'a rien à voir avec le reste.

– Pas même s'il vous arrêta pour meurtre ?

– Il n'en fera rien. Je n'ai pas tué ma femme. »

Puis il ajouta, très vite, comme si les mots s'échappaient malgré lui :

« Je ne pense pas les avoir laissés le tuer délibérément. Mais peut-être. Difficile de comprendre ses propres motifs. Autrefois, je croyais que tout était simple.

– Vous n'avez pas besoin de m'expliquer quoi que ce soit. Cela ne me regarde pas. Et vous étiez très jeune à l'époque. Vous ne pouviez pas avoir le commandement ici.

– Non, pourtant j'étais de service ce soir-là. J'aurais dû découvrir qu'il se tramait quelque chose, empêcher le drame. Mais je haïssais tellement Blythe que j'hésitais à m'approcher de lui. J'aurais pu perdre mon contrôle. Voilà une chose qu'on n'oublie et qu'on ne pardonne jamais : la cruauté avec laquelle on vous a traité quand vous étiez un enfant sans défense. Je me suis complètement fermé à tout ce qui le concernait. On pourrait appeler ça une négligence dans le service.

– Mais personne ne l'a fait. Vous n'êtes pas passé en cour martiale, n'est-ce pas ? Personne ne vous a blâmé.

– Je me blâme moi-même. »

Après un instant de silence, Sir George reprit :

« J'ignorais qu'il fût marié. Il n'a jamais été question d'une femme lors de l'enquête. On disait qu'il avait une fiancée à Speymouth, mais elle ne s'est jamais montrée. Il n'a jamais été question d'un enfant.

– Munter n'était pas encore né, je suppose. Et c'était peut-être un enfant illégitime. Nous ne le saurons sans doute jamais. Mais cette affaire a dû remplir la mère d'amertume. Munter a certainement grandi avec l'idée que son père avait été assassiné par l'armée britannique. Je me demande pourquoi il est venu travailler dans cette île : par curiosité, piété filiale, désir de vengeance ? Mais il ne pouvait

tout de même pas savoir que vous viendriez ici un jour ?

– Il peut l’avoir espéré. Il est entré au service de Gorringe au cours de l’été 78. J’ai épousé Clarissa cette année-là et elle avait toujours connu Gorringe. Munter se tenait sans doute au courant de mes faits et gestes. Ça ne devait pas être très difficile. Je suis quelqu’un d’assez connu, après tout.

– Il est déjà arrivé à la police de se tromper. Si elle vous arrête, je me sentirai libre de leur raconter cette histoire. J’y serai obligée, même.

– Non, Cordélia, répondit Sir George à voix basse. C’est mon affaire, mon passé, ma vie.

– Mais, réfléchissez un peu ! Si Grogan croit mon témoignage au sujet de la boîte à musique, il saura que Munter était dans la galerie, à quelques pas seulement de la chambre de votre femme, à l’heure approximative de sa mort. S’il ne l’a pas tuée lui-même, il a pu voir la personne qui l’a fait. Ajouté au mot d’« assassin » qu’il vous a lancé, tout cela vous condamne, à moins que vous ne leur disiez qui était Munter. »

Sir George ne répondit pas. Il se tenait aussi raide qu’une sentinelle, les yeux vagues.

« Si la police arrête un innocent, ce sera une double injustice, insista Cordélia. Cela voudra dire que le coupable reste en liberté. Est-ce ce que vous voulez ?

– S’agirait-il vraiment d’un innocent ? Si Clarissa ne m’avait pas épousé, elle serait en vie aujourd’hui.

– Vous n’en savez rien !

– Je le sens. Qui a dit qu’on devait une mort à Dieu ?

– Je ne m’en souviens pas. Un personnage de Shakespeare, dans *Henry IV*. Mais quel rapport ?

– Aucun, je suppose. C’est une citation qui m’est venue à l’esprit. »

Cordélia n’arrivait à rien. Derrière la façade d’une personnalité candide qui avait du mal à s’exprimer, Sir George abritait un agent secret, un caractère complexe et plus cruel qu’elle ne l’avait imaginé. Ce militaire d’une trompeuse simplicité n’était pas un imbécile. Il connaissait parfaitement le danger qu’il courait. Et cela pouvait signifier qu’il avait ses propres soupçons, qu’il y avait quelqu’un qu’il voulait protéger. Et, songea-t-elle, ce n’étaient sûrement ni Ambrose, ni Ivo. Avec un sentiment d’impuissance, elle dit :

« Je ne sais pas ce que vous attendez de moi. Dois-je poursuivre mon enquête ?

– Ce n'est pas la peine, n'est-ce pas ? Clarissa est à jamais à l'abri de la peur. Vous feriez mieux de laisser ce travail aux professionnels. Bien entendu, je vous paierai pour le temps que vous avez passé jusqu'ici sur cette affaire. Je ne suis pas un ingrat », ajouta-t-il d'un ton embarrassé.

Mais de quoi pouvait-il lui être reconnaissant ? se demanda Cordélia.

Sir George se retourna et regarda le corps de Munter.

« Je n'en reviens pas qu'il soit allé chaque année déposer une couronne sur le monument aux morts. Croyez-vous que Gorrington maintiendra cette tradition ?

– Cela m'étonnerait.

– Il devrait. Je lui en toucherai un mot. Oldfield pourrait s'en occuper. »

Ils firent quelques pas en direction de la roseraie, puis s'arrêtèrent. Traversant la pelouse, Grogan et son escorte de policiers marchaient vers eux, leurs pas amortis par l'herbe tendre. Cordélia se sentit prise au dépourvu. Tandis qu'ils avançaient silencieux, sombres, inexorables, elle fut tentée de jeter un coup d'œil à Sir George. Elle se demanda si lui aussi les voyait soudain, elle et lui, comme devaient les voir les policiers : pareils à deux braconniers penauds, surpris par les gardes champêtres, leur butin à leurs pieds.

SIXIÈME PARTIE
Fin d'une enquête

Le corps de Munter fut emporté avec une rapidité et une efficacité que Cordélia trouva presque inconvenantes. Vers deux heures, le cercueil métallique pourvu de deux longues poignées latérales avait été glissé sur le pont de la vedette de la police avec aussi peu de cérémonie que s'il avait contenu un chien. Mais qu'avait-elle espéré ? Munter avait été un homme. Maintenant, il n'était plus qu'une masse de chair en voie de putréfaction, juste un cas auquel on attribuerait un dossier et un numéro, un problème à résoudre. Il était naïf de croire que ces hommes – policiers en civil ? employés de la morgue ou croque-morts ? – allaient l'emmener avec la solennité propre aux funérailles. Ils accomplissaient une tâche familière, sans émotion ni embarras.

Ce second décès permit aux suspects d'observer la police à l'œuvre. Ils le firent discrètement, par la fenêtre de la chambre de Cordélia. Ils regardèrent Grogan et Buckley tourner lentement autour du corps comme deux océanographes intrigués par quelque spécimen rejeté par la marée sur le rivage. Ils regardèrent le photographe faire son travail. Absorbé par sa propre expertise, cet homme paraissait à peine remarquer les policiers. Et, cette fois-ci, le docteur Ellis-Jones ne s'était pas déplacé. Cordélia se demanda si c'était parce que la cause du décès était claire ou parce qu'il était occupé à examiner un autre cadavre ailleurs. À sa place, ce fut un médecin de la police qui arriva pour délivrer l'acte de décès et procéder à un examen préliminaire de la victime. C'était un gros homme jovial, chaussé de bottes en caoutchouc et vêtu d'un chandail aux coudes rapiécés, qui salua les autres policiers comme s'ils étaient de vieux compagnons de beuverie. Sa voix joyeuse s'élevait avec netteté dans l'air tranquille du matin. Ce n'est que lorsqu'il s'agenouilla pour fouiller dans sa trousse, à la recherche d'un thermomètre, que les observateurs se retirèrent en silence de la fenêtre. Ils se réfugièrent au salon, soudain conscients et honteux de leur curiosité indécente. Et de la fenêtre du salon, dix minutes plus tard, ils virent les hommes descendre le corps de Munter jusqu'à la vedette. Un des porteurs chuchota quelque chose à son compagnon et tous deux éclatèrent de rire. Sans doute le premier s'était-il plaint du poids du défunt.

Avec ce second décès, même les interrogatoires de la police prirent peu de temps. Les témoins n'avaient pas grand-chose à dire et Cordélia devina à quel point l'unanimité qu'ils montraient dans leurs brèves déclarations devait paraître suspecte. Quand arriva son tour, elle entra dans le bureau, accablée par la conviction qu'on ne croirait pas un

mot de ce qu'elle raconterait. De derrière son bureau, Grogan la dévisagea de ses pâles yeux froids, bordés de rouge comme s'il n'avait pas dormi. Les deux boîtes à musique étaient posées devant lui, soigneusement placées côte à côte.

Quand elle eut terminé son récit – l'apparition de Munter à la porte-fenêtre de la salle à manger, la découverte de son corps et le repêchage de la boîte à musique –, il y eut un long silence. Puis Grogan demanda :

« Pour quelle raison, exactement, êtes-vous montée dans la tour vendredi après-midi ? »

– Par simple curiosité. Miss Lisle ne voulait pas que j'assiste à la répétition et Mr. Whittingham et moi avions terminé notre promenade. Fatigué, il était allé se reposer et moi, je ne savais pas quoi faire.

– Vous vous êtes donc amusée à explorer la tour ?

– Oui.

– Puis vous avez joué avec les jouets ? »

D'après le ton de Grogan, on aurait pu croire qu'elle était une gosse insupportable qui n'avait pas pu s'empêcher de toucher à la voiture de son petit copain. Avec un mélange de colère et de désespoir, elle se rendit compte qu'il lui serait impossible d'expliquer, de lui faire comprendre, le désir irrésistible qui l'avait prise de mettre tous ces automates en marche pour noyer son chagrin dans une puérile cacophonie. Et, même si elle lui avait confié la cause de sa détresse – l'histoire de la mort de l'enfant de Tolly, qu'Ivo venait de lui raconter –, son témoignage en aurait-il paru plus plausible ? comment expliquait-on à un policier, ou peut-être à un juge, à un jury, ces petites impulsions apparemment irrationnelles, ces pitoyables palliatifs à la souffrance qui semblaient à peine logiques à celui qui s'y livrait ? Et, si c'était difficile pour elle, une insigne privilégiée, comment se débrouillaient les autres, les ignorants, les gens sans éducation, ceux qui ne savaient pas s'exprimer face à la mystérieuse et impitoyable machine judiciaire ?

« Oui.

– Et vous êtes sûre que la boîte à musique que vous avez trouvée dans la tour jouait *Greensleeves* ? »

De sa grosse paume, Grogan tapa sur la boîte de gauche, puis en souleva le couvercle. Le cylindre se mit à tourner et débita encore une fois la plaintive et nostalgique mélodie.

« Absolument sûre, dit-elle.

– Elles se ressemblent beaucoup. Même dimension, même forme,

même bois et presque le même dessin sur les couvercles.

– Je sais. Mais elles jouent des airs différents. »

Elle comprenait la frustration et l'irritation que Grogan maîtrisait avec tant de fermeté. Si elle l'avait trouvé plus sympathique, elle l'aurait peut-être plaint. Car si elle disait la vérité, c'était Munter qui avait menti. Il avait quitté le rez-de-chaussée du château à un moment donné de ces quatre-vingts minutes cruciales. Il était passé devant la porte de Clarissa. Or Munter était mort. Même si Grogan le tenait pour innocent, même si un autre suspect était traduit devant un tribunal, son témoignage à elle arrangerait bien la défense.

« Hier, lors de votre interrogatoire, vous n'avez pas parlé de votre visite de la tour, reprit Grogan.

– Vous ne m'aviez rien demandé à ce sujet. Ce qui vous intéressait surtout, c'était mon emploi du temps de samedi. J'ai jugé que ce n'était pas important.

– Y a-t-il d'autres détails que vous n'avez pas jugés importants ?

– J'ai répondu à toutes vos questions aussi sincèrement que je l'ai pu.

– Peut-être. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose, n'est-ce pas ? »

De connivence avec Grogan, la petite voix de sa conscience l'accusait. As-tu vraiment été aussi sincère que tu l'as pu ?

Soudain l'inspecteur se pencha au-dessus du bureau et approcha son visage tout près du sien. Elle crut pouvoir sentir son haleine acide, chargée d'une légère odeur de bière. Elle dut se maîtriser pour ne pas reculer.

« Que s'est-il passé exactement le samedi matin dans le Chaudron du Diable ?

– Je vous l'ai dit. Mr. Gorringe nous a raconté l'histoire d'un jeune interné qu'on a laissé se noyer. Et j'ai trouvé la citation tirée de la pièce.

– C'est tout ?

– Je trouve que c'est bien assez. »

Grogan s'adossa de nouveau. Elle attendit. Il resta silencieux. Finalement, elle dit :

« J'aimerais aller à Speymouth cet après-midi. Je voudrais sortir de cette île.

– Vous n'êtes pas la seule, Miss Gray.

– C'est possible, alors ? Je n'ai pas à demander de permission ? Vous ne pouvez donc pas m'empêcher d'aller où je veux à moins de

m'arrêter ?

– C'est sans doute ce que vous diriez à vos clients, si vous en aviez. Et vous auriez tout à fait raison. Nous ne pouvons pas vous en empêcher. Mais vous devrez être à Speymouth demain à quatorze heures pour l'enquête. Cela ne prendra pas longtemps. Une simple formalité. Nous demanderons un ajournement. Mais c'est vous qui avez découvert le cadavre. Et vous êtes la dernière personne à avoir vu Miss Lisle vivante. Le coroner exigera votre présence. »

Cordélia se demanda si elle devait prendre cette dernière phrase comme une menace.

« J'y serai », répondit-elle.

Grogan leva les yeux. Il prit un ton si gentil qu'elle faillit le croire sincère :

« Amusez-vous bien à Speymouth, Miss Gray. Bonne journée. »

39

Quand on la libéra, il était midi et demi. Sortant sur la terrasse où les autres buvaient l'apéritif, elle apprit qu'Oldfield était déjà parti chercher le courrier et des vivres sur le continent. Ambrose attendait un paquet de livres de la *London Library*. Cordélia demanda si elle pourrait prendre le *Shear-water* à deux heures. Ambrose acquiesça sans manifester la moindre curiosité. Il se contenta de s'informer de l'heure à laquelle elle désirait la vedette pour le retour. Cordélia la commanda pour six heures.

Elle n'avait pas faim, ce qui semblait également le cas pour les autres. Mrs. Munter avait dressé un buffet froid dans la salle à manger : une surabondance de nourriture, dont la plus grande partie avait été préparée pour la réception du samedi, s'étalait en une masse hétéroclite et compacte qui coupait l'appétit. L'étonnant, pensa Cordélia, c'était que la domestique s'en fût donné la peine. Personne n'avait parlé d'elle depuis la découverte du corps de son mari. Elle aussi avait été interrogée par la police, mais avait passé presque toute la matinée enfermée dans son appartement ou à circuler, silencieuse et discrète, entre l'office et la salle à manger. Ambrose n'avait pas l'air de s'intéresser beaucoup à la femme de son majordome et personne d'autre d'ailleurs ne s'occupait d'elle. Cordélia décida d'aller prendre de ses nouvelles, de lui demander, avant de partir, si elle pouvait faire quelque chose pour elle à Speymouth. On n'apprécierait sans doute guère son intrusion. Après tout, en quoi elle, ou n'importe qui d'autre,

pouvait-elle l'aider ? Mais elle poserait quand même la question.

Au lieu de s'asseoir, elle se coupa quelques tranches de rosbif et les mit entre deux tranches de pain. Puis, s'excusant auprès d'Ambrose, elle prit une pomme et une banane et emporta son pique-nique sur la plage. En esprit, elle quittait déjà cette île étouffante pour se rendre sur le continent. Elle se sentait pareille à une réfugiée qui attendait d'être délivrée de quelque colonie dévastée par la peste et la violence, guettant désespérément le bateau qui l'emporterait loin de la puanteur des cadavres pourrissants, des cris et du tumulte, des corps éparpillés sur le rivage, vers la sécurité et la vie normale de la métropole. Le continent qu'elle avait vu s'éloigner trois jours plus tôt avec de si grandes espérances brillait maintenant dans son imagination avec tout l'éclat d'une terre promise. Elle avait l'impression qu'il ne serait jamais deux heures.

Peu avant une heure et demie, elle descendit le corridor carrelé, passa devant le bureau et se dirigea vers la porte matelassée qui, comme elle le savait, menait à l'appartement des domestiques. Il n'y avait ni sonnette ni heurtoir, mais pendant qu'elle se demandait comment attirer l'attention, Mrs. Munter apparut silencieusement derrière elle, un panier à linge posé sur la hanche. Sans dire un mot, elle ouvrit la porte. Cordélia la précéda dans un couloir plus court, puis entra dans une petite salle de séjour, à sa droite. Comme tous les architectes de l'époque victorienne, Godwin avait fait en sorte que, d'aucune de leurs chambres, les domestiques ne puissent observer leurs maîtres, que ceux-ci fussent en train de s'ébattre dehors ou à l'intérieur. Par l'unique fenêtre, on ne voyait qu'une grande cour et, au-delà, les écuries avec leur tour charmante, pourvue d'une horloge et d'une girouette. Dans la cour, un énorme pyjama de Munter pendait sur la corde à linge. Ce spectacle avait quelque chose de navrant et d'embarrassant. Cordélia détourna les yeux comme si on l'avait surprise en train de regarder une curiosité malsaine.

Bien qu'à peine meublée, la pièce n'était pas inconfortable ; cependant, malgré la simplicité étudiée du mobilier art nouveau, elle manquait de cachet. Il y avait une télévision dans un coin, mais ni livres ni tableaux, et pas de photos, pas de bibelots non plus sur le buffet. On aurait dit que les occupants de ce lieu n'avaient pas de passé à se rappeler, pas de présent à fêter. On avait l'impression aussi que jamais une troisième personne ne venait s'asseoir ici. Il n'y avait que deux fauteuils de part et d'autre de l'élégante grille du foyer en fer forgé et seulement deux chaises en bois de chaque côté de la table.

Mrs. Munter ne l'invita pas à s'asseoir.

« Je ne veux pas vous déranger, dit Cordélia. Je voulais simplement m'assurer que vous alliez bien. Je vais faire un saut à Speymouth.

« Est-ce que je pourrais y faire, ou en rapporter quelque chose pour vous ? »

Mrs. Munter balança son panier sur la table et se mit à plier le linge.

« Non merci. Je serai très probablement sur le bateau avec vous. Je pars, miss. Je quitte cette île.

– Je comprends tout à fait vos sentiments. Mais si vous avez peur, je pourrais partager une chambre avec vous ce soir.

– Je n'ai pas peur. De quoi aurais-je peur ? Je pars et c'est tout. Je n'ai jamais aimé cet endroit. Maintenant que Cari est mort, plus rien ne m'y retient.

– Bien sûr que non. Il faut faire ce qui vous convient le mieux. Mais je suis persuadée que Mr. Gorringer regrettera de vous voir partir si brusquement. Il voudra vous parler. Il aura certainement des... euh... propositions à vous faire.

– Je n'ai rien à lui dire. Il a été un bon maître, mais c'était Munter qu'il voulait. Je suis venue avec Munter. Maintenant, nous sommes séparés. »

Oui, définitivement et pour toujours, pensa Cordélia. La femme avait dit cela avec une note de satisfaction, presque de triomphe dans la voix. Et elle, pauvre innocente, qui était venue la voir dans un élan de compassion, pour essayer de la consoler ! Mrs. Munter ne semblait avoir ni envie ni besoin de réconfort. Pourtant il lui restait un problème de gages à régler, des dispositions à prendre pour l'enterrement. Ambrose voudrait sûrement lui assurer qu'elle pouvait demeurer au château aussi longtemps qu'elle le désirait. Et, bien entendu, il y aurait la police, Grogan et ses spécialistes de la mort si bien entraînés au doute et à la suspicion. Si quelqu'un avait poussé Munter dans l'eau, cela pouvait être elle. Avec, dans l'île, un assassin encore en liberté, aurait-il pu y avoir un meilleur moment pour se débarrasser d'un mari gênant ? À voir une veuve aussi peu affligée, Grogan la placerait sûrement en tête de sa liste de suspects. Et la police ne manquerait pas de considérer son départ précipité comme éminemment louche. Cordélia se demandait si elle allait mettre Mrs. Munter en garde, quand celle-ci déclara :

« J'ai parlé avec les flics. Ils n'ont aucune raison de me garder ici. Ils savent où me trouver. Mr. Gorringer peut s'occuper de l'enterrement. Cela ne me regarde pas.

– Mais vous étiez sa femme !

– Je ne l'ai jamais été. Nous n'étions ni l'un ni l'autre du genre à nous marier. Je prendrai la vedette dès qu'Oldfield sera prêt.

– Avez-vous assez d'argent ? Je suis sûre que Mr. Gorringer...

– Je n’ai pas besoin de lui. Munter en avait. Pour arrondir ses gages, il avait trouvé le moyen de faire un peu de gratte. Je sais où il cachait ses économies. Je prendrai ce qui m’est dû. Je me débrouillerai fort bien. On n’a encore jamais vu une bonne cuisinière mourir de faim. »

Cordélia se sentait complètement dépassée.

« En effet, acquiesça-t-elle. Mais où logerez-vous, ce soir, je veux dire ?

– Elle habitera chez moi. »

Tolly entra silencieusement dans la pièce. Elle portait un manteau bleu foncé ajusté à la taille et large d’épaules, et un petit chapeau percé d’une longue plume. Cette tenue, qui rappelait les années 30, lui donnait une élégance légèrement canaille et démodée. Elle tenait une valise qui semblait pleine à craquer, entourée d’une courroie. Sans un sourire, elle se plaça à côté de Mrs. Munter – Cordélia n’arrivait pas à penser à elle sous un autre nom – et les deux femmes la dévisagèrent ensemble.

Cordélia eut l’impression de voir vraiment la cuisinière pour la première fois. Jusqu’à présent, elle l’avait à peine remarquée. La seule chose qui l’avait frappée en elle, c’était sa discrète efficacité. Elle avait été l’auxiliaire de Munter, et c’était à peu près tout. Même son apparence était banale : cheveux rudes ni bruns ni blonds, coiffés en petites ondulations figées, corps lourd, mains courtes et épaisses, abîmées par le travail. Mais à présent, sa bouche mince, jusque-là si secrète, arborait un sourire de triomphe obstiné. Les yeux qu’elle avait toujours baissés avec tant de déférence la fixaient hardiment, d’un regard plein de défi, presque avec une insolente assurance. Ils semblaient dire : « Vous ne savez même pas mon nom, et maintenant vous ne le saurez jamais. » À côté d’elle se tenait Tolly, toujours aussi réservée et sereine.

Les deux femmes partageaient donc ensemble. Où vivraient-elles ? Tolly devait avoir une maison ou un appartement quelque part à Londres où elle avait créé un foyer pour son enfant. Avec une clarté déconcertante, Cordélia les imagina soudain, non pas là, entourées de souvenirs, mais installées dans une maison propre de la banlieue, non loin du métro et du centre commercial. À leur fenêtre en saillie, il y aurait des rideaux en filet retenus par des embrasses qui les dissimuleraient aux regards indiscrets, et, devant leur petit jardin, une grille les protégerait des visiteurs importuns comme du passé. Elles avaient rejeté leur servitude. Mais cet état, elles l’avaient bien volontairement choisi un jour ? Elles étaient adultes. Ce n’était tout de même pas par peur du chômage qu’elles avaient renoncé à leur liberté ? Elles auraient pu quitter leur emploi à n’importe quel moment. Alors, qu’est-ce qui les en avait empêchées ? Quelle était

cette mystérieuse alchimie qui enchaînait les gens l'un à l'autre contre toute raison, tout désir, contre leurs propres intérêts ? La mort, maintenant, les avait séparées, l'une de Clarissa, l'autre de Munter – séparées un peu trop à propos, penserait peut-être la police.

Oui, je les vois toutes deux clairement à présent, mais je continue à ne rien savoir d'elles, se dit Cordélia. Une phrase d'Henry James lui vint à l'esprit : « Surtout ne croyez pas que vous puissiez jamais connaître à fond un cœur humain. » Et elle, qui se disait détective, parvenait-elle à connaître les gens, ne serait-ce que d'une manière superficielle ? N'était-ce pas là une des vanités humaines les plus communes que cette curiosité qu'éveillaient les motifs, les impulsions, les passionnantes inconsistances de la personnalité d'autrui ? Peut-être prenons-nous tous plaisir à jouer au détective, même avec ceux que nous aimons ; surtout avec ceux que nous aimons. Elle, elle en avait fait son métier, elle gagnait de l'argent avec. Elle n'avait jamais nié que cette activité la fascinait, mais maintenant, pour la première fois, elle se demanda si elle n'avait pas péché par orgueil. Jamais encore elle ne s'était sentie aussi peu à la hauteur de sa tâche, opposant sa jeunesse, son inexpérience, son maigre bagage à l'insondable mystère du cœur humain. Elle se tourna vers Mrs. Munter :

« J'aimerais dire un mot à Miss Tolgarth en particulier, si cela ne vous ennuie pas. »

Au lieu de répondre, la femme regarda son amie. Celle-ci lui adressa de la tête un petit signe d'assentiment. Mrs. Munter quitta la pièce.

Tolly attendit patiemment, toujours sans sourire, les mains croisées devant elle. Il y avait quelque chose que Cordélia aurait voulu lui demander tout d'abord, mais après tout, ce n'était pas nécessaire. Et elle était moins arrogante maintenant que lorsqu'elle avait commencé son enquête. Elle se dit qu'il y avait des questions qu'elle n'avait pas le droit de poser, des faits qu'elle n'avait pas le droit d'apprendre. Elle devait refouler sa curiosité, son désir d'avoir chaque morceau du puzzle bien à sa place, comme si, de ses propres mains, elle pouvait imposer de l'ordre à la confusion des vies humaines, car rien ne lui permettait de demander si Ivo avait été le père de son enfant, au fond d'elle-même elle savait que la réponse était positive. Ivo qui avait parlé de Vicky avec amour, comme de quelqu'un que l'on connaît bien, qui avait su que Tolly avait refusé toute aide du père ; Ivo qui s'était donné la peine d'appeler l'hôpital pour apprendre la vérité au sujet du message téléphonique. On avait du mal à les imaginer ensemble. Ivo et Tolly.

Qu'avaient-ils bien pu attendre l'un de l'autre ? se demanda-t-elle. Ivo avait-il essayé de blesser Clarissa ou d'apaiser sa propre blessure, plus profonde ? Tolly était-elle une de ces femmes qui voulaient à tout

prix un enfant mais préféreraient ne pas s'encombrer d'un mari ? La naissance de Vicky, sinon sa conception, avait été voulue. Mais tout cela ne la regardait pas. De toutes les choses que les êtres humains faisaient ensemble, l'acte sexuel était celui qui acceptait les explications les plus variées. Le désir était sans doute la plus répandue, mais pas forcément la plus simple d'entre elles. Cordélia n'avait même pas le courage de mentionner Vicky ouvertement. Il y avait cependant une question qu'elle devait absolument poser.

« Vous étiez avec Clarissa quand elle a reçu les premiers messages, pendant la saison où elle jouait *Macbeth*. Pourriez-vous me décrire ces billets ? »

Les yeux noirs de Tolly plongèrent dans les siens un regard brûlant, pensif, mais dénué, pensa-t-elle, de ressentiment ou d'antipathie. Cordélia poursuivit :

« Voyez-vous, je pense que c'est vous qui les avez envoyés. Je crois aussi que Clarissa l'avait deviné et qu'elle en avait compris la raison. Mais elle ne pouvait pas se passer de vous. Il lui était plus facile de faire semblant. Et elle ne voulait pas montrer ces messages à quelqu'un d'autre. Elle était consciente du mal qu'elle vous avait fait. Elle savait qu'il y avait des actes que même ses amis ne lui auraient peut-être pas pardonnés. Puis un de ses espoirs se réalisa, sans doute y a-t-il eu un changement dans votre vie qui vous a fait sentir que vous agissiez mal. Alors, les messages se sont arrêtés. Ils se sont arrêtés jusqu'au moment où l'un des rares initiés de l'entourage de Clarissa a pris le relais. Mais ses messages à lui étaient différents. Leur aspect et leur but étaient différents. Et leur fin fut, elle aussi, différente et terrible. »

Ne recevant toujours pas de réponse, Cordélia dit avec gentillesse :

« Je sais, je n'ai pas le droit de vous questionner. Ne me répondez pas directement si cela vous ennuie. Décrivez-moi simplement ces premiers messages et je crois que je devinerai. »

Alors Tolly parla :

« Ils étaient écrits à la main, en caractères d'imprimerie, sur du papier rayé. Des pages arrachées d'un cahier d'écolier.

– Et les messages eux-mêmes, étaient-ils des citations ?

– C'était toujours le même texte : un passage de la Bible. »

Cordélia s'estima heureuse d'en avoir obtenu autant. Et même cette confiance-là, elle ne l'aurait pas reçue si Tolly n'avait senti passer entre elles un certain courant de sympathie. Mais il restait une autre question encore. Elle prit le risque de la poser :

« Miss Tolgarth, quel est le deuxième auteur de ces lettres ? »

Le regard que Tolly plongeait dans ses yeux était implacable : elle avait dit tout ce qu'elle avait l'intention de dire.

« Non. Je ne m'occupe que de mes propres péchés. Que les autres s'occupent des leurs.

– Je ne dirai jamais à personne ce que vous venez de me confier.

– Si je n'en avais pas eu la certitude, je vous aurais envoyée promener. »

Tolly se tut un instant, puis demanda du même ton calme :

« Que deviendra le garçon ?

– Simon ? Il m'a dit que Sir George le laisserait faire sa dernière année à Melhurst, puis il essaiera d'entrer dans un conservatoire.

– Tout ira bien pour lui maintenant qu'elle est morte. Elle était néfaste à ce garçon. Et maintenant, veuillez m'excuser, miss. Je voudrais aider mon amie à faire ses bagages. »

40

Il n'y avait plus rien à dire ou à faire. Laissant les deux femmes ensemble, Cordélia monta dans sa chambre se préparer pour son excursion de l'après-midi. Comme elle avait pour but de rechercher une coupure de presse, elle n'avait guère besoin de sa trousse de détective. Elle glissa néanmoins une loupe, une lampe de poche et un calepin dans son sac à main et enfila son gros chandail par-dessus son chemisier. Il risquait de faire froid sur le bateau du retour. Enfin, elle enroula deux fois la ceinture autour de sa taille et la boucla solidement. Comme d'habitude, elle eut l'impression de ceindre un talisman. Alors qu'elle venait de la façade ouest du château et traversait la terrasse, elle vit Mrs. Munter et Tolly descendre vers la vedette. Toutes deux portaient une valise dans chaque main. Selon toutes les apparences, Oldfield venait tout juste d'arriver. Il était encore en train de décharger les caisses de vin et les vivres, aidé, chose curieuse, par Simon. Le garçon devait être content d'avoir une occupation, se dit Cordélia.

Soudain, devant elle, Roma surgit de la porte-fenêtre de la salle à manger et descendit précipitamment de la terrasse. Elle se dirigea vers Oldfield et lui parla. Le sac postal se trouvait sur le dessus du chariot. L'homme l'ouvrit et en tira un paquet de lettres. S'approchant d'eux, Cordélia sentit l'impatience de Roma. On aurait dit qu'elle allait arracher la liasse des mains noueuses du marin. Enfin il trouva de

qu'elle voulait et le lui tendit. Roma partit presque en courant, puis ralentit le pas. Sans remarquer Cordélia, elle déchira le haut de l'enveloppe et commença à lire. Pendant un moment, elle se tint absolument immobile. Puis elle fit entendre un sanglot si aigu qu'on eût dit un cri. Elle longea la terrasse en chancelant, passa à côté de Cordélia et disparut à l'autre extrémité, au bas des marches qui conduisaient à la plage.

Cordélia hésita un instant, se demandant si elle devait la suivre. Puis elle cria à Oldfield de l'attendre, qu'elle n'en avait pas pour longtemps, et elle courut après Roma. Quelles que fussent les nouvelles qu'elle avait reçues, elles l'avaient bouleversée. Elle pourrait peut-être l'aider. Et, même si c'était impossible, elle ne pouvait pas simplement embarquer comme si rien ne s'était passé. Elle essaya de faire taire en elle une petite voix maussade. Elle avait bien besoin d'un tel incident juste maintenant ! Ne la laisserait-on jamais quitter cette île ? Était-elle condamnée à jouer les assistantes sociales auprès de tout le monde ? Mais comment faire pour ne pas remarquer une telle détresse ?

Roma avançait d'un pas mal assuré le long du rivage, les mains tendues devant elle. Cordélia crut entendre un hurlement prolongé de souffrance, mais peut-être n'était-ce que le cri d'une mouette. Elle l'avait presque rattrapée quand elle trébucha et tomba de tout son long sur les galets, le corps secoué de sanglots. Cordélia s'approcha d'elle. Voir quelqu'un d'aussi orgueilleux et réservé que Roma s'abandonner si complètement au chagrin était aussi choquant physiquement qu'un coup de poing dans l'estomac. Cordélia se sentit envahie du même sentiment de peur et d'impuissance. Elle s'agenouilla sur le sable et lui entoura les épaules de son bras, espérant que ce contact humain l'aiderait à se calmer. Elle se surprit à lui murmurer des paroles apaisantes, comme elle l'aurait fait pour un enfant ou un animal. Au bout de quelques minutes, le terrible tremblement s'arrêta. Roma resta couchée, tellement immobile que, pendant un instant, Cordélia craignit qu'elle n'eût cessé de respirer. Puis elle se releva avec maladresse et rejeta le bras de Cordélia. S'approchant de l'eau d'un pas incertain, elle se pencha et se mit à s'asperger le visage. Elle se redressa et regarda un moment le large avant de se retourner vers Cordélia.

Elle avait un visage grotesque, gonflé comme celui d'une noyée, les yeux pareils à deux fentes poisseuses, et le nez semblable à un bulbe rouge. Quand elle parla, ce fut d'une voix dure et gutturale, comme si les sons devaient se frayer un chemin à travers des cordes vocales enflées.

« Désolée de m'être ainsi donnée en spectacle. Je suis contente que

ce soit devant vous, si cela peut vous faire plaisir.

– J’aimerais pouvoir vous aider.

– C’est impossible. Personne ne peut m’aider. Comme vous l’avez peut-être deviné, il s’agit de l’habituelle et sordide petite tragédie. On vient de me plaquer. Il m’a écrit vendredi soir. Nous nous étions vus jeudi. Il devait déjà savoir à ce moment-là ce qu’il allait faire. »

Roma extirpa la lettre de sa poche et la lui tendit.

« Tenez, lisez-la ! Je me demande combien il lui a fallu de brouillons pour produire ce chef-d’œuvre d’hypocrisie et d’autojustification. »

Cordélia ne voulut pas prendre la lettre.

« S’il n’a pas eu ni l’élégance ni le courage de vous dire les choses en face, il ne mérite pas d’être regretté ni aimé.

– Qu’est-ce que le mérite a à voir avec l’amour ? Mon Dieu, n’aurait-il pas pu attendre ? »

Attendre quoi ? se demanda Cordélia. L’argent de Clarissa ? La mort de Clarissa ?

« Mais s’il l’avait fait, comment auriez-vous jamais pu être sûre de lui ?

– Sûre de ses motifs, vous voulez dire ? Je m’en serai fou tue de ses motifs. Je n’ai pas ce genre d’amour-propre. Mais il est trop tard à présent. Il a écrit un jour trop tôt. Oh ! mon Dieu, pourquoi n’a-t-il pas attendu ? Je lui avais bien dit que je l’obtiendrais, ce fric ! »

Une vague, plus grosse que les autres, se brisa aux pieds de Cordélia et une sandale du soir argentée vint rouler sur les galets mouillés. Cordélia se mit à la regarder avec intensité, se forçant à se demander quelle sorte de femme l’avait portée, comment elle avait pu échouer dans la mer, lors de quelle fête, sur quel yacht, elle était tombée par-dessus bord. Ou bien sa propriétaire se trouvait-elle quelque part là-bas, au large – corps svelte et peu vêtu tournoyant dans l’eau ! N’importe quelle pensée, même celle-là, l’aidait à ne pas entendre cette voix discordante qui risquait à tout instant de prononcer des mots fatals impossibles à reprendre ou à oublier.

« Enfant, je fréquentais une école mixte. Tous les gosses formaient des couples. Quand ils ne s’aimaient plus, ils s’envoyaient une lettre de rupture. Je n’en ai jamais reçu. Et pour cause : je n’ai jamais eu de petit ami. À l’époque, je me disais que cela valait la peine d’en recevoir une, si on avait avant profité de l’amitié, ne serait-ce que pendant un trimestre. Je voudrais pouvoir penser de même maintenant. C’est le seul homme qui m’ait jamais désirée. Et je crois savoir pourquoi. On ne peut s’aveugler que jusqu’à un certain point.

Sa femme n'aimait pas faire l'amour, et moi, il pouvait me baiser à l'œil. Oh ! Ne me regardez pas comme ça ! Je sais que vous ne pouvez pas me comprendre. Vous pouvez avoir de l'amour à volonté.

– Ce n'est pas vrai ! s'écria Cordélia avec véhémence. Ce n'est pas vrai pour moi ni pour personne !

– Ah ! Non ? C'était vrai pour Clarissa. Il lui suffisait de regarder un homme. Un seul regard, il n'en fallait pas plus. Toute ma vie, je l'ai vue se servir ainsi de ses yeux. Mais c'est fini. Elle ne le fera plus jamais. Jamais, jamais, jamais. »

L'angoisse de Roma avait quelque chose de contagieux, de fébrile et de moite. Cordélia en sentit les premiers signes dans son propre corps. Elle restait sur les galets, craignant de s'approcher de Roma puisqu'elle refusait tout réconfort physique, tout en hésitant à l'abandonner. Elle était cependant désagréablement consciente qu'Oldfield devait commencer à s'impatisser. Puis Roma dit d'un ton brusque :

« Si vous voulez prendre ce bateau, vous feriez bien de partir.

– Et vous ?

– Ne vous tracassez pas pour moi. Vous pouvez vous enfuir la conscience tranquille. Je ne ferai pas de bêtise. C'est cela l'euphémisme consacré, n'est-ce pas ? Non, j'ai appris ma leçon. Les bêtises, c'est fini, Roma ! Je vais vous dire ce que je deviendrai, si cela vous intéresse. Je toucherai l'argent de Clarissa et m'achèterai un appartement à Londres. Je vendrai la librairie et trouverai un emploi à temps partiel. De temps à autre, je partirai en vacances à l'étranger avec une amie. Nous n'apprécierons pas tellement notre compagnie réciproque, mais ce sera toujours mieux que de voyager seule. Nous nous offrirons de petits plaisirs : une sortie au théâtre, une exposition, un dîner dans un de ces restaurants où l'on ne traite pas les femmes seules en pestiférées. Et, à l'automne, je m'inscrirai à un cours du soir. Je ferai semblant de m'intéresser à la poterie, à l'architecture anglaise du XVIII^e siècle ou à la religion comparée. Et, chaque année, je deviendrai un peu plus maniaque, un peu plus, intolérante avec les jeunes et irritable avec mes amis, un peu plus réactionnaire, un peu plus amère, un peu plus seule et un peu plus morte. »

Cordélia aurait aimé répondre : mais vous mangerez à votre faim. Vous aurez votre propre toit sur la tête. Vous ne mourrez pas de froid. Vous aurez votre force et votre intelligence. N'est-ce pas plus que ce que possèdent les trois quarts de l'humanité ? Vous n'êtes pas, comme sur le tableau victorien, une ramasseuse de coquillages qui attend un mari pour lui donner prestige social et but dans la vie.

L'amour n'est même pas absolument indispensable.

Mais elle savait que se serait aussi vain et insultant que de dire à un aveugle qu'il y avait toujours le coucher du soleil.

Elle se tourna et s'éloigna, laissant Roma à sa contemplation de la mer. Elle avait l'impression de désert. Craignant de la vexer en montrant trop de hâte, Cordélia attendit d'avoir atteint la terrasse pour se mettre à courir.

41

Personne ne parla pendant la traversée. Cordélia était assise à l'avant de la vedette, les yeux fixés sur la côte qui se rapprochait petit à petit. Mrs. Munter et Tolly s'étaient installées l'une près de l'autre, à l'arrière, leurs bagages à leurs pieds. Quand le *Shearwater* accosta enfin, Cordélia attendit qu'elles aient débarqué pour se lever. Elle suivit du regard les deux femmes tandis que, côte à côte, et toujours sans dire un mot, elles gravissaient lentement la rue qui montait vers la gare.

La ville était moins encombrée et moins animée que le vendredi matin, mais elle avait encore cet air légèrement archaïque qui évoquait une vie d'intérieur agréable et ensoleillée. Ce qui lui parut extraordinaire, ce fut de passer inaperçue. Elle s'était plus ou moins attendue à ce que les gens se retournent pour la dévisager et murmurent « Courcy » dans son dos comme si elle était marquée de quelque signe de Caïn. Que c'était bon d'être libérée de Grogan et de ses acolytes, du moins pour quelques heures bénies, de ne plus appartenir à cette troupe craintive de suspects uniquement préoccupés d'eux-mêmes, de n'être plus qu'une jeune femme ordinaire marchant dans une rue ordinaire, anonyme parmi les gens qui faisaient leurs courses, les derniers vacanciers et les employés qui retournaient en hâte à leurs bureaux après un déjeuner prolongé ! Elle perdit quelques minutes dans une pharmacie à jolie façade Régence à s'acheter un rouge à lèvres dont elle n'avait pas besoin, passant plus de temps qu'elle ne l'aurait fait d'habitude à le choisir. C'était un petit geste d'espoir et de confiance, un hommage à la normalité. Elle ne vit ou n'entendit aucune mention de la mort de Clarissa, à part quelques affiches publicitaires de quotidiens qui annonçaient : « *Une actrice assassinée dans l'île de Courcy.* » Ces mots n'étaient même pas imprimés, mais écrits à la main sous le nom du journal. Elle en acheta un au kiosque et trouva un bref compte rendu à la troisième page. La police n'avait laissé filtrer que peu d'informations et comme Ambrose avait refusé de recevoir les journalistes, ils avaient manifestement

exprimé leur frustration en réduisant leur article à trois fois rien. Cordélia se demanda si, en fin de compte, la décision du châtelain s'avérerait sage. Elle apprit par le marchand de journaux qu'il n'y avait plus qu'un journal local, le *Speymouth Chronicle*. Il paraissait deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Le bureau du journal était situé à l'extrémité nord de l'Esplanade. Cordélia le trouva sans difficulté. C'était une maison individuelle blanche, transformée à usage commercial, avec deux grandes fenêtres ; sur l'une d'elles étaient peints les mots « Speymouth Chronicle », sur l'autre s'étaient posées des photos de presse. L'ancien jardin sur rue était devenu un parking où stationnaient une demi-douzaine de voitures et une camionnette de livraison. À l'intérieur, elle trouva une fille blonde, à peu près de son âge, qui trônait à un bureau de réception et s'occupait en même temps d'un petit standard téléphonique. Assis à une table sur le côté, un homme de soixante ans environ triait des photos.

Pour l'instant, elle avait encore de la chance. Elle avait craint que les anciens numéros du journal ne fussent conservés ailleurs ou difficilement accessibles au public. Mais quand elle eut expliqué à la jeune fille qu'elle faisait une recherche sur le théâtre de province et souhaitait pouvoir consulter les critiques concernant Clarissa Lisle dans *The Deep Blue Sea*, on ne lui posa pas de questions et elle n'eut aucun mal à obtenir ce qu'elle voulait. La jeune fille pria son compagnon de surveiller le bureau et, sans se préoccuper d'un voyant qui venait de s'allumer sur le standard, elle conduisit Cordélia par une porte à double battant, puis par un escalier raide et obscur, dans le sous-sol. Là, elle ouvrit la porte d'une petite pièce. Une odeur de vieux papier journal moisi leur monta aux narines. Cordélia vit que les archives étaient conservées dans des classeurs à ressort rangés par ordre chronologique sur des étagères métalliques. Au milieu de la pièce, il y avait une longue table sur tréteaux. La jeune fille tourna le commutateur et la lumière crue de deux tubes fluorescents éclaira les lieux.

« Ils sont tous là, dit-elle, à partir de 1860. Vous ne pouvez rien emporter ni écrire sur les journaux. Surtout, ne vous éclipsez pas sans me prévenir. Je dois refermer la pièce quand vous en aurez terminé. D'accord ? À tout à l'heure. »

Cordélia se mit au travail avec méthode. Speymouth était une petite ville et il était peu probable qu'elle possédât une troupe de théâtre permanente. Clarissa avait donc presque certainement dû se produire avec une compagnie temporaire engagée pour la saison d'été, vraisemblablement entre mai et septembre. En conséquence, il fallait commencer les recherches dans cette période. Cordélia ne trouva aucune mention de la pièce de Rattigan dans les archives du mois de

mai, mais elle remarqua que la compagnie établie dans le vieux théâtre pour cet été-là présentait chaque nouvelle pièce un lundi et la jouait ensuite pendant deux semaines. Les comptes rendus paraissaient dans l'édition du mardi à la page consacrée aux arts, donc avec une louable célérité pour un petit quotidien de province. On pouvait supposer que le critique téléphonait son article du théâtre même. La première mention de *The Deep Blue Sea* parut début juin dans une publicité annonçant que Miss Clarissa Lisle en serait l'actrice vedette pendant les deux semaines commençant le 18 juillet. Cordélia calcula que la critique avait dû paraître à la page des arts, invariablement page neuf, dans l'édition du 19 juillet. Elle transporta le lourd volume relié contenant les numéros de juillet à septembre jusque sur la table et trouva le journal en question. Il était plus épais que l'édition normale : il comptait dix-huit pages au lieu des seize habituelles. La raison en était évidente dès la première page. La reine et le duc d'Edimbourg s'étaient rendus dans la ville le samedi précédent, à l'occasion de leur tour des provinces pour l'année du Jubilé, et l'édition du mardi avait été la première à sortir après leur passage. Cela avait été un grand jour pour Speymouth. C'était la première visite royale depuis 1843 et le *Chronicle* avait couvert l'événement en détail. L'article de la première page mentionnait que des photos supplémentaires figuraient en page dix. Cette précision lui rappela soudain quelque chose. Elle était à peu près sûre à présent que c'était un texte et non une photo qui occupait le verso de l'article qu'elle avait vu.

Alors que le succès semblait proche, elle perdit soudain confiance. Que trouverait-elle sinon le compte rendu, par un journaliste de province, de la reprise d'une pièce de théâtre dont presque personne à Speymouth ne devait plus se souvenir ? Clarissa avait laissé entendre que l'article était important pour elle, assez en tout cas pour qu'elle le conservât dans le tiroir secret de son coffret à bijoux. Mais, avec Clarissa, cela pouvait vouloir tout dire. Peut-être avait-elle aimé le texte, rencontré le critique et pris plaisir à vivre une nouvelle aventure amoureuse, brève, mais satisfaisante. La coupure n'avait peut-être eu que cette simple valeur sentimentale ? Quel rapport aurait-elle bien pu avoir avec sa mort ?

Et puis elle s'aperçut que la feuille qu'elle cherchait manquait. Elle vérifia deux fois. Elle eut beau tourner les pages du journal avec le plus grand soin, il n'y avait aucune trace des pages neuf et dix. Elle plia la masse de papier en arrière, à l'endroit où les journaux étaient coincés dans la reliure. Dans la marge de la page onze, il lui sembla distinguer une fine trace comme si le papier avait été éraflé par une lame de couteau ou de rasoir. Elle sortit sa loupe et la fit glisser le long de la reliure. À présent, elle voyait nettement la marque

révélatrice qui, à certains endroits, avait même traversé le papier et montrait où la feuille manquante avait été coupée. Elle put aussi retrouver quelques fibres de papier là où le bord de la page neuf était encore pris dans la reliure. De toute évidence, quelqu'un était passé par là avant elle.

La jeune fille dans l'entrée s'occupait à présent d'une cliente qui demanda, sans d'ailleurs manifester le moindre chagrin, comment faire insérer une notice nécrologique et quel serait le supplément à payer si elle voulait y ajouter un joli poème. Elle sortit de son sac un cahier d'écolier et montra quelques lignes écrites d'une écriture ronde et appliquée. Toujours curieuse des singularités de ses semblables, Cordélia se rapprocha discrètement et parvint à déchiffrer ces mots :

« Les murs avaient l'éclat des perles. Saint Pierre murmura tout bas :
Que le portail d'or s'entrouvre,
Et qu'entre ce brave Joe. »

La jeune fille accepta ce texte d'une théologie plus que douteuse avec une indifférence qui faisait penser qu'elle en avait vu d'autres du même genre. Elle passa les trois minutes suivantes à expliquer quel serait le coût approximatif de l'annonce si celle-ci était encadrée et surmontée d'une croix portant une couronne de fleurs. La consultation était ponctuée de longs silences pensifs tandis que les deux femmes examinaient ensemble les modèles de dessins disponibles. Dix minutes plus tard, tout était réglé et la jeune fille put porter son attention sur Cordélia.

« J'ai bien trouvé le journal que je cherchais, dit celle-ci, mais la page qui m'intéresse manque. Quelqu'un l'a découpée.

- C'est impossible. Ce n'est pas permis. Ce sont les archives.
- C'est pourtant ainsi. En existe-t-il un autre exemplaire ?
- Il faut que j'en parle à Mr. Hasking. On ne peut pas continuer à découper nos archives. Mr. Hasking en sera malade.
- Je vous crois. Mais j'ai vraiment besoin de voir cette page d'urgence. C'est la page neuf de l'édition du 19 juillet 1977. Avez-vous d'autres vieux numéros que je pourrais consulter ?

- Pas ici. Le directeur en a peut-être une collection à Londres. Découper les archives ! Mr. Hasking fait grand cas de ces vieux journaux. C'est de l'histoire, dit-il toujours.

- Vous rappelez-vous qui a été la dernière personne à demander à les voir ?

- Il y a eu une dame blonde de Londres le mois dernier. Elle disait écrire un livre sur les estacades. On a fait sauter celle de Speymouth en 1939 pour empêcher les Allemands de débarquer, et ensuite la

municipalité n'a pas eu assez d'argent pour la reconstruire. C'est pour cela qu'elle est si courte. Elle disait aussi qu'il y avait une salle de concert au bout, du temps de son enfance, et que des artistes de Londres venaient s'y produire pendant l'été. Elle était très calée en matière de jetées. »

Un détective privé mieux équipé ou plus efficace aurait eu sur lui des photos de la victime et des suspects pour permettre l'identification, se dit Cordélia. Il aurait été utile de savoir si la dame blonde, spécialiste des estacades ressemblait à Clarissa ou à Roma. Tolly, à moins qu'elle ne se fût déguisée, ce qui aurait été une ruse inutilement théâtrale, était hors de cause. Elle se demanda si Bernie, préparé à une éventualité de ce genre, aurait pensé à photographier les invités du château. Elle-même n'avait pas jugé possible ou utile une entreprise aussi délicate. Mais elle avait toujours son Polaroid dans sa trousse, dans l'île. Peut-être cela valait-il la peine d'essayer. Elle pourrait revenir demain.

« La dame des jetées a-t-elle été la seule personne à consulter les archives récemment ? demanda-t-elle.

– Oui, depuis que je travaille ici. Mais cela ne fait que deux mois que je suis à la réception. Sally aurait pu vous renseigner sur ce qui s'est passé avant mon arrivée, mais elle nous a quittés pour se marier. Et puis je ne suis pas toujours à cette table. Quelqu'un aurait pu venir quand j'étais dans le bureau, et Albert à ma place.

– Est-il ici ?

La jeune fille la regarda, l'air stupéfait :

« Albert ? Bien sûr que non ! Il n'est jamais là le lundi. »

Prise d'une suspicion soudaine, elle dévisagea Cordélia.

« Pourquoi voulez-vous savoir qui d'autre est venu ici ? Je croyais que tout ce que vous vouliez, c'était voir cette édition ?

– C'est vrai. Mais je me demande qui a bien pu découper cette page. Comme vous l'avez dit, ce sont des archives importantes et je ne voudrais pas qu'on pense que c'est moi. Êtes-vous bien sûre qu'il n'y a pas d'autre exemplaire ailleurs, en ville ?

Sans se retourner, l'homme qui était toujours en train d'arranger de nouvelles photos pour la vitrine avec une méticulosité et une recherche d'effet artistique qui laissaient présager qu'il y passerait le reste de la journée, intervint :

« Vous avez dit le 19 juillet 1977 ? C'était trois jours après la visite de la reine. Vous pourriez essayer Lucy Costello. Cela fait cinquante ans qu'elle collectionne des coupures de presse sur la famille royale. Il est peu probable qu'elle n'ait rien sur ces festivités.

– Mais Lucy Costello est morte, Mr. Lambert ! s'écria la jeune fille. Nous avons eu un entrefilet à son sujet, le lendemain de son enterrement. On y mentionnait aussi sa collection. C'était il y a trois mois. »

Mr. Lambert se retourna, caricaturant une patiente résignation.

« Je sais bien que Lucy Costello est morte ! Nous savons tous ici qu'elle est morte. Je n'ai jamais dit le contraire. Seulement elle a une sœur, n'est-ce pas ? Pour autant que je sache, Miss Emmeline est toujours en vie. Elle aura sûrement gardé les albums de coupures de presse. Je doute qu'elle les ait jetés. On a peut-être enterré Miss Lucy, mais je ne crois pas qu'on ait enterré ses papiers avec elle. J'ai dit d'essayer de ce côté-là. Je n'ai pas dit d'aller la voir. »

Cordélia demanda comment elle pourrait trouver Miss Emmeline. Mr. Lambert se tourna de nouveau vers ses photos et répondit d'un ton bourru, comme s'il regrettait sa loquacité :

« Windsor Cottage, dans Benison Row. En haut de High Street, deuxième rue à gauche. Vous ne pouvez pas vous tromper.

– Est-ce loin ? Je veux dire : est-ce que je devrais prendre un autobus ?

– Vous auriez de la chance d'en trouver un. C'est la mort d'attendre ce 12. Vous en aurez pour dix minutes à pied tout au plus. Aucun problème pour une jeunesse comme vous. »

Il choisit une photo d'un monsieur rondouillard portant une chaîne de maire, dont le regard en coin, chargé d'une bonhomie lubrique, donnait à penser que le banquet officiel avait largement répondu à son attente. Il la plaça soigneusement à côté du cliché d'une pin-up aux formes généreuses, de telle façon que les yeux du monsieur semblaient plonger dans le décolleté de la belle. Cordélia se dit qu'il y avait là quelqu'un qui aimait son travail. Elle le remercia, ainsi que la jeune fille pour leur aide, et partit à la recherche de Miss Emmeline Costello.

Mr. Lambert ne s'était pas trompé. En marchant vite, il y avait vraiment dix minutes, à peu de chose près, jusqu'à Benison Row. Cordélia se retrouva dans une rue étroite et sinueuse, bordée de maisons victoriennes qui surplombaient la ville. Si elles avaient toutes un air de famille agréable à regarder – de par leur architecture et leur situation en hauteur -, chacune de ces villas avait su pourtant

préserver son originalité. Certaines possédaient des baies vitrées, d'autres étaient garnies de jardinières en bois d'où s'échappait une profusion de lierres et de géraniums multicolores. Les deux dernières maisons, elles, étaient ornées de lauriers plantés dans des bacs peints, de part et d'autre de leur porte d'entrée laquée. Devant chaque demeure, il y avait un jardinet séparé de la rue par des grilles de fer forgé, qui avaient été épargnées lors des réquisitions de vieux métaux, pendant la dernière guerre, probablement grâce à leurs volutes délicates. Cordélia se rendit compte qu'elle n'avait encore jamais vu de rangées de maisons avec leurs grilles intactes. Celles-ci donnaient à la rue si typiquement anglaise par son charme et ses proportions réduites une touche d'originalité séduisante, mais étrange. Les petits jardins éclataient de couleurs, les rouges profonds et chauds de l'automne semblaient monter à l'assaut des grilles. Bien que la saison fût avancée, l'air embaumait la lavande et le romarin. Il n'y avait ni voitures garées le long des trottoirs, ni gaz d'échappement pour vous saisir à la gorge. Après la confusion et les relents chauds de High Street, pénétrer dans Benison Row, c'était retrouver un peu de la simplicité confortable d'un autre âge.

Windsor Cottage était la quatrième maison sur la gauche en descendant la rue. Son jardin était plus sobre que les autres : un carré parfait de pelouse impeccable bordé de rosiers. Le heurtoir de bronze en forme de poisson brillait de toutes ses écailles. Cordélia sonna et attendit. Mais elle ne perçut aucun bruit de pas. Elle sonna à nouveau, plus longuement cette fois. Seul le silence lui répondit. Elle en conclut avec une certaine frustration que la propriétaire était absente. Peut-être avait-elle fait preuve d'un optimisme un peu bête en pensant que Miss Costello serait chez elle à l'attendre, simplement parce qu'elle, Cordélia, désirait la voir. Ce contretemps la tourmenta et la remplit d'impatience. Elle était de plus en plus convaincue que la coupure de presse manquante constituait un élément essentiel et qu'il n'y avait que dans cette jolie petite résidence qu'elle avait une chance de mettre la main dessus.

La perspective de devoir retourner dans l'île sans avoir pu explorer cette piste, sans avoir pu satisfaire sa curiosité, la consternait. Elle se mit à faire les cent pas le long des grilles, se demandant combien de temps elle devrait attendre Miss Costello au cas où elle reviendrait chez elle après avoir fait quelque course – à moins qu'elle n'ait fermé la maison et ne soit partie en vacances. Elle s'aperçut alors que les vantaux supérieurs des deux fenêtres du haut étaient ouverts et elle reprit courage. Une dame d'un certain âge sortit de la maison voisine et scruta la rue comme si elle attendait quelqu'un. Elle était sur le point de refermer sa porte quand Cordélia se précipita :

« Excusez-moi. J'espérais trouver Miss Costello. Savez-vous si elle sera là cet après-midi ? »

– Elle doit être allée à la laverie automatique, répondit aimablement la dame. Elle fait toujours sa lessive le lundi après-midi. Elle ne devrait pas tarder, à moins qu'elle ne décide de prendre le thé en ville. »

Cordélia la remercia. La porte se referma et la petite rue retomba dans son silence. Cordélia s'appuya à la grille et s'efforça de rester patiente.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Moins de dix minutes plus tard, elle vit apparaître une curieuse silhouette, au coin de Benison Row. Elle comprit tout de suite qu'il s'agissait de Miss Emmeline Costello. C'était une personne âgée et elle traînait derrière elle un caddie recouvert d'une toile d'où dépassait un paquet enveloppé de plastique. Elle marchait lentement, mais très droite : sa mince silhouette disparaissait sous une capote militaire kaki tellement longue qu'elle touchait presque le sol. Son visage menu était plissé comme une vieille pomme ratatinée et paraissait encore plus petit à cause d'une écharpe à rayures blanches et rouges posée sur sa tête et nouée sous le menton. Un bonnet rouge en tricot, orné d'un pompon, complétait l'ensemble. Si elle avait besoin d'une telle quantité de vêtements par une chaude journée de septembre, comment pouvait-elle bien s'habiller en hiver ? se demanda Cordélia. À l'approche de la vieille dame, elle ouvrit la porte du jardin devant elle et se présenta.

« Mr. Lambert du *Speymouth Chronicle* m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider. Je cherche un article paru dans un ancien numéro du journal daté du 19 juillet 1977. Cela vous ennuerait-il beaucoup de me permettre de parcourir la collection de votre sœur ? Je ne vous dérangerai pas. C'est très important. J'ai essayé les archives du journal, mais la page qui m'intéresse manque. »

Si Miss Costello offrait au monde une apparence d'excentricité presque déroutante, ses yeux, en revanche, quand elle dévisagea Cordélia, étaient vifs, brillants comme des perles et manifestement habitués à juger les gens. Quand elle parla, ce fut d'un ton clair, distingué et plein d'autorité qui indiqua immédiatement et sans erreur possible la place exacte qu'elle occupait dans la hiérarchie complexe du système de classes anglais.

« Quand vous aurez quatre-vingt-cinq ans, mon enfant, n'allez surtout pas habiter en haut d'une colline. Nous ferions bien d'entrer et de boire une tasse de thé. »

C'était d'une voix toute semblable que l'avait accueillie la mère supérieure quand, fatiguée et pleine d'appréhension, elle était arrivée

au couvent de l'Enfant Jésus.

Elle suivit Miss Costello à l'intérieur de la maison. Il était clair qu'elle ne réglerait pas son affaire rapidement et, en tant qu'obligée, elle pouvait difficilement bousculer son hôtesse. Elle fut introduite dans le salon, puis Miss Costello la quitta quelques instants pour se débarrasser de plusieurs couches de vêtements et préparer le thé. La pièce était agréable. Les vieux meubles, qui provenaient sans doute d'une maison familiale plus grande, avaient été choisis en fonction des proportions du lieu. Les murs disparaissaient presque entièrement sous de petits portraits de famille, des aquarelles et autres miniatures. Loin de donner une impression de désordre, l'ensemble avait l'air d'avoir été agencé avec soin. Un buffet d'acajou incrusté de palissandre contenait quelques belles pièces de porcelaine et, sur la cheminée, une pendule ancienne égrenait les heures. Quand Miss Costello réapparut, poussant une table roulante, Cordélia remarqua que le service à thé était du Worcester vert et la théière, en argent. Miss Maudsley se serait sentie tout à fait à l'aise dans ce genre de situation.

Tout en dégustant son thé – de l'Earl Grey – dans son élégante tasse évasée, Cordélia fut soudain prise d'une irrésistible envie de se confier. Bien entendu, elle ne pouvait pas dire à Miss Costello qui elle était, ni ce qu'elle cherchait vraiment à savoir. Dans la pièce paisible, elle se sentait entourée d'une chaude sécurité, c'était un répit reconfortant après l'horreur de la mort de Clarissa, un palliatif à ses peurs et à sa solitude. Elle voulait raconter à son hôtesse qu'elle venait de l'île, entendre une voix humaine pleine de sympathie lui dire à quel point cela avait dû être effrayant – la voix rassurante d'une personne âgée lui affirmant, avec les inflexions si familières de la révérende mère, que tout irait bien maintenant.

« Il y a eu un meurtre dans l'île de Courcy, dit-elle. L'actrice Clarissa Lisle a été assassinée. Mais je suppose que vous le savez déjà. Et maintenant, le domestique de Mr. Gorringer s'est noyé,

– J'ai appris la mort de Miss Lisle. L'île a un passé tragique et je crains que ce ne soient pas les dernières morts violentes. Mais je n'ai pas lu les comptes rendus des journaux et, vous pouvez le constater vous-même, nous n'avons pas de télévision. Comme ma pauvre sœur avait l'habitude de dire : de nos jours, il y a beaucoup d'horreur dans ce monde, beaucoup de haine, mais au moins nous ne sommes pas obligées de les introduire dans notre salon. À quatre-vingt-cinq ans, ma chère, on a le droit de rejeter ce qu'on trouve désagréable. »

Non, elle ne tirerait aucun réconfort de cette atmosphère de paix, séduisante mais irréelle. Cordélia eut honte de sa faiblesse momentanée. Tout comme Ambrose, Miss Costello s'était bâtie avec soin une citadelle privée, moins grandiose, moins isolée, moins

sybaritique, mais tout aussi fermée et inviolée.

Ni l'excitation ni l'impatience n'avaient coupé l'appétit à Cordélia. Elle aurait volontiers mangé davantage que les deux minces tartines beurrées qu'on lui offrait, d'autant plus que l'indigence de ce repas n'avait aucun rapport avec sa durée. C'était étonnant de voir Miss Costello mettre si longtemps à avaler deux tasses de thé et grignoter sa part du goûter. Elle ne fut pas mécontente quand il se termina enfin.

« Les coupures de presse de ma défunte sœur sont en haut, dans sa chambre. Lucy était une fervente monarchiste, dit la vieille dame, d'un ton où Cordélia crut déceler une nuance de mépris indulgent. Elle était au courant de presque tous les faits et événements royaux des cinquante dernières années. Bien entendu, elle s'intéressait surtout à la maison de Saxe-Cobourg-Gotha. Si vous permettez, je vous laisserai chercher seule. Il est peu probable que je puisse vous être utile. Mais n'hésitez pas à m'appeler si vous croyez que je peux vous aider. »

C'était intéressant, mais pas tellement étonnant, pensa Cordélia, que Miss Costello ne se fût pas donné la peine de lui demander ce qu'elle cherchait. Peut-être considérait-elle une question de ce genre comme l'expression d'une curiosité vulgaire ou bien, ce qui était plus probable, redoutait-elle une intrusion supplémentaire de choses désagréables dans sa vie bien ordonnée.

Elle emmena Cordélia dans la chambre à coucher qui donnait sur la rue. L'obsession de Miss Lucy sautait tout de suite aux yeux. Les murs étaient presque entièrement tapissés de photographies de membres de la famille royale, et certaines portaient de grandes signatures illisibles. Sur une longue étagère au-dessus du lit était alignée toute une collection de tasses du Couronnement, et quantité d'autres souvenirs étaient exposés dans une vitrine : théières, tasses, soucoupes et verres taillés, tous dûment armoriés et décorés. Enfin, dans la bibliothèque qui garnissait tout le mur du fond, étaient rangés d'innombrables albums : la fameuse collection d'extraits de presse.

Au dos de chaque volume figurait une date et Cordélia trouva sans difficulté celui du mois de juillet 1977. Les photographes de la presse locale avaient fait honneur à la grande célébration de Speymouth. Aucun aspect de la visite royale n'avait été négligé. Il y avait des photos de l'arrivée des hôtes royaux, du maire avec sa chaîne, de son épouse faisant la révérence, d'enfants agitant de petits drapeaux britanniques, de la reine souriante assise dans la limousine, la main levée en un caractéristique salut royal, le duc d'Edimbourg à ses côtés. Cependant, Cordélia ne trouva aucune coupure correspondant par sa forme et ses dimensions au document recherché tel qu'elle se le rappelait. Elle resta un moment immobile, l'album ouvert devant elle, presque malade de déception. Tous ces visages souriants, pleins d'une

aimable fatuité semblaient se moquer de sa déconvenue. Ses chances avaient été minimes, mais elle constata avec dépit qu'elle avait beaucoup espéré de cette démarche. Mais tout n'était pas perdu. Elle vit soudain, empilées sur l'étagère inférieure, plusieurs grosses enveloppes où Miss Lucy avait tracé, de son écriture bien droite, un numéro d'année. Elle ouvrit celle du dessus et découvrit qu'elle contenait également des coupures de presse. Ce devaient être soit des doubles envoyés par des amis désireux de l'aider à compléter sa collection, soit des coupures qu'elle n'avait pas jugées dignes de ses albums, sans avoir pu se résoudre à les détruire. L'enveloppe portant la date 1977 était plus volumineuse que les autres, comme il convenait à une année de Jubilé. Elle sortit toutes les coupures et les éparpilla autour d'elle.

Elle trouva presque tout de suite ce qu'elle cherchait : elle reconnut la forme allongée de l'article, le titre (« *Clarissa Lisle triomphe dans une reprise d'une pièce de Rattigan* »). La troisième colonne était coupée au milieu. Cordélia retourna le papier. Elle ne savait pas très bien ce qu'elle avait espéré y trouver, mais, tout d'abord, elle fut déçue. Tout le verso était occupé par une photo de presse tout à fait quelconque. Elle avait été prise de l'autre côté de l'Esplanade et représentait le trottoir d'en face plein de spectateurs souriants. Des enfants étaient accroupis au bord de la chaussée, prêts à agiter leurs drapeaux tandis que leurs aînés, plus audacieux, étaient perchés sur des rebords de fenêtre ou accrochés à des réverbères. À l'arrière-plan, deux solides matrones coiffées de chapeaux aux couleurs britanniques se tenaient debout sur les marches d'une maison, agrippées aux perches d'un calicot fatigué portant ces mots : « *Bienvenue à Speymouth.* » Les visiteurs royaux n'étaient pas encore arrivés et la photo montrait l'attente joyeuse de la foule. La première et futile pensée de Cordélia fut de se demander pour quelle raison Miss Lucy Costello avait rejeté cet extrait. Comme elle avait dû disposer d'un choix énorme de documents, elle avait certainement privilégié ceux où l'on voyait vraiment la reine. Mais quel intérêt Clarissa Lisle avait-elle pu trouver à cette photo médiocre, à ce témoignage de patriotisme local ? Cordélia l'examina de plus près et, soudain, elle sursauta. Sur la droite de la photo, on distinguait la silhouette un peu floue d'un homme. Il s'apprêtait à traverser la rue, avec l'intention manifeste d'aller régler quelque affaire personnelle, indifférent à toute cette excitation autour de lui, les yeux fixés sur un point situé au-delà de l'appareil de photo. Il n'y avait aucun doute possible : cet homme, c'était Ambrose Gorringe.

Ambrose à Speymouth en juillet 1977 ! Au beau milieu de son année d'exil volontaire pour raison fiscale ! Il aurait dû rester à l'étranger pour toute la durée de cette année-là. Elle se rappelait avoir

lu quelque part qu'une seule visite en Angleterre, même très brève, suffisait pour invalider le statut de non-résident. Par conséquent, s'il était revenu en cachette – comme cette photo semblait le prouver – n'était-il pas redevable de tout l'impôt qu'il avait cherché à éviter ? Une belle somme, qu'il avait dû dépenser pour la restauration du château, l'acquisition de ses tableaux et porcelaines et l'embellissement de son île. Elle devrait aller trouver un expert pour se renseigner. Il y avait bien des avocats à Speymouth. Elle pouvait en consulter un, poser des questions générales sur les lois fiscales, sans donner de précisions. Mais il fallait qu'elle sache et il lui restait peu de temps. Elle consulta sa montre. Il était déjà cinq heures moins dix. La vedette l'attendrait à six heures. Elle voulait pourtant vérifier à tout prix son hypothèse avant de retourner dans l'île.

Cordélia ramassa les coupures de presse qui ne l'intéressaient pas et les remit dans l'enveloppe, puis elle descendit l'escalier pour rejoindre Miss Costello, tout en réfléchissant à ce qu'elle venait de découvrir. Si Clarissa s'était rendu compte des implications de cette photo de presse, comment expliquer que personne d'autre n'y avait pensé ? Par ailleurs, qui, à part elle, aurait pu faire le rapprochement ? En 1977, Ambrose n'avait encore jamais habité l'île. Sans doute n'y venait-il que rarement ; il y avait peu de chances pour que son visage fût familier aux gens du pays. Ceux qui le connaissaient le mieux vivaient à Londres et ne devaient guère avoir l'occasion de tomber sur le *Speymouth Chronicle*. De plus, il avait écrit son roman à succès sous un pseudonyme. Même si quelqu'un du pays l'avait reconnu sur la photo, il n'aurait certainement pas établi le lien avec À. K. Ambrose, l'auteur d'*Autopsie*, qui était censé séjourner à l'étranger pour échapper au fisc – ce n'était pas le genre de choses qu'on allait crier sur les toits. Non, il avait fallu un extraordinaire coup de malchance pour que Clarissa soit venue jouer à Speymouth cette semaine-là et qu'en plus, elle ait voulu lire cette critique. Puis elle avait monnayé son silence. Bien sûr, elle l'avait sans doute fait avec subtilité ; son chantage n'avait certainement rien eu de vulgaire ni de trop flagrant. Elle avait dû poser ses conditions avec charme, et même, avec une nuance de regret amusé. Mais elle avait fixé son prix et Ambrose avait payé. Beaucoup de choses devenaient soudain compréhensibles : pourquoi il avait permis aux acteurs de déranger sa vie, pourquoi Clarissa avait fait usage du château comme si elle en était la propriétaire. Mais tout cela, se dit Cordélia, ne prouvait pas qu'Ambrose était l'assassin ; cela prouvait seulement qu'il avait eu un motif.

Plus tard, elle s'étonna de n'avoir à aucun moment envisagé d'apporter immédiatement la coupure de presse à la police. Elle voulait d'abord obtenir une confirmation juridique de certains points, puis affronter Ambrose. C'était comme si cette enquête criminelle

n'avait rien à voir avec la police. C'était une affaire entre elle et Sir George qui l'avait engagée, ou encore, entre elle et cette femme qu'elle n'avait pas réussi à protéger. Elle se rappela la voix mâle et arrogante de l'inspecteur principal Grogan :

« Vous pourriez être trop futée pour que cela vous réussisse. Vous n'êtes pas là pour résoudre cette affaire. Ça, c'est mon boulot. »

Elle retrouva Miss Costello dans une petite cuisine, à l'arrière de la maison, en train de plier du linge pour le repasser. La vieille dame ne vit aucune objection à ce que Cordélia emportât la coupure de presse et ne se donna même pas la peine de la regarder ni de détacher son attention de ses taies d'oreiller. Cordélia lui demanda si elle pouvait lui recommander un cabinet d'avocat dans la ville. Miss Costello leva très brièvement vers elle ses yeux perspicaces, mais elle ne posa pas de questions. L'accompagnant jusqu'à la porte, elle dit simplement :

« Mon propre conseil juridique est établi à Londres, mais j'ai entendu dire que le cabinet Blake, Franton et Fairbrother est digne de confiance. Vous les trouverez sur l'Esplanade, à une cinquantaine de mètres à gauche de la statue de la reine Victoria. Vous feriez bien de vous dépêcher. À Speymouth, toute activité, qu'elle soit professionnelle ou autre, cesse généralement à cinq heures. »

43

Miss Costello avait raison. Quand Cordélia arriva tout essoufflée devant la porte de MM. Blake, Franton et Fairbrother, elle la trouva fermée aux clients pour le reste de la journée. Les pièces du bas n'étaient plus éclairées. Il y avait bien de la lumière au premier étage, mais une plaque à côté de la porte indiquait que cette partie de la maison constituait un logement séparé. De toute façon, elle pouvait difficilement déranger un avocat inconnu à son domicile privé pour le consulter au sujet d'une affaire qui, à première vue, ne semblait guère urgente. Peut-être y avait-il un autre cabinet d'avocat ouvert jusqu'à six heures ? Mais comment le trouver ? Elle pouvait avoir recours aux pages jaunes de l'annuaire si les Postes et Téléphones offraient ce service en province. Mais elle eut honte de découvrir qu'en bonne londonienne, elle ignorait si c'était le cas. Et, même si elle réussissait à mettre la main sur un tel annuaire, et donc sur la liste des avocats du coin, elle aurait des difficultés à les trouver sans un plan de la ville. Elle semblait s'être engagée dans cette aventure singulièrement mal équipée. Alors qu'elle se tenait là, indécise, un jeune homme chargé

d'un carton plein de légumes s'approcha et appuya sur le bouton de sonnette de l'appartement.

« Ils sont fermés, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, comme vous voyez. J'avais besoin de consulter rapidement un avocat. C'est assez urgent.

– C'est toujours comme ça avec les avocats. Quand vous avez besoin d'eux, c'est presque toujours urgent. Vous pourriez essayer Beswick. Son bureau est dans Gentleman's Walk. Descendez cette rue sur une trentaine de mètres, puis tournez à gauche. Le cabinet se trouve à peu près au milieu, sur la droite. »

Cordélia le remercia et partit en courant. Elle trouva Gentleman's Walk sans difficulté : c'était une rue pavée bordée d'élégantes maisons du début du XVIII^e siècle. Une plaque de cuivre astiquée au point d'être devenue presque illisible portait le nom de James Beswick, avocat. Cordélia constata avec soulagement que de la lumière brillait encore derrière le verre dépoli de la porte et que celle-ci s'ouvrait sous la poussée de sa main.

Elle se trouva en face d'une femme corpulente d'apparence peu soignée, assise à un bureau. Cette personne portait d'immenses lunettes à monture rouge vif et un ensemble très cintré en une cretonne imprimée aux couleurs criardes dont le motif – de grosses roses entrelacées de feuilles de vigne – lui donnait l'air d'un canapé récemment refait à neuf.

« Désolée, dit-elle, le cabinet est fermé. Passez ou appelez demain à partir de dix heures.

– Mais la porte était ouverte.

– Matériellement oui, mais réellement non. J'aurais dû la fermer il y a cinq minutes.

– Mais puisque je suis là... C'est très urgent. Je vous promets que je n'en aurai que pour quelques minutes. »

Venant de l'étage au-dessus, une voix demanda :

« Qui est-ce, Miss Magnus ?

– Une cliente. Une jeune fille. Elle dit que c'est urgent.

– Est-ce qu'elle est jolie ? »

Miss Magnus fit glisser ses lunettes jusqu'au bout de son nez et dévisagea Cordélia par-dessus la monture. Elle cria à l'adresse de la personne du haut :

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Elle est propre, elle n'a pas l'air d'avoir bu et dit que c'est urgent. En plus, elle est là.

– Faites-la monter. »

Des pas s'éloignèrent. Soudain assaillie de doutes, Cordélia demanda :

« Il est avocat, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il est bien ? »

– Oh ! Oui, il est avocat. Et personne n'a encore jamais dit qu'il n'était pas un bon avocat. »

L'accent mis sur le dernier mot semblait plein de menaces. Miss Magnus lui indiqua l'escalier.

« Vous l'avez entendu. C'est au premier, à gauche. Il est en train de donner à manger à ses poissons tropicaux. »

L'homme qui se tourna vers Cordélia était grand et dégingandé. Il avait un visage maigre et ridé, mais plein d'humour, et portait au bout d'un long nez des lunettes demi-lune. Il saupoudrait l'eau d'un immense aquarium de nourriture spéciale pour poissons, il la prélevait par petites pincées et la distribuait en un dessin compliqué. Dans un tournoiement de tons rouges et bleus vifs, les poissons se jetaient sur la manne. Mr. Beswick lui montra du doigt un des poissons qui venait de jaillir à la surface tel un éclair de bronze poli.

« Regardez celui-là. N'est-il pas superbe ? C'est un tétra lumineux, un spécimen très cher qui nous vient de la Guyane britannique. Mais peut-être préférez-vous le tétra joyau. Le voilà qui se cache sous les coquillages.

– Il est très beau, en effet, mais je n'aime pas beaucoup voir des poissons tropicaux dans des aquariums.

– Qu'est-ce qui vous dérange ? Les poissons, les aquariums ou la conjonction des deux ? Je vous assure qu'ils sont parfaitement heureux. C'est en tout cas ce qu'on prétend. Leur petit univers a été conçu esthétiquement et scientifiquement pour leur bien-être et ils sont nourris régulièrement. Ils ne sèment ni ne récoltent. Ah ! voici une autre merveille ! Regardez cet éclat or et vert.

– J'aurais besoin de certains renseignements urgents. Cela ne me concerne pas directement. C'est une information d'ordre général. Vous donnez bien ce genre de conseils, n'est-ce pas ?

– D'habitude non. Je ne crois pas que ce soit très sage. Les avocats sont un peu comme des médecins. On ne peut pas faire de généralisation ni traiter de cas hypothétiques. Chaque situation est particulière. On doit connaître l'ensemble des circonstances pour pouvoir être utile. Voilà une analogie intéressante à y bien réfléchir, et je la pousserai même plus loin. Si votre médecin vous dit de partir immédiatement à l'étranger, vous pouvez toujours transiger et aller prendre le soleil dans une station balnéaire anglaise. Mais, si c'est votre avocat qui vous le recommande, vous avez intérêt à filer tout de suite à Heathrow. J'espère que vous ne vous trouvez pas dans une

situation aussi précaire.

– Non, mais la raison de ma visite n'est pas sans rapport avec les voyages à l'étranger. J'aimerais en savoir plus sur l'évasion fiscale.

– Voulez-vous parler de l'évasion fiscale légale ou de celle qui ne l'est pas ?

– De la première. Supposons que j'aie une très grosse rentrée de fonds, disons, en une seule année. Est-ce que je pourrais échapper à l'impôt en allant séjourner à l'étranger pendant un an ?

– Cela dépend de ce que vous entendez par « grosse rentrée de fonds ». S'agit-il d'un héritage, d'une donation, d'un gain au P. M. U., du produit de la vente de biens immobiliers ou d'actions ? Je ne sais pas, moi. Vous n'envisagez pas un hold-up, j'espère ?

– Non, il s'agirait de revenus provenant d'un certain travail, d'argent gagné en écrivant une pièce ou un roman à succès, ou en peignant un tableau ou en jouant dans un film.

– Si vous étiez maligne, vous vous arrangeriez pour ne pas toucher toute la somme la même année. Mais cette affaire-là serait plutôt du ressort d'un comptable que du mien.

– Mais supposons que j'aie du mal à obtenir cet arrangement.

– Dans ce cas, vous pourriez éviter l'impôt en quittant le pays pendant toute l'année fiscale suivante. De l'argent gagné de cette manière serait taxé rétroactivement, comme vous le savez probablement.

– Pourrais-je revenir à la maison pour des vacances ou un week-end ?

– Non. Même pas pour un seul jour.

– Supposons que ce retour soit nécessaire, que j'aie le mal du pays ?

– Je vous le déconseillerais vivement. Ceux qui s'exilent pour de telles raisons ne peuvent s'offrir le luxe d'avoir le mal du pays.

– Et si je revenais quand même ? »

Mr Beswick soupira.

« Si vous voulez une réponse autorisée, il faudrait que je fasse quelques recherches pour voir s'il y a eu jurisprudence. Et comme je vous le disais, il s'agit là d'une question qui concerne davantage un comptable fiscal que moi-même. À mon avis – et je ne sais pas ce qu'il vaut –, vous seriez assujettie à l'impôt pour les revenus de l'année précédente dans sa totalité.

– Et si je cachais mon retour au fisc ?

– Dans ce cas, vous pourriez être poursuivie pour tentative de fraude. Il est probable qu'ils ne donneraient pas suite s'il s'agit d'un

montant peu élevé, mais ils percevraient en tout cas l'impôt correspondant. C'est leur tâche, après tout, de recouvrer toute taxe due légalement.

– À combien se monterait un tel impôt ?

– Actuellement, le taux pour le plafond supérieur est de soixante pour cent.

– Et en 1977 ?

– Avant le changement de régime, donc. Eh bien, c'était encore davantage : quatre-vingts pour cent, ou plus, pour un revenu imposable supérieur à vingt-quatre mille livres.

– Ils pourraient donc me ruiner ?

– Vous amenez à la faillite, vous voulez dire ? En effet, ils le pourraient si vous aviez l'imprudence de dépenser la totalité de vos revenus de l'année précédente avant d'être certaine d'avoir échappé au fisc. La mort et les impôts nous rattrapent toujours.

– Merci. Vous avez été très aimable. Puis-je vous régler maintenant ? Si vos honoraires dépassent deux livres, je crains de devoir vous donner un chèque.

– Oh ! Cela n'a pas pris beaucoup de temps, n'est-ce pas ? De plus, je crois que Miss Magnus a déjà fait les comptes et mis la caisse sous clef. Disons que je vous fais cadeau de cette consultation.

– Ça ne serait pas juste. Il faut que je vous paie pour le temps que vous m'avez consacré.

– Dans ce cas, mettez une livre dans cette tirelire et nous serons quittes. Quand vous aurez écrit votre livre et qu'il aura du succès, vous pourrez revenir et je vous donnerai de bons conseils à un tarif très élevé. »

La tirelire était sur le bureau de l'avocat. C'était un épagneul lugubre peint de couleurs vives avec, entre ses pattes, une boîte portant le nom d'une société bien connue de protection des animaux. Cordélia plia deux billets d'une livre et les glissa dans la fente tout en se promettant de n'en porter qu'une sur la note de frais de Sir George.

Puis elle se souvint. Il n'y aurait probablement pas de note de frais. Elle se retrouverait peut-être dans le bureau de son agence plus pauvre que lorsqu'elle en était partie. Sir George lui avait assuré qu'elle serait payée, mais comment pourrait-elle lui réclamer de l'argent pour un échec aussi dramatique ? Cela ressemblerait trop au prix du sang. Et comment diable pourrait-elle libeller sa facture ? C'était étrange de penser à toutes les petites complications qui se présentaient à la suite d'un meurtre. Même confrontés à la mort, nous restons plongés dans la vie, préoccupés par les petits soucis du quotidien, songea-t-elle.

Elle arriva au port avec deux minutes d'avance. Elle fut surprise et un peu déconcertée de constater que la vedette ne l'attendait pas, mais elle se dit qu'Oldfield avait dû être retenu dans l'île par quelque corvée. 11 était d'ailleurs trop tôt. Elle s'assit sur la borne d'amarrage, assez contente de pouvoir se reposer. Elle sortit très vite de sa torpeur, l'esprit trop surexcité par les événements de la journée pour rester calme. Elle se leva et se mit à arpenter la jetée avec impatience. À ses pieds, un ressac indolent grignotait les pierres vert-de-gris et un paquet d'algues agitait sous l'eau sombre ses doigts tordus et noyés. Le jour baissait et il commençait à faire plus froid. Une à une les maisons qui s'étagaient sur la colline s'illuminèrent à l'abri de leurs rideaux et les rues sinueuses prirent un air de fête sous les guirlandes des réverbères. Les acheteurs et vacanciers attardés étaient rentrés chez eux et Cordélia n'entendait plus que l'écho intermittent des pas de quelque passant solitaire. Comme si elle regrettait ses heures de frivolité, la petite ville s'installait à présent dans un froid repos automnal. Les senteurs de l'été étaient oubliées et un relent d'eau croupie montait du port.

Consultant sa montre, Cordélia constata qu'il était six heures et demie, ce que confirma aussitôt la sonnerie lointaine d'une cloche d'église. Elle s'avança jusqu'à l'entrée du port et regarda en direction de l'île. Il n'y avait aucune trace de la vedette : la mer était vide, à l'exception de deux ou trois bateaux qui, les voiles à peine gonflées par le vent, rentraient au port, vers leurs amarrages respectifs.

Elle poursuivit sa déambulation et attendit. Sept heures. Sept heures et quart. Le ciel vespéral, strié de mauve et d'écarlate, s'enflamma et s'éteignit, puis la lune traça sur la mer un pâle et tremblant chemin de lumière. Au loin, l'île de Courcy se tenait tapie comme un animal sur le fond plus clair du ciel. La nuit la faisait paraître plus lointaine. On avait peine à croire à présent que trois kilomètres à peine séparaient ces rivages sombres et menaçants des lumières et des foyers de la ville. Tout en la regardant, Cordélia frissonna. L'histoire d'Ambrose lui revint à l'esprit avec la force d'un cauchemar d'enfant. Elle pouvait comprendre pourquoi, à travers les âges, tant de pêcheurs locaux avaient cru l'île maudite. Elle pouvait presque se représenter ce marin désespéré, luttant contre les premières atteintes de la peste et contre la fureur de la mer, les yeux pleins d'une exultation sauvage, en route pour accomplir sa terrible vengeance.

Il était plus de sept heures et demie à présent. Soit par accident, soit à dessein, Oldfield ne viendrait plus. Elle pouvait en tout cas quitter la jetée et appeler l'île sans crainte de le rater. Elle se souvint d'avoir vu deux cabines téléphoniques près de la statue de la reine Victoria. Elles étaient libres. Alors qu'elle s'enfermait dans la première, elle constata

avec soulagement que l'appareil n'avait pas été saccagé. Elle s'en voulut de n'avoir pas noté le numéro du château et elle craignit un instant, comme Ambrose protégeait sa vie privée avec un soin obsessionnel, qu'il ne figurât pas dans l'annuaire. Il y était cependant, sous Courcy et non pas sous son nom à lui.

Elle le composa et put entendre la sonnerie. On décrocha, mais aucune voix ne répondit à la sienne. Elle crut distinguer un bruit de respiration, mais se dit qu'elle devait l'imaginer.

« Ici Cordélia Gray, répéta-t-elle. Je vous appelle de Speymouth. J'attendais la vedette à six heures. »

Toujours pas de réponse. Elle parla de nouveau, plus fort. Encore une fois. Elle n'obtint que le silence et cette impression inquiétante, mais indéniable, que quelqu'un était à l'autre bout du fil, quelqu'un qui n'avait nullement l'intention de parler. Elle reposa le combiné et refit le numéro. Mais, à présent, ça sonnait occupé. L'appareil avait dû être décroché.

Elle revint vers le port, sans grand espoir d'apercevoir la vedette. C'est alors qu'elle repéra des lumières et des signes d'activité sur un des bateaux amarrés. Debout au bord du quai, elle vit à ses pieds un bateau en bois d'aspect assez minable, mais solide, avec une cabine rudimentaire au centre, des voiles brunes et un moteur hors-bord. Les feux à bâbord et à tribord étaient allumés et un chalut était plié à l'avant, sur le pont. On aurait dit que le marin se préparait pour une sortie de pêche nocturne. Il devait aussi y avoir une petite cuisine à bord. Une appétissante odeur de lard frit s'échappait de la cabine, dominant celle, plus pénétrante mais moins forte, de goudron et de poisson. Un homme jeune, trapu et barbu, se faufila par l'écouille et leva les yeux, d'abord vers le ciel, ensuite vers elle. Il portait un chandail rapiécé et des bottes, et il mangeait un gros sandwich. Son visage joyeux et coloré et sa tignasse noire lui donnaient un air de flibustier. Sans réfléchir, elle lui cria :

« Si vous êtes sur le point de partir, pourriez-vous me déposer à Courcy ? J'habite là-bas et la vedette n'est pas venue me chercher. Il faut absolument que je rentre ce soir. C'est très important. »

Il se rapprocha d'elle tout en mâchonnant son bout de pain huileux et la dévisagea d'un regard perçant, mais non dénué de gentillesse.

« Il paraît qu'un meurtre a été commis là-bas. La victime est une femme, n'est-ce pas ?

– Oui, une actrice, Clarissa Lisle. J'étais là en visite quand c'est arrivé. Je suis censée rester cette nuit. Ils auraient dû envoyer la vedette me prendre à six heures. Il faut que je sois de retour ce soir.

– Une femme assassinée, fit le marin. Ce n'est pas très nouveau pour

Courcy. J'ai l'intention de pêcher au large de la pointe sud-est. Je vous emmène, si vous êtes sûre de vouloir y aller. »

Ni sa voix ni son visage ne trahissaient une curiosité particulière.

« Oui, j'en suis sûre. Bien entendu, je vous dédommagerai pour l'essence.

– Ce n'est pas la peine. Le vent est gratuit. Il y en aura assez dès que nous serons dans la baie. Vous pouvez aider à la manœuvre, si vous voulez.

– Je ne m'y connais guère, mais je crois pouvoir tirer sur les cordages, à condition de me dire lesquels. »

L'homme passa son sandwich dans la main gauche, essuya la droite sur son chandail et la lui tendit pour monter à bord.

« Combien de temps est-ce que ça va prendre ? demanda-t-elle.

– Nous irons à contre-marée. Il faut compter quarante minutes, peut-être plus. »

Le pêcheur disparut dans la cabine et elle attendit, assise à l'arrière, s'efforçant de rester calme. Il réapparut quelques instants plus tard et lui offrit un sandwich : deux tranches de lard frit, grasses et sentant fort, entre deux grosses tartines de pain croustillant. Ce fut en y mordant – et elle faillit se démettre la mâchoire – que Cordélia se rendit compte à quel point elle avait faim. Elle le remercia. Devant le succès évident de son casse-croûte, il dit d'un ton de satisfaction presque gamin :

« Une fois en route, nous boirons du chocolat chaud. »

En se tenant à la paroi extérieure de la cabine, il se glissa à l'arrière. Quelques instants plus tard, le moteur se mit à trépider et le bateau s'éloigna lentement du quai.

Il lui semblait impossible que trois jours à peine se fussent écoulés depuis qu'elle était arrivée pour la première fois au château. C'était comme si, dans ce court laps de temps, elle avait vécu de longues années très actives. D'ailleurs, elle avait l'impression d'avoir changé. Elle n'était encore qu'une enfant quand, trois jours plus tôt, elle avait découvert ces murs ensoleillés, ces créneaux ornés, cette haute et lumineuse tour. Et maintenant, alors que la petite embarcation doublait la pointe de l'île, Cordélia faillit à nouveau pousser un cri de surprise. Le château était illuminé. Toutes les fenêtres brillaient et, en

haut de la tour striée de fines raies de lumière, un puissant faisceau jaillissait de la dernière embrasure, comme un fanal d'alarme dirigé vers le large. La demeure semblait flotter dans la lumière, planer, immobile et sereine, sous un ciel indigo, éclipsant par son éclat les étoiles les plus proches. Seule la lune gardait son rang, pâle cercle de papier de riz naviguant derrière un mince voile de nuages.

Elle attendit sur l'embarcadère que le bateau se fût éloigné. Un court instant, elle eut envie de crier au jeune homme de rester à portée de voix. Puis elle se dit qu'elle paraîtrait ridicule et capricieuse. De toute façon, elle ne serait pas seule avec Ambrose. Même si Ivo était trop mal en point pour être d'un grand secours, il y aurait Roma, Simon et Sir George. Et, même s'ils n'étaient pas là, qu'avait-elle à craindre ? Bien sûr, elle savait maintenant qu'Ambrose avait eu un mobile pour commettre ce meurtre et elle allait se trouver face à lui. Mais un mobile ne suffisait pas pour faire de lui un assassin. Et elle donna raison à Roma : Ambrose n'avait ni le courage, ni la cruauté, ni la capacité de haine qui peuvent pousser un homme au meurtre.

La terrasse était couverte d'une nappe de lumière argentée. Elle la traversa avec l'impression de marcher sur de l'air, de planer au-dessus du sol, et se dirigea silencieusement vers les hautes portes-fenêtres du salon. C'est alors qu'Ambrose apparut. Il la regarda s'approcher, silhouette obscure se détachant contre le fond éclairé. Il portait un smoking et tenait un verre de vin rouge dans la main gauche. La scène avait la clarté, la netteté d'un tableau. Elle se surprit à admirer la technique de l'artiste : la position du corps, la tache rouge du vin dans le verre faisant ingénieusement ressortir la verticalité de la silhouette, l'éclat de la chemise blanche, et, au centre, ces yeux étranges qui donnaient un sens à l'ensemble de la composition. C'était là son royaume, son château, et il en était le seigneur et maître. Il l'avait illuminé comme pour célébrer sa puissance. Mais, quand elle arriva à sa hauteur, il lui adressa la parole sur un ton léger, banal, comme si elle venait de passer l'après-midi à faire des courses sur le continent. D'ailleurs, imaginait-il autre chose ?

« Bonsoir, Cordélia. Avez-vous déjà mangé ? Je n'ai pas attendu l'heure du dîner. Je me suis préparé une soupe et une omelette aux herbes. En voulez-vous ? »

Cordélia entra dans le salon. Seules les appliques murales et une lampe posée sur la table étaient allumées, créant un chaud cercle de lumière près du feu. Les coins de la pièce étaient obscurs et de longues ombres se mouvaient comme des doigts sur le tapis et les murs. Le feu devait brûler depuis un certain temps déjà. Une unique et grosse bûche se consumait dans la cheminée. Cordélia fit glisser son sac de son épaule et demanda :

« Où sont les autres ?

– Ivo est au lit et je crains qu'il ne soit plutôt mal en point. Il partira demain s'il peut supporter le voyage. Roma nous a déjà quittés. Elle semblait pressée de rentrer à Londres, Sir George a reçu une de ses mystérieuses convocations à une réunion à Southampton, et elle a pris le bateau en même temps que lui. Ils ne reviendront pas ici. Toutefois, ils seront tous les deux présents demain à Speymouth, pour l'enquête. Quant à Simon, il a déclaré qu'il n'avait pas faim. Il est allé se coucher. »

Ils étaient donc seuls, mis à part le malade et le garçon. Espérant que sa voix ne trahirait pas sa consternation, elle demanda :

« Pourquoi la vedette n'était-elle pas à Speymouth ? Oldfield devait venir m'y prendre à six heures.

– Lui ou moi avions dû mal comprendre. Il ne rentrera pas avec le *Shearwater* avant demain matin. Il est allé rendre visite à sa fille à Bournemouth, et il passera la nuit là-bas.

– J'ai pourtant téléphoné, mais la personne qui a répondu a raccroché tout de suite.

– Je crains que ce soit ce que j'ai fait toute la journée d'aujourd'hui. Trop d'appels, trop de journalistes. »

Ils se tenaient tous deux devant le feu. Cordélia sortit de son sac la photo du journal et la lui tendit.

« Je suis allée à Speymouth pour chercher ceci. »

Ambrose ne la prit pas. Il ne la regarda même pas.

« Je me demandais... Félicitations. Je ne pensais pas que vous y arriveriez.

– Parce que vous l'aviez déjà découpée dans l'exemplaire des archives ?

– Oui, je l'ai détruite il y a à peu près un an, répondit Ambrose posément. Cela m'a paru une précaution raisonnable.

– J'en ai trouvé une autre.

– C'est ce que je vois. Vous avez l'air fatiguée, Cordélia, ajouta-t-il soudain, d'un ton aimable. Ne voulez-vous pas vous asseoir ? Puis-je vous offrir un verre de vin rouge ou un cognac ?

– Plutôt un verre de vin, s'il vous plaît. »

Il lui fallait garder les idées claires, mais le désir d'un verre de vin fut le plus fort. Elle avait la bouche si sèche qu'elle avait du mal à articuler. Ambrose alla lui chercher un verre dans la salle à manger, le lui remplit ainsi que le sien, et se rassit, la carafe à portée de la main. Ils se trouvaient maintenant de part et d'autre de la cheminée. Il

sembla à Cordélia qu'aucun fauteuil ne lui avait jamais paru si accueillant et confortable, ni aucun vin si bon. Son hôte se mit à parler d'un ton aussi calme et normal que s'ils s'étaient trouvés assis ensemble après dîner à discuter des événements tout à fait ordinaires d'une journée comme les autres.

« Je suis revenu en Angleterre pour rendre visite à mon oncle. J'étais son héritier et il désirait me voir. Je ne crois pas qu'il avait bien saisi que, si je rentrais, je perdrais le bénéfice d'une année sans impôts. Il était incapable de ce genre de calcul. Il ne lui serait pas venu à l'idée que quelqu'un pût passer un an de sa vie à faire quelque chose qui lui déplaisait, à vivre là où il ne voulait pas vivre, et tout cela pour de l'argent. Dommage que vous n'ayez pas eu l'occasion de faire sa connaissance. Vous vous seriez bien entendus tous les deux. Je n'ai eu aucun mal à arriver jusqu'ici incognito. J'ai pris l'avion de Paris à Dublin et ensuite un vol Air-Lingus jusqu'à Heathrow. J'ai continué en train jusqu'à Speymouth et de là, j'ai téléphoné au château pour demander que William Mogg, le domestique de mon oncle, vienne me prendre à la nuit tombée avec la vedette. Mon oncle et lui avaient passé près de quarante ans ensemble ici. J'ai demandé à Mogg de ne dire à personne qu'il m'avait vu, mais c'était inutile. Il ne parlait jamais des affaires de son maître. Trois mois après le décès de mon oncle, il s'est alité et l'a rejoint dans la mort. Comme vous voyez, je ne courais pratiquement aucun risque. Il m'avait demandé de venir et je suis venu.

– Si vous ne l'aviez pas fait, il aurait pu modifier son testament.

– Ce que vous dites n'est guère aimable, Cordélia. Vous ne me croyez peut-être pas, mais cette éventualité désagréable ne m'a pas influencé. Je n'ai même pas pensé qu'une telle chose pourrait arriver. J'avais beaucoup d'affection pour mon oncle. Je le voyais peu. Il n'aimait pas tellement les visites, même celles de son héritier. Mais, quand je venais une fois l'an lui présenter mes respects, nous éprouvions une émotion dont nous étions tous les deux conscients. Ce n'était pas de l'amour. Je crois qu'il n'a jamais aimé que William Mogg et personnellement, je ne suis pas sûr du sens que je dois donner à ce mot. Quelle qu'ait été la nature de ce lien, j'y attachais de l'importance. Et lui, je l'estimais. Il était dur, obstiné, courageux. Et totalement indépendant. Il était étendu là, dans son immense chambre à coucher, comme un seigneur des temps anciens, à contempler la mer, et il n'avait peur de rien, absolument rien. C'est alors qu'il m'a demandé de lui procurer quelque chose dont il avait envie, un dernier morceau de stilton. Il y avait bien trente ans qu'il n'en avait goûté. William Mogg et lui ne subsistaient pratiquement qu'avec les produits de l'île, faisant eux-mêmes leur beurre et leur fromage. Dieu sait pour

quelle raison ce désir lui est venu. Il aurait pu envoyer Mogg. Mais c'est à moi qu'il s'est adressé.

– C'est pour cela que vous êtes allé à Speymouth ?

– En effet. Si je n'avais pas accompli ce simple geste de piété filiale, Clarissa n'aurait pas vu cette photo de presse, ne m'aurait pas contraint de mettre en scène *La Duchesse de Malfi*, et elle serait encore en vie. Étrange, n'est-ce pas ? Cela démolit toute théorie selon laquelle une volonté bienveillante régirait les vies humaines. Mais j'avais déjà appris cette leçon à huit ans, quand ma mère est morte parce qu'elle avait raté à une minute près le vol qui devait la ramener et que l'avion suivant s'est écrasé au sol. Cela n'avait dépendu que des feux de signalisation de Paris. Nous vivons et mourons au gré du hasard. Pour Clarissa, si vous remontez assez loin dans toute cette histoire, son sort a dépendu de huit onces de stilton. Le mal a engendré le bien, si ces deux mots ont un sens pour vous. »

Ivo lui avait demandé plus ou moins la même chose. Mais cette fois-ci, elle n'eut pas à répondre.

« Un homme doit avoir le courage de vivre selon ses croyances, poursuit Ambrose. Si vous acceptez, comme je le fais, que tout ce qui nous entoure est irrémédiablement perdu à l'heure de la mort et que nous nous engageons dans une nuit sans espoir, alors cette croyance ne peut qu'influencer votre façon de vivre.

– Des millions d'êtres partagent cette idée. Ils n'en mènent pas moins des vies bonnes, bienfaitantes et utiles.

– Parce que la bonté, la serviabilité et l'amabilité sont pratiques. J'y souscris d'ailleurs. Pour notre bien-être, nous avons besoin d'être aimés, au moins un peu. Et peut-être certains mécréants vertueux conservent-ils un vague espoir, ou une vague crainte, qu'il puisse y avoir une existence après la mort, un semblant de récompense ou de punition, une renaissance. Il n'y a rien de tout cela, Cordélia, rien. Il n'y a que les ténèbres et nous nous y enfoncerons sans espoir. »

Elle se rappela comment il avait expédié Clarissa dans ces ténèbres, et contempla avec effroi son visage souriant qui simulait le chagrin. C'était comme si, pour la première fois, elle prenait pleinement conscience de ce qu'il avait fait.

« Vous lui avez défoncé la figure ! Et pas seulement une fois, mais à coups redoublés. Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

– Cela n'a pas été agréable. Et, si cela peut vous consoler, j'ai dû fermer les yeux. Cette opération m'a paru interminable. Les sensations étaient affreusement précises, surtout la mollesse des chairs protégeant la fragile ossature. Il y avait tant d'os et je les sentais craquer comme lorsque, enfant, on écrase des caramels durs. Notre

vieille cuisinière me laissait les confectionner ; quand la pâte était refroidie, je l'écrasais : c'était mon plus grand plaisir. Puis j'ai ouvert les yeux et me suis forcé à regarder, Clarissa n'était plus là. Bien entendu, elle n'avait pas été là non plus avant. Mais, une fois son visage disparu, je n'ai même pas pu me rappeler ses traits. Plus que toute autre personne, Clarissa était surtout un visage. Celui-ci détruit, j'ai compris une fois de plus à quel point il avait été présomptueux de croire qu'elle pouvait avoir une âme. »

Ne pas me sentir mal, pensa Cordélia. Surtout pas. Il faut que je reste calme. Ne pas paniquer.

La voix d'Ambrose lui parvint de loin, mais très distinctement :

« Quand, à l'âge de seize ans, je suis venu pour la première fois dans cette île, j'ai découvert ce que j'attendais de la vie. Ça ne serait ni le pouvoir, ni le succès, ni les conquêtes sexuelles, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes. J'ai toujours considéré cette dernière activité comme un gaspillage d'énergie dans un désert de honte. Ça ne pourrait pas être l'argent, non plus, sauf celui qu'il me faudrait pour assouvir ma passion. Je désirais posséder un lieu. Ce lieu-ci. Avec une demeure. Celle-ci. Je voulais cette vue, cette mer, cette île. Mon oncle souhaitait y mourir. Moi je voulais y vivre. C'est la seule vraie passion que j'aie jamais connue. Et je n'allais pas laisser une actrice nymphomane de deuxième ordre m'en priver.

– Vous l'avez donc tuée ? »

Ambrose remplit de nouveau leurs verres et la regarda. Elle eut l'impression qu'il évaluait quelque chose : la manière dont il allait réagir, son propre besoin de parler, peut-être même le temps qui leur restait. Il sourit, et son sourire exprima un réel amusement, proche du rire.

« Ma chère Cordélia ! Croyez-vous vraiment que vous êtes assise ici en train de déguster un Château-Margaux en compagnie d'un assassin ? Je pensais que vous l'aviez compris. Je n'ai ni le courage ni la cruauté qu'il faut pour cela. Non, elle était déjà morte quand je lui ai défoncé le visage. Quelqu'un m'avait précédé. Elle ne pouvait plus rien sentir, vous comprenez. Ce n'était pas de la chair vivante que je réduisais en bouillie. Ce n'était pas Clarissa. »

Mais bien sûr. Comment avait-elle pu se tromper à ce point ? Elle était déjà parvenue à cette conclusion. Clarissa était déjà morte quand Ambrose avait empoigné le bras de marbre pour l'abattre sur elle – ce bras d'une princesse disparue qui avait par hasard porté le même nom que cette autre enfant qui, un siècle plus tard, était morte dans un lit d'hôpital londonien, privée de sollicitude maternelle.

« Je n'ai pas fait jaillir de sang. Comment cela aurait-il été

possible ? Elle était déjà morte. Frapper n'est pas aussi difficile quand la mort a déjà fait son œuvre. Ni sang, ni souffrance, ni culpabilité. Tout ce que j'ai fait, c'est couvrir le véritable meurtrier. Je reconnais que j'ai agi par égoïsme. Il me fallait trouver et détruire cette coupure de presse. Je savais qu'elle était quelque part dans la pièce. C'était une de ses petites manies, à Clarissa, de la garder près d'elle, de la sortir de temps en temps de son sac comme si elle voulait lire l'article. Mais vous m'accorderez que je me suis montré plutôt généreux vis-à-vis de l'assassin. J'ai même éprouvé un certain plaisir à mettre au point pour lui un moyen de s'échapper, si toutefois il avait lui-même assez de cran pour en profiter. Après tout, je lui devais quelque chose.

– Clarissa pouvait avoir fait des photocopies de la photo.

– C'était possible, mais improbable. Et quelle importance ? On les aurait trouvées chez elle parmi ses vêtements, bouts de papier sans valeur à jeter avec les résidus d'une vie plus que banale, les pots de crème de beauté à moitié vides, les lettres d'amours mortes, les programmes de théâtre soigneusement gardés. Même si George Ralston avait découvert la coupure et compris sa signification – ce dont je doute – il n'aurait rien fait. George aurait considéré qu'il n'avait pas à faire le travail d'un inspecteur des impôts. Je suis revenu ici pour passer un jour et une nuit au chevet d'un vieillard mourant. Auriez-vous pu, vous ou n'importe laquelle de vos connaissances, utiliser ces faits contre moi ?

– Non.

– Et à présent, que ferez-vous ?

– Il le faut. Maintenant c'est différent. Je dois en parler, non pas au fisc, mais à la police. Il le faut.

– Oh ! non, Cordélia, vous n'y êtes pas obligée. Pas du tout. N'essayez pas de vous convaincre que vous n'avez plus la responsabilité du choix. »

Elle ne répondit pas. Ambrose se pencha et remplit de nouveau son verre.

« Ce n'était pas l'existence possible d'autres exemplaires qui me tracassait. Mais je ne pouvais risquer de voir la police découvrir celui-là, surtout dans sa chambre. Je savais que si ce document était resté dans la pièce, les flics l'auraient certainement trouvé. Ils allaient chercher le mobile du crime. Chaque objet de la pièce serait recueilli, étiqueté, examiné à fond. Bon, peut-être n'auraient-ils vu dans cette coupure qu'un simple article de presse conservé pour des raisons purement sentimentales. Mais pourquoi précisément cet article-là, cette critique d'une pièce banale donnée dans un théâtre de province ? Il ne faut jamais trop compter sur la stupidité des policiers.

– C’était donc Simon, dit Cordélia avec tristesse. Pauvre Simon. Où est-il à présent ?

– Dans sa chambre. Tout à fait en sécurité, je vous assure. Ne voulez-vous pas savoir ce qui s’est passé ?

– Il n’a pas pu préméditer tout cela, quand même ! Pas Simon. Il ne peut pas l’avoir fait intentionnellement.

– Le préméditer, non. Mais ses intentions, qui pourra jamais les démêler ? De toute façon, cela ne change rien au fait qu’elle est morte. Il m’a raconté qu’elle l’avait invité à venir dans sa chambre. Il était censé dire qu’il allait se baigner, enfiler son maillot sous son jean, attendre une demi-heure après qu’elle fut allée se reposer et frapper trois coups à sa porte. Elle le ferait entrer. Elle lui avait dit qu’elle voulait lui parler de quelque chose. C’était bien sûr d’elle-même qu’elle voulait l’entretenir. Clarissa a-t-elle jamais eu un autre sujet de conversation ? Et lui, pauvre nigaud, il pensait qu’elle lui confirmerait qu’il pourrait aller au Royal College et qu’elle paierait ses études musicales.

– Mais pourquoi faire venir Simon ? Pourquoi lui ?

– Voilà une chose que nous ne saurons sans doute jamais. Mais je peux émettre une hypothèse. Clarissa aimait faire l’amour avant de monter sur scène. Cela lui donnait sans doute confiance en elle-même. Peut-être trouvait-elle là un exutoire momentané à sa tension. Peut-être ne connaissait-elle que ce moyen pour s’empêcher de penser.

– Mais pourquoi Simon ? Ce jeune garçon ! Elle ne peut pas l’avoir désiré !

– C’est possible. Peut-être cette fois-ci ne voulait-elle que parler, avoir un peu de compagnie. Et, ne vous en déplaise, ma chère Cordélia, elle n’a jamais beaucoup recherché celle des femmes. Elle a peut-être pensé aussi qu’elle pouvait lui rendre service. Clarissa n’aurait jamais pu croire qu’un homme – normal s’entend – refuserait de la prendre si l’occasion s’en présentait. Et, en toute justice, je dois reconnaître que mes congénères n’ont rien fait pour la détromper. Et y avait-il un meilleur moment pour initier Simon que ce chaud après-midi, à la suite – et je m’en vante – d’un excellent déjeuner, d’autant plus qu’elle avait besoin de sensations nouvelles, d’une distraction pour éviter de penser à l’imminente représentation ? Qui d’autre aurait-elle pu choisir ? George, pauvre idiot chevaleresque, mentirait à mort pour protéger la réputation de sa femme, mais je crois qu’il ne l’a pas touchée depuis qu’il a découvert qu’elle le trompait. Quant à moi, je ne pouvais lui être utile en rien. Et Whittingham ? Ivo a eu son tour. Et pouvez-vous imaginer qu’elle ait pu le désirer, même s’il avait eu la force de faire l’amour ? Ç’aurait été comme caresser la peau sèche

d'un mort, empoisonner sa langue avec un goût de mort, s'emplir les narines d'une odeur de putréfaction. Étant donné les besoins particuliers de cette chère Clarissa, qui aurait pu la satisfaire à part Simon ?

– Mais c'est horrible !

– Seulement parce que vous êtes jeune, jolie et intolérante. Cela n'aurait fait aucun tort à tout autre jeune homme, et en d'autres circonstances. Il aurait même pu lui en être reconnaissant. Mais Simon Lessing cherchait une autre sorte d'éducation. En plus, c'est un romantique. Ce qu'elle a dû voir sur son visage, ce n'était pas du désir, mais de l'aversion. Bien entendu, je pourrais me tromper. Les intentions de Clarissa n'étaient peut-être pas aussi précises. Mais elle lui a demandé de venir la voir. Et comme moi je l'ai fait avec mon oncle, il est venu.

– Qu'est-il arrivé ? Comment avez-vous découvert ce qui s'est passé ?

– J'ai menti à Grogan au sujet de l'heure à laquelle j'ai quitté ma chambre. Je me suis changé tout de suite après le déjeuner et assez rapidement, de sorte qu'à deux heures moins vingt, je passais devant la chambre de Clarissa. C'est alors que Simon a ouvert la porte. Notre rencontre a été tout à fait fortuite. Nous nous sommes regardés. Il avait le visage décomposé, blanc comme un linge, les yeux vitreux. J'ai cru qu'il allait s'effondrer. Je l'ai repoussé dans la chambre et j'ai fermé la porte à clef. Il ne portait que son maillot de bain. Sa chemise et son jean formaient un tas par terre. Clarissa était affalée sur le lit. Morte.

– Mais vous ne pouviez pas en être sûr ! Pourquoi n'êtes-vous pas allé chercher du secours ?

– Chère Cordélia, j'ai probablement mené une vie protégée, mais je sais reconnaître la mort quand je la vois. D'ailleurs, j'ai vérifié. J'ai pris son pouls. Rien. J'ai passé un des coins de mon mouchoir sur le globe oculaire, une opération fort désagréable. Aucune réaction. Simon avait abattu le coffret à bijoux sur sa tête et lui avait fracassé le crâne. La boîte lui recouvrait encore la figure. Il y avait étonnamment peu de sang, simplement une petite tache sur l'avant-bras de Simon et un mince filet qui lui sortait de la narine gauche. Celui-ci était déjà pratiquement sec et pourtant, Clarissa n'était morte que depuis dix minutes. On aurait dit une vilaine balafre au-dessus de sa bouche ouverte. Voilà une dernière humiliation contre laquelle nous ne pouvons rien : avoir l'air ridicule dans la mort. Comme elle en aurait souffert ! Mais vous le savez bien. Vous l'avez vue.

– Vous oubliez que je ne l'ai vue que plus tard. Je l'ai vue quand

vous en aviez fini avec elle. Elle n'avait pas l'air ridicule.

– Pauvre Cordélia ! Je suis désolé. J'aurais aimé vous épargner cette épreuve si j'avais pu. Mais cela aurait paru suspect si je m'étais présenté trop tôt à sa porte pour l'appeler moi-même. J'ai appris dans les polars bon marché qu'il ne faut jamais être celui qui découvre le cadavre.

– Mais pourquoi ? À-t-il donné une raison ?

– Pas d'une façon très cohérente. Mais j'étais plus soucieux de l'éloigner que de discuter avec lui de l'imbroglio psychologique de leur rencontre. En tout cas, aucun des deux n'avait eu ce qu'il voulait. Elle a dû lire dans ses yeux la honte et le dégoût. Et lui, dans les siens, la fin de toutes ses espérances. Elle lui a reproché avec mépris son échec comme amant. Elle lui a dit qu'il lui était aussi inutile que l'avait été son père. Je crois que c'est à ce moment-là, alors qu'elle était couchée sur le lit à moitié nue, lui riant au nez, se moquant à la fois de lui et de son père, anéantissant tous ses espoirs, qu'il a perdu la tête. Il a saisi le coffret à bijoux, la seule arme à portée de sa main, et l'a frappée.

– Et après ?

– N'avez-vous pas deviné ? Je lui ai dit exactement ce qu'il devait faire. Je lui ai soufflé l'histoire qu'il devait raconter à la police. Il devait dire qu'il était allé nager après le repas, comme il nous l'avait dit à nous tous, qu'il s'était promené le long de l'eau pendant une heure environ, et puis s'était baigné ; qu'il avait repris le chemin du château à environ trois heures moins le quart pour aller se changer. Je me suis assuré qu'il savait sa leçon par cœur. Je l'ai emmené dans la salle de bain de Clarissa et j'ai lavé la petite tache de sang sur son bras. J'ai essuyé le lavabo avec du papier hygiénique que j'ai jeté dans la cuvette des W. -C. et j'ai tiré la chasse. Ensuite, j'ai retrouvé la coupure de journal. Cela ne m'a pris que quelques minutes. Le papier ne pouvait être que dans son sac à main ou dans son coffret à bijoux. J'ai conduit Simon dans la pièce à côté et lui ai montré comment descendre par l'échelle d'incendie sous la fenêtre de votre salle de bain en faisant attention de ne pas saisir les barreaux avec les mains. Il était comme un enfant docile, obéissant, extraordinairement calme. Je l'ai regardé descendre, le coffret sous le bras, puis s'approcher de la falaise pour le jeter à la mer, comme je le lui avais recommandé. Si la police parvient à le récupérer, elle découvrira que les bijoux les plus précieux ont disparu. Je les ai enlevés moi-même et les ai jetés à la mer à un autre endroit. Excusez-moi de ne pas vous prouver ma confiance en vous révélant l'endroit exact. Mon plan ne pouvait pas réussir si la police découvrait que le seul objet manquant dans le coffret était ce morceau de papier journal. Après, Simon a plongé et je

l'ai regardé s'éloigner vivement à la nage en direction de la baie, à l'ouest.

– Cependant, quelqu'un d'autre l'avait vu aussi : Munter, penché à la fenêtre de la chambre de la tour, la seule ouverture d'où l'on aperçoit l'échelle d'incendie.

– Je sais. Il a réussi à nous faire comprendre tout cela à travers ses élucubrations d'ivrogne, alors que Simon et moi l'aidions à regagner sa chambre. De toute façon, cela n'avait pas d'importance. Munter ne représentait aucun danger. J'ai convaincu Simon de ne pas se tracasser à ce sujet. Munter aurait emmené avec lui dans la tombe tout secret que je lui aurais confié.

– Munter a emporté ce secret-là avec lui très rapidement. Voilà qui a bien dû arranger les choses. Mais pouviez-vous vraiment faire confiance à un ivrogne ?

– Je pouvais avoir confiance en Munter, qu'il soit ivre ou à jeun. En tout cas, je ne l'ai pas tué. Et Simon non plus. Cette mort-là au moins a été accidentelle.

– Qu'avez-vous fait ensuite ?

– Il fallait que j'agisse vite. Mais l'urgence et le risque me stimulaient très fort. La mise au point de cette intrigue vécue était aussi ingénieuse que celle d'*Autopsie*. J'ai nettoyé les traces de maquillage du visage de Clarissa : ainsi la police ne soupçonnerait pas qu'elle attendait une visite. Puis j'ai entrepris d'effacer tout ce qui pouvait indiquer la façon exacte dont elle avait été tuée. J'ai remplacé l'arme du crime par une autre que Simon n'aurait pu avoir prise puisqu'il en ignorait l'existence. Cette arme devait lancer la police sur une fausse piste : le meurtre serait associé avec les lettres de menace. Je n'ai pas dit à Simon ce que je me proposais de faire et je n'ai pas touché au corps jusqu'à son départ. Son ignorance était sa meilleure protection. Il n'avait pas besoin de mentir ou de jouer la comédie. Il ne savait rien de la sculpture et n'avait pas vu le visage détruit de Clarissa.

– Vous aviez le bras de la statue avec vous, je suppose, dans la poche intérieure de votre cape ?

– J'avais sur moi le marbre et le billet. J'avais l'intention de les déposer dans le coffret que Clarissa devait ouvrir dans la scène 2 de l'acte III. J'aurais été obligé de le faire sous le couvert de ma cape et à la dernière minute, comme un tour de prestidigitation. Mais je crois que j'y serais arrivé. Et je peux vous assurer que le résultat aurait été spectaculaire. Clarissa n'aurait sûrement pas pu aller jusqu'au bout de cette scène.

– C'est donc pour cette raison que vous vous êtes proposé comme

assistant metteur en scène et que vous vous êtes occupé des accessoires ?

– C'est exact. Cela paraissait d'ailleurs tout naturel ! On devait penser que j'avais envie de surveiller mon bien.

– Et après avoir écrasé le visage de Clarissa, vous avez dû emmener les vêtements de Simon dans la petite anse, en les cachant également sous votre cape ?

– Vous avez parfaitement deviné le scénario, Cordélia. J'aurais préféré les déposer un peu plus loin sur la plage, mais je n'en ai pas eu le temps. Je n'ai pas réussi à dépasser la petite baie au-delà de la terrasse. Ensuite, je suis entré dans le théâtre par les arcades et j'ai inspecté les accessoires avec Munter. Je devrais mentionner aussi que je n'avais pas à me soucier des empreintes digitales éventuelles dans la chambre de Clarissa. Après tout, c'est ma maison. Les meubles et les objets, y compris le marbre, m'appartiennent. Il est donc normal qu'elles portent mes empreintes. Je me suis pourtant inquiété au sujet de la trace de ma main sur la porte de communication. Elle aurait pu révéler que j'avais été la dernière personne à la toucher. C'est pourquoi j'ai pris soin de l'ouvrir après la découverte du corps.

– Et les citations ? C'est également vous qui les avez envoyées, en reprenant les choses où Tolly les avait laissées ?

– Vous êtes donc au courant pour Tolly ? Je crains de vous avoir sous-estimée, Cordélia. Oui, cela n'a pas été difficile. Cette pauvre Tolly a eu recours à l'opium de la religion pour apaiser son chagrin et moi j'ai poursuivi son œuvre, mais d'une façon plus raffinée. Ce n'est qu'à ce moment-là que Clarissa s'est adressée à la police. N'appréciant guère cette nouvelle tournure des événements, je lui ai suggéré un petit stratagème qui a efficacement bloqué l'action des flics. Clarissa était vraiment une femme extraordinairement stupide. Elle avait de l'instinct, mais aucune intelligence. Le succès de mon plan dépendait de deux éléments : sa bêtise et sa terreur de la mort. Donc, quand Tolly a cessé de lui envoyer des billets, avec une citation de la Bible qui faisait si pertinemment allusion à des meules passées autour des cous, j'ai pris le relais avec mes propres références désagréables. Munter m'aidait à l'occasion. Mon but était, bien entendu, de la démolir en tant qu'actrice et de reconquérir ma vie privée, mon île paisible. Car ce n'était qu'en tant qu'actrice que Clarissa avait une quelconque emprise sur moi. Elle ne remettrait jamais les pieds à Courcy si mon théâtre était le lieu de son ultime humiliation. Une fois son assurance et sa carrière définitivement brisées, je serais libre. Il faut reconnaître qu'elle n'était pas un maître-chanteur ordinaire. Elle n'en avait pas besoin. Elle avait vu pour la première fois la coupure de presse en 1977. L'ego de Clarissa se délectait volontiers des secrets

peu honorables de ses amis et elle avait soigneusement gardé celui-ci pendant trois ans avant de s'en servir. Par malchance pour moi, la restauration du théâtre a coïncidé avec la crise de sa carrière. Soudain, elle a su ce qu'elle voulait obtenir de moi. Et elle en avait les moyens. Je peux vous assurer que ce chantage-là a été mené avec le plus grand tact et une infinie discrétion. »

Se penchant brusquement vers Cordélia, Ambrose ajouta :

« Écoutez, Cordélia, il va bientôt devenir impossible de le protéger plus longtemps. Il s'est mis à boire. Vous avez dû le remarquer. Il commence à faire des gaffes, comme celle que Roma a relevée, par exemple. Comment aurait-il pu savoir de quoi avait l'air la boîte à bijoux s'il ne l'avait ni vue ni touchée ? Et il en fera d'autres. J'aime ce garçon. Il n'est pas sans qualités. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le sauver. Clarissa a détruit son père et je ne voulais pas qu'elle ajoute le fils à la liste de ses victimes. Mais je me suis trompé sur ce garçon. Il n'a pas le cran nécessaire pour tenir le coup. Et Grogan n'est pas un imbécile.

– Où est Simon maintenant ?

– Je vous l'ai dit : pour autant que je le sache, il est dans sa chambre. »

Cordélia examina son visage dont la peau, lisse comme celle d'une femme, brillait à la lumière du feu, ses yeux très noirs, sa bouche au perpétuel demi-sourire. Elle sentit sa force de persuasion s'infiltrer en elle, l'immobiliser au fond de son confortable fauteuil. Et soudain, comme si le bordeaux lui avait éclairci les idées ; elle comprit ce qu'il était en train de faire. Les explications appliquées, le vin, la causerie amicale, ce séduisant confort dont il entourait sa fatigue, comme d'un châte, tout cela n'était qu'une diversion pour gagner du temps, pour la garder à ses côtés. Même le décor s'était ligué contre elle, avec lui : la douce intimité du feu, l'impression d'irréalité produite par les longues ombres mouvantes, les fenêtres grandes ouvertes sur la noirceur troublante de la nuit, le murmure incessant, hypnotique de la mer.

Elle saisit son sac et se précipita en dehors de la pièce, traversa le hall sonore, et se rua jusqu'en haut du vaste escalier. Elle ouvrit à la volée la porte de la chambre de Simon, alluma. Le lit était fait, la chambre vide. Elle courut d'une chambre à l'autre : toutes étaient vides. Dans une seule, elle aperçut un visage humain. Sous la lumière tamisée de sa lampe de chevet, Ivo était couché, le regard au plafond. Comme elle s'approchait, il dut se rendre compte de son désespoir. Avec un petit sourire triste, il secoua la tête d'un air navré. Il ne pouvait lui être d'aucun secours.

Il restait encore à inspecter la tour ainsi que le théâtre. Toute l'île,

avec ses falaises et son plateau, ses prairies et ses bois, était accessible au garçon. Cette île sombre, impossible à fouiller, qui, telle une conque, retenait en son tréfonds l'éternel chuchotement de la mer. Mais il y avait aussi le bureau et la cuisine, bien qu'il y eût peu de chance que l'adolescent se fût réfugié là. Cordélia parcourut rapidement le couloir carrelé et se précipita vers la porte du bureau. Elle se figea soudain. La deuxième vitrine, celle qui contenait les souvenirs des crimes et atrocités de l'époque victorienne, avait été fracturée. Le verre avait été brisé. En se penchant, elle constata que l'un des objets avait disparu : les menottes. Alors, elle sut où trouver Simon.

45

Cordélia lança son sac sur la table du bureau et ne garda que sa lampe de poche. Il n'y avait qu'un autre objet qu'elle aurait voulu emporter : sa ceinture de cuir. Mais elle n'était plus autour de sa taille. D'une façon ou d'une autre, elle l'avait perdue au cours de la journée. Elle se rappelait l'avoir remise en hâte dans les toilettes d'un grand magasin où elle s'était arrêtée, en route pour Benison Row. Pressée de trouver Miss Costello, elle avait dû mal la boucler.

Alors qu'elle traversait la pelouse en courant et s'enfonçait dans le bois sombre, elle souhaita sentir contre elle la pression rassurante de ce talisman. La masse imposante de l'église se profila devant elle, magique et secrète sous la lune. Aucune lumière ne passait par le portail ouvert, mais la faible lueur qui tombait de la fenêtre de la façade est suffisait à éclairer sa route vers la crypte, même sans l'aide de sa torche. La porte de la crypte était grande ouverte, elle aussi, la clef dans la serrure. Ambrose avait dû dire à Simon où on pouvait la trouver. Une forte odeur de moisi l'assaillit. Elle ne s'arrêta pas pour trouver l'interrupteur, mais suivit le faisceau mouvant de sa lampe, la lumière erra le long des rangées de crânes aux bouches grimaçantes avant de rencontrer la lourde porte aux solides ferrures qui menait au passage secret. Celle-ci aussi était ouverte.

Elle n'osa pas se mettre à courir : le couloir était trop tortueux, le sol trop inégal. Elle se souvint que les lumières du passage étaient réglées par une minuterie. Elle poussa les boutons les uns après les autres, consciente que les lampes s'éteindraient derrière elle et qu'elle s'enfoncerait alors dans l'obscurité. Le chemin lui parut interminable. Le petit groupe n'avait certainement pas pu aller aussi loin, deux jours auparavant ! Elle eut un moment de panique, elle craignait de s'être

engagée par erreur dans une autre voie et de s'être perdue dans un labyrinthe de couloirs. Mais elle reconnut bientôt la deuxième volée de marches et la salle basse et faiblement éclairée au-dessus du Chaudron du Diable. L'unique ampoule brillait sans discontinuer sous son grillage protecteur. La trappe était ouverte, l'abattant appuyé contre le mur du souterrain. Cordélia s'agenouilla et aperçut le visage de Simon au-dessous d'elle. Avec effort, le garçon leva la tête vers elle. Il avait les yeux écarquillés, avec le blanc apparent, comme ceux d'un chien terrifié. Tendue au-dessus de lui, son bras gauche était attaché par les menottes au barreau supérieur. Sa main pendait de l'anneau d'acier. Ce n'était plus la main vigoureuse qu'elle avait vue plaquer des accords sur le piano, mais plutôt celle, pâle et tendre, d'un enfant. Comme de l'huile noire, l'eau continuait à monter, battant les parois de la grotte et réfléchissant la lumière de la salle au-dessus. Elle avait déjà atteint ses épaules.

Cordélia descendit à ses côtés. Le froid lui transperça les cuisses comme un coup de couteau.

« Où est la clef ? demanda-t-elle.

– Je l'ai laissée tomber. »

Évidemment, il n'avait pas eu besoin de la lancer bien loin. Attaché et réduit à l'impuissance, il n'avait aucun moyen de la récupérer, même si elle avait été tout près, même poussé par la force du désespoir. Pourvu que le sol de la grotte soit du roc et non du sable, se dit-elle. Elle devait trouver la clef. C'était la seule solution. Elle avait déjà fait quelques rapides calculs. Il lui faudrait cinq minutes pour regagner le château et cinq autres pour revenir. Et où dégoterait-elle une boîte à outils avec une lime suffisamment forte pour couper le métal ? Même si elle trouvait au château quelqu'un disposé à l'aider, il ne restait pas assez de temps. Si elle quittait Simon maintenant, elle le retrouverait noyé. Le garçon dit tout bas :

« Ambrose m'a dit que je serais jeté en prison pour le restant de mes jours. Ou alors qu'on m'enfermerait dans un hôpital psychiatrique.

– Il mentait.

– Je ne pourrais pas le supporter, Cordélia !

– Ce ne sera pas nécessaire. Un homicide involontaire n'est pas un meurtre. Vous n'aviez pas l'intention de la tuer. Et vous n'êtes pas fou. »

Les paroles d'Ambrose lui revinrent à l'esprit avec une grande netteté : « Ses intentions ? Qui pourra jamais les démêler. De toute façon, cela ne change rien au fait qu'elle est morte. »

Elle avait besoin du maximum de lumière.

Elle alluma sa torche et l'appuya contre le barreau supérieur. Elle inspira profondément et se laissa glisser avec précaution sous la surface mouvante. Il fallait surtout éviter de trop agiter le fond. L'eau était glaciale et tellement sombre qu'elle ne distinguait rien. Elle explora le sol, passant et repassant ses mains dessus, sentant le sable gréseux et les aspérités du rocher. Une guirlande d'algues s'enroula autour de son bras comme pour la retenir. Mais ses doigts tâtonnants ne rencontrèrent rien qui ressemblât à une clef. Elle refit surface.

« Montrez-moi l'endroit exact où vous l'avez laissée tomber », haleta-t-elle.

Les lèvres exsangues et tremblantes, Simon murmura :

« À peu près ici. J'ai tendu ma main droite comme ceci et je l'ai laissée tomber. »

Cordélia maudit sa propre sottise. Elle aurait dû prendre la peine de mieux repérer l'endroit avant de remuer le sable. Maintenant, elle l'avait peut-être perdue à jamais. Il fallait qu'elle bouge doucement, lentement. Elle devait rester calme et ne pas se presser. Mais le temps manquait. Déjà le niveau de l'eau atteignait leur cou.

Elle se baissa à nouveau, essayant de parcourir avec méthode l'espace que le garçon avait indiqué, ses mains avançaient comme des crabes sur le sable. À deux reprises, elle dut remonter pour respirer. Chaque fois, elle aperçut les yeux de Simon, pleins d'horreur et de désespoir. Cependant, à la troisième tentative, sa main trouva le morceau de métal et elle remonta avec.

Le froid avait complètement engourdi ses doigts. Elle pouvait à peine tenir la clef et avait terriblement peur de la lâcher ou de ne pas pouvoir l'introduire dans la serrure. Regardant ses mains tremblantes, Simon lui dit :

« Je ne mérite pas tout cela. J'ai aussi tué Munter. Je ne pouvais pas dormir et j'étais là, dans la roseraie. J'étais là quand il est tombé. J'aurais pu le sauver. Mais je me suis enfui pour ne pas voir. J'ai dit que je n'avais rien vu, et je n'ai pas avoué que je me trouvais à proximité.

– Ne pensez pas à cela maintenant. Nous devons vous sortir d'ici, vous réchauffer. »

La clef pénétra enfin dans la serrure. Cordélia continuait à craindre que cela ne marche pas, qu'il ne s'agisse peut-être même pas de la bonne clef. Mais elle tourna sans difficulté. La petite barre métallique des menottes glissa. Simon était libre.

Et puis soudain, tout bascula. La trappe retomba avec un fracas si tangible qu'ils eurent l'impression de recevoir un coup sur la tête. Il leur sembla que le bruit se répercutait comme un coup de tonnerre à

travers l'île, ébranlant l'échelle de fer à laquelle s'agrippaient leurs mains raidies, soulevant l'eau jusqu'à leur gorge pour la précipiter contre les parois de la grotte en un terrifiant raz de marée. On aurait dit que la caverne allait éclater pour laisser entrer les flots rugissants. La torche encore allumée fut délogée du barreau supérieur de l'échelle. Sa trajectoire traça un arc lumineux sous les yeux épouvantés de Cordélia. Elle brilla un moment sous l'eau agitée et s'éteignit. L'obscurité devint totale. C'est alors que Cordélia perçut, avant même que l'écho du vacarme se fût éloigné en grondant, un autre son, qui se répéta deux fois : un horrible grincement de métal sur du métal – un bruit qui impliquait une menace si affreuse qu'elle renversa en arrière sa tête trempée et lança dans le noir un cri, presque un hurlement, de protestation.

« Oh ! Non ! Mon Dieu, non ! »

Quelqu'un – et elle savait qui – avait fait retomber la trappe. Quelqu'un avait repoussé les deux verrous. On avait scellé leur tombeau. Au-dessus d'eux, du bois très dur, autour d'eux, la paroi rocheuse, à leur gorge, la mer.

Cordélia s'arc-bouta et pressa de toutes ses forces contre le panneau. Elle baissa la tête et poussa avec ses épaules. En vain. Elle savait qu'elle n'ébranlerait pas la trappe. Elle sentit la présence de Simon qui était monté à ses côtés et qui frappait inutilement l'abattant de ses mains. Elle ne pouvait pas le voir. L'obscurité était épaisse et lourde comme une chape. Elle la sentait peser contre sa poitrine. Elle ne percevait que les longs et tremblants gémissements du garçon, le relent de sa peur, ses halètements saccadés, les battements fous d'un cœur qui pouvait être aussi bien celui de Simon que le sien. Elle tendit les mains vers lui, toucha, en des gestes qui se voulaient apaisants, son visage, où les larmes, plus chaudes, se mêlaient aux gouttes d'eau salée. Puis elle sentit ses mains à lui sur son visage, ses yeux, sa bouche.

« Est-ce que nous allons mourir ? demanda-t-il.

– Peut-être. Mais nous avons encore une chance de nous en tirer. Nous pouvons nager.

– J'aimerais mieux rester ici et vous garder près de moi. Je ne veux pas mourir seul.

– Il vaut mieux mourir en essayant de s'en sortir. Je n'essaierai pas sans vous.

– J'essaierai, murmura-t-il. Quand ?

– Bientôt. Pendant qu'il nous reste assez d'air. Vous partez en avant. Je vous suivrai. »

C'était mieux ainsi pour lui. Le premier à passer aurait la voie plus

libre. Il ne serait pas gêné par les battements de jambes d'un nageur devant lui. Et s'il abandonnait, elle pouvait toujours espérer avoir assez de force pour le pousser en avant. Un bref instant, elle se demanda ce qu'elle ferait si l'ouverture se rétrécissait et que le corps coincé du garçon bloquât le chemin. Mais elle écarta cette pensée. Il était à présent moins fort qu'elle, affaibli par le froid et la peur. Il devait passer le premier. L'eau était maintenant si haute qu'il ne restait plus qu'un mince trait de lumière pour signaler la sortie, un rayon laiteux sur la surface sombre. À la prochaine vague, il disparaîtrait, et ils seraient prisonniers d'une obscurité totale sans aucun repère pour se diriger. Cordélia se débarrassa de son chandail alourdi par l'eau. Ils lâchèrent l'échelle et, se tenant par la main, nagèrent jusqu'au milieu de la grotte, là où la voûte était la plus haute. Puis ils se mirent sur le dos et inspirèrent leurs dernières et profondes goulées d'air. Cordélia faillit s'écrouler le front contre la paroi. Une eau fraîche et douce suintait de la pierre et lui mouilla la langue comme un dernier goût de vie. Elle murmura : « Allons-y ! » Simon lâcha sa main sans hésiter et glissa sous l'eau. Elle respira une dernière fois, vira et plongea.

Elle savait que sa vie était en jeu. C'était à peu près tout ce qu'elle savait. Obligée d'agir, elle n'avait pas eu le temps de réfléchir jusqu'à présent, et elle fut surprise par les ténèbres, sa propre terreur, la force de la marée. Elle ne percevait pas le battement sourd de son cœur dans ses oreilles, le point douloureux dans sa poitrine et l'eau noire contre laquelle elle luttait comme un animal acculé et désespéré. La mer était la mort et elle luttait contre elle avec toutes les ressources de sa vie, de sa jeunesse et de son espoir. Le temps était aboli. Cette traversée de l'enfer aurait pu durer des minutes, voire des heures, pourtant il n'avait dû s'agir que de quelques secondes. Elle n'avait pas conscience d'un autre corps nageant devant elle. Elle avait oublié Simon, oublié Ambrose. Dans cette lutte pour survivre, elle avait même oublié la peur de mourir. Puis au paroxysme de sa souffrance, quand elle crut que ses poumons allaient éclater, elle vit l'eau s'éclaircir, au-dessus d'elle, devenir translucide, plus douce, tiède comme le sang. Comme une flèche, elle monta vers l'air, la mer libre, les étoiles.

C'était donc cela, naître : la pression, la poussée, l'obscurité humide et le jaillissement chaud du sang. Et puis la lumière. Elle s'étonna que la lune pût répandre une lumière aussi chaude, aussi douce et embaumée qu'un jour d'été. Et la mer aussi lui parut chaude. Elle se retourna sur le dos et se laissa flotter, les bras en croix. Les étoiles semblaient amicales. Elle fut heureuse de les savoir là. Elle les salua d'un rire joyeux. Et elle ne fut pas du tout surprise de voir sœur Perpétua penchée au-dessus d'elle avec sa coiffe blanche. Elle lui cria :

« Me voici, ma sœur, me voici ! » Cependant, chose étrange, sœur Perpétua secoua la tête, gentiment mais fermement ; la coiffe blanche s'estompa et il n'y eut plus que la lune, les étoiles et l'immensité de la mer. Puis elle sut de nouveau qui et où elle était. Le combat n'était pas encore terminé. Il lui fallait rassembler assez d'énergie pour surmonter cette lassitude, ce bonheur et cette paix qui la submergeaient. N'ayant pas réussi à la vaincre parla force, la mort essayait de s'emparer d'elle par la ruse.

C'est alors qu'elle aperçut un voilier avancer vers elle dans la réverbération de la lune. Tout d'abord, elle pensa qu'il s'agissait d'un mirage marin né de son épuisement, pas plus réel que la coiffe et le visage de sœur Perpétua. Mais l'apparition prit corps et forme. Comme elle se tournait vers le bateau, elle le reconnut, et en même temps, les cheveux embroussaillés de son propriétaire. C'était l'embarcation qui l'avait ramenée dans l'île. À présent, elle l'entendait approcher, avec le chuintement de l'eau contre la coque, le faible grincement du bois et le sifflement du vent dans la voile. Bientôt la silhouette trapue du marin se dressa, noire sur le ciel, pour descendre la toile, puis elle perçut le toussotement du moteur. L'homme manœuvrait pour arriver à côté d'elle. Il dut la tirer à bord. Elle fut consciente d'une douleur aiguë au bras, puis elle se trouva allongée sur le pont, le marin agenouillé près d'elle. Il ne parut pas étonné de la voir, ne posa pas de questions. Il ôta simplement son chandail et l'en enveloppa. Quand elle put enfin parler, elle haleta :

« Quelle chance que vous ayez encore été dans les parages ! »

D'un signe de tête, il désigna le niât. Attachée au poteau comme une flamme, se balançait une mince lanière de cuir. « Je venais vous rapporter ça. – Vous me rapportiez ma ceinture ! » Elle n'aurait pu dire pourquoi cela lui paraissait si drôle, ni pourquoi elle devait résister à l'envie d'éclater d'un rire hystérique.

« Oh ! Vous savez, j'avais envie d'accoster dans l'île par pleine lune, dit le marin d'un ton léger. Ambrose Gorringer n'est pas particulièrement tendre avec les intrus. Je voulais juste déposer la ceinture sur le débarcadère. Je pensais que vous la trouveriez là, dans la matinée. »

Après ce bref moment d'hystérie, Cordélia se redressa et porta son regard en arrière, vers l'île, vers la masse sombre du château, roc imprenable, où toutes les lumières étaient éteintes. À cet instant, la lune apparut derrière un nuage et, comme sous le coup d'une baguette magique, la demeure se mit à briller, chaque brique devint visible mais immatérielle et la tour lui sembla tout argentée, comme dans un rêve. Elle regarda le spectacle, fascinée par sa beauté. Puis la mémoire lui revint. Serait-il à l'affût là-haut, dans sa citadelle, armé de ses

jumelles, en train de scruter la mer à sa recherche ? Elle imaginait l'autre éventualité : elle arrivait sur la grève, traînait son corps épuisé sur les galets mouillés et ses yeux larmoyants ne se levaient que pour rencontrer son regard implacable, sa faiblesse affrontant sa force. Elle se demanda s'il aurait été capable de la tuer de sang-froid. Cela lui aurait été difficile, peut-être même impossible. Il était infiniment plus simple de refermer la trappe, de pousser les verrous et de charger la mer de faire le travail. Elle se rappela les paroles de Roma : « Avec Ambrose, même l'horreur est d'occasion. » Mais comment aurait-il pu la laisser vivre, sachant ce qu'elle savait ?

« Vous m'avez sauvé la vie, dit-elle. – Je vous ai surtout épargné un bout de trajet pour atteindre la plage. Vous n'en êtes pas loin. Vous y seriez déjà. »

Le jeune homme ne lui demanda pas pourquoi, à demi-nue, elle prenait un bain à cette heure indue. Rien ne semblait le surprendre, ni le déconcerter. Soudain, elle se souvint de Simon et s'écria, affolée :

« Nous étions deux. Il y a encore un garçon. Il faut que nous le trouvions. Il doit être par là. C'est un très bon nageur. »

Mais la mer s'étendait, calme et vide sous la lune. Cordélia persuada le marin d'attendre et de chercher, pendant une heure. Ils louvoyèrent longuement en suivant la côte, la voile serrée, le moteur au ralenti. Affalée contre le plat-bord, elle scrutait désespérément la mer déserte. Enfin elle admit ce qu'elle avait craint depuis le début. Simon était un excellent nageur, mais, affaibli par le froid et la peur, et peut-être aussi par quelque profond désespoir, il n'avait pas eu la résistance nécessaire. Elle était trop fatiguée pour éprouver du chagrin. Elle était à peine consciente de sa déception. Elle s'aperçut qu'ils se dirigeaient lentement vers le débarcadère.

« Pas l'île, dit-elle vivement. À Speymouth.

– Vous voulez sans doute voir un médecin ?

– Pas un médecin : la police. »

Toujours sans poser de questions, le jeune homme vira de bord. Quelques instants plus tard, alors qu'elle sentait la chaleur et la force revenir dans ses membres, elle essaya de se lever pour l'aider aux cordages. Mais ses bras étaient comme paralysés.

« Descendez plutôt dans la cabine et reposez-vous.

– J'aimerais rester ici sur le pont, si c'est possible.

– Vous ne me gênez pas. »

Il alla chercher dans la cabine un coussin et un gros manteau, et il l'installa confortablement au pied du mât. Le regard perdu dans l'entrelacs des étoiles impassibles, bercée par le froissement de la voile

à chaque passage de la baume d'un bord à l'autre et par le chuintement de l'eau sous la coque, Cordélia souhaita que ce voyage ne prenne jamais fin, que la paix et la beauté de ce répit entre l'horreur passée et l'angoisse à venir ne cessent jamais.

Ainsi unis dans le silence et le calme nocturnes, ils cinglèrent vers le port. Cordélia avait dû s'assoupir. Elle ne sentit que vaguement l'accostage en douceur, puis ses mains sous ses seins tandis qu'il la hissait sur le débarcadère, le fort parfum marin de son chandail et son cœur qui battait fortement contre le sien.

46

Les douze heures qui suivirent ne laissèrent dans le souvenir de Cordélia qu'une impression confuse de temps qui s'écoule, mais sans cohérence, d'un brouillard diffus d'où émergeaient soudain, avec une précision saisissante et anormale, des scènes et des gens, comme si un appareil photo les avait enregistrés par à-coups, pour les figer instantanément et à jamais, dans leur banalité du moment.

Elle se rappelait un énorme ours en peluche appuyé contre un mur, dans un bureau du commissariat, ses yeux qui louchaient, l'étiquette accrochée à son cou. Et une tasse d'un thé fort et sucré, qui avait débordé dans la soucoupe, avec deux biscuits mouillés qui se désintégriaient. Pourquoi ces images étaient-elles si nettes ? Elle revoyait l'inspecteur principal Grogan, avec son chandail bleu aux poignets effrangés, en train d'essuyer une trace d'œuf sur ses lèvres et de contempler son mouchoir comme s'il s'étonnait lui-même, en même temps que Cordélia, de l'heure tardive de son repas. Et puis elle-même, pelotonnée à l'arrière d'une voiture de police, sous une couverture rugueuse qui lui grattait le visage et les bras. Ensuite le hall d'entrée d'un petit hôtel avec son parfum d'encaustique à la lavande et l'affreuse gravure accrochée au-dessus de la réception qui représentait la mort de Nelson. Une dame aussi, au visage souriant, que les policiers semblaient connaître et qui l'aida à monter l'escalier. Une petite chambre sur l'arrière de l'hôtel avec un lit en cuivre et un Mickey sur l'abat-jour. Elle se souvint de s'être réveillée le matin et d'avoir trouvé son jean et son chemisier soigneusement pliés sur la chaise près du lit. Elle les avait tournés et retournés dans ses mains comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Puis elle s'était dit que les policiers avaient dû se rendre à nouveau sur l'île, la nuit précédente ; mais pourquoi ne l'avaient-ils pas emmenée avec eux ? Au petit déjeuner, un vieil homme avait mangé en silence avec elle, ainsi que deux femmes policiers. Elle revoyait sa serviette en papier enfoncé dans son col de chemise et la grande tache de naissance rouge qui lui recouvrait la moitié du visage. Ensuite, c'était la vedette de la police qui traversait la baie, et elle, comme une prisonnière sous

escorte, flanquée du brigadier Buckley et d'une femme agent en uniforme. Une mouette au bec dur et recourbé plana au-dessus d'eux, puis descendit se poser à l'avant comme une figure de proue. Enfin, il y eut ce cliché qui dissipa brutalement tout le flou des autres événements, fit resurgir avec acuité toute l'horreur du jour précédent et lui serra le cœur comme un étau : Ambrose seul sur l'embarcadère, les attendant. Ponctuant cette succession d'images sans raccords, il y avait eu des questions, toujours les mêmes, sans fin, et autour d'elle, ce cercle de visages attentifs, de bouches s'ouvrant et se fermant comme celles d'automates. Par la suite, elle put se rappeler chaque mot du dialogue, bien que le décor – était-ce au poste de police, à l'hôtel, dans la vedette, dans l'île – ne lui eût laissé aucun souvenir. Peut-être ces questions avaient-elles été posées dans tous ces endroits et par plus d'une voix ? Elle eut l'impression de parler d'événements vécus par quelqu'un d'autre, quelqu'un, toutefois, qu'elle connaissait fort bien. Tout était très clair dans l'esprit de cette autre fille, bien que les choses se fussent passées il y avait très longtemps, bien des années, semblait-il, quand Simon était encore en vie.

« Etes-vous sûre qu'en arrivant en bas vous avez trouvé la trappe ouverte ?

– Oui.

– Et l'abattant était-il appuyé contre le mur du couloir ?

– Il devait l'être si la trappe était ouverte.

– Si ? Mais n'avez-vous pas dit que la trappe était ouverte ? Êtes-vous certaine de ne pas l'avoir ouverte vous-même ?

– Tout à fait certaine.

– Combien de temps aviez-vous passé dans la grotte, auprès de Simon, quand vous l'avez entendue retomber ?

– Je ne sais plus. Assez longtemps pour pouvoir le questionner au sujet de la clef des menottes, pour plonger et la retrouver, pour le libérer. Peut-être un peu moins de huit minutes.

– Etes-vous certaine que quelqu'un a verrouillé la trappe ? Avez-vous essayé tous les deux de l'ouvrir ?

– D'abord, j'ai essayé seule, puis Simon s'est joint à moi. Mais je savais qu'il n'y avait rien à faire. J'avais entendu le grincement des verrous.

– Est-ce pour cela que vous n'avez pas insisté, parce que vous pensiez que cela ne servirait à rien ?

– J'ai vraiment poussé de toutes mes forces, avec mes épaules. Je suppose que c'était une réaction normale, d'essayer. Mais je savais que c'était en vain. J'avais entendu glisser les verrous.

– Vous avez réussi à entendre ce bruit relativement faible alors que la marée montait avec violence ?

– Il n’y avait pas beaucoup de bruit dans la grotte même. La mer pénétrait doucement. C’est ce qui était si effrayant.

– Vous aviez peur et vous aviez froid. Êtes-vous certaine que vous auriez eu la force de relever l’abattant si celui-ci était retombé accidentellement ?

– Il n’est pas retombé accidentellement. Comment cela aurait-il été possible ? Et puis, j’ai entendu le bruit des verrous.

– Un ou deux ?

– Deux. Le grincement du métal contre le métal. Par deux fois.

– Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? Comprenez-vous l’importance de ce que vous affirmez ?

– Bien sûr. »

Ils l’emmenèrent de nouveau dans le Chaudron du Diable. C’était dur et cruel, mais ils n’étaient pas là pour être agréables ni pour s’apitoyer. Des projecteurs éclairaient la trappe. Tel un peintre procédant par petites touches légères, un homme agenouillé enlevait délicatement la poudre répandue pour faire ressortir les empreintes digitales. Puis ils relevèrent l’abattant, sans toutefois l’appuyer contre le roc. Ils le laissèrent en équilibre vertical, reposant sur ses gonds, puis reculèrent. À peine deux secondes plus tard, la trappe bascula d’elle-même et retomba avec fracas. Cordélia sursauta comme un jeune animal, se souvenant d’un bruit tout à fait semblable. Ils lui demandèrent de soulever l’abattant. Celui-ci lui parut plus lourd qu’elle ne l’imaginait. En bas, il y avait l’échelle tragique, le rayon de lumière qui filtrait par l’ouverture en forme de croissant et le clapotis de l’eau sombre, aux forts relents, contre le roc. Ils l’obligèrent même à descendre et refermèrent doucement la trappe au-dessus d’elle. Selon leurs instructions, elle devait s’y appuyer, des épaules, et l’ouvrir. Elle y parvint sans difficulté. Un des inspecteurs descendit dans la grotte ; la trappe fut à nouveau refermée et les verrous poussés. Elle savait qu’ils vérifiaient ce qu’elle avait pu entendre d’en bas. Ils lui demandèrent aussi de mettre l’abattant en équilibre sur ses gonds, mais elle n’y arriva pas. Ils lui demandèrent d’essayer encore une fois. Devant ses efforts infructueux, ils gardèrent le silence. Elle se demanda s’ils pensaient qu’elle avait fait preuve de mauvaise volonté. Et, pendant tout ce temps, elle voyait en esprit le corps de Simon, avec sa bouche ouverte et ses yeux vitreux de noyé, qui tournoyait sur lui-même comme un poisson mort poussé par la marée.

Un peu plus tard, elle se retrouva assise dans un coin de la terrasse, seule avec une femme agent taciturne et impassible, attendant à côté

de la vedette de police qu'on l'emmenât loin de l'île pour n'y plus revenir. Sa machine à écrire et son sac de voyage étaient posés à ses pieds. Le vent soufflait encore, mais le soleil avait percé. Elle en sentait la chaleur réconfortante sur son dos et fut remplie de gratitude. Depuis la veille, elle pensait qu'elle ne pourrait plus jamais avoir chaud.

Une ombre se projeta sur le dallage. Ambrose s'était approché silencieusement et se tenait à côté d'elle. La femme agent n'était pas à portée de voix. Il parla comme si celle-ci n'existait pas, comme s'ils étaient seuls.

« Vous m'avez manqué hier. Je me suis fait du souci pour vous. Les policiers m'ont dit qu'ils vous avaient trouvé un hôtel. J'espère qu'il était confortable.

– Oui, certainement. Mais je ne m'en souviens pas très bien.

– Vous leur avez tout dit, bien entendu. C'est évident à en juger par le mélange de froideur, d'hésitation et de léger embarras qu'ils manifestent à mon égard depuis leur visite pour le moins inopportune, sinon inattendue, la nuit dernière.

– Oui, je le leur ai dit.

– J'arrive presque à sentir leur jubilation. Cela se comprend. Si vous ne mentez pas, si vous ne vous trompez pas et si vous n'êtes pas folle, ils sont sur une affaire intéressante. Ils doivent déjà voir des promotions luire à l'horizon comme le Saint Graal. Comme vous pouvez le constater, ils ne m'ont pas encore arrêté. La situation est inhabituelle et requiert du tact et de la prudence. Ils prendront leur temps. En ce moment, j'imagine qu'ils sont encore en train de manœuvrer la trappe pour essayer de savoir si elle a pu retomber accidentellement et si vous avez vraiment pu entendre glisser les verrous. Après tout, quand ils sont revenus ici hier soir, dans un état d'excitation certaine, ils ont trouvé la trappe fermée, mais non verrouillée. Et je ne crois pas qu'ils trouveront sur les verrous des traces identifiables d'empreintes. Qu'en pensez-vous ? »

Soudain, elle se sentit submergée par une colère immense, d'une intensité quasi cosmique, comme si son frêle corps de femme pouvait contenir à lui seul la révolte de toutes les pitoyables victimes du monde entier.

« Vous l'avez tué, cria-t-elle, et vous avez essayé de me tuer aussi. Moi ! Et cela, même pas pour vous défendre, même pas par haine. Ma vie comptait moins pour vous que votre confort, vos biens, votre petit monde. Ma vie !

– Si c'est là ce que vous pensez, votre rancune est compréhensible, répondit Ambrose, nullement décontenancé. Mais, voyez-vous,

Cordélia, ce que j'essaie de faire comprendre aux policiers et à vous-même, c'est que cela ne s'est pas passé ainsi. Ce n'est pas vrai. Personne n'a tenté de vous tuer. Personne n'a poussé les verrous. Quand vous êtes arrivée à la trappe, vous l'avez trouvée fermée. Vous l'avez soulevée juste assez pour vous glisser à travers et descendre jusqu'à Simon. Vous ne l'avez pas relevée entièrement. Vous l'avez refermée sur vous, ou sinon, vous ne l'avez soulevée qu'en partie et elle est retombée accidentellement. Vous étiez terrifiée, vous aviez froid et vous étiez épuisée. Vous n'avez plus eu la force de la bouger.

– Et que faites-vous du mobile, la photo du *Chronicle* ?

– *Quelle* photo ? Ce n'était pas très sage de votre part de la laisser dans votre sac sur la table du bureau. Oubli bien naturel étant donné votre affolement pour Simon, mais rudement commode pour moi. Ne me dites pas que vous n'avez pas encore découvert qu'elle avait disparu.

– La police est en train de vérifier auprès de la dame qui me l'a donnée. Ils apprendront que je possédais une coupure de presse. Ensuite, ils en chercheront le duplicata.

– Ils auront beaucoup de chance s'ils en trouvent un. Et, même s'ils réussissent et que l'exemplaire soit aussi net au bout de quatre ans, que celui que vous avez eu l'imprudence de perdre, je n'aurais aucun mal à me défendre. Manifestement, j'ai un sosie quelque part en Angleterre. À moins que ce n'ait été un visiteur étranger. Disons que j'ai un sosie quelque part dans le monde. Cela serait-il si étrange ? Prouver que j'étais vraiment en Grande-Bretagne en 1977 deviendra de plus en plus difficile avec chaque mois qui passe. D'ici un an ou deux, je me serais senti hors de danger, même si Clarissa avait pu continuer à me faire chanter. Et, même en admettant qu'ils puissent prouver que j'étais bien ici, cela ne fait pas de moi un assassin ou le complice d'un assassin. La mort de Simon Lessing a été un suicide et c'est lui, pas moi, qui a tué Clarissa. Il m'a tout avoué avant de disparaître. Il lui a défoncé le crâne, lui a réduit le visage en bouillie, poussé par la haine et le dégoût, puis il s'est enfui par la fenêtre de la salle de bain. La nuit dernière, incapable d'affronter la réalité et les conséquences de ce qu'il avait fait, il a essayé de se donner la mort. Malgré votre tentative héroïque pour le sauver, il a réussi à se supprimer. C'est heureux qu'il ne vous ait pas entraînée dans la mort avec lui. Je n'y étais absolument pour rien. Voilà ma version des faits, Cordélia, et quelle que soit celle que vous pourrez inventer, elle ne pourra pas réfuter la mienne.

– Pourquoi devrais-je inventer une histoire ? Pourquoi devrais-je mentir ?

– C'est ce que m'ont dit les policiers. Je leur ai répondu que

l'imagination des jeunes femmes était, c'est bien connu, très fertile et que vous veniez de vivre une expérience horrible. J'ai ajouté que vous dirigez une agence de détective privé qui, selon les apparences – excusez-moi –, n'est pas exactement prospère. Si cette affaire passait en justice, cela vous ferait de la publicité mais cela vous coûterait aussi très cher.

– Ce genre de publicité ne serait guère souhaitable. Que ferait-elle connaître sinon un échec ?

– Oh ! je ne me tracasserais pas trop pour cela. Vous avez montré un courage et une intelligence admirables. Bien au-delà du simple devoir, comme dirait ce pauvre George Ralston. Je crois que George sera d'avis qu'il en a eu pour son argent. Si vous persistez dans vos déclarations, ce sera ma parole contre la vôtre. Simon est mort. Plus rien ne peut l'atteindre. Ce ne sera pas facile pour vous, ni pour moi. »

Croyait-il qu'elle n'avait pas réfléchi à tout cela, aux longs mois d'attente, aux interrogatoires, au procès traumatisant, aux yeux inquisiteurs, au verdict qui pourrait la stigmatiser comme menteuse ou, pis encore, comme une hystérique avide de publicité ?

« Je sais, répondit-elle, mais je n'ai guère l'habitude de la facilité. »

Il était donc prêt à se battre. Hier, alors qu'il assistait à son sauvetage, il devait déjà faire des plans, élaborer une ligne de conduite, parfaire ses mensonges. Il mettrait en œuvre toute son habileté, sa réputation, son savoir, son intelligence. Il s'accrocherait à son royaume privé jusqu'à son dernier souffle. Elle le dévisagea, nota son demi-sourire, son expression de tranquille assurance, presque de triomphe. Déjà porté par l'euphorie du succès escompté, il se réjouissait de ce dérivatif à l'ennui. Il se paierait les meilleurs conseils, les avocats les plus prestigieux. Mais ce serait surtout son combat à lui et il ne céderait pas d'un pouce, maintenant ou plus tard.

Mais s'il gagnait, comment pourrait-il vivre avec le souvenir de son crime ? Sans trop de problèmes, sans doute. Aussi facilement que Clarissa avait dû vivre avec le souvenir de la mort de Vicky, Sir George avec ses remords au sujet de Cari Blythe. On n'avait pas besoin de croire au sacrement de la pénitence pour trouver des remèdes au sentiment de culpabilité. Elle avait les siens ; il s'en fabriquerait d'autres, conformes à sa personnalité. Était-ce tellement surprenant ce qui était arrivé à Ambrose ? Quelque part dans le monde, à chaque minute de chaque jour, un homme ou une femme se trouvait soudain confronté à une terrible tentation. Cela avait mal tourné pour Ambrose Gorringe. Mais à quelle source profonde aurait-il bien pu puiser pour y résister ? Peut-être que lorsqu'on se désintéresse suffisamment longtemps de toute préoccupation humaine, de la vie même avec tout ce qu'elle comporte de confusion, on devient

incapable d'éprouver de la pitié.

« Je vous en prie, dit-elle, laissez-moi. Je veux que vous partiez. »

Mais il ne bougea pas. Après quelques instants, elle l'entendit rire avec douceur et gentillesse : « Je suis navré, Cordélia, vraiment navré. » Puis, comme s'il prenait soudain conscience de la présence du témoin en uniforme, il ajouta :

« Votre première visite à Courcy n'a pas été aussi heureuse pour vous que je l'espérais. J'aurais voulu qu'il en soit autrement. Je vous en demande pardon. »

Elle comprit que c'était là le seul aveu qu'il ferait jamais. En justice, celui-ci n'avait aucune valeur. Il ne pourrait jamais lui servir de preuve. Mais elle pensa, presque malgré elle, qu'Ambrose avait été sincère.

Elle le regarda s'éloigner d'un pas alerte vers le château. L'inspecteur principal Grogan apparut à la porte et s'avança à sa rencontre. En silence, ils pénétrèrent ensemble dans la maison.

Toujours assise au même endroit, elle continua d'attendre. Un agent en uniforme, extrêmement jeune, au visage d'ange à la Donatello, s'approcha d'elle et dit en rougissant :

« Il y a un appel pour vous, Miss Gray. Dans la bibliothèque. »

Au téléphone, Miss Maudsley s'efforça de ne pas paraître inquiète, mais sa voix la trahissait :

« Oh ! Miss Gray, j'espère que c'est permis de vous appeler ainsi. Le jeune homme qui a pris la communication m'a dit qu'il n'y avait pas de problème. Il a été si compréhensif ! Je me demandais quand vous reviendriez à l'agence. Il y a une nouvelle affaire qui vous attend. Il s'agit d'un chat siamois perdu. Il appartient à une petite fille qui vient de sortir de l'hôpital après un traitement pour leucémie et qui n'a l'animal que depuis une semaine. C'était un cadeau pour son retour à la maison. Elle est affreusement triste. Comme Bevis est allé à une audition, si je m'absente, il n'y aura personne pour garder le bureau. Et Mrs. Sutcliffe vient d'appeler. Son pékinois,

Nanki-Poo, a de nouveau disparu. Elle voudrait qu'on passe la voir tout de suite.

– Mettez un avis sur la porte, disant que nous serons ouverts demain matin à neuf heures. Puis vous fermerez et irez à la recherche du petit chat. Appelez Mrs. Sutcliffe et dites-lui que je passerai la voir au sujet de Nanki-Poo. Je suis sur le point de me rendre à l'enquête judiciaire, mais l'inspecteur Grogan demandera un ajournement. Cela ne devrait pas être long. Je prendrai le train dans l'après-midi. »

En raccrochant, elle se dit : après tout, pourquoi pas ? La police

saurait où la trouver. Elle n'était pas encore débarrassée de Courcy. Peut-être ne le serait-elle jamais. Mais elle avait un travail qui l'attendait, un travail qui devait se faire et pour lequel elle était douée. Elle savait qu'il ne pourrait pas la satisfaire éternellement, mais elle ne dédaignait pas ses aspects prosaïques, au contraire. Les animaux, eux, n'étaient pas tourmentés par la peur de mourir et ne vous infligeaient pas l'horreur de leur mort. Ils ne vous faisaient pas porter le fardeau de leurs problèmes psychologiques. Ils ne s'entouraient pas d'objets ; ils ne vivaient pas dans le passé. Ils ne hurlaient pas de douleur quand ils perdaient leur amant. Ils n'attendaient pas de vous que vous mentiez pour eux. Ils n'essayaient pas de vous assassiner.

Elle traversa le salon et sortit sur la terrasse. Grogan et Buckley l'attendaient, immobiles, l'un à l'avant de la vedette, l'autre à l'arrière. À la fois impassibles et tendus, ils étaient comme des chevaliers sans armes gardant un vaisseau fabuleux, prêts à emmener leur roi à Avalon. Elle s'arrêta et les dévisagea, sentant peser sur elle toute la concentration de leurs regards perçants, consciente que ces instants étaient chargés d'un sens que tous les trois leur reconnaissaient, mais qu'aucun d'eux n'exprimerait jamais en paroles. Ils se débattaient avec leur propre dilemme. Jusqu'à quel point pouvaient-ils se fier à son équilibre mental, à son honnêteté, à sa mémoire, à la solidité de ses nerfs ? Jusqu'à quel point oseraient-ils engager leur réputation pour l'appuyer dans son combat courageux si les choses se compliquaient ? Comment se comporterait-elle si jamais l'affaire passait en justice et qu'elle se trouvât un jour à la barre des témoins de la cour d'assises, l'un des endroits du monde où l'on est le plus seul ? Cependant, elle se sentait détachée de leurs préoccupations comme si rien de ce qu'ils pouvaient faire, penser ou projeter ne la concernait. Tout cela serait un jour du passé, dès qu'elle et eux viendraient à disparaître. Le temps s'emparerait de leur histoire et la placerait parmi les légendes à demi oubliées de l'île : la mort solitaire de Cari Blythe, Lillie Langtry descendant majestueusement le grand escalier, les crânes de la crypte tombant en poussière. Soudain elle se sentit invulnérable. La police devrait prendre ses propres décisions. Elle avait déjà pris les siennes, sans hésitation et sans conflit. Elle dirait la vérité et elle survivrait. Rien ne pouvait l'atteindre. Elle remonta son sac sur son épaule et avança résolument vers le bateau. L'espace d'un moment ensoleillé, ce fut comme si Courcy et tout ce qui s'y était passé pendant ce week-end fatidique étaient aussi étrangers à sa vie, à son avenir, aux battements réguliers de son cœur que la mer bleue indifférente.

[1] Jeeves : Majordome dans une série de romans de P. G. Woodhouse. (<N. d. T.)

[2] Voir du même auteur : *La Proie pour l'ombre*, éd. Mazarine, rééd. Le Livre de Poche.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

Une petite île près de la côte

DEUXIÈME PARTIE

La générale

TROISIÈME PARTIE

Le sang s'élève en jet

QUATRIÈME PARTIE

Les professionnels

CINQUIÈME PARTIE

Terreur au clair de lune

SIXIÈME PARTIE

Fin d'une enquête